NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

00052429

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020

THÉATRE COMPLET

DE

ALEXANDRE DUMAS

Poissy. — Typ. et stér. de A. Bourzt

B1423

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

52429
13e Série

TREIZIÈME SÉRIE

LA TOUR SAINT-JACQUES

LE VERROU DE LA REINE. — L'INVITATION A LA VALSE

LES FORESTIERS

L'HONNEUR EST SATISFAIT

9x 12 5

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

Fr 842-8
Dum/Thic
52429

00052429

LA

TOUR SAINT-JACQUES

DRAME EN CINQ ACTES, EN NEUF TABLEAUX

EN SOCIÉTÉ AVEC M. X. DE MONTÉPIN

Théâtre impérial du Cirque. — 15 novembre 1856.

DISTRIBUTION

CHARLES VI.	MM.	LACRESSONNIÈRE.
RAOUL DE LA TREMBLAYE		TAILLADE.
NICOLAS FLAMEL		DUPUIS.
FLEUR-D'ÉPÉE		CLARENCE.
JACQUEMIN GRINGONNEUR		POIRIER.
JEAN SANS-PEUR		ED. GALLAND.
PILLETROUSSE		WILLIAMS.
JASMYN TONNEAU		LEBEL.
JUVENAL DES URSINS ADALBERT DE TANCARVILLE		BORSAT.
HENRI DE VERNEUIL		COCHET.
RANDOLPHE DE BERNAY LA GAUCHIE		PHILIPPE.
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM		SELIGNY.
LACTANCE		NOEL.
MALEMORT		BRICHARD.
DE LIVET		PEUPIN.
JACQUES DE LA TREMBLAYE		MOLINA.
AUBIN, intendant		BENJAMIN.
ROGER, domestique		LANGLOIS.
JARRETIÈRE, héraut d'armes		NERAULT.
UN SERGENT D'ARBALÉTRIERS		LOUIS.
UN BOURGEOIS		DARCOURT.
DEUXIÈME BOURGEOIS		FOUDRAS.
UN BOHÉMIEN		DOUTREVILLE.
DEUXIÈME BOHÉMIEN		A. DARCOURT.
MESSIRE DE MORVILLIERS		
HÉLION DE JACQUEVILLE		
ISABEAU DE BAVIÈRE	Mmes	PERSON.
ODETTE		DEBAY.
PERNELLE		ANNA.
LE DAUPHIN		DUPLESSIS.
LYLETTE		DANTÈS.
UNE BOHÉMIENNE		LEMAIRE.

GERTRUDE..... Mmes CASSARD.
UNE JEUNE FILLE..... MARIA.
UN PAGE..... DENISE.
LA GITANE..... LOUISE.
ARBALÉTRIERS, ARCHERS, BOURGEOIS, PEUPLE, BOHÉMIENS, BOHÉMIENNES.

— L'action commence le 19 janvier 1413. —

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Au château de la Tremblaye, en Normandie.

SCÈNE PREMIÈRE

AUBIN, ROGER, SERVITEURS, UN CRIEUR, FUYARDS.

Tous les Serviteurs en deuil.

UNE VOIX, venant d'en haut.

Priez pour l'âme de très-noble homme, messire Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, seigneur banneret de quatre bannieres, comte de Courseulles, baron de Tourville, mort sous les murs de Rouen, en tentant de faire lever le siége de la bonne ville à nos ennemis les Anglais.

AUBIN.

Qu'as-tu vu de nouveau, Roger?

ROGER.

Rien; des gens qui continuent de fuir de tous côtés; la plaine en est couverte. Je n'aurais jamais cru qu'après tant de morts, il resterait encore tant de vivants dans la pauvre ville, le jour où elle serait obligée de se rendre... Messire intendant, les cours sont pleines, les antichambres sont pleines, faut-il fermer les portes?

(Des Gens affarés paraissent au fond.)

AUBIN.

Messire Raoul de la Tremblaye a dit qu'en mémoire de

son noble père, autant le château pourrait contenir de convives, invités ou non invités, autant il en recevrait. Les fugitifs sont des convives que Dieu lui envoie; laissez entrer les fugitifs.

ROGER.

Il n'y aura jamais assez pour nourrir tant de gens.

AUBIN.

Faites tuer un bœuf et dix moutons de plus; roulez dans les cours des tonneaux de cidre et de vin, défoncez-les; c'est l'ordre de monseigneur.

TOUS LES FUGITIFS.

Vive monseigneur Raoul de la Tremblaye!

SCÈNE II

LES MÊMES, RAOUL DE LA TREMBLAYE, UN PÈLERIN, entre DEUX ARCHERS.

RAOUL.

Ne criez pas : « Vive le fils! » le jour où le fils célèbre les funérailles de son père; car, dans aucun jour de sa vie, il n'a moins désiré de vivre. (Aux deux Archers.) Retirez-vous; cet homme est libre. (Au Pèlerin.) Entrez, mon frère.

LE PÈLERIN.

Quoi! monseigneur, avant vous?

RAOUL.

Vous êtes mon hôte... Celui qui est mort hier, frappé en face, percé au cœur, Réginald, mon noble père, vous aurait dit : « Ce toit est le vôtre ; entrez, pèlerin. Si vous êtes fatigué, asseyez-vous ; mangez, si vous avez faim ; buvez, si vous avez soif; puis ensuite, si cela vous agrée, vous me direz qui vous êtes, d'où vous venez, et ce que je puis faire pour vous. » Hélas! la voix qui vous eût ainsi parlé est éteinte; le cœur généreux qui faisait de l'hospitalité, non-seulement un devoir, mais un culte, ce cœur a cessé de battre; mais ma voix est la sienne, mon cœur est le sien, et je vous dis : Pèlerin fatigué, buvez et mangez; reposez-vous ; vous êtes le maître dans cette demeure.

LE PÈLERIN.

Il me faut peu de chose, monseigneur; car je ne suis ni un des grands ni un des heureux de ce monde: une mé-

chante escabelle au coin du feu; et, si elle est boiteuse, je m'en contenterai de même; un morceau de pain noir ou blanc, et, s'il est dur, mes dents sont bonnes; un verre de vin ou de cidre, et, faute de cidre ou de vin, un peu d'eau claire suffira à celui qui, plus d'une fois, a bu avec délices l'eau bourbeuse des fossés et des ornières.

RAOUL.

Buvez et mangez.

(L'Intendant apporte sur un plateau du pain et du vin.)

LE PÈLERIN.

Oh! mon gentilhomme, que de générosité! A la santé de Votre Seigneurie! (Il boit.) Jacquemin Gringonneur vous bénira tant qu'il vivra, et il compte bien vivre longtemps: bon pied, bon œil, monseigneur... (mordant dans le pain), et bon appétit surtout!

RAOUL.

Pourquoi donc mes archers vous arrêtaient-ils?

JACQUEMIN.

Je n'en sais rien; et je crois même qu'ils n'en savent pas beaucoup plus que moi là-dessus. J'ai cru comprendre cependant qu'ils me prenaient pour un espion des Anglais, qui sont, à ce qu'il paraît, dans le voisinage.

RAOUL.

Oui, les Anglais sont dans le voisinage; oui, après avoir pris Calais, ils ont pris Harfleur; après avoir pris Harfleur, ils ont pris Caen; après avoir pris Caen, ils ont pris Rouen. C'est la marée qui monte et que rien n'arrête; elle écume un instant aux fossés des châteaux et aux remparts des villes, puis elle passe dessus; elle couvre déjà la Guyenne, la Bretagne, la Normandie; elle couvrira bientôt toute la France, et alors, il n'y aura plus de France; seulement, il y aura deux Angleterres... Ah! mon père! mon père! tu as bien fait de mourir pour ne pas voir ce que nous verrons!

JACQUEMIN.

Maintenant, vous me demanderez, monseigneur, d'où je viens? Demandez-moi mieux, c'est-à-dire d'où je ne viens pas, et j'aurai plus tôt fait de vous répondre. Je m'étais, comme tant d'autres, et sur la parole du voyageur Marco Polo, embarqué à la recherche du royaume de l'or, sur un bâtiment vénitien, et j'arrive pour le moment d'Anvers, ma

dernière étape entre la Chine et la France ; une barque m'a jeté sur le rivage, entre Dieppe et Saint-Valery. De Saint-Valery ici, je suis venu marchant devant moi, au hasard ou à la providence, mendiant sur ma route, sans souci d'arriver, parce que je n'ai pas de but, et n'ayant pas de but, parce que nulle part personne ne m'attend.

RAOUL.

Que savez-vous faire ?

JACQUEMIN.

Hélas ! monseigneur, tout, ou à peu près tout. Je suis un peu poëte, un peu mime et un peu comédien.

RAOUL.

Vous êtes Français ?

JACQUEMIN.

Oui, monseigneur, puisque la langue française est la première que je me rappelle avoir parlée.

RAOUL.

Dans quelle partie de la France êtes-vous né ?

JACQUEMIN.

Oh ! quant à cela, je ne saurais vous le dire. Je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère.

RAOUL.

Alors, vous êtes orphelin ?

JACQUEMIN.

Tout ce qu'il y a de plus orphelin : personne ne m'a jamais aimé, personne ne m'aime, personne ne m'aimera jamais peut-être ; mais, si Dieu ne m'abandonne pas, cela me suffit, j'aurai le bon lot.

RAOUL.

Êtes-vous loyal, Jacquemin ?

JACQUEMIN.

Loyal ? Attendez donc ; je ne me le suis jamais demandé, mais je le crois. Je n'ai jamais menti, et, pour sauver ma vie, je ne mentirais pas. Est-ce cela qu'on appelle la loyauté ?

RAOUL.

Êtes-vous dévoué ?

JACQUEMIN.

Oh ! pour cela, je comprends mieux. Vous me demandez, n'est-ce pas, si je donnerais ma vie pour quelqu'un qui m'aimerait un peu et qui me laisserait l'aimer beaucoup ? Je la donnerais, monseigneur, et à l'instant même.

RAOUL.

Vous m'avez dit qui vous étiez; à mon tour de vous dire qui je suis. Je suis le comte Raoul de la Tremblaye, devenu, par la mort de mon père, seigneur de ses fiefs, baron de ses baronnies et héritier de tous ses biens. J'ai deux châteaux comme celui-ci, l'un en Picardie, l'autre en Anjou; j'ai sur mes trois terres cinq villes, quinze villages et quinze cents vassaux; mon aïeul a conduit seize lances à Crécy, mon grand'père vingt lances à Azincourt, mon père vingt-cinq lances à Rouen; mais, avec toutes mes richesses, avec tous mes châteaux, avec mes terres, mes vassaux et mes hommes d'armes, je suis plus orphelin que vous; car, moi, j'ai connu l'amour de mon père, et cet amour, avec mon père je l'ai perdu. (On entend les cloches.) Vous arrivez ici dans un jour bien triste pour moi, Jacquemin! qu'il soit heureux pour vous. Ne me quittez plus, Jacquemin; je vous aimerai, aimez-moi.

JACQUEMIN.

Messire Raoul, vous venez d'acheter une âme; je ne suis plus à moi, je suis à vous; à vous, comme le chien à son maître, et le pauvre Jacquemin Gringonneur est un bon chien de garde: il mordra pour vous défendre, monseigneur, et, s'il le faut, il se fera tuer pour vous.

RAOUL.

Bien, mon ami! Reposez-vous; demain, nous causerons; aujourd'hui, d'autres devoirs me réclament: cette cloche m'annonce les convives du repas funèbre.

(Jacquemin s'incline, rabat son capuchon sur sa tête et va s'asseoir sur une escabelle, sous le manteau de la cheminée.)

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRI DE VERNEUIL, ADALBERT DE TANCARVILLE, RANDOLPHE DE BERNAY, PLUSIEURS AUTRES GENTILSHOMMES de différents âges.

RAOUL.

Entrez, messeigneurs, entrez.

PLUSIEURS DES GENTILSHOMMES.

Salut au comte Raoul de la Tremblaye!

RAOUL.

Salut, messires. Celui dont le manoir hospitalier fut ouvert toujours au pauvre comme au riche, au faible comme au fort, à l'orphelin sans parents comme au seigneur de haute lignée, celui que nous pleurons ensemble, celui dont le fauteuil, voilé d'un crêpe, va rester vide au milieu de nous, vous invite, par la voix de son fils, à prendre place à sa table pour la dernière fois... Qu'est-ce que cela?... (Les yeux de tous les Convives se fixent sur la porte, où l'on aperçoit un grand mouvement. Deux Pages entrent et se rangent de chaque côté de la porte.) Quels sont ces pages? d'où vient qu'ils portent mes armes?

(Deux autres Pages suivent, puis un Gentilhomme.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, JACQUES DE LA TREMBLAYE.

JACQUES entre, marche d'un pas assuré vers la table, se place devant le fauteuil et sous le dais.

Salut et honneur à tous, messieurs!

RAOUL, après un moment de silence causé par l'étonnement.

Qui êtes-vous, vous qui prenez à cette table la place qu'y occupait mon père, et qui vous asseyez dans le fauteuil du maître et sous le dais du seigneur?

JACQUES.

Je suis celui que cette place vide attendait; je suis celui pour lequel ce dais a été dressé; je suis le seigneur et le maître, et je vous remercie, messires, de l'honneur que vous voulez bien me faire en vous asseyant à la table de notre château de la Tremblaye.

RAOUL.

J'ai mal compris le sens de vos paroles, et, d'ailleurs, mon titre d'hôte me fait un devoir d'être patient. Qui êtes-vous, et que venez-vous faire ici?

JACQUES.

Qui je suis? Je suis le comte Jacques de la Tremblaye, neveu et héritier du comte Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye. Ce que je viens faire ici? Je viens prendre possession de mon héritage et chasser de ce château l'étranger qui y est resté trop longtemps.

RAOUL.

Vous êtes en délire, monsieur. Si cher qu'ait été le frère, le neveu n'hérite pas là où il y a un fils.

JACQUES.

Le neveu n'hérite pas là où il y a un fils; mais il hérite là où il n'y a qu'un bâtard.

RAOUL.

Bâtard! Je crois que cet homme m'a appelé bâtard? Avez-vous entendu, messieurs? Cousin Jacques, voilà un mot que je ferai rentrer dans ta gorge maudite avec la lame de mon épée et le manche de mon poignard.

JACQUES.

Notre-Dame! c'est, en vérité, à n'y pas croire! serait-il donc possible que cet homme eût été nourri d'orgueil et de vanité à ce point qu'il ignore la tache qui est sur sa naissance? Dites, est-ce possible, vous qui m'écoutez?

RAOUL, regardant autour de lui, d'abord avec étonnement, puis avec doute.

Messires, messires! j'en appelle à vous, nobles barons, loyaux chevaliers. Est-ce que cet homme ne m'insulte pas, est-ce que cet homme n'insulte pas ma mère, en disant que je ne suis pas le fils du comte Réginald de la Tremblaye? Vous ne répondez pas? vous gardez le silence? Au nom du ciel, parlez!

JACQUES.

Tu le vois: ils se taisent, parce qu'ils sont chevaliers et hommes d'honneur, et qu'ils aiment mieux se taire que de mentir.

RAOUL.

Oh! je vous adjure, moi, le fils de votre ami mort et qui ne peut plus parler qu'à Dieu; je vous adjure, au nom de l'amitié sainte qu'il avait pour vous; je vous adjure, comte Adalbert de Tancarville, marquis Randolphe de Bernay, baron Henri de Verneuil, suis-je ou ne suis-je pas son fils? (Suppliant.) Comte Adalbert...

ADALBERT.

Raoul, vous êtes le fils du comte Réginald de la Tremblaye.

RAOUL.

Ah!

ADALBERT.

Mais votre mère, morte en vous donnant le jour, n'était pas sa femme.

RAOUL.

Marquis Randolphe...

RANDOLPHE.

Il a dit vrai..

RAOUL.

Baron Henri...

HENRI.

Vous pouvez croire à la parole de ces gentilshommes.

RAOUL.

Oh ! mon Dieu !

HENRI.

Mais j'ajouterai que votre père m'a répété plus d'une fois qu'il ne mourrait pas sans vous reconnaître pour son fils.

RANDOLPHE.

Et le comte Réginald m'a dit, à moi, avoir fait un testament dans lequel il vous rendait tous vos droits.

ADALBERT.

Et à moi, ce testament, le comte Réginald l'a lu.

HENRI, étendant la main.

Ce que j'ai dit, c'est sur l'honneur.

ADALBERT et RANDOLPHE.

Et moi aussi ! et moi aussi !

JACQUES.

Soit. Produisez ce testament.

ADALBERT.

Avez-vous quelque idée de l'endroit où le testament puisse être, Raoul ?

RAOUL.

Puis-je le savoir, moi qui ignorais même qu'il existât ?

RANDOLPHE.

Mais, parmi vos serviteurs, parmi les serviteurs du comte, parmi les plus vieux et les plus intimes, n'en est-il pas un qui puisse vous renseigner ?

HENRI.

S'il en est un, qu'il parle !

RAOUL.

Oui, qu'il parle, et, quelque chose qu'il ait à dire, celui-là ne sera plus mon serviteur, il sera mon ami.

AUBIN, s'approchant.

Mon jeune maître...

RAOUL.

Viens, Aubin, viens! Tu es un honnête homme, et d'avance j'affirme que ce que tu diras, je le croirai.

AUBIN.

Peut-être ce que j'ai à dire est-il peu de chose, mais je dois le dire. Il existe dans la chambre de mon maître une cassette où il avait l'habitude d'enfermer ses titres de famille et ses papiers les plus précieux. Si le testament est quelque part, c'est là qu'il est.

RAOUL.

O mon Dieu! vous m'êtes témoin que ce n'est ni pour le château, ni pour les terres, ni pour les villages, ni pour les vassaux, mais pour le seul honneur d'être son fils, que je désire ce testament!... Aubin, va chercher la cassette.

(Le Vieillard sort au milieu du silence.)

SCÈNE V

LES MÊMES, hors AUBIN.

LA VOIX DU CRIEUR.

Priez pour l'âme de très-noble homme, messire Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, seigneur banneret de quatre bannieres, comte de Courseulles, baron de Tourville, mort sous les murs de Rouen, en tentant de faire lever le siége de la bonne ville à nos ennemis les Anglais.

SCÈNE VI

LES MÊMES, AUBIN.

AUBIN.

Voici la cassette, monseigneur.

RAOUL.

La clef?

AUBIN

Il n'y en avait point, et j'ignore où elle est.

RAOUL, tirant son poignard.

Pardonne-moi, mon père; mais je fais, j'en suis certain, selon tes vœux.

(Il approche la pointe du poignard de la serrure; mais, auparavant, il regarde les Convives comme pour les interroger.)

TOUS.

Faites, Raoul.

(Raoul force la serrure. Toute cette scène roule sur un trémolo de l'orchestre.)

RAOUL, après avoir fouillé dans les papiers et en avoir rejeté deux ou trois.

Messeigneurs, messeigneurs, écoutez! (Silence profond. Raoul lit d'une voix émue.) « Ceci est mon testament... » Oh! mon Dieu! (Il pose la main sur son front, près de défaillir.)« Je soussigné, Charles-Louis-Réginald, comte de la Tremblaye, étant sain de corps et d'esprit, déclare qu'avec l'aide de Dieu et l'agrément de monseigneur Charles, sixième du nom, roi de France, mon intention est d'adopter et de reconnaître, et qu'en effet je reconnais et adopte pour mon fils unique et légitime, mon fils naturel Louis-Raoul, qui, à partir du jour où ce testament sera connu, prendra le nom de la Tremblaye, et, moi mort, héritera de tous mes biens, châteaux, terres et seigneuries. Je lui recommande et ordonne au besoin... (Raoul tourne la page, hésite et balbutie) de conserver sans tache le nom de la Tremblaye, qui est arrivé sans tache jusqu'à lui; de vivre en bon chrétien et en fidèle sujet du roi. — Fait au château de la Tremblaye, le... »

HENRI.

C'est bien l'acte que le comte m'a lu.

ADALBERT.

Qu'avez-vous donc, Raoul?

RANDOLPHE.

Mais cet acte est régulier.

JACQUES, qui s'est emparé du papier.

Parfaitement, jusqu'à la fin; mais, à la fin, il y manque une chose, peu importante, c'est vrai...

TOUS.

Que manque-t-il?

JACQUES.

Oh! mon Dieu, presque rien: la signature du testateur... (Il montre l'acte.) Voyez, messires.

TOUS, les uns après les autres.

C'est vrai, l'acte n'est pas signé.

HENRI.

Celui que le comte m'a lu était signé.

ADALBERT.

Celui-ci n'est sans doute qu'une copie.

RANDOLPHE.

L'original doit se retrouver.

RAOUL.

Oui, oui, l'original doit se retrouver.

JACQUES.

Mais, en attendant qu'il se retrouve, sir Raoul, je suis le seul et unique héritier du comte Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, comme fils légitime de son frère Arthur-Philippe de la Tremblaye. De plus, j'affirme que le testament dans lequel vous espérez encore n'existe pas, n'a jamais existé, ne se retrouvera jamais.

HENRI.

Prenez garde, messire! vous me donnez un démenti.

RAOUL.

Non pas à vous, mais à moi; car, sur votre parole, j'affirme, moi, que le testament existe.

JACQUES.

C'est possible; mais, tant que vous n'en aurez pas apporté la preuve, sire Raoul, vous n'êtes dans ce château qu'un étranger; et, comme ce château est à moi, vous me ferez, je l'espère, la faveur de le quitter à l'instant même.

RAOUL.

Oh! misérable! et tu crois pouvoir m'insulter ainsi dans le château de celui qui m'appelait son fils et que j'appelais mon père, quand sa voix est à peine éteinte, quand sa bouche est à peine fermée, quand ses blessures saignent encore, quand la pierre du sépulcre n'est pas retombée sur sa tête, quand il peut se relever de sa couche mortuaire et venir te dire que tu mens? Oh! non, non, il n'en sera pas ainsi. L'épée à la main! l'épée à la main! et qu'entre nous deux Dieu décide!

TOUS.

Oui, l'épée à la main!

JACQUES, tirant son épée.

C'est bien de l'honneur que vous me forcez de faire à ce bâtard.

RAOUL.

Oh !...

JACQUEMIN, s'avançant.

Les épées au fourreau, mes gentilshommes! Vous n'êtes point des païens pour vous égorger sur un tombeau comme des gladiateurs. Dieu va décider sans que le sang coule.

JACQUES.

Quel est ce drôle, et que veut-il ?

JACQUEMIN.

Ce drôle est un pèlerin, et ce pèlerin arrive de la Terre-Sainte.

TOUS, avec vénération.

Ah !

JACQUEMIN.

Ce pèlerin a fait sa prière au mont des Oliviers, et porte à la ceinture de sa robe un rosaire qui a touché le tombeau du Christ et dont les vertus sont miraculeuses. Ce rosaire, le voici. (Il le pose sur la table.) L'homme, quel qu'il soit, grand seigneur ou manant, qui, la main étendue sur ce rosaire, fait un serment, sachant qu'il se parjure, cet homme tombe foudroyé. (A Jacques.) Vous venez d'affirmer qu'il n'existait nul testament, nul acte d'adoption signé par le comte Réginald de la Tremblaye; vous venez d'affirmer qu'en votre âme et conscience, vous vous croyez le seul et légitime possesseur de ce château et de ses domaines. Eh bien, affirmez cela sur ce rosaire; jurez et nous vous croirons.

TOUS.

Qu'il jure! qu'il jure!

JACQUES.

Cet homme peut être un magicien et un porteur de maléfices. Je ne jure pas.

RAOUL.

Eh bien, moi, d'après la parole du noble comte Henri, sur cette relique sainte, devant Dieu qui me voit, devant mon noble père qui m'entend, je jure que cet homme a menti.

TOUS.

Qu'il jure! qu'il jure !

JACQUES.

Que m'importent, à moi, les serments d'un bâtard et les jongleries d'un aventurier? Qu'ai-je à jurer? qu'ai-je à prouver? Rien. Je suis le maître, le seul et unique seigneur; le droit est pour moi, j'use de mon droit. Je répète donc que ce jeune homme est étranger ici, que rien ne lui appartient, que je le chasse, et que, s'il ne sort pas de bon gré, je le fais jeter hors d'ici par mes valets.

RAOUL.

Misérable!

ADALBERT.

Messire, nous ne nions pas que vous ne soyez dans votre droit; mais ce que nous disons, c'est que vous abusez de ce droit; c'est que votre conduite est indigne d'un gentilhomme, indigne d'un homme d'honneur.

RANDOLPHE.

Je me range à l'avis du comte Adalbert, et ce qu'il vient de dire, je le redis.

HENRI.

Et, après eux, je le redis, moi, une troisième fois, et j'ajoute que, du moment que ce château est à vous, nous quittons ce château.

JACQUES.

A votre fantaisie, messeigneurs; notre hospitalité accueille tout le monde, mais ne retient personne.

LES TROIS SEIGNEURS.

Sortons!

AUBIN.

Attendez, messires, et laissez un vieillard dire sa dernière parole... Seigneur Jacques, peut-être avez-vous pour vous le droit; mais vous n'avez ni l'équité ni la justice: vous dites à ce jeune homme que rien ici ne lui appartient. Cela est faux. Messire Raoul est le légitime possesseur de tout ce qu'il tient des libéralités du feu comte Réginald. Son cheval lui appartient, ses armes et ses bijoux lui appartiennent, l'argent qu'il peut avoir sur lui lui appartient; tout cela est à lui, bien à lui, et nul n'a le droit de lui réclamer ces choses, ni de les lui retenir.

JACQUES.

Eh bien, soit; que le bâtard emporte avec lui tout ce dont vous parlez, j'y consens; mais qu'il parte à l'instant même!

RAOUL.

Si vous comptez me faire une aumône, si vous espérez me la faire accepter, détrompez-vous; votre générosité est un mensonge auquel vous-même ne croyez pas. Vous êtes aussi misérablement lâche que honteusement avare, et vous cédez parce que je vous fais peur... Eh bien, ce peu qui m'appartient, je le refuse: mon cheval est dans vos écuries, il y restera. Quant à mes armes, les voici; quant à mes bijoux, quant à mon argent, les voilà! Messeïgneurs, vous êtes témoins que je sors du château de mon père sans en emporter autre chose que l'habit qui me couvre. Venez, messeigneurs!

ADALBERT.

Attendez, Raoul! vous vous êtes dépouillé, c'est à nous de vous revêtir. Raoul, ton père et moi, nous étions frères d'armes; le matin d'Azincourt, nous nous embrassâmes et nous échangeâmes nos épées. Avec ces épées, quand la journée fut perdue, nous nous fîmes jour à travers les Anglais. Cette épée t'appartient, Raoul; mais, avant de te la remettre, avec cette épée je veux t'armer chevalier. A genoux, Raoul!

(Raoul s'agenouille.)

RANDOLPHE.

Raoul, j'étais à Nicolis avec ton père; nous fûmes faits prisonniers ensemble par Bajazet, qui avait juré de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre, à Rome. Ton père était riche; moi, j'étais pauvre; ton père paya ma rançon : cette rançon, il ne voulut jamais la recevoir et je la lui dois. Prends cette chaîne, elle m'a été donnée par le roi de Hongrie : elle vaut cent philippes d'or; je reste ton débiteur d'une somme cent fois plus forte.

(Il lui passe la chaîne au cou.)

HENRI.

Il n'est point de chevalier sans éperons d'or. Ceux-ci m'ont été chaussés par l'impératrice d'Allemagne, dans un tournoi donné à Bruges par Philippe-le-Hardi. Ton père et moi, nous y brisâmes trois lances, l'un contre l'autre, et nous fûmes proclamés les deux vainqueurs. Ces éperons vont mieux à tes pieds agiles qu'à mes pieds appesantis. Laisse-moi attacher à tes pieds les éperons qu'une reine a attachés aux miens.

(Il lui met ses éperons.)

ADALBERT.

Et maintenant, Raoul, sois fidèle, loyal, dévoué au roi. Au nom de Dieu et de saint Michel, je te fais chevalier. (Il le touche de son épée sur chaque épaule.) Embrasse-moi, Raoul.

RAOUL.

Oh! messeigneurs, mon père vous voit et vous bénit. Moi, oh! moi, la parole me manque, les larmes m'étouffent... Merci! merci! et adieu à vous tous! Adieu à toi aussi, mon pauvre Jacquemin!... il faut nous quitter, mon ami; car ce que je t'avais promis, tu le vois, je ne puis le tenir.

JACQUEMIN.

Oui, mais ce que j'ai promis, moi, monseigneur, je le tiendrai.

RAOUL.

Qu'as-tu promis?

JACQUEMIN.

J'ai promis de vous accompagner.

RAOUL.

Toi?

JACQUEMIN.

Vous voilà chevalier : il vous faut un écuyer, un varlet, un page...

RAOUL.

Un écuyer dans ce costume?

JACQUEMIN, rejetant sa robe et paraissant dans une espèce de costume oriental.

Que dites-vous de celui-ci?

RAOUL.

Mais je suis plus pauvre que toi, Jacquemin!

JACQUEMIN.

Qu'importe! là où il n'y a pas assez pour un, il y a quelquefois plus qu'il ne faut pour deux.

RAOUL.

Tu m'aimes donc, Jacquemin?

JACQUEMIN.

Je vous ai dit, messire, que vous aviez achete une âme, je vous ai dit que je serais votre chien... L'âme suit le corps, le chien doit suivre le maître.

RAOUL, lui tendant la main.

Viens donc, puisque tu le veux. (On amène deux chevaux.) Qu'est-ce donc que ces chevaux ?

AUBIN.

Ce sont ceux que vous avez pris sur les Anglais ; ils sont bien à vous.

RAOUL, à Jacques.

Comte Jacques de la Tremblaye, nous nous reverrons.

JACQUES, à part.

Oui, et, le jour où nous nous reverrons, malheur à toi, bâtard !

LA VOIX DU CRIEUR.

Priez pour l'âme de très-noble homme, messire Charles-Louis Réginald de la Tremblaye, seigneur banneret de quatre bannières...

(La voix se perd.)

DEUXIÈME TABLEAU

La salle du trône, au Louvre. — Au lever du rideau, une Sentinelle est à la porte du fond ; cette Sentinelle est un arbalétrier avec son arbalète et sa trousse.

SCÈNE PREMIÈRE

LA SENTINELLE, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

LA SENTINELLE, à Villiers, qui se présente à la porte.

On ne passe pas.

VILLIERS.

Vous vous trompez, mon ami ; peut-être ne passe-t-on pas quand on est au roi ou au dauphin ; mais on passe quand on est à monseigneur le duc de Bourgogne.

LA SENTINELLE.

Votre nom ?

VILLIERS.

Le sire Villiers de l'Isle-Adam.

LA SENTINELLE.

Excusez-moi, monseigneur : j'avais, en effet, l'ordre de vous laisser passer.

(Villiers entre, s'avance vers une porte latérale et frappe.)

SCÈNE II

LE DUC JEAN SANS-PEUR, ouvrant la porte; VILLIERS, LA SENTINELLE.

LE DUC.

C'est toi, Villiers?

VILLIERS.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Eh bien?

VILLIERS.

Vos ordres sont donnés.

LE DUC.

Exactement?

VILLIERS.

De point en point.

LE DUC.

Alors, tout sera prêt, demain, pour la chasse?

VILLIERS.

Et pour l'enlèvement... Maintenant, monseigneur permet-il?

LE DUC.

Tout de toi, Villiers.

VILLIERS.

Monseigneur, mon avis est que mieux on comprend les ordres, mieux on les exécute.

LE DUC.

Je pense exactement comme toi, Villiers, et je ne demande pas mieux que de t'expliquer les deux ordres que je t'ai donnés.

VILLIERS.

Pourquoi ne restez-vous point à Paris, où vous êtes plus seigneur que le roi, qui n'a plus sa raison, que le dauphin, qui ne l'a pas encore, que la reine, qui ne l'a jamais eue?

LE DUC.

Villiers, si jamais tu as le malheur d'être chef de parti, tu

t'apercevras de ceci : c'est qu'il y a un moment où, au lieu de commander à son parti, on en arrive à lui obéir. Je quitte Paris, Villiers, parce que je suis encore maître du roi, maître du dauphin, maître de la reine, mais que je ne le suis plus des Parisiens. Tu sais la nouvelle?

VILLIERS.

Laquelle?

LE DUC.

Rouen est pris. Eh bien, on va encore m'imputer la chute de Rouen.

VILLIERS.

Et l'on n'aura pas tout à fait tort. Si vous aviez secouru Rouen, monseigneur, Rouen serait encore au roi de France, au lieu d'être au roi d'Angleterre.

LE DUC.

Eh! pouvais-je secourir Rouen sans en venir à une guerre ouverte avec les Anglais? Or, une guerre ouverte avec les Anglais, c'est la ruine de mes villes de Flandre, d'Anvers, de Bruges, de Gand. Ma paix avec eux est bien plus une paix commerciale que politique. Que j'aie la guerre, j'ai l'émeute, et j'aime bien mieux que l'émeute coure les rues de Paris que celles de Bruxelles. Or, après la chute de Rouen, il faut que je me prononce, si je reste à Paris : Anglais ou Français; or, je désire rester Flamand. Voilà pourquoi je quitte Paris. Est-ce clairement répondu, Villiers?

VILLIERS.

Oui, mais à la première question seulement.

LE DUC.

Alors, passons à la seconde.

VILLIERS.

Pourquoi, au lieu d'enlever la reine et de la faire nommer régente, enlevez-vous le dauphin, qui n'est encore qu'un enfant, aux édits et écrits duquel on ne croira point, parce que l'on dira que vous lui faites faire tout ce que vous voulez?

LE DUC.

Cette fois, ce n'est plus une raison que j'ai à te donner, Villiers; c'est deux raisons. Je n'enlève pas la reine, parce que, depuis le meurtre du duc d'Orléans, la reine me déteste; elle me caresse, elle me sourit, elle me fait les blanches dents; mais, avec ces blanches dents, le jour où elle pourra me

mordre, elle enlèvera le morceau ! Première raison ; l'admets-tu ?

VILLIERS.

Je l'admets.

LE DUC.

Maintenant, j'enlève le dauphin, parce que c'est lui qu'à tort ou à raison, le peuple aime ; parce que c'est en lui qu'il met toutes ses espérances. Le dauphin enlevé, moi parti, Isabeau devient libre et maîtresse d'elle-même. Isabeau libre et maîtresse d'elle-même, vois-tu, Villiers, c'est le roi de plus en plus insensé ; or, la démence du roi Charles VI, c'est le règne du duc Jean. Le jour où le roi reprendra sa raison, je ne suis plus que le duc de Bourgogne, comte de Flandre, premier pair du royaume, voilà tout.

VILLIERS.

C'est déjà bien beau, monseigneur ; mais vous rêvez mieux que cela, et ce n'est pas moi qui vous éveillerai au milieu de votre rêve.

LE DUC.

Mais, le dauphin une fois en mon pouvoir, par saint Georges, qu'ils fassent ce qu'ils voudront, je protesterai au nom du dauphin, et la protestation du dauphin, ce sera celle de la France.

VILLIERS.

Monseigneur, je m'incline... Tout à l'heure c'était mon bras seul qui était à votre disposition ; maintenant, c'est mon esprit, ma volonté, mon intelligence, c'est toute ma personne enfin.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA GAUCHIE.

LA GAUCHIE.

Je vous cherchais, monseigneur le duc, de la part de la reine.

LE DUC.

Et moi, comme vous le voyez, je l'attendais ici.

LA GAUCHIE.

Elle va s'y rendre à l'instant même avec monseigneur le dauphin ; car elle a appris que plusieurs messages venaient

d'arriver, et qu'il y aurait, ce matin, d'importantes affaires à débattre.

DEUX PAGES, annonçant.

Madame la reine !

(La Reine entre.)

DEUX AUTRES PAGES.

Monseigneur le dauphin !

(Le Dauphin entre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA REINE, LE DAUPHIN et LEUR SUITE.

LE DUC.

Madame la reine a-t-elle bien reposé ?

LA REINE, gaiement.

Du mieux que j'ai pu, monsieur le duc, je l'avoue; nos jours sont si agités, qu'il faut bien demander à la nuit tout ce qu'elle peut nous donner de repos.

LE DUC, au Dauphin.

Et monseigneur le dauphin a-t-il dormi d'un bon sommeil?

LE DAUPHIN.

Non, mon cousin : depuis que je suis dauphin, je ne dors plus.

LE DUC.

Dieu fait des rêves à part dans lesquels il met ses avertissements pour ceux qui portent la couronne ou qui doivent la porter un jour ; la Bible nous enseigne cela dans l'histoire de Joseph. Puis-je savoir quels songes ont troublé le sommeil de Votre Altesse ?

LE DAUPHIN.

J'ai vu, pendant toute la nuit, une grande lueur du côté où le soleil se couche.

LE DUC.

C'est quelque météore qui aura traversé le ciel.

LE DAUPHIN, secouant la tête avec tristesse.

Non, c'est la Normandie qui brûle.

LE DUC.

Est-ce tout, monseigneur?

LE DAUPHIN.

J'ai entendu dans les ténèbres des sanglots et des gémissements.

LE DUC.

C'est le cri des oiseaux de nuit qui nichent dans les tourelles du Louvre.

LE DAUPHIN.

Non, ce sont les plaintes de mon peuple, que l'ennemi égorge.

LE DUC.

Monseigneur a-t-il fait d'autres rêves encore?

LE DAUPHIN.

J'ai eu constamment la vue d'un lion percé d'une épée se débattant dans des entraves.

LE DUC.

Monseigneur s'est amusé hier au soir à feuilleter un livre de blason, et quelqu'un de nos monstres héraldiques lui sera resté dans la mémoire.

LE DAUPHIN.

Non, c'est l'esprit de mon père enchaîné par quelque méchant enchanteur et se débattant contre le glaive et la folie. Vous expliquez mal mes songes, monsieur le duc. Je ne suis pas Pharaon, mais vous êtes encore moins Joseph.

(Il va lentement, et la tête baissée, s'asseoir sur le trône.)

LE DUC, à la Reine.

Qu'a donc monseigneur ce matin?

LA REINE.

Rien de plus, rien de moins qu'hier. Il est ainsi chaque jour. C'est une âme mélancolique dans un corps malade. S'il succède jamais à son père, ce ne sera qu'un changement de démence : la folie triste au lieu de la folie furieuse, voilà tout!... Aurons-nous une journée tranquille, monsieur le duc?

LE DUC.

J'en doute, madame; les nouvelles sont mauvaises. Cette lueur que voyait monseigneur le dauphin du côté du couchant, n'était pas tout à fait sans cause : Rouen est pris.

LA REINE.

La dames d'Angleterre vont gagner à cette prise de belles étoffes, monsieur le duc, et nous allons être obligés de tirer

nos damas et notre drap d'or de l'Artois et de la Flandre. Avez-vous remarqué ceci ? c'est que le contre-coup d'une perte pour la France est presque toujours un gain pour la Bourgogne. (Au Dauphin.) Vous savez, mon fils, que nous avons, à la fois ici un envoyé de la ville de Rouen et un héraut du roi d'Angleterre : lequel des deux vous plaît-il que l'on introduise d'abord?

LE DAUPHIN.

L'envoyé de la ville de Rouen, madame ; c'est le plus pressé, puisqu'il vient au nom de ceux qui souffrent.

SCÈNE V

LES MÊMES, DE LIVET.

LE CAPITAINE, criant.

L'envoyé de la ville de Rouen a congé pour entrer devant monseigneur le dauphin et madame la reine.

(De Livet se présente, vêtu en paysan, couvert de poussière, un bâton à la main.)

LA REINE.

Singulier costume d'ambassadeur!

LE DAUPHIN.

Approchez... C'est vous qui venez au nom de notre bonne ville de Rouen, mon ami ?

DE LIVET.

Oui, monseigneur... Et, d'abord, je prie Votre Altesse et Vos Seigneuries d'excuser le costume dans lequel je me présente devant elles : je suis l'échevin de Livet. Mais, pour sortir de la ville, j'ai été obligé de me déguiser et de prendre le costume d'un paysan. Voici mes lettres de créance signées du sire de Boutheillier, gouverneur de la ville.

LE DAUPHIN.

Parlez.

DE LIVET.

Monseigneur, ma mission était de m'adresser au roi lui-même ; mais le roi, m'assure-t-on, est malade, et, pour notre malheur, hors d'état de s'occuper des affaires de la France. Je m'adresse donc à vous qui êtes son fils et, par conséquent, notre second seigneur et maître. Monseigneur, je viens vous

dire que votre bonne et fidèle ville de Rouen est sur le point de vous être enlevée.

LE DUC, à la Reine.

Il ne sait rien encore. Silence !

DE LIVET.

Écoutez, monseigneur, et dites si des hommes mortels, et soumis à toutes les faiblesses de notre nature, pouvaient faire davantage? Depuis sept mois, nous tenons en échec la grande armée anglaise qui a vaincu à Azincourt, qui a pris Harfleur et Caen, Vire et Saint-Lô, Coutances et Évreux : chacun combattant avec ses armes, les prêtres par la parole et l'excommunication, les bourgeois avec la main et l'épée. Pendant ces sept mois, nous ne nous sommes pas contentés, monseigneur, de garder nos murailles, mais nous avons été chercher l'ennemi jusque dans son camp; sortant en masse non par une porte, non par deux, mais par toutes les portes à la fois.

LE DAUPHIN.

Je sais cela! et, si ma main eût été assez forte pour porter une épée, je vous jure qu'en l'absence de mon cousin de Bourgogne, les habitants de la bonne ville de Rouen n'eussent pas eu d'autre chef que moi.

DE LIVET.

C'eût été un grand honneur pour nous; mais, vous absent, monseigneur, nous avons fait de notre mieux. On se rendait d'abord, croyant avoir affaire à des ennemis chrétiens. Le roi d'Angleterre dressa des gibets tout autour de la ville et y fit pendre les prisonniers. Les gens de Rouen décidèrent alors une chose : c'est qu'ils ne se laisseraient plus prendre vivants et se feraient tuer les armes à la main. Le roi d'Angleterre, voyant qu'il ne pouvait nous vaincre, résolut de nous affamer. Il barra la Seine avec des ponts, des chaînes et des navires; il en résulta que plus rien ne put passer; de sorte que, depuis six mois, les vivres n'arrivent plus. Nous résistions cependant, monseigneur, et c'est un miracle.

LE DAUPHIN.

Pauvres affamés !

DE LIVET.

Ce qu'il y a de plus terrible dans tout cela, monseigneur, c'est qu'il fallut faire sortir de la ville les bouches inutiles, c'est-à-dire tout ce qui ne pouvait pas combattre : douze

cents vieillards, femmes et enfants. Il fallut que le fils chassât son vieux père hors de la maison, sa vieille mère loin du foyer où elle l'avait enfanté; il fallut que le mari, qui demeurait pour combattre, se séparât de sa femme et de ses enfants qui s'en allaient pour mourir; et tous ces malheureux restèrent entre le camp et la ville, dans les fossés, sans autre aliment que l'herbe qu'ils arrachaient. Couchées sur une terre neigeuse, sous un ciel glacé, des femmes, hélas! y accouchèrent; et les assiégés voulant, du moins, que l'enfant fût baptisé, le montaient par une corde, le portaient à la prochaine église, et, lavé du péché originel, le descendaient pour qu'il allât mourir avec sa mère. Si bien que, le jour de Noël, lorsque tout le monde chrétien dans sa joie célèbre la naissance du petit Jésus, les Anglais, qui regorgeaient de vivres, eurent scrupule de faire bombance sans jeter leurs miettes à ces affamés. Deux prêtres descendirent donc parmi les spectres du fossé, suivis de mules chargées de pain; mais c'était le pain de l'ennemi : chacun se détourna, nul n'y voulut toucher, et trois cents martyrs moururent de faim dans cette nuit sainte et solennelle où le Sauveur des hommes était né. Secours à la ville de Rouen qui agonise, monseigneur, secours!

LA REINE, au Dauphin, qui se découvre.

Que faites-vous, mon fils?

LE DAUPHIN.

Vous le voyez, madame, je me découvre. (On entend des fanfares.) Qu'est ceci?

DE LIVET.

Les trompettes anglaises, monseigneur!

LE DAUPHIN.

Les trompettes anglaises dans la cour du Louvre? Impossible!

DE LIVET.

Oh! monseigneur, si, comme nous, vous les entendiez depuis sept mois, vous ne vous y tromperiez pas.

UNE VOIX, criant.

Place au héraut du roi d'Angleterre!

DE LIVET.

Oh! monseigneur, j'arrive trop tard, Rouen est pris!

LA REINE, au Dauphin, qui se lève.

Pourquoi vous levez-vous, mon fils?

LE DAUPHIN.

Je me suis découvert devant la ville agonisante, madame, je me lève devant la ville morte. (A de Livet.) Vous reste-t-il quelque chose à dire, mon ami ?

DE LIVET.

Oh! oui, oui! Après la prière, l'imprécation !... pas pour vous, monseigneur : vous êtes innocent de tout le mal que l'on fait à la France, et, s'il plaît à Dieu, vous le réparerez un jour : non, pas à vous.

LE DUC.

Et à qui donc?

DE LIVET.

A vous, madame Isabeau! à vous, duc Jean ! à vous les deux mauvais génies du royaume !... Oh ! vous ne me ferez pas taire ; oh ! vous m'entendrez... Écoutez-moi donc, très-puissant prince et seigneur ; écoutez-moi, très-haute et très-noble dame : il m'est enjoint, par les habitants de Rouen, abandonnés par vous, devenus Anglais par votre faute, de crier contre vous le grand haro, lequel signifie l'oppression où nous sommes. Or, mes compatriotes vous mandent et vous font savoir par moi que, puisqu'il vous a convenu qu'ils devinssent sujets d'Angleterre, vous n'aurez pas à l'avenir pires ennemis qu'eux, et que, s'ils peuvent, ils détruiront vous et votre génération.

LE DAUPHIN, à part.

Voilà la lueur qui venait du couchant!

DE LIVET.

Puisque la France ne nous a pas secourus, que l'Angleterre nous reçoive ; puisque les lis ne veulent pas de nous, vivent les léopards !...

(Il sort rapidement.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, hors DE LIVET.

LA REINE.

Cet homme nous menace ; pis que cela, il nous insulte.

LE DUC.

Arrêtez cet homme!

LE DAUPHIN.

Court-on après les ombres?, arrête-t-on les spectres? Cet homme, c'est le fantôme de la ville de Rouen. Découvrez-vous et laissez-le passer.

LE DUC.

Vous plaît-il d'entendre maintenant le héraut du roi d'Angleterre, monseigneur?

(Sur un signe d'assentiment du Dauphin, on introduit le Héraut et sa Suite.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, JARRETIÈRE et SA SUITE.

LE DAUPHIN.

Parlez.

JARRETIÈRE.

Moi, Jarretière, héraut d'armes du roi Henry, vous fais par son ordre savoir à vous, monseigneur Charles, dauphin de France, à madame la reine Isabeau et à M. le duc de Bourgogne, que, non point par ses mérites et vaillances, mais par la grâce de Dieu, il vient d'entrer dans la ville de Rouen; mais qu'à cause de la grande amitié qu'il porte à la France et du suprême désir qu'il a de faire la paix, avant de marcher sur Paris, comme ses barons lui conseillaient de le faire, il vous adresse ce parchemin, signé de son seing, revêtu de son sceau, contenant les conditions moyennant lesquelles il consentira à s'arrêter où il est, et à ne pas venir faire le siége de Paris, après avoir fait celui de Rouen.

LE DAUPHIN.

Donnez. (Lisant.) « Le roi d'Angleterre demande la main de madame Catherine, avec la Normandie, la Guyenne, la Bretagne, le Maine et l'Anjou pour dot... » Plus de la moitié de la France!... C'est magnanime, qu'en dites-vous, madame? qu'en dites-vous, monsieur le duc?

JARRETIÈRE.

Quelle réponse faire à mon maître?

LE DAUPHIN.

Aucune, tant que le roi sera en démence. Père, c'est à lui de disposer de sa fille; roi, c'est à lui de disputer son royaume.

JARRETIÈRE.

En attendant, monseigneur, c'est la guerre.

LE DAUPHIN.

La guerre, soit.

JARRETIÈRE.

Je vais reporter votre réponse au roi mon maître, monseigneur.

LE DAUPHIN.

Attendez!... Jamais héraut du roi ne s'est présenté devant nous sans emporter des preuves de courtoisie et de générosité. Madame ma mère, monsieur mon cousin... je n'ai que cette chaîne... faites comme moi, de votre mieux. (Le Dauphin passe sa chaîne d'or au cou du Héraut, tandis que la Reine et le Duc prennent dans leur escarcelle une poignée de pièces d'or, et la jettent dans le bonnet du Héraut.) Il va sans dire que vous êtes notre hôte tout le temps que vous demeurerez à Paris.

(On entend des rumeurs.)

LA REINE.

Qu'est-ce encore que ce bruit?

LA GAUCHIE.

Madame, comme tout secours et toute espérance est dans la royauté, c'est la foule qui vient demander secours à Votre Altesse contre l'ennemi qui s'avance... Elle sait que Rouen est pris, et Rouen n'est qu'à trois journées de Paris.

LA REINE.

Quel est votre avis, monsieur le duc?

LE DUC.

Mon avis est de recevoir le peuple, madame.

TOUS.

Où allez-vous, monseigneur?

LE DAUPHIN.

Au-devant de ces pauvres gens. Ce peuple, monseigneur, c'est mon peuple, à moi.

LE DUC.

Venez, maître Jarretière; vous seriez en danger en restant ici...

JARRETIÈRE.

Je vous suis, monseigneur.

(Le Duc emmène Jarretière et sa Suite. La Reine descend les marches du trône, et se confond parmi les Dames de sa suite. Une foule de Gens du peuple se précipitent en scène.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors JARRETIÈRE; NICOLAS FLAMEL, LYLETTE, PEUPLE.

LE DAUPHIN.

Entrez, mes amis! entrez!...

LE PEUPLE.

Le roi Charles VI!... où est le roi Charles VI?...

LE DUC.

Que voulez-vous au roi, mes bons amis?

LE PEUPLE.

Oh! notre dauphin, notre sire Charles! Vive le dauphin!...

LE DAUPHIN.

Oui, votre dauphin, oui, votre ami, oui, votre frère Charles, qui pleure comme vous la perte de sa bonne ville de Rouen, et qui vous demande, au nom du roi, ce qu'il doit faire pour sauver Paris.

LE PEUPLE.

Nous allons vous le dire, monseigneur...

LE DAUPHIN.

Oh! pas à moi, mes amis; à moi, ce serait chose inutile, je ne suis rien... Voilà ceux qui ont la force et le pouvoir : la reine, ma mère, et le duc de Bourgogne, mon cousin; priez-les et je les prierai avec vous.

LYLETTE.

Moi, d'abord, je vous en conjure, laissez-moi parler la première... Monseigneur, madame la reine, écoutez-moi... J'étais en bas, je regardais le palais comme on regarde le seuil d'une église, en me disant: « Là serait le salut pour moi si j'y pouvais pénétrer. » Tout à coup un flot m'a prise et m'a poussée... Je suis de la pauvre ville morte, de Rouen... Nous allions mourir de froid et de faim, mon enfant et moi, quand j'ai trouvé moyen de passer une nuit sombre à travers les sentinelles anglaises. Une fois sur la route de Paris, j'ai marché devant moi, portant mon enfant dans mes bras et demandant l'aumône. C'était bien loin; mais on finit toujours par arriver quand on fait le signe de la croix au commencement et à la fin de chaque route. Or, depuis hier, nous

sommes à Paris... c'est-à-dire que, depuis hier, nous sommes perdus... que, depuis hier, personne ne nous a assistés, ne nous a regardés, n'a fait attention à nous... c'est-à-dire que, depuis hier, mon enfant n'a pas mangé... Je ne vous parle pas de moi... Moi, ce n'est rien !... On a la force, il est trop juste qu'on ait la douleur... Mais mon pauvre enfant, dites, madame, est-ce que c'est à des innocents de cet âge à souffrir? Souvenez-vous que vous êtes mère, madame, et prenez pitié de mon enfant!

LE DAUPHIN.

Ah! voilà les sanglots et les gémissements que j'ai entendus dans l'obscurité.

(Il cherche inutilement une pièce d'argent pour la lui donner.)

FLAMEL, s'approchant du Dauphin, et à voix basse.

Monseigneur, prenez cette bourse... Il faut qu'un dauphin de France puisse faire l'aumône quand il rencontre la pauvreté sur son chemin.

LE DAUPHIN.

Maître Nicolas Flamel, le médecin de mon père...

FLAMEL.

J'ai déjà l'honneur d'être le médecin du père... Je réclame celui d'être le trésorier du fils... Prenez, monseigneur, prenez sans hésitation... Vous savez bien que l'or ne me coûte rien, puisque l'on prétend que j'ai trouvé la pierre philosophale.

LE DAUPHIN, à Lylette.

Tiens, femme, voilà pour acheter du pain à ton enfant...

LYLETTE.

Un carolus d'or!... Viens, mon pauvre enfant! viens! et remercie M. le dauphin, il nous a donné du pain pour un mois...

FLAMEL, à Lylette.

Femme, attends-moi à la porte... et je te donnerai l'adresse d'un ange du bon Dieu, qui te trouvera un asile, pour toi et ton fils.

LYLETTE.

Oh! mon Dieu, Seigneur, il y a donc encore de bonnes âmes sur la terre!...

(Elle sort.)

LE DUC, au Peuple.

Vous avez dit tout à l'heure à monseigneur le dauphin que

vous veniez pour voir le roi... Dites-nous ce que vouliez lui dire... et, s'il est possible de faire selon vos désirs, nous le ferons...

TOUS.

Des armes! des armes! qu'on nous donne des armes! que le duc de Bourgogne se mette à notre tête!... Voir le roi!... le roi!... A l'ennemi! à l'ennemi!...

LE DAUPHIN.

Mes amis, si vous parlez tous ensemble, madame la reine et M. le duc ne comprendront jamais... Nommez l'un de vous pour porter la parole au nom de tous...

TOUS.

Je vais parler, moi... Non, moi... Toi... Non!... non!... Ah! Flamel... maître Nicolas Flamel... Parlez, parlez, parlez!

FLAMEL, au milieu du Peuple.

Mes amis! mes amis!...

TOUS.

Parlez! parlez!

FLAMEL.

Mais encore faut-il que j'en aie reçu l'autorisation des augustes personnages...

LA REINE.

Parlez, maître Flamel...

FLAMEL.

Mais, si vous me permettez de parler au nom des bonnes gens de Paris, vous m'autorisez à répéter ce qu'ils disent...

LA REINE.

Nous vous le permettons...

FLAMEL.

C'est que, dans leur ignorance, ils n'épargnent personne, je vous en préviens... pas même vous, monsieur le duc! pas même vous, madame la reine!

TOUS.

Parlez, parlez, maître Flamel, parlez!...

FLAMEL, au Duc.

Ils disent, monseigneur, que le roi Charles VI, tout sage qu'il fut, s'est trompé le jour où il créa pour votre illustre père le duché de Bourgogne... Ils disent que le fils de France est devenu un prince flamand, prenant les intérêts de la Flandre contre la France... Ils disent que ni vous ni votre fils n'étiez à Azincourt, et que c'était cependant là la place

du petit-fils du roi Jean, du neveu du roi Charles V, du cousin du roi Charles VI, du premier pair du royaume. Ils disent que vous venez de laisser tomber Rouen, parce que Rouen rivalisait de commerce et d'industrie avec vos villes de Flandre... Ils disent que la démence du roi est un prétexte, et que, si le roi est vraiment fou, c'est qu'on prend bien autrement soin de l'entretenir dans sa folie que de le rendre à la santé.

LE DUC.

Ah ! bonnes gens de Paris, vous dites tout cela ?

TOUS.

Oui, oui, oui, nous le disons... Seulement, maître Flamel le dit mieux que nous... Parlez, maître Flamel ! parlez !...

FLAMEL.

Ils disent que, si le roi avait la santé, les choses ne se passeraient pas ainsi ; que le roi comprendrait qu'il y a un malheur qui pèse sur son règne ; que ce malheur, c'est l'ennemi au cœur du royaume ; que, tant que l'ennemi sera en France, la France aura une plaie au flanc, par laquelle elle perdra son sang et ses forces... Ils disent que le roi Charles VI était un victorieux, qu'il a battu les Flamands à Rosbecque, et qu'il battrait les Anglais où il les rencontrerait ; mais qu'on repousse son épée au fourreau, comme on refoule la folie dans son cœur... parce qu'on a besoin de l'Anglais en France, comme on a besoin de la démence dans son cerveau.

LA REINE.

Maître Flamel...

FLAMEL.

Vous m'avez permis de parler, madame !... Mes amis, ai-je parlé selon votre cœur ?...

TOUS.

Oui, oui, oui...

FLAMEL.

En ai-je dit plus que vous ne pensez ?...

TOUS.

Non, non, non... Continuez, continuez !...

FLAMEL.

Ils disent que tous ces malheurs ne peuvent avoir été suscités par notre sire Charles VI, mais par ceux qui l'entourent ; qu'il porte la punition d'autrui, et non la sienne ; que, s'il

est frappé de Dieu et livré au mauvais esprit, ce n'est point pour le mal qu'il a fait, c'est pour celui que les siens ont fait; que lui était bon, affable, miséricordieux, saluant tout le monde, les petits comme les grands; qu'il ne rebutait personne dans le tournoi, et luttait contre le premier venu, comme si ce premier venu était l'empereur d'Allemagne; qu'il aimait son peuple enfin... Qu'il aimait... mot immense!... car qui aime est infailliblement aimé.

LA REINE.

Maître Flamel, avez-vous terminé?

FLAMEL.

Vous m'avez commandé de parler, madame, et je n'ai fait que suivre vos ordres...

TOUS.

Oui, oui... Nous aimons le roi! nous voulons voir le roi... Le roi! le roi! le roi!...

LA REINE, bas, au Duc.

Eh bien, puisqu'ils veulent voir le roi, il faut le leur montrer... Je crois, en vérité, qu'il n'y a que cette vue qui puisse les guérir de cet amour insensé pour lui.

LE DUC.

Bonnes gens de Paris, vous voulez voir le roi, n'est-ce pas?

TOUS.

Oui, oui...

LE DUC.

Vous savez que, sans raison aucune, le roi a pris en haine les personnes de sa famille: Son Altesse la reine, monseigneur le dauphin et moi-même... Il est donc urgent, pour que le roi n'entre pas à notre vue dans quelque accès de folie furieuse, que nous nous retirions...

TOUS.

Oui, oui, retirez-vous!... Le roi!... le roi!... le roi!...

LA REINE, à part.

Oh! Parisiens maudits! vous m'appelez l'étrangère, et vous avez raison; car, pour moi, vous êtes non-seulement des étrangers, mais encore des ennemis... Venez, mesdames... (Au Capitaine des gardes.) La Gauchie! gardez cette porte.

(Elle sort.)

LE DUC, sortant du côté opposé.

L'Isle-Adam, que tout soit prêt pour la chasse de demain.

SCÈNE IX

LES MÊMES, hors LE DUC JEAN et LA REINE.

FLAMEL, au Dauphin.

Et vous, monseigneur, ne vous retirez-vous pas?

LE DAUPHIN.

Non!... je reste... N'avez-vous pas dit tout à l'heure, maître Flamel, que celui qui aimait était infailliblement aimé?...

SCÈNE X

LES MÊMES, LE ROI, RAOUL, dans la foule.

TOUS.

Le voilà!... le voilà!... Le roi!... le roi!... Vive le roi!...

(Le Roi paraît. Il est soutenu par deux Gardes. Sa folie n'a rien d'offensif. — Il a la tête inclinée, l'œil terne, les bras pendants. — En le voyant, le Peuple s'écarte, triste et étonné.)

LE DAUPHIN, allant au Roi.

Venez, mon roi!... Ces hommes, ce sont vos sujets... Ce peuple est votre peuple: il vous attend, il vous appelle, il vous aime...

LE ROI.

Qui es-tu?

LE DAUPHIN.

O mon roi! je suis votre sujet... O mon père! je suis votre fils...

LE ROI.

Je n'ai pas de fils, n'ayant pas d'épouse... On a voulu me faire épouser une princesse qui s'appelait Isabeau de Baviere... Par bonheur, je me suis aperçu à temps que c'était un démon sous les traits d'une femme... Va-t'en!...

LE DAUPHIN.

Hélas!

LE ROI.

Il y a des gens qui s'obstinent à m'appeler le roi Charles, et à dire que mes armes sont trois fleurs de lis d'or... Je ne suis pas le roi Charles... Je m'appelle George... Les fleurs

de lis ne sont pas mes armes... Mes armes, c'est un lion percé d'une épée.

(Il s'assied sur le trône.)

LE DAUPHIN.

Oh! le lion de mon rêve...

(Il se fait un cercle autour du Roi, que chacun regarde.)

RAOUL, perçant le cercle et s'approchant du Roi.

Laissez-moi passer... (Il arrive devant le Roi et s'agenouille.) Sire, je suis un pauvre gentilhomme déshérité... Je n'ai à vous faire hommage ni de châteaux, ni de fiefs, ni de vassaux, ni de terres: je n'ai que mon épée; mais je mets mon bras à votre service et mon épée à vos genoux... Sage ou insensé, vous êtes le roi de France... Tant que vous vivrez, je n'en reconnaîtrai point d'autre, et, quelques espérances que les sacriléges fondent sur votre mort, vivez éternellement, ô mon roi!...

LE ROI.

Le vrai roi de France est là-haut... C'est moi qui porte le sceptre de roseau et la couronne d'épines; mais c'est lui qui règne.

FLAMEL.

Vous le voyez, mes amis, de quelque côté que le Seigneur incline la torche, la flamme remonte toujours vers le ciel!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA REINE, qui a regardé toute cette scène en soulevant la tapisserie.

LA REINE.

La Gauchie, il faut suivre ce jeune homme et savoir son nom.

FLAMEL.

Oh! pauvre insensé, je te guérirai, ou la science n'est qu'un mot...

RAOUL, se relevant et étendant son épée au-dessus de la tête de Charles VI.

Vive le roi Charles VI!

TOUS.

Vive le roi Charles VI!

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Le pont au Change. — Une arche du pont enjambe le théâtre dans toute sa largeur; le tablier est praticable. Le parquet de la scène forme la berge qui passe sous l'arche.

SCÈNE PREMIÈRE

LA GITANE, JACQUES DE LA TREMBLAYE, passant sur le pont; MALEMORT, PILLETROUSSE, LACTANCE, autour d'un feu de bivac, sous le pont.

LA GITANE.

Mon beau seigneur!

JACQUES.

Que me veux-tu, gitane?

LA GITANE.

Vous plaît-il que je vous chante un air, en m'accompagnant de mon tambour de basque, et que je vous danse un pas en m'accompagnant de mes castagnettes?

JACQUES.

Non; mais il me plaît que tu m'apprennes où je rencontrerai un certain capitaine Fleur-d'Épée, qui doit faire son domicile ordinaire sur le pont au Change ou dans les environs. De bohémien à sbire, il n'y a que la main, et tu dois connaître cela.

LA GITANE.

Je le connais; mais, pour le rencontrer, il est trop tard ou trop tôt.

JACQUES.

Bon! Et quelle est donc son heure?

LA GITANE.

Oh! il est très-capricieux. Tantôt il paraît, comme la chauve-souris, au crépuscule; tantôt, comme les hibous, à minuit; tantôt, comme les rouges-gorges, au troisième chant du coq.

JACQUES.

Et, quand on a la chance de tomber sur son heure, où le trouve-t-on?

LA GITANE.

Penchez-vous sur le parapet... Y êtes-vous?

JACQUES, qui s'est penché du côté de la berge.

J'y suis.

LA GITANE.

Eh bien, ces hommes qui sont autour de ce feu, ce sont ses hommes.

JACQUES.

Peut-on arriver à eux par la rivière?

LA GITANE.

Oui; si l'on s'adresse à mon amoureux, Jean le batelier.

JACQUES.

Eh bien, te charges-tu de prévenir ton amoureux qu'un gentilhomme l'attendra dans une demi-heure au quai Saint-Paul, et que ce gentilhomme le payera bien?

LA GITANE.

Et s'il ne veut pas me croire?... Jean est très-incrédule.

JACQUES, lui donnant une pièce d'or.

Tu lui diras, comme preuve, que je t'ai donné cette pièce d'or.

LA GITANE.

Oh! moyennant cette pièce, il me croira.

JACQUES, sortant.

Alors, je puis compter sur lui?

LA GITANE.

Soyez tranquille. (S'adressant à un Gentilhomme qui passe sur le pont.) Mon beau cavalier, il manque un grelot d'argent à mon tambour de basque; vous plaît-il de le remplacer par une pièce d'or?

(Le Gentilhomme s'éloigne sans lui répondre.)

SCÈNE II

MALEMORT, PILLETROUSSE, LACTANCE, sous le pont; BOHÉMIENS et PASSANTS, sur le pont.

PILLETROUSSE, aiguisant son poignard sur un grès.

Or çà, Lactance, que diable fais-tu donc là, dans un coin, avec un air si profondément mélancolique?

LACTANCE.

Ne m'interromps pas, ami Pilletrousse; je suis en train de supputer mes profits et pertes de cette semaine, et la balance est bien loin de me satisfaire...

MALEMORT, remuant la marmite qui est sur le feu.

Avare, va!

PILLETROUSSE.

Je te vois venir, mon pauvre Lactance; tu te seras, depuis hier, chargé la conscience de quelque non-valeur!...

MALEMORT.

Bah! à la première occasion que tu rencontreras, tu prendras ta revanche.

LACTANCE.

L'idée m'en venait en même temps qu'à toi, Malemort, et, à cette seule idée, je me sens soulagé.

PILLETROUSSE.

Tant mieux! car j'ai hâte de parler d'autre chose que les tiraillements de ta conscience. J'ai à parler des inquiétudes de mon estomac. Eh bien, Malemort, soupera-t-on, ce soir? Il fait faim en diable, sous le pont au Change!

MALEMORT.

Encore un instant; laissons jeter les derniers bouillons à la marmite, et vous serez servi sur table.

PILLETROUSSE.

Chut!

MALEMORT.

Qu'y a-t-il?

PILLETROUSSE.

J'entends quelqu'un.

LACTANCE.

N'ayez souci: c'est le capitaine Fleur-d'Épée; je reconnais son pas.

SCÈNE III

LES MÊMES, FLEUR-D'ÉPÉE.

FLEUR-D'ÉPÉE, en costume de spadassin.

Bonsoir, camarades!... Bonsoir, mes braves!

PILLETROUSSE, à lui-même.

Voilà qui va rogner nos portions.

MALEMORT.

Et à quel heureux hasard devons-nous l'honneur de votre visite, capitaine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Par ma foi, je suis appelé à souper chez M. le prévôt de Paris; je me rends à son invitation, et, en passant sur le pont au Change, je me suis dit : «Voyons un peu si les camarades sont sous leur arche! »

PILLETROUSSE.

Vous êtes bien heureux, capitaine, d'être invité en ville; vous ferez un meilleur repas que nous.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Maître Pilletrousse, il sort de cette marmite un fumet qui t'accuse de mensonge.

MALEMORT.

Vous trouvez, capitaine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Sur ma parole, cela flaire comme baume.

PILLETROUSSE.

Peuh!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Passe-moi donc ce trident, Malemort; ça n'est pas pour moi, tu comprends, mais je désire savoir comment mes gens sont nourris.

PILLETROUSSE.

Quelques pauvres rogatons!

FLEUR-D'ÉPÉE, amenant une volaille.

Un poulet!... Peste! du bouillon de poulet!

PILLETROUSSE.

J'ai l'estomac si délicat!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il paraît que le poulet est bon marché.

PILLETROUSSE.

C'est selon, capitaine; je ne l'ai pas payé cher, voilà tout ce que je sais.

FLEUR-D'ÉPÉE, remettant le poulet et piquant de nouveau.

Je crois que le drôle sera tendre... Diable! un jambon!

PILLETROUSSE.

C'est Malemort qui l'a récolté.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Une jolie pièce, par ma foi ! Combien t'a coûté ce jambon, Malemort ?

MALEMORT.

La peine de me hausser et de le prendre.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tu l'as cueilli, je comprends.

MALEMORT.

A l'étal d'un charcutier ; oui, capitaine.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et tu l'as mis dans ta marmite ?

PILLETROUSSE.

Pour donner un peu de corps au bouillon.

FLEUR-D'ÉPÉE, piquant pour la troisième fois et ramenant un collier de cervelas.

Oh ! oh ! et ceci ?

MALEMORT.

C'est la quote-part du compère Lactance.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Un collier de cervelas !

LACTANCE.

Il était en montre à la porte d'un boudinier, et, comme c'était un jour maigre...

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tu as pensé que le marchand te ferait un rabais dessus ; je t'ai toujours connu avisé et économe. Combien ce collier t'a-t-il coûté ?

LACTANCE.

Je ne sais pas, capitaine : le marchand dormait.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ma foi, mes amis, votre invitation me décide, et je soupe avec vous.

PILLETROUSSE.

Mais le prévôt de Paris ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ce sera pour un autre jour. A table, compagnons, à table ! je ne voudrais pas vous retarder.

(Le Capitaine s'assied à table. Les trois Bandits mettent le couvert et servent.)

FLEUR-D'ÉPÉE, à Lactance, qui apporte le vin.

Tu es donc toujours sommelier ? (Il tend son verre.) Où diable prends-tu ce vin-là, ivrogne ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, JACQUEMIN, assis sur le parapet du pont.

JACQUEMIN.

Tout le monde mange peu ou prou, même ces païens. (Il montre les Bandits.) Il n'y a que moi qui n'ai pas un grain de millet à me mettre sous la dent. Non-seulement moi, mais mon maître, ou plutôt mon ami, mon frère Raoul, qui, si je ne rapporte pas de quoi souper et coucher, va être obligé de vendre sa chaîne d'or. Par bonheur, je brûle volontiers un grain d'encens sur l'autel de Phébus-Apollo. Essayons de cette petite poésie que j'ai composée pour les circonstances extrêmes, et qui renferme le recit de mes malheurs.

(Il accorde son rebec et en tire quelques sons. Les Passants et les Curieux s'arrêtent et font cercle autour de lui.)

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! ah! il me semble que nous avons de la musique pendant notre repas.

FILLETROUSSE.

C'est une galanterie que je vous ai ménagée, capitaine.

JACQUEMIN salue son auditoire et commence.

I

Écoutez mon épopée,
Bateleurs, soldats, filoux,
Gens de corde et gens d'épée,
Fillettes aux grands yeux doux,
Et marauds aux cheveux roux.
Faites ensuite à la ronde
Une quête pour le fou
Qui, cinq ans, courant le monde,
Traversa la mer profonde,
Et qui revient sans un sou.

II

Jacquemin, dès son jeune âge,
D'un sot désir agité,
Partit pour un long voyage;
Ce voyage, en vérité,
Mérite d'être écouté.
Jacquemin se mit en route
Avec un bel écu d'or,
Que Jacquemin, qu'on écoute,

Aujourd'hui, coûte que coûte,
Voudrait bien avoir encor.

III

Tant que le porta la terre,
Il alla sans savoir où;
Il croyait, tête légère,
Du monde atteindre le bout.
Vous savez qu'il était fou.
Aussi, de ce long voyage
Revenu par accident,
Jacquemin se trouve sage,
Mais, comme au départ, n'ayant
Rien à mettre sous sa dent.

(Il fait le tour du cercle en tendant son chapeau aux auditeurs.)

IV

Aussi, je fais à la ronde
Une quête pour le fou
Qui, cinq ans, courant le monde
Traversa la mer profonde,
Et qui revient sans un sou.
Donnez chacun votre obole;
Cet acte de charité,
Braves gens, sur ma parole,
Je le dis sans parabole,
Au ciel vous sera compté.

UNE JEUNE FILLE.

Si j'avais de l'argent, beau chanteur, je commencerais par m'en acheter une robe neuve.

UN BOURGEOIS.

Mes principes ne me permettent point d'encourager les fainéants. Travaillez, mon ami, travaillez.

LYLETTE.

J'ai bien envie de vous donner quelque chose, moi.

JACQUEMIN.

Enfin, voilà donc une âme charitable!

LYLETTE.

Mais je n'en ai pas le droit; ce que je vous donnerais, c'est le pain de mon enfant.

(Elle s'éloigne.)

UN BOHÉMIEN, la suivant des yeux, aux gens qui l'entourent.

Elle a laissé sa porte ouverte et son enfant seul à la maison.

LA BOHÉMIENNE.

Suis-la des yeux, afin que nous ne soyons pas surpris.

LE BOHÉMIEN, suivant Lylette.

Sois tranquille.

JACQUEMIN, à lui-même.

Allons, voilà qui va bien, et la situation se dessine. J'aime cela, moi ; au moins, on sait à quoi s'en tenir. Tout bien considéré, il ne me reste d'autre parti à prendre que de me jeter à l'eau. Voyons au moins si la rivière a bonne mine.

(Il se penche vers la rivière.)

DEUXIÈME BOHÉMIEN, à la Bohémienne, qui est entrée dans la chambre de Lylette, donnant sur le pont.

Eh bien?

LA BOHÉMIENNE.

L'enfant est dans son lit, mais j'ai peur qu'il ne crie.

LE BOHÉMIEN.

Ferme-lui la bouche avec ta main.

LA BOHÉMIENNE, qui sort de la chambre de Lylette, emportant l'enfant dans ses bras, au Bohémien qui guette.

Va dire à Bengali que le tour est fait, et qu'il est inutile qu'il monte la garde plus longtemps.

(Le Bohémien sort d'un côté, tandis que la Bohémienne se sauve de l'autre, emportant l'enfant.)

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il y a, par ma foi, longtemps que je n'ai si bien soupé. Camarades, à votre santé!

LES BANDITS.

A votre santé, capitaine!

JACQUEMIN, flairant la cuisine.

Diable! diable! qu'est-ce que cela?... (Respirant profondément.) Il me monte aux narines des bouffées d'une odeur qui ressusciterait un mort... Cela sent la soupe grasse et la viande cuite à point. Si j'avais seulement un morceau du pain que la bonne femme de tout à l'heure allait chercher pour son enfant, je le mangerais à cette vapeur ; ce qui me procurerait l'illusion d'un excellent repas. (Flairant toujours.) Décidement, on festine là-dessous. Allons-y voir, et, quels que soient les cuisiniers qui marmitonnent ainsi en plein vent, je leur chanterai ma chanson, et ils me donneront bien quelques os à ronger. Voyons, voyons, par où descend-on sous cette arche?... Ah! je crois que j'ai trouvé le chemin.

SCÈNE V

LES MÊMES, hors LES BOHÉMIENS.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il me semble, ami Pilletrousse, que la musique a cessé.

LACTANCE.

C'est une sensualité bien grande pour des chrétiens, que de se faire faire ainsi de la musique pendant leur repas, surtout quand le repas est bon. Il est vrai que la musique était mauvaise.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Eh bien, telle qu'elle était, je la regrette. La musique adoucit les mœurs de l'homme.

JACQUEMIN, qui est descendu par l'escalier du pont.

Tudieu ! les terribles figures ! Je crois que le souper vaut mieux que les soupeurs. Mais bah ! en fait de figures, j'en ai vu bien d'autres. Je vais leur présenter ma requête. On dit : « Pingre comme un bourgeois et généreux comme un voleur. » Nous allons voir si les proverbes sont véritablement la sagesse des nations. (Il racle quelques sons sur son rebec.) C'est humiliant, mais la faim justifie les moyens.

PILLETROUSSE, apercevant Jacquemin.

Nous ne sommes plus seuls, capitaine.

MALEMORT.

Que veut cet intrus ?

JACQUEMIN.

Je ne suis pas un intrus, mes gentilshommes, je suis un affamé.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Un affamé? Bon ! qui est-ce qui a faim ?

JACQUEMIN.

Moi, capitaine, je vous en donne ma parole.

FLEUR-D'ÉPÉE.

N'est-ce pas toi qui chantais tout à l'heure sur le pont ?

JACQUEMIN.

Oui, monseigneur.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tu as la voix agréable.

JACQUEMIN.

Il ne faut pas me juger sur cette audition, capitaine, attendu

que je suis à jeun depuis ce matin; mais, si vous voulez avoir une idée de ce que je puis faire, je vous offre, après souper, un concert dans la langue qu'il vous plaira de choisir.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tu me sembles un bon vivant.

JACQUEMIN.

Jugez donc, capitaine, si j'ai l'air d'un bon vivant en vivant si mal, ce que je serais en vivant bien !

FLEUR-D'ÉPÉE, aux Bandits.

Camarades, nous ne viendrons jamais à bout de tous ces reliefs: montrons-nous généreux en donnant à ce drôle ce dont nous ne voulons pas.

JACQUEMIN.

Dieu vous le rendra au centuple, honorable capitaine !

LACTANCE.

J'ai mis de côté une cuisse de poulet et une demi-bouteille de vin. Si vous voulez prier pour un pauvre pêcheur de mes amis, nommé Lactance, je vous les donnerai volontiers.

JACQUEMIN.

Je regarderai cela comme un devoir, mon compère !

LACTANCE.

Mettez-vous dans ce coin, buvez et mangez. Ce n'est point à moi qu'on fera l'application de la parabole du mauvais riche.

JACQUEMIN.

Ah çà ! mais c'est donc un modèle de vertu, que ce bandit-là?

(Il va s'asseoir dans un renfoncement obscur du pont où Lactance lui sert à manger.)

PILLETROUSSE, écoutant.

Chut ! il me semble qu'on entend quelque bruit sur la rivière.

MALEMORT.

C'est un bruit de rames.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je vois une barque.

PILLETROUSSE.

Elle vient à nous... Alerte, compagnons !

JACQUEMIN, la bouche pleine.

Ma foi, arrive qui plante ! celui qui vient ne vient pas pour moi, j'en suis sûr.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JACQUES DE LA TREMBLAYE, masqué, dans une barque conduite par un seul Rameur.

JACQUES, s'avançant vers le groupe des Bandits.

On m'a dit que je trouverais sous cette arche des hommes hardis et prêts à tout.

FLEUR-D'ÉPÉE.

On vous a dit vrai, mon gentilhomme.

JACQUES.

Eh bien, en ce cas, j'ai une affaire à traiter avec vous, si toutefois vous êtes ceux que je cherche.

JACQUEMIN, à part.

Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'entends cette voix-là !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et ceux que vous cherchez, à quoi devez-vous les reconnaître ?

JACQUES.

On m'a parlé d'un certain capitaine Fleur-d'Épée.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous parlez à lui-même.

JACQUES.

Si vous êtes tel que l'on dit, nous pouvons nous entendre, mon maître.

JACQUEMIN, à part.

Dieu me damne si ce n'est pas la voix de ce misérable...

JACQUES.

Combien d'hommes êtes-vous ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Quatre, pour le moment ; mais, selon la nécessité, nous pouvons être dix, vingt, trente...

JACQUES.

Il n'est besoin, car nous n'avons affaire qu'à un seul homme.

JACQUEMIN, à part.

C'est lui !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Alors, nous sommes trois de trop?

JACQUES.

Non; car il ne faut pas que l'homme vous échappe. Maintenant, il s'agit de savoir si vous serez raisonnables.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! voilà que vous allez marchander!... N'importe, dites l'affaire; on verra après.

PILLETROUSSE.

Y a-t-il des chances de bénéfice en dehors de vos propositions?

MALEMORT.

Moi, je commence par accepter. Du moment qu'il y a des coups à donner, cela me va. Bataille! bataille!

LACTANCE.

Ami Malemort, tu devrais d'abord t'inquiéter s'il ne s'agit point de quelque expédition hasardeuse, et dans laquelle la balance des pertes peut l'emporter sur celle des profits... Dans ce cas, mon gentilhomme, il ne faudrait pas compter sur moi, je vous en préviens.

JACQUES.

Je vais répondre à toutes vos questions. L'affaire est grave : il y a des chances de bénéfice en dehors de mes propositions; mais, comme il y aura des coups à donner et même à recevoir, je compte vous offrir une somme raisonnable et qui satisfera, je l'espère, les plus difficiles. D'ailleurs, les chances de perte sont nulles, et celles des profits à peu près certaines...

FLEUR-D'ÉPÉE.

Alors, développez votre requête, et nous verrons si elle est acceptable.

JACQUES.

Il s'agit d'attaquer l'homme que je vous désignerai, de l'entourer pour qu'il ne puisse fuir, et de le frapper jusqu'à ce qu'il meure.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Cela se peut faire. L'homme est-il jeune?

JACQUES.

Vingt-cinq ans.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Brave?

JACQUES.

Il le dit. .

FLEUR-D'ÉPÉE.

Adroit?

JACQUES.

C'est ce que nous jugerons à la besogne.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je crois qu'il y a du danger.

JACQUES.

Je ne dis pas non.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Combien donnez-vous?

JACQUES.

Vingt philippes d'or à titre d'arrhes; autant quand la chose sera faite.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Nous sommes loin de compte.

JACQUES.

Tant pis! car, pour ne pas perdre de temps, j'ai dit tout de suite mon premier et mon dernier mot. Si vous refusez, je chercherai ailleurs ou ferai la chose moi-même.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Bah! vous ajouterez bien dix écus?

JACQUES.

Pas un denier.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Songez donc qu'il s'agit d'un gentilhomme.

JACQUES.

Il s'agit, non point d'un gentilhomme, mais d'un bâtard.

JACQUEMIN, à part.

Oh! messire Raoul, c'est Dieu qui m'a conduit ici!

FLEUR-D'ÉPÉE, après avoir consulté ses compagnons.

Nous acceptons.

JACQUES.

Voici les vingt écus d'or, tout comptés dans cette bourse.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vérifie, Pilletrousse... Les bons comptes font les bons amis. (A Jacques.) Vous permettez?...

JACQUES.

C'est trop juste.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et à quand l'affaire?

JACQUES.

J'ai tout lieu de croire que, dans dix minutes, notre homme passera sur ce pont.

FLEUR-D'ÉPÉE, resserrant son ceinturon.

Nous sommes à vos ordres; montez, nous vous suivons. Va, Lactance, va!

JACQUEMIN.

Dieu soit loué! Ils ne songent pas à moi, et je pourrai sauver mon maître.

FLEUR-D'ÉPÉE, après avoir parlé bas à Pilletrousse et à Malemort, se retourne vers Jacques, et, voyant qu'il attend.

Je vous suis, je vous suis, mon gentilhomme... Ne faites pas attention : je donne un dernier ordre à mes gens.

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors JACQUES, LACTANCE et FLEUR-D'ÉPÉE.

PILLETROUSSE, à Jacquemin.

Camarade!

JACQUEMIN, à part.

Aïe! aïe! aïe!

MALEMORT.

Camarade!

JACQUEMIN.

Me voici, mes doux seigneurs.

PILLETROUSSE.

Sais-tu nager?

JACQUEMIN.

Non.

MALEMORT.

Tant mieux.

JACQUEMIN.

Pourquoi cela?

PILLETROUSSE.

Tu vas voir.

MALEMORT, prenant Jacquemin par les jambes, tandis que Pilletrousse le prend par la tête.

Allons, et de l'ensemble !

(Ils le portent vers la rivière.)

JACQUEMIN.

Mes amis ! mes amis ! que voulez-vous faire de moi ?

PILLETROUSSE.

Attends.

JACQUEMIN.

Au secours ! à l'aide !

MALEMORT et PILLETROUSSE, balançant Jacquemin.

Une !

PILLETROUSSE.

Deux !

ENSEMBLE, le jetant à l'eau.

Trois !

(On entend un cri étouffé et le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau.)

MALEMORT,

Bon voyage, camarade !... Et maintenant, à nos affaires !

SCÈNE VIII

PILLETROUSSE et MALEMORT s'engagent dans l'escalier ; à mesure qu'ils le gravissent, le pont s'abaisse et se trouve bientôt de niveau avec le théâtre. La maison, à droite du spectateur, est alors complétement en vue. Les deux Bandits rejoignent FLEUR-D'ÉPÉE, JACQUES et LACTANCE, sur le pont.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Où allons-nous ?

JACQUES.

Nous restons ici. Je vous ai dit que notre homme devait passer sur ce pont.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et par où viendra-t-il ?

JACQUES, montrant le côté.

Par là.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous êtes sûr ?

JACQUES.

Il va à la boutique de l'orfévre qui fait le coin de la rue

Saint-Barthélemy et de la rue de la Vieille-Poterie, pour y vendre une chaîne d'or qui vaut plus de trois cents écus.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! diable!

JACQUES.

Vous arrêterez le jeune homme au passage; vous le tuerez et vous lui prendrez sa chaîne.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Comment! la chaîne est pour nous?

JACQUES.

Je vous ai promis des bénéfices inattendus. Vous voyez que je tiens ma parole.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Nous ferons mieux.

JACQUES.

Que ferez-vous?

LACTANCE.

Capitaine, le mieux est l'ennemi du bien.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Nous ne l'arrêterons que lorsqu'il sortira de la boutique de l'orfévre.

LES TROIS BANDITS.

Pourquoi cela?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Parce que, ayant vendu sa chaîne, il aura les écus dans sa poche, et que nous aimons mieux les écus que les bijoux.

PILLETROUSSE.

Le capitaine a raison.

MALEMORT et LACTANCE.

Parfaitement raison.

JACQUES.

Soit! qu'il tombe en allant ou en revenant, pourvu qu'il tombe, c'est tout ce qu'il me faut... Silence! placez vos hommes; j'entends des pas.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Est-ce déjà lui?

JACQUES.

Non, c'est une femme.

FLEUR-D'ÉPÉE, à Malemort.

Toi, là. (Aux trois autres.) Vous, là; moi, ici.

(Ils se cachent.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LYLETTE. Elle passe et rentre chez elle; une seconde après passe RAOUL, qui traverse le pont.

JACQUES.

C'est lui, cette fois... Camarades, attention lorsqu'il va repasser.

SCÈNE X

LYLETTE, seule, ouvrant sa fenêtre.

Mon enfant! mon enfant n'est plus dans son lit!... Paulin! cher petit ange! Paulin! mon Paulin! réponds donc à ta mère... Oh! l'on m'aura volé mon enfant!... (Sortant comme une folle.) Quelque bohémienne, quelque sorcière! Mon enfant! qui est-ce qui a mon enfant? (Elle court en se tordant les bras.) Miséricorde! miséricorde!...

(Elle sort.)

SCÈNE XI

JACQUES et LES BANDITS, cachés; ODETTE, à sa fenêtre; puis GERTRUDE.

ODETTE.

Gertrude! Gertrude! n'était-ce point la voix de cette pauvre femme qui demeure dans la maison voisine? Il me semble qu'elle appelle à l'aide. Descends donc et informe-toi.

GERTRUDE.

J'y vais, mademoiselle.

SCÈNE XII

LES MÊMES, RAOUL, revenant et attachant une escarcelle à sa ceinture.

FLEUR-D'ÉPÉE, barrant le chemin à Raoul.

On ne passe pas, mon gentilhomme.

RAOUL.

Qui dit cela?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Pardieu! vous voyez bien que c'est moi.

RAOUL.

Que voulez-vous?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Votre argent, d'abord.

RAOUL.

Savez-vous si j'en ai?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous aviez tout à l'heure à votre cou une belle chaîne; vous sortez de chez un orfévre et la chaîne n'est plus à votre cou; donc, elle est dans votre poche en beaux écus d'or. Sommes-nous bien renseignés?

RAOUL.

Oui; seulement, reste à prendre les écus.

FLEUR-D'ÉPÉE.

C'est ce que nous allons tâcher de faire.

RAOUL, tirant son épée.

J'attends.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous n'attendrez pas longtemps.

(Ils engagent le fer.)

ODETTE.

Gertrude! Gertrude! on se bat sur le pont. Prends garde!

RAOUL, à Fleur-d'Épée, qui rompt.

Vous savez mal votre métier, mon ami, et ce n'est point là le chemin qu'il faut prendre quand on veut voler les gens.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Peut-être... A moi, camarades!

(Les trois autres Bandits sortent de leur poste et attaquent Raoul.)

RAOUL.

Ah! quatre contre un! Misérables lâches!

ODETTE.

Un assassinat!... Au secours! à l'aide!

JACQUES.

Tais-toi, femme!

ODETTE.

A l'aide! au secours!

JACQUEMIN, dont on entend la voix.

Tenez bon, seigneur Raoul... J'arrive ! j'arrive !

MALEMORT, assenant un coup de masse sur la tête de Raoul.

Tu arrives trop tard.

(Raoul jette un cri, étend les bras, lâche son épée et tombe contre la porte d'Odette ; cette porte s'entr'ouvre.)

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je tiens la bourse !

JACQUES.

Est-il mort ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tout ce qu'il y a de plus mort. Je lui ai passé mon épée au travers du corps, et Malemort lui a fendu la tête d'un coup de masse. Mes amis, tirons chacun de notre côté.

PILLETROUSSE.

Et où le partage ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je l'avais oublié... A l'asile Saint-Jacques.

(Chacun tire de son côté.)

JACQUES.

Ah ! bâtard ! je te l'avais bien dit, que la première fois que nous nous reverrions, ce serait pour ton malheur.

(Il sort.)

ODETTE, tombant à genoux.

O mon Dieu ! ayez pitié ! A l'aide !... au secours !...

(Sa voix faiblit.)

SCENE XIII

LES MÊMES, JACQUEMIN, accourant.

JACQUEMIN, un bâton à la main et tout trempé d'eau.

Ah ! bandits ! ah ! scélérats !... Plus personne... J'arrive trop tard ! — Mon pauvre maître !... seigneur Raoul ! — Oh ! le voilà ; évanoui, mort peut-être... Où trouver du secours ?... Une litière ! des flambeaux ! des gardes ! (Courant à la litière.) Au secours ! au secours ! Messire Raoul de la Tremblaye vient d'être assassiné !

(Une Femme se montre à la portière de la litière. Jacquemin semble lui expliquer la situation.)

GERTRUDE, à la porte, qu'elle vient d'ouvrir tout à fait.

Mademoiselle, mademoiselle, descendez vite ; il n'est que blessé, ce pauvre jeune homme, et peut-être peut-on le sauver.

ODETTE.

Oh ! oui, sauvons-le.

(Elle descend.)

LA FEMME DE LA LITIÈRE.

Raoul de la Tremblaye, c'est justement lui !

JACQUEMIN.

Venez, venez, madame !

LA FEMME DE LA LITIÈRE.

Suivez-nous, la Gauchie.

JACQUEMIN.

Par ici ! par ici !

ODETTE.

Tirons-le à nous, Gertrude.

(Les deux Femmes tirent Raoul dans la maison, referment la porte et la barricadent.)

SCÈNE XIV

JACQUEMIN, LA REINE, LA GAUCHIE, GARDES.

JACQUEMIN.

Ici, madame, ici !... Il n'y est plus... La porte est refermée.

LA GAUCHIE.

Vous êtes fou, l'ami.

JACQUEMIN.

Quand je vous dis qu'il était là tout à l'heure, évanoui, blessé, mort peut-être.

LA GAUCHIE.

En ce cas, les maîtres de cette maison seront venus à son aide et l'auront retiré chez eux.

LA REINE.

C'est probable.

LA GAUCHIE.

Je la regarde.

LA REINE.

Es-tu sûr de la reconnaître ?

LA GAUCHIE.

Certainement.

LA REINE.

Alors, retirons-nous. (Aux Porteurs.) A l'hôtel Saint-Paul!

JACQUEMIN.

Retirez-vous, si vous voulez; mais, moi, je reste. J'enfoncerai plutôt la porte.

(Il frappe.)

LA GAUCHIE.

Mon ami, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas mener si grand tapage, ou vous vous ferez arrêter par la garde de nuit.

JACQUEMIN.

Ça m'est bien égal!

(Il frappe.)

LA REINE, aux Porteurs.

A l'hôtel Saint-Paul.

(Elle remonte en litière et se retire avec ses Gardes.)

SCÈNE XV

JACQUEMIN, continuant de frapper; puis LE GUET.

JACQUEMIN.

Ouvrez! ouvrez! ou j'enfonce la porte!

(Le Guet arrive. Costumes d'archers. Un Sergent et six Hommes.)

LE SERGENT.

Holà! drôle! pourquoi ce bruit?

JACQUEMIN.

Mon maître! on a volé mon maître!

LE SERGENT.

On ne vole pas dans les rues de Paris.

JACQUEMIN.

Comment! on ne vole pas? Non-seulement on l'a volé, mais encore on l'a assassiné.

LE SERGENT.

On n'assassine pas dans les rues de Paris.

JACQUEMIN.

Vous me dites cela, à moi qui ai été jeté à l'eau par les assassins!

LE SERGENT.

Cet homme m'est suspect. Amis, emmenez-le.

JACQUEMIN.

Que l'on m'emmène! et où cela?

LE SERGENT.

Où l'on mène les coureurs de nuit et les troubleurs de sommeil.

JACQUEMIN.

Ah! bon! il ne manquait plus que cela! C'est moi qu'ils arrêtent!... Idiots, brutes, imbéciles!... A la garde! à la garde!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, FLEUR-D'ÉPÉE, croisant LE GUET.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Voilà, sur ma parole, un impudent coquin! On l'arrête et il crie à la garde!... Mes amis, ne le lâchez pas!

LE SERGENT.

Oh! il n'y a pas de danger!

(Au moment où le Sergent dit ces paroles, Jacquemin glisse entre les mains des Soldats, qui courent après lui en criant : « Arrêtez-le!... arrêtez-le!... »

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Chez Odette. — Un charmant retrait.

SCÈNE PREMIÈRE

ODETTE, GERTRUDE, RAOUL, évanoui, couché sur des coussins, la tête appuyée à un grand fauteuil.

ODETTE.

Reprend-il ses sens, Gertrude?

GERTRUDE.

Pas encore, mademoiselle.

ODETTE.

Dieu du ciel! avoir sous les yeux une de tes créatures, Seigneur, qui, cinq minutes auparavant, marchait, agissait, pensait, aimait peut-être, et qui, maintenant, n'est plus qu'un cadavre!

GERTRUDE.

Oh! mademoiselle, il n'est pas mort.

ODETTE.

Pas mort! tu en es sûre, Gertrude?

GERTRUDE.

Tout à l'heure, je lui ai jeté de l'eau au visage, il a tressailli, et, maintenant que je lui fais respirer du vinaigre, voyez, il soupire.

ODETTE.

Oh! oui, je l'ai entendu... Attends, attends. (Elle lui soulève la tête.) Assieds-toi là; bien! Maintenant, soutiens-lui la tête; moi, je vais lui faire respirer du vinaigre.

GERTRUDE.

Il vit, mademoiselle, il vit!

ODETTE.

Gertrude, tâche donc qu'il revienne à lui; ces grands yeux fermés m'épouvantent.

RAOUL, soupirant.

Ah!...

ODETTE.

Tu entends, Gertrude!... Messire, messire, au nom du ciel, revenez à vous, ne nous effrayez pas plus longtemps.

GERTRUDE.

Le voilà qui se ranime: silence!

(Les deux Femmes demeurent la respiration suspendue.)

RAOUL.

Oh! les misérables! les lâches! les assassins! Quatre contre un seul homme!

ODETTE.

Il a le délire.

RAOUL, dont les regards peu à peu se fixent sur Odette.

Que s'est-il passé? Où suis-je? Je rêve sans doute. (Regardant Odette.) Non, ce n'est point un rêve, c'est une vision; et Dieu m'ouvre le ciel, puisqu'un de ses anges m'apparaît.

ODETTE.

Messire, revenez à vous et reprenez votre raison.

RAOUL.

De quel nom faut-il vous nommer, douce et belle enfant du ciel ?

ODETTE.

Hélas ! messire, je ne suis qu'une fille de la terre, et me nomme simplement Odette.

RAOUL.

Mais comment avez-vous pu m'apporter jusqu'ici ?

ODETTE.

Dieu est fort, et, quand il veut, il donne sa force aux plus faibles mains.

RAOUL.

Oh ! les mains dont Dieu s'est servi, laissez-moi les adorer, les serrer dans les miennes, les toucher de mes lèvres !

ODETTE, jetant un cri.

Ah !

GERTRUDE.

Qu'y a-t-il?

ODETTE.

Rien, messire; vos blessures sont plus graves peut-être que vous ne le croyez, et je crains que la fièvre...

RAOUL.

Oui, n'est-ce pas, vous croyez que c'est la fièvre qui brûle mon sang et qui dicte mes paroles? Vous vous trompez, Odette; mon cœur est brûlant, mais ma tête est froide; mes blessures ne sont rien. Je suis calme, je suis fort, voyez plutôt. (Il se soulève et veut faire un pas.) Oh ! la terre manque sous mes pieds, et je n'y vois plus... Odette !..

(Il retombe.)

ODETTE.

Que Dieu nous soit en aide ! Il est mort cette fois... Oh ! le malheureux ! le malheureux !

(Elle se met à genoux près de lui. On frappe à la porte d'en bas.)

GERTRUDE.

Miséricorde ! Entendez-vous, mademoiselle ? On frappe à la porte de nouveau.

ODETTE.

Oh ! ce sont eux, ce sont les assassins ! Ils viennent l'achever, Gertrude.

GERTRUDE.

Fuyons, mademoiselle! cette maison a une sortie sur la rivière.

ODETTE.

L'abandonner dans l'état où il est? Jamais!

GERTRUDE.

Entendez-vous? on frappe encore.

ODETTE.

Regarde par la fenêtre, Gertrude.

GERTRUDE.

Oui, vous avez raison.

ODETTE.

Eh bien, qui frappe?

GERTRUDE.

Un homme... Attendez donc, on dirait...

FLAMEL, du dehors.

Gertrude! Gertrude! ouvrez, c'est moi.

ODETTE.

La voix de maître Flamel! Ouvre, Gertrude, ouvre. C'est Dieu qui nous l'envoie, tout à la fois et comme secours et comme défense.

GERTRUDE, se précipitant dans l'escalier.

J'y cours, mademoiselle, j'y cours.

SCÈNE II

ODETTE, RAOUL, évanoui.

ODETTE.

Oh! mon Dieu, rendez-lui la vie, et je fais ici le serment solennel d'être à lui... ou à vous.

SCÈNE III

ODETTE, RAOUL, GERTRUDE, FLAMEL.

FLAMEL.

Et où est-il, ce beau gentilhomme blessé?

GERTRUDE.

Le voilà, maître.

ODETTE.

Oh ! vous qui êtes si savant, sauvez-le, sauvez-le !

FLAMEL.

Quelle ardeur dans ta prière, mon enfant !

ODETTE.

Est-ce un crime, mon père, de prier pour ceux qui souffrent ?

FLAMEL.

Ce serait un crime, que je te le pardonnerais pour ce mot que tu as dit là : « Mon père ! »

ODETTE.

Ne suis-je pas votre enfant ?

FLAMEL.

Oui, mon enfant, ma fille chérie ! (Regardant Raoul.) Le jeune homme du Louvre !

ODETTE.

Le connaissez-vous ?

FLAMEL.

Oui.

ODETTE.

Il le connaît, Gertrude. N'est-ce pas, maître, que c'est un brave et loyal gentilhomme ?

FLAMEL.

Oui, bonne Odette, oui, tu l'as dit, c'est un brave et loyal gentilhomme.

ODETTE.

Alors, occupez-vous de lui.

FLAMEL.

Inutile ! le voilà qui revient de lui-même.

ODETTE.

C'est la seconde fois qu'il revient à lui, et s'il allait s'évanouir encore !

FLAMEL, à Raoul.

Là, tenez, appuyez-vous au bras de Gertrude, et passez dans la chambre voisine; vous avez besoin de repos, et, moi, il faut que je parle à cette enfant.

RAOUL, interrogeant Odette.

Odette ?

ODETTE.

Allez.

RAOUL.

Je dois donc obéir?

ODETTE.

Oui.

RAOUL.

Mais je vous reverrai, n'est-ce pas?

ODETTE.

Demandez à maître Flamel.

FLAMEL.

Je vous le promets.

RAOUL.

Alors, béni soit Dieu!

FLAMEL, à Gertrude.

Reste près de lui jusqu'à ce qu'il dorme, Gertrude.

SCÈNE IV

FLAMEL, ODETTE.

FLAMEL.

Tu ne m'attendais pas ce soir, mon enfant?

ODETTE.

Non; seulement, je vous espérais. Je vous attends rarement, mais je vous espère toujours.

FLAMEL.

Suis-je le bienvenu?

ODETTE.

Oh! oui.

FLAMEL.

Merci.

ODETTE.

Pourtant, laissez-moi vous dire qu'il y a, ce soir, dans votre visage quelque chose de grave, dans le son de votre voix quelque chose de solennel qui m'étonne, qui m'effrayerait presque, si je ne connaissais votre tendresse pour moi.

FLAMEL.

C'est qu'en effet, Odette, la cause qui m'amène est grave; c'est que les paroles que j'ai à te dire sont solennelles... Veux-tu m'écouter?

ODETTE.

Dites sans hésitation ce que vous avez à me dire, médecin du corps et de l'âme.

FLAMEL.

Odette, mon enfant, si Dieu se révélait à toi, s'il te demandait, mais cependant sans te l'imposer, un grand acte d'abnégation, le plus grand peut-être qui ait jamais été accompli par une femme?

ODETTE.

Eh bien?

FLAMEL.

Que répondrais-tu, chère enfant?

ODETTE.

Je répondrais : « Seigneur, votre servante est prête, ordonnez et elle obéira. Montrez-lui la route, et elle marchera. »

FLAMEL.

Odette, je viens à toi de la part de Dieu.

ODETTE.

Alors, je vous réponds, comme je répondrais à Dieu : Parlez ; votre servante attend.

FLAMEL.

Il y a quelque part, mon enfant, tantôt dans un coin du Louvre, tantôt dans quelque cabinet retiré de l'hôtel Saint-Paul, un homme tout-puissant en apparence, mais en réalité plus faible qu'un enfant, plus pauvre et plus abandonné que le plus misérable de ses sujets. Cet homme, Odette, c'est le roi!

ODETTE.

Oh! je l'ai plaint bien souvent, mon père, et, chaque soir, dans mes prières, je demande au Seigneur miséricorde pour lui.

FLAMEL.

Eh bien, Odette, Dieu t'a peut-être entendue, Dieu fera peut-être un miracle, et, de ce miracle, peut-être seras-tu l'instrument.

ODETTE.

Que la volonté de Dieu soit faite, ô mon ami, sur la terre comme au ciel!

FLAMEL.

Ce roi, avant qu'il devînt fou, ma fille, c'était la Providence

du royaume. Par malheur, sa jeunesse fut brûlée à la flamme des passions. A vingt ans, il avait eu deux existences : l'une de guerre civile, l'autre de plaisirs. La tête était fatiguée, le cœur vide, les sens défaillants.

ODETTE.

Pauvre roi!

FLAMEL.

Tu sais comment il devint fou, mon enfant, et comment, depuis ce jour fatal, tantôt la reine pour ses amours, tantôt les ducs de Bretagne et de Bourgogne pour leurs ambitions, l'ont maintenu dans sa folie. On a fait venir de tous les côtés des mires et des docteurs, des médecins et des charlatans. Science et empirisme, rien n'y a fait. Alors, on m'a appelé à mon tour, dans l'espérance qu'à mon tour j'échouerais. Longtemps j'ai hésité; mais, tout à coup, il m'est venu une pensée : c'est qu'à ce grand malheur il fallait un grand dévouement, non-seulement au roi, mais encore au royaume.

ODETTE.

Continuez, mon père.

FLAMEL.

Car, si quelque chose est plus malade, plus agonisant, plus près de la tombe que le roi, c'est le royaume. Cette belle France, elle qui semblait fatalement poussée dans la grandeur, elle qui croissait victorieuse, qui, vaincue, croissait encore, la France, à moitié conquise aujourd'hui, penche à l'abîme... Le roi fou, chacun tire à soi un lambeau de son pouvoir. Le roi reprenant sa raison, chacun obéirait, chacun se rallierait, chacun ferait face au grand, au seul, à l'unique danger du royaume, à l'ennemi... Tout à l'heure, enfant, tu m'appelais médecin du corps et de l'âme. Or, il y a en moi cette conviction que, dans le roi, il faut traiter tout ensemble l'âme et le corps. Eh bien, Odette, ma fille chérie, en te regardant et en pensant que mes regards ne pouvaient se détacher de toi, je me suis dit qu'il y avait dans la femme une mystérieuse puissance, une attraction inconnue, une influence étrange qui n'était pas de l'amour et qui tenait de l'amour. Je me suis dit qu'elle devrait avoir un bien autre pouvoir, la femme près de laquelle un esprit souffrant et une âme malade viendraient chercher le charme des entretiens solitaires et des tendres compassions.

ODETTE.

O mon père! je crois que je vous comprends... et je tremble.

FLAMEL.

Je me suis dit que, si quelque jeune fille douce et pure; que, si quelque blonde et chaste enfant apparaissait tout à coup au pauvre insensé, fût-ce au milieu de ses fureurs, comme un ange au milieu de sinistres fantômes, ce serait pour lui une vision céleste; que ses esprits troublés y reprendraient un peu de calme, et que, pour cette tête perdue, pour ce front découronné, ce calme, si faible qu'il fût, serait un acheminement vers la raison. Alors, chère enfant, alors, ma fille bien-aimée, j'ai regardé autour de moi, j'ai cherché le plus doux visage, les yeux les plus beaux, le cœur le plus chaste, l'âme d'un ange dans le corps d'une vierge, et je me suis écrie, triste jusqu'au désespoir: « Odette! O mon Dieu, mon Dieu! il n'y a qu'Odette! »

ODETTE.

Et Dieu ne vous a pas répondu d'écarter de moi ce calice, ô mon père?

FLAMEL.

Dieu m'a montré un Christ au Calvaire, mon enfant, et il m'a dit : « Quand j'ai voulu sauver les hommes, je leur ai donné mon fils. »

ODETTE.

Mais on dit que la folie du roi est farouche et parfois sanglante.

FLAMEL.

C'est vrai.

ODETTE.

On dit que, dans ses accès, il frappe, il déchire, il tue...

FLAMEL.

C'est vrai.

ODETTE.

Mais, alors, c'est à la mort peut-être que vous m'envoyez!

FLAMEL.

Je t'ai dit que c'était au sacrifice; le sacrifice des premiers chrétiens allait jusqu'au martyre.

ODETTE.

Et si ce sacrifice était sans fruit? si ce martyre était inutile?

FLAMEL.

Odette, vous aurez donné votre jeunesse pour sauver le roi; vous aurez donné votre vie pour sauver la France.

ODETTE, s'agenouillant.

Mon Dieu, mon Dieu, inspirez-moi, et, si c'est votre volonté, donnez-moi la force, donnez-moi le courage!

(Elle laisse tomber sa tête dans ses mains.)

FLAMEL.

Que votre esprit divin descende en elle, Seigneur, Seigneur!

ODETTE, se relevant.

Je suis prête.

FLAMEL.

Vous acceptez, Odette?

ODETTE.

Dieu le veut.

FLAMEL.

O noble enfant, tu es grande et sainte!

ODETTE.

Quand me conduirez-vous au Louvre?

FLAMEL.

D'un moment à l'autre. Mais revêts-toi de blanc, ma fille; c'est la seule couleur qui n'irrite pas ses yeux.

ODETTE, souriant.

La victime va se parer pour marcher à l'autel. (Elle fait quelques pas, puis revient.) Mon père!

(Elle regarde la porte par laquelle est sorti Raoul.)

FLAMEL.

Oui, je comprends; sois tranquille.

ODETTE.

Merci!

SCÈNE V

FLAMEL, seul.

Oh! mon Dieu! qui me dira si ce que je vais faire est une grande action ou un grand crime? Vais-je sauver le roi de France? Vais-je dévouer au plus odieux et au plus stérile de tous les supplices une adorable créature?... C'est l'avenir qui me répondra.

SCÈNE VI

GERTRUDE, FLAMEL.

GERTRUDE.

Maître!

FLAMEL.

Ah! c'est toi, Gertrude... Eh bien, notre blessé?

GERTRUDE.

Il est complétement revenu à lui. Il veut revoir ma maîtresse et demande où elle est.

FLAMEL.

Va rejoindre ta maîtresse dans sa chambre, Gertrude, et laisse-moi recevoir ce jeune homme; j'ai à lui parler. (Gertrude sort par où est sortie Odette. Flamel va ouvrir la porte de la chambre de Raoul.) Venez, messire, venez!

SCÈNE VII

RAOUL, FLAMEL.

RAOUL, à lui-même, après avoir regardé de tous côtés.

Elle n'y est plus! Ai-je donc rêvé? Non, le rêve laisse une trace dans la mémoire, et voilà tout. (Il met la main sur son cœur.) Moi, la trace est là, au cœur!

(Il reste pensif.)

FLAMEL.

Êtes-vous mieux, mon gentilhomme?

RAOUL, sortant de sa rêverie.

Oui, je vous remercie, quoique ce ne fût guère la peine de me rendre à la vie.

FLAMEL.

Pourquoi cela? la vie d'un loyal gentilhomme est toujours bonne à conserver; car, si elle lui est inutile, à lui, elle peut être utile au royaume.

RAOUL.

Et qui vous dit, maître, que je suis un loyal gentilhomme? qui vous dit que ma vie peut être utile à quelqu'un ou à quelque chose?

FLAMEL.

Nous ne nous sommes trouvés ensemble qu'une seule fois et qu'un seul instant, messire, et cet instant a suffi pour que je sache qui vous êtes, sinon comme homme et comme nom, du moins comme cœur et comme loyauté... C'était ce matin, au Louvre; je vous ai vu fléchir le genou devant le vieux roi sans royaume et lui jurer serment de fidélité. Je sais que vous tiendrez ce serment que tant d'autres ont trahi. Jeune homme, nous marchons dans la même voie, nous combattons pour la même cause, chacun selon notre vocation : vous avec ce glaive de fer qu'on appelle l'épée, moi avec ce glaive de flamme qu'on appelle la pensée. Donnez-moi la main; nous serons vainqueurs ensemble ou vaincus tous deux.

RAOUL.

Expliquez-vous; je vous comprends mal.

FLAMEL.

Plus tard, vous me comprendrez mieux.

RAOUL.

Mais, enfin, qui êtes-vous donc, vous que je ne connais pas et qui me connaissez?

FLAMEL.

Je suis un pauvre rêveur nommé Nicolas Flamel.

RAOUL.

Nicolas Flamel, l'habile écrivain, le profond alchimiste, l'homme qui a fondé quatre hôpitaux et bâti deux églises? Voici ma main, maître.

FLAMEL.

Réunies, je l'espère, ces deux mains feront quelque chose d'utile et de grand pour le royaume.

RAOUL.

Vous avez entendu mon serment, mettez-moi à même de l'accomplir.

FLAMEL.

L'œuvre est dans ma pensée, et, dès ce soir, nous nous mettrons à l'exécution.

RAOUL.

Maintenant, maître Flamel, puisque vous paraissez vous intéresser à moi...

FLAMEL.

Comme à mon fils, messire Raoul.

RAOUL.

Dites-moi, c'est un service que je vous demande.

FLAMEL.

Parlez.

RAOUL.

Où suis-je?

FLAMEL, souriant.

Vous êtes dans la maison du Seigneur; car vous êtes chez un de ses anges les plus purs.

RAOUL.

Une jeune fille, n'est-ce pas?

FLAMEL.

Oui.

RAOUL.

Son nom, maître? Par grâce, dites-moi son nom !

FLAMEL.

Odette!

RAOUL.

Odette? Oh ! c'est cela! Odette! Odette! Oh ! je n'avais donc pas rêvé !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JACQUEMIN, apparaissant à la fenêtre.

JACQUEMIN.

Ouf!

FLAMEL, tirant un poignard.

Qui va là?

JACQUEMIN.

Ami !... Messire Raoul, ayez la bonté de répondre de moi.

RAOUL.

Jacquemin!

JACQUEMIN.

Vous entendez, maître : Jacquemin Gringonneur, poëte, mathématicien, bateleur, philosophe, comédien, pour vous servir. Là, maintenant, puis-je entrer?

RAOUL.

Oui certainement. Seulement, pourquoi entres-tu par la fenêtre?

JACQUEMIN.

Parce que j'ai juré de ne jamais plus frapper aux portes.

FLAMEL.

Cet homme est votre serviteur?

RAOUL.

Il est mieux que cela, maître Flamel, il est mon ami.

FLAMEL.

Il paraît de joyeuse humeur.

RAOUL.

C'est le plus amusant compagnon que j'aie jamais connu.

FLAMEL.

Nous pourrons l'utiliser.

JACQUEMIN.

C'est dit. J'entre, n'est-ce pas?

FLAMEL.

Oui, et vous êtes le bienvenu.

JACQUEMIN.

Merci.

RAOUL.

Mais comme te voilà mouillé, mon pauvre Jacquemin D'où sors-tu donc?

JACQUEMIN.

De la rivière.

RAOUL.

De la rivière?

JACQUEMIN.

Oui. Tandis qu'on vous poignardait, on me noyait, moi.

RAOUL.

On te noyait?

JACQUEMIN.

Parfaitement!

RAOUL, souriant.

Ce n'était pas pour te voler, je présume?

JACQUEMIN.

Non, Dieu merci! Mais on me noyait pour autre chose.

RAOUL.

Et pourquoi te noyait-on?

JACQUEMIN.

Pour se débarrasser de moi.

RAOUL.

Quel intérêt avait-on à se débarrasser de toi, mon pauvre ami?

JACQUEMIN.

J'en savais trop long.

RAOUL.

Que savais-tu donc?

JACQUEMIN.

Je savais qu'on allait vous assassiner.

RAOUL.

Comment cela?

JACQUEMIN.

J'avais l'honneur de souper avec les bandits à qui on est venu acheter votre vie. Elle a, par ma foi, été payée vingt philippes d'or, et comptant.

RAOUL.

Et qui faisait cet infâme marché?

JACQUEMIN.

Qui?... Eh! pardieu! c'est facile à deviner : votre voleur d'héritage. Il a peur que le testament ne se retrouve, et il ne serait pas fâché, si l'on retrouve le testament, qu'on ne retrouvât plus l'héritier.

RAOUL.

Oh! le misérable!

SCÈNE IX

LES MÊMES, ODETTE, vêtue de blanc et voilée.

ODETTE, à Flamel.

Je suis prête à vous suivre, mon ami.

RAOUL.

Odette!... Oh! plus belle que jamais!

JACQUEMIN, à Raoul.

La charmante image à mettre sur parchemin avec un fond d'or!

RAOUL.

N'est ce pas qu'elle est belle?

FLAMEL.

Je vous laisse avec votre fidèle serviteur, messire... At-

tendez avec lui dans cette chambre, et, avant un quart d'heure, je reviens vous chercher.

JACQUEMIN.

Tous les deux?

FLAMEL.

Oui. Je suis à la recherche d'un grand secret, et, pour résoudre le problème que je poursuis, il me faut les trois plus purs éléments de la nature : un beau visage, un cœur loyal, un esprit joyeux... Viens, Odette, j'ai le pressentiment que tout ira bien.

ODETTE, à Raoul.

Adieu, messire.

RAOUL.

Adieu! pourquoi adieu? Ne vous reverrai-je donc plus?

ODETTE.

Qui sait?

RAOUL.

Odette! Odette!

ODETTE.

Je prierai pour vous.

RAOUL.

Oh! dites pour *nous*, Odette, afin que Dieu ne nous sépare ni dans sa colère, ni dans son amour.

(Flamel et Odette sortent.)

SCÈNE X

RAOUL, JACQUEMIN.

RAOUL.

Oh! je la reverrai, je la reverrai ; car, maintenant, je l'aime, et mieux vaudrait mourir que de ne pas la revoir.

JACQUEMIN.

Vous ne mourrez pas, et vous la reverrez.

RAOUL.

Tu le crois, n'est-ce pas, Jacquemin ?

JACQUEMIN.

J'en jurerais sur ma tête.

RAOUL.

Et qui te fait croire à cela ?

JACQUEMIN.

Notre étoile. Je dis notre étoile, attendu que j'ai donné congé à la mienne, convaincu que la vôtre est suffisante pour tous deux.

RAOUL.

Pauvre Jacquemin! Elle est bien voilée cependant.

JACQUEMIN.

Voilée! mais c'est-à-dire que l'étoile polaire, à la suite de laquelle j'ai fait le tour du monde, n'est qu'un ver luisant, comparée à la vôtre.

RAOUL.

Je voudrais bien que tu me prouvasses cela.

JACQUEMIN.

Rien de plus facile. Je vous crois assassiné, et je trouve que dame Fortune vous a conduit par la main chez une adorable enfant, que vous allez idôlatrer et qui vous le rend déjà. Par ma foi! si tout cela n'est pas de la chance, messire, Jacquemin Gringonneur ne s'y connaît pas.

RAOUL, souriant.

Heureux Jacquemin, qui voit tout en beau!

JACQUEMIN.

C'est au point que je suis convaincu que vous n'avez qu'à dire, comme dans le conte arabe que j'ai lu à Bagdad: « Sésame, ouvre-toi! » pour que quelque génie, quelque fée ou quelque enchanteresse apparaisse tout à coup.

RAOUL.

Tu es fou, Jacquemin.

JACQUEMIN.

N'importe, essayez: vous ne le voulez pas? Je vais le dire pour vous: Sésame, ouvre-toi!

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN PAGE.

RAOUL.

Qu'est cela?

JACQUEMIN.

Quand je vous le disais! Voilà le génie demandé.

LE PAGE.

Messire Raoul de la Tremblaye?

RAOUL.

C'est moi.

LE PAGE.

Très-bien.

RAOUL.

Que me voulez-vous ?

LE PAGE.

Vous remettre trois choses : une lettre, une chaîne, une épée.

RAOUL.

De quelle part venez-vous ?

LE PAGE.

Je ne puis répondre à cette question.

RAOUL.

Ne sachant de qui me viennent ces dons, je les refuse.

JACQUEMIN.

Et moi, je les accepte. Merci, jeune homme.

RAOUL.

Jacquemin!

LE PAGE.

Mon message est accompli. Je me retire.

SCÈNE XII

RAOUL, JACQUEMIN.

RAOUL.

Qu'as-tu fait?

JACQUEMIN.

Messire Raoul, je me suis toujours promis, si la Fortune passait à ma portée, de l'arrêter par ses trois cheveux, dussent-ils me rester dans la main. Je me suis tenu parole. Les voilà. Premier cheveu !

RAOUL.

Tu ouvres cette lettre ?

JACQUEMIN.

Elle est à votre adresse. En qualité de votre secrétaire, je l'ouvre donc. Peste ! les armes de France... Brevet de lieutenant dans les gardes du roi !

RAOUL.

Impossible, Jacquemin.

JACQUEMIN.

Par ma foi, lisez vous-même.

RAOUL.

C'est vrai.

JACQUEMIN.

Passons à la chaîne. Second cheveu !

RAOUL.

Jacquemin, cette chaîne est d'or massif.

JACQUEMIN.

Enrichie de rubis. En ma qualité de trésorier, je me charge de veiller à ce qu'il ne lui en arrive pas autant qu'à l'autre.

RAOUL.

Quant à cet épée...

JACQUEMIN.

En ma qualité d'écuyer, c'est à moi de vous la ceindre. Allons, monseigneur, allons. Troisième cheveu !

RAOUL.

Non, non, tant que je ne saurai pas de qui me viennent tous ces dons...

SCENE XIII

Les Mêmes, FLAMEL.

FLAMEL.

Eh bien, messire, comment vous trouvez-vous ?

RAOUL.

Comme un homme qui rêve tout éveillé.

FLAMEL.

Et faites-vous au moins de bons rêves ?

RAOUL.

Jugez-en.

(Il lui montre la lettre, la chaîne et l'épée.)

FLAMEL.

Qu'est-ce que tout cela ?

RAOUL.

Tout cela, c'est mon rêve. Que dois-je faire ?

FLAMEL.

Mettez ce brevet dans votre poche, passez cette chaîne à votre cou, bouclez cette épée à votre côté, et partons.

RAOUL.

Où allons-nous ?

FLAMEL.

Revoir Odette.

RAOUL.

Oh ! alors, à l'instant même, partons, partons !

CINQUIÈME TABLEAU

A l'hôtel Saint-Paul. — La chambre du Roi.

SCÈNE PREMIÈRE

FLAMEL et ODETTE, entrant par une petite porte perdue dans la tapisserie.

FLAMEL.

C'est ici, Odette.

ODETTE.

Ici, dans cette chambre? c'est ici qu'il habite? J'ai vu des tombeaux moins sombres et moins lugubres que cet appartement.

FLAMEL.

C'est cependant la chambre du roi.

ODETTE.

Pauvre roi ! malheureux roi !

FLAMEL.

Oh ! oui, bien pauvre et bien malheureux ! Regarde autour de nous, Odette... Tout, dans cette chambre dévastée, indique l'absence des cœurs tendres et des soins affectueux. Pas une aiguille pour recoudre ces lambeaux, pas une main pour remettre à leur place ces fauteuils renversés. A travers ces vitraux brisés sifflent le vent et la pluie. Il est besoin ici d'un doux esprit, qui veille et qui répare. Où seraient donc exiles la compassion et le dévouement, si on ne les trouvait pas près de cette immense infortune !

ODETTE.

Ne craignez rien, mon père; je comprends maintenant

toute la grandeur du rôle que me gardait la destinée ! Cette royauté qui, au lieu de couronne, porte un voile de deuil ; cette royauté franchissant, éplorée et solitaire, la distance qui nous sépare et réclamant les soins d'une pauvre fille ; cette royauté me paraît plus sainte et plus sublime que sur le trône et la couronne au front !... Où est le roi ?

FLAMEL.

Dans le jardin ; il fait sa promenade accoutumée avec ses gardiens, mais ils ne tarderont pas à le ramener dans cette chambre.

ODETTE, tressaillant.

Oh ! mon Dieu !

FLAMEL.

Odette, si tu doutes, il est encore temps ; cette porte nous est ouverte pour sortir comme elle nous était ouverte pour entrer, et personne ne nous aura vus.

ODETTE.

Non, non ; je reste. (Souriant.) Savez-vous à quoi je songe ?

FLAMEL.

Quelque sainte et divine pensée, Odette ; car les anges ne sourient pas plus doucement que tu ne le fais à cette heure.

ODETTE.

Je songe à cette gazelle qu'un jour vous me fîtes voir au Louvre dans la cage d'un lion. Ce lion était le plus féroce de tous ceux que l'on y nourrit ; aucun de ses gardiens n'osait en approcher. On lui jetait des quartiers de chair saignante à travers les barreaux de sa cage. Un jour, la reine Isabeau eut cette cruelle idée de lui donner à dévorer une gazelle vivante. On ouvrit la cage et on y poussa la pauvre petite bête épouvantée... Comment ce lion si féroce pour tous s'adoucit-il pour la gazelle ? Je ne sais ; mais, quand vous me le fîtes voir, la gazelle dormait entre les griffes du lion. — Je reste.

FLAMEL.

Seule, pauvre enfant ; seule comme la gazelle dans la cage du lion !

ODETTE.

Je ne serai pas seule, mon père ; car j'aurai avec moi l'espérance, qui soutient ; la charité, qui rachète ; la foi, qui sauve. Allez, mon ami, allez.

FLAMEL.

Dieu te garde, mon enfant! Je vais dire qu'on ramène le roi.

SCÈNE II

ODETTE, seule.

Je me suis faite plus forte que je ne suis. Mon Dieu, mon Dieu, voici l'heure venue, l'heure terrible, l'heure du sacrifice, l'heure de la mort peut-être! Je suis résolue, je ne recule pas, je n'hésite pas, je ne regrette pas!... Et pourtant j'ai peur... Mon âme est forte, mon cœur est faible; la pensée plane, mais le corps rampe. C'est que je comprends que cet insensé que je suis, dit-on, appelée à guérir, n'a qu'à me toucher de la main pour me briser comme un de ces meubles dont je foule aux pieds les débris. Mon Dieu! que n'ai-je la harpe de David pour charmer Saül! (S'agenouillant à un prie-Dieu.) Mais, à défaut de l'instrument des séraphins et des anges, donnez-moi, Seigneur, la voix qui charme, l'accent qui console; dites-moi les syllabes magiques avec lesquelles votre Fils bien-aimé chassait le démon des corps dont il s'était emparé; car la folie, c'est un démon... (Écoutant.) Quel est ce bruit? (Se relevant sur un genou.) Mon Dieu! des cris de douleur, de sourdes plaintes, des voix terribles... On vient, on vient, on approche.

FLAMEL, on dehors.

Laissez faire le roi.

ODETTE.

Je suis perdue!

(Elle se jette dans l'angle du lit et s'enveloppe dans les rideaux pour se cacher.)

SCÈNE III

LE ROI, ODETTE.

ODETTE.

O pauvre roi!... je n'ai plus peur, maintenant; je n'ai plus que pitié. (Étendant les mains vers lui.) Monseigneur!...

LE ROI, se redressant sur ses pieds.

Hein ?

(Il prend la couverture du lit, traverse le théâtre traînant la couverture derrière lui, les yeux fixés sur Odette. Puis il va s'asseoir dans un grand fauteuil près de la cheminée et s'enveloppe de la couverture.)

ODETTE, après un silence.

Monseigneur, que puis-je faire pour vous?

LE ROI, se découvrant le visage peu à peu.

George a froid ; bien froid, bien froid !... Pauvre George !

ODETTE, se traînant à genoux jusqu'au Roi et lui touchant les mains.

Oh ! monseigneur, en effet, vos mains sont glacées... (Elle essaye de les réchauffer.) Eh bien ?

LE ROI.

George a toujours froid... Pauvre George!

ODETTE.

Qui est George?

LE ROI.

Moi.

ODETTE.

Non, monseigneur, non ; vous ne vous nommez pas George. Vous êtes le roi, le roi Charles.

LE ROI, se relevant avec un geste menaçant.

Non, non, pas le roi. Non, pas Charles : George, le pauvre George!

ODETTE.

Excusez-moi, monseigneur... je me trompais... Oui, George... Pauvre George ! Et pourquoi George a-t-il froid ?

LE ROI.

Parce que George a eu peur.

ODETTE.

Peur ! lui, si fort, si puissant, si brave !

LE ROI.

George est fort, puissant et brave; et il n'a pas peur des hommes.

ODETTE.

De quoi a-t-il peur, alors?

LE ROI.

Du fantôme !

ODETTE, s'asseyant aux pieds du Roi.

Il est donc bien terrible, le fantôme ?

LE ROI.

Oui, parce qu'il est glacé.

ODETTE.

Et il a poursuivi George, ce matin ?

LE ROI.

George est sorti parce qu'il brûlait et qu'il avait besoin d'air ; il est descendu dans un beau jardin, où il y avait des fleurs... George aime les fleurs ; il était bien content : il marchait sur un beau gazon vert, plein de marguerites des prés. Il marcha si longtemps, qu'il fut fatigué... Alors, il se coucha sous l'ombre d'un bel arbre qui avait des feuilles d'émeraude et des pommes d'or. (A Odette, qui fait un mouvement.) Ne t'en va pas.

ODETTE.

Non, non, soyez tranquille.

LE ROI.

George regardait le ciel, qui était tout bleu avec des étoiles de diamant. Tout à coup, il entendit gémir le fantôme, mais loin, loin encore, et il aurait pu se sauver, s'il ne s'était senti attaché à la terre. Alors, le ciel s'obscurcit, les étoiles devinrent toutes rouges, et les fruits d'or se choquèrent comme s'il y avait un grand vent, faisant, chaque fois qu'ils se heurtaient, le bruit que fait une lance en tombant sur un casque. Alors, le fantôme gémit de nouveau, mais plus près ; l'arbre trembla jusque dans sa racine, ses feuilles se couvrirent de sueur, et de chaque feuille tomba, goutte à goutte, cette sueur glacée. Alors, le fantôme gémit une troisième fois, et George le sentit qui s'étendait à côté de lui et qui l'enveloppait de son linceul. Aussi George a-t-il froid, bien froid ! (Tremblant.) Pauvre George !...

ODETTE.

Mais, s'il consentait à se coucher, peut-être George aurait-il plus chaud.

LE ROI.

Non, George ne veut pas. Aussitôt qu'il est couché, le fantôme entre et s'étend près de lui, et Charles aime mieux mourir.

ODETTE.

Vous avez dit Charles, cette fois, mon cher sire ; vous n'êtes donc plus George ?

LE ROI.

Chut! (Bas.) Ai-je dit Charles?

ODETTE.

Vous l'avez dit.

LE ROI.

Il ne faut pas répéter ce nom après moi; il ne faut pas m'appeler Charles; il ne faut pas qu'on sache que je m'appelle Charles et que je suis le roi. Chut! je serais obligé de les punir. Je leur dis que je m'appelle George, et ils le croient; je leur dis que mes armes ne sont pas les fleurs de lis de France, mais un lion percé d'une épée, et ils ne le nient point; car cette épée, ce sont eux qui me l'ont enfoncée dans le cœur. Pour toi seule, mon enfant, je serai Charles, je serai le roi; mais, pour les autres, je suis George... Chut!

ODETTE.

Vous avez donc confiance en moi, sire?

LE ROI.

Oui, car je t'ai reconnue, quoique tu aies changé d'âge et de visage; mais tu as toujours la même âme, et c'est à l'âme, et non au visage, que je reconnais mes amis. Tu es Valentine de Milan, la pauvre veuve de mon frère, que le duc Jean a assassinée. Silence! ils m'ont fait signer que j'approuvais l'assassinat; voilà pourquoi je veux être George. Tu ne sais pas, Charles est fou, ils l'ont rendu fou à force de tortures, et, chaque fois qu'il reverra cette femme qui l'a trahi, il redeviendra fou.

ODETTE.

O mon roi! mon roi!

LE ROI.

Oh! je reconnais ta voix, bonne Valentine. Sais-tu ce qu'ils ont dit pour t'éloigner de moi? Ils ont dit que tu me donnais des philtres, que tu me faisais boire du poison. Le philtre, c'était ta voix; le poison, c'était ton regard; doux philtre! poison délicieux! De son temps, je dormais; maintenant, c'est fini, je ne dors plus. Cependant, j'ai bien besoin de repos; cependant, je voudrais bien dormir.

ODETTE.

Mais comment dormiez-vous, alors, sire?

LE ROI.

Attends. (Il s'assied dans le fauteuil, et fait signe à Odette de s'as-

seoir sur le bras du fauteuil.) Assieds-toi là, mets ta main sur mon front, appuie ma tête sur ton épaule. Voilà comme faisait Valentine.

ODETTE.

Charles est-il bien ainsi ?

LE ROI.

Oui, Charles est bien ; Charles est heureux ; mais ne dis pas que je m'appelle Charles, ne dis pas que je suis le roi.

ODETTE.

Non, soyez tranquille... Dormez, mon roi, dormez, et Odette veillera près de vous pour que le fantôme n'entre pas.

LE ROI, s'endormant.

Odette ! qu'est cela, Odette ?... (Avec un dernier mouvement.) Odette !...

(Il s'endort peu à peu.)

ODETTE, chantant.

Dormez, mon roi ! sur vous je veille,
Tandis que Dieu veille sur moi.
Doux comme un murmure d'abeille,
Que mon chant meure à votre oreille;
Dormez, mon roi !

Dormez, mon roi ! La pauvre Odette,
De votre cœur chassant l'effroi,
A vos genoux, fille et sujette,
De l'épouse acquitte la dette.
Dormez, mon roi !

Dormez, mon roi ! votre paupière
Du sommeil a subi la loi;
Apaisez-vous, bruits de la terre,
Vers le ciel monte ma prière.
Dormez, mon roi !

Oh ! je comprends maintenant l'amour de la fille pour son père, de la mère pour son enfant !

SCÈNE IV

LES MÊMES, FLAMEL.

FLAMEL, entr'ouvrant la petite porte et paraissant sur le seuil.

Eh bien?

ODETTE, appuyant un doigt sur sa bouche.

Parlez bas, et regardez.

FLAMEL.

Le roi dort! Dieu t'a bénie, jeune fille, car tu as fait un miracle.

ODETTE.

Un miracle! espérez-vous donc?

FLAMEL.

J'espère que, si tu ne lui rends pas la raison, tu lui conserveras au moins la vie.

(Il va tirer les rideaux du lit.)

ODETTE.

Que faites-vous?

FLAMEL.

Je remets chaque chose à sa place, j'efface les traces du désordre; il faut qu'à son réveil, tout soit calme comme dans son esprit. (Revenant au Roi.) Le sommeil, vois-tu, mon enfant, c'est le bienfaisant dictame pressé sur la bouche des fiévreux par la main réparatrice de la nuit; c'est la coupe immense où s'abreuve l'univers fatigué, où la nature entière prend la force, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, depuis le lion jusqu'à la fourmi, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant. Dormez, mon roi, dormez, et que nul ne vienne troubler votre sommeil. (Appelant.) Raoul!

ODETTE.

Il est là?

FLAMEL.

Oui... Raoul!

SCÈNE V

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL.

Me voici.

FLAMEL.

Entrez, messire.

RAOUL.

Que vois-je? le roi dans les bras d'Odette!... la tête du roi reposant sur l'épaule d'Odette!... O mon Dieu!

FLAMEL.

Messire, je quitte le roi pour un instant... Je vais, dans le laboratoire voisin, préparer pour lui un breuvage que je veux lui faire prendre à son réveil. Veillez tous deux sur ce vieillard comme sur un enfant. Écartez de lui tout bruit, toute émotion; ne laissez arriver personne jusqu'à lui; défendez son approche au nom de l'humanité, et, s'il le faut, employez la force. Vous êtes lieutenant des gardes, Raoul, faites votre devoir.

SCÈNE VI

ODETTE, LE ROI, endormi; RAOUL.

ODETTE, à Raoul.

Eh bien, qu'avez-vous?

RAOUL.

Oh! vous me le demandez!

ODETTE.

Sans doute, je vous le demande.

RAOUL.

Je vous retrouve ici, Odette.

ODETTE.

C'est maître Flamel qui m'y a conduite.

RAOUL.

Seule, dans cette chambre, tenant le roi entre vos bras.

ODETTE.

Eh bien?

RAOUL.

Et vous me demandez ce que j'ai! Mais qu'êtes-vous donc alors au roi, Odette? Sa sœur, sa fille, sa maîtresse?

ODETTE.

Malheureux!... malheureux, je suis sa raison!

RAOUL.

Oh! je comprends, Odette! vous, la raison; moi, l'épée!

vous l'âme, moi la force! à nous deux l'œuvre sublime de la résurrection. Merci, maître Flamel, merci !

ODETTE.

La reine!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA REINE, FLAMEL.

FLAMEL, à la Reine.

Oh ! madame !... au nom du ciel, arrêtez !

LA REINE.

Pourquoi cela? depuis quand m'est-il interdit d'entrer chez le roi?

FLAMEL.

Le roi dort, voyez!

LA REINE.

Il faut que le roi s'éveille.

FLAMEL.

Pourquoi cela? quand chaque minute de sommeil est un jour ajouté à sa vie!

LA REINE.

Il faut que le roi s'éveille, parce que, ce matin, le duc de Bourgogne a quitté Paris en enlevant le dauphin; que le conseil est assemblé, et que, le roi fou, le duc de Bourgogne et le dauphin absents, il faut que je sois reconnue régente.

FLAMEL.

Mais le roi est fou, vous le dites vous-même.

LA REINE.

Qu'importe ! pourvu qu'il signe : sa signature est toujours celle d'un roi.

ODETTE.

Oh! madame, par grâce, voyez...

LA REINE.

Ah ! qu'est-ce que cette jeune fille ? Je comprends maintenant pourquoi l'on veut m'éloigner de la chambre de mon époux.

FLAMEL.

Votre époux ! songez-vous au nom que vous prononcez là?

LA REINE.

Laissez-moi passer, maître Flamel.

FLAMEL.

Madame, au nom de la France, ne troublez pas le sommeil du roi.

LA REINE.

Au nom de la France?

FLAMEL.

Ah! c'est vrai, vous ne savez pas ce que c'est que la France; mais la France sait bien ce que vous êtes, elle; car elle vous appelle l'étrangère!

LA REINE.

Arrière, maître Flamel!

(Elle fait un pas vers le Roi.)

ODETTE, se reculant en poussant un cri.

Oh!

LE ROI, se relevant et fixant un regard effaré sur la Reine.

Le fantôme!

LA REINE.

Est-ce donc par votre ordre, sire, que l'on prétend m'empêcher d'arriver à vous?

LE ROI.

Le fantôme! le fantôme! Odette, viens, ne me quitte pas... Fuyons! fuyons!

(Il entraîne Odette vers la petite porte.)

FLAMEL.

Que vous ai-je dit, madame? (A Raoul.) Raoul, souvenez-vous!

(Il sort derrière le Roi et Odette.)

SCÈNE VIII

RAOUL, LA REINE.

LA REINE, à elle-même.

Qui donc est-elle, cette jeune fille qu'on appelle Odette, et qui semble être devenue tout à coup nécessaire au roi? Qui a conduit ici cette autre Valentine de Milan? Oh! il faudra bien que je le sache.

(Elle veut suivre le Roi et Odette.)

RAOUL, l'épée à la main, devant la porte.

On ne passe pas, madame.

LA REINE.

Vous vous trompez, messire, je suis la reine et je passe. (Raoul s'incline, mais sans changer de position.) Savez-vous bien que vous résistez à la reine, messire?

RAOUL.

C'est un triste devoir, mais c'est un devoir.

LA REINE.

De qui tenez-vous ces ordres?

RAOUL.

Du roi.

LA REINE.

Le roi est insensé, monsieur! et ne peut commander.

RAOUL.

Le roi, pour moi, madame, c'est toujours le roi.

LA REINE.

Eh bien, à mon tour, j'ordonne; place, messire!

RAOUL.

Je n'obéis qu'au roi.

LA REINE.

L'épée au fourreau, et rangez-vous!

RAOUL.

Vous pouvez me faire tuer à cette porte, et passer par-dessus mon corps; sinon, vous ne passerez pas.

LA REINE.

Prenez-garde, monsieur! si j'appelle, vous êtes perdu.

RAOUL.

Hier, au Louvre, j'ai voué au roi mon épée et ma vie.

LA REINE.

Et cette épée, vous vous en serviriez contre moi?

RAOUL.

Contre tous, madame, du moment que je m'en servirais pour la défense du roi.

LA REINE.

Qu'êtes-vous donc ici?

RAOUL.

Le lieutenant des gardes du roi.

LA REINE.

Mais tu ne sais donc pas, Raoul de la Tremblaye, que ce brevet que tu as dans ta poche, que cette chaîne qui est passée à ton cou, que cette épée que tu portes à la main...?

RAOUL.

Eh bien?

LA REINE.

Tu ne sais donc pas que tout cela vient de moi?

RAOUL.

C'est vrai, madame, je ne le savais pas. Tout cela vient de vous?

LA REINE.

Oui, et c'est mon page qui t'a remis tout cela hier au soir.

RAOUL.

Alors, c'est autre chose. (Tirant le brevet de sa poche et le déchirant.) Voilà le brevet. (Otant la chaîne de son cou et la jetant aux pieds de la Reine.) Voilà la chaîne. (Brisant son épée.) Voilà l'épée. Ai-je encore quelque chose à vous, madame?

LA REINE, furieuse.

Haute trahison! (Allant à la porte.) A moi! à moi! arrêtez ce misérable!

SCÈNE IX

LES MÊMES, FLAMEL, paraissant sur le balcon extérieur et ouvrant la fenêtre d'un coup de poing.

FLAMEL.

Par ici, messire Raoul! La tour Saint-Jacques est lieu d'asile. A la tour Saint-Jacques!

(Raoul s'élance et disparaît par le balcon avec Flamel.)

SCÈNE X

LA REINE, aux ARCHERS, qui accourent.

Tirez sur ces hommes qui s'enfuient, tirez! Cent écus d'or à celui qui me les livrera morts ou vifs!

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Une taverne.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MALEMORT, LACTANCE, JASMYN TONNEAU, BUVEURS.

MALEMORT et LES BUVEURS.

Maître Jasmyn Tonneau ! maître Jasmyn Tonneau !

TONNEAU.

On y va ! on y va !

LACTANCE.

Ne vous impatientez pas, mon compère ; la patience est une des premières vertus du chrétien.

SCÈNE II

LES MÊMES, FLEUR-D'ÉPÉE, entrant.

Il s'approche d'une table que des Buveurs lui cèdent avec déférence.

LES BUVEURS.

Du vin ! de l'hydromel ! de la bière !

TONNEAU.

On y va ! on y va !

FLEUR-D'ÉPÉE, lui barrant le chemin.

Eh ! bonsoir, mon cher hôte, mon digne ami ! bonsoir, mon excellent petit père Tonneau ! Comment gouvernez-vous, je vous prie, votre précieuse et inestimable santé ?

TONNEAU, brusquement.

Merci, merci, messire capitaine, cela ne va pas trop mal, comme vous voyez ; seulement, faites-moi passage, car on m'attend.

FLEUR-D'ÉPÉE, mélancoliquement et sans laisser passer Tonneau.

Je crois, Dieu me pardonne, que vous m'avez appelé *mes-*

sire capitaine... Ne vous ai-je pas dit, non pas une fois, mais dix, mais vingt, mais cent fois, que je désirais me voir avec vous, ô mon inappréciable ami, sur un pied de tendre familiarité, et que vous me désobligeriez de façon mortelle si vous m'appeliez autrement que Fleur-d'Épée, tout court?

TONNEAU.

Tout court! c'est là ce que vous désirez?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Oui, pardieu!

TONNEAU.

Et si, le faisant, je vous tutoyais?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous combleriez mes désirs les plus chers. Il me semblerait alors, mon cher hôte, qu'entre nous désormais tout doit être commun, et Dieu sait si j'ambitionne cette communauté.

TONNEAU.

Eh bien, mon cher capitaine, je vais vous satisfaire. Fleur-d'Épée, mon garçon, ôte-toi de là, tu me gênes, ou sinon...

(Il lui montre le poing.)

FLEUR-D'ÉPÉE, se dérangeant.

Il est pétri d'esprit! (Il va au buffet et prend un pot vide avec lequel il revient s'asseoir à sa place.) Maître Jasmyn Tonneau!

TONNEAU.

Que voulez-vous?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je veux vous donner le broc vide...

TONNEAU.

Merci.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Attendez donc le complement de ma phrase, maître Jasmyn Tonneau, afin que vous me le rendiez plein.

TONNEAU.

Oh! que nenni.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tonneau, refuseriez-vous d'obtempérer à ma demande?

TONNEAU.

Parfaitement.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et pourquoi cet outrage?

TONNEAU

Pour trente-trois raisons.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Dites-les.

TONNEAU.

Vous me devez trente-trois livres tournois; voilà mes trente-trois raisons, une par livre.

FLEUR-D'ÉPÉE.

N'est-ce que cela?

TONNEAU.

Il me semble que c'est bien assez.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tonneau, je devrais à ma dignité outragée de quitter ces lieux où les lois de la sainte amitié sont méconnues; je devrais secouer la poussière de mes sandales sur le seuil de cette porte, en disant: « Tonneau, je ne boirai plus de ton vin. » Mais un fond de tendresse me retient. Je reste et je te dis: réglons nos comptes.

TONNEAU.

Ah bah! me payeriez-vous, par hasard?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Parbleu!

TONNEAU.

Intégralement?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Un homme tel que moi dédaigne les à-compte.

TONNEAU.

Alors, voilà qui va bien, et nous allons faire taille neuve. (Il détache, d'un paquet de tailles suspendu à sa ceinture, celle du Capitaine.) Hum!... Nous avons trente-trois livres trois sous trois deniers; ne parlons que des trente-trois livres: le reste se retrouvera.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tonneau, vous voulez m'humilier, mais je refuse. On vous doit trente-trois livres trois sous trois deniers, voilà vos trente-trois livres trois sous trois deniers... Oh! oh!

TONNEAU.

Eh bien, qu'y a-t-il encore?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il faut que j'aie oublié ou perdu ma bourse: est-ce qu'il y aurait des voleurs ici?

TONNEAU.

Pourquoi ne dites-vous pas qu'on vous l'a volée, capitaine?

FLEUR-DÉPÉE.

C'est encore possible.

TONNEAU.

Alors, capitaine...

FLEUR-D'ÉPÉE.

Quoi?

TONNEAU.

Vous ne comprenez pas?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Non.

TONNEAU.

Allez vous désaltérer ailleurs.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tonneau, donne-moi à boire aujourd'hui, et, demain, je te payerai.

TONNEAU.

Fleur-d'Épée, paye-moi aujourd'hui, et je te donnerai à boire demain.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! c'est ainsi?... Eh bien, je ne m'abaisserai pas davantage devant toi... Adieu, ventre de Silène! adieu, panse bouffie! adieu, bedaine gonflée! Je m'en vais, et je te préviens que je ne reviendrai que le jour où tu auras vu tes genoux.

TONNEAU.

Alors, je vais prier Dieu de ne les revoir jamais. Comment! vous n'êtes pas encore parti?

SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUES DE LA TREMBLAYE, qui est entré depuis le milieu de la scène précédente et qui a écouté.

JACQUES.

Non, et le capitaine ne partira pas.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je partirai, quand il me baiserait les pieds pour me faire rester. Ah! vous ne me connaissez pas, mon gentilhomme.

JACQUES.

Si fait, je vous connais, et je vous dis, capitaine Fleur-d'Épée, restez.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Eh bien, soit! mais à une condition.

JACQUES.

Laquelle?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous me direz qui vous êtes et pourquoi vous venez.

JACQUES.

Je viens d'abord pour payer à ce brave homme, sur la somme que je vous dois, les trente-trois livres trois sous trois deniers que vous lui devez, vous.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous êtes mon débiteur?

JACQUES.

Allez-vous dire que non?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Pour qui me prenez-vous? Apprenez que je n'ai jamais renié une dette, surtout quand je suis le créancier.

JACQUES.

Et vous ne me ferez pas l'injure de commencer par la mienne. (A Tonneau.) Voici la somme réclamée; grattez votre taille et ouvrez un nouveau crédit au capitaine.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Ah! par ma foi, voilà un honnête homme que je ne m'attendais pas à rencontrer ici.

JACQUES.

Un broc de vin, et de votre meilleur.

TONNEAU.

Vous allez être servis, mes gentilshommes.

(Ils s'assoient à la table.)

JACQUES, à Fleur-d'Épée.

Vous cherchez à me reconnaître, capitaine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ma foi, oui. Je désire graver vos traits dans ma mémoire, afin, quand je vous retrouverai, de ne pas commettre l'irrévérence dont je me sens coupable en ce moment en ne vous reconnaissant pas.

JACQUES.

Ne cherchez point, capitaine, vous perdriez votre temps. Vous ne m'avez vu qu'une fois, et, cette fois-là, j'étais masqué.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! vous êtes le gentilhomme du pont au Change! Alors, ce n'est point trente-trois livres tournois que vous me devez, c'est vingt écus d'or.

JACQUES.

Tout beau! rappelez-vous nos conventions. Je vous devais vingt écus d'or dans le cas où vous me débarrasseriez de mon ennemi.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ne vous en ai-je point débarrassé?

JACQUES.

Pas le moins du monde.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Mon gentilhomme, aussi vrai que je m'appelle le capitaine Fleur-d'Épée, votre ennemi est, à l'heure qu'il est, couché le nez en l'air, la tête fendue jusqu'aux dents et la poitrine trouée de part en part.

JACQUES, allant à la fenêtre.

Regardez.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Où cela?

JACQUES.

Dans cette direction... Quel est le gentilhomme qui cause là-bas avec maître Nicolas Flamel?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Corne-de-bœuf! c'est notre homme!

JACQUES.

Silence! voici maître Tonneau.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Allons, approche, maître Jasmyn Tonneau Ier, empereur d'Égypte, roi de Thune, prince d'Argot, duc de Bohême, et tâche que ton vin soit digne de ceux à qui tu as l'honneur de le servir.

TONNEAU.

Goûtez-moi de ce flacon des Canaries, et vous m'en donnerez des nouvelles.

JACQUES.

Merci!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Que faire?

JACQUES.

Parbleu! recommencer. Ce qui ne réussit point une première fois, réussit une seconde.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Oui; mais il sera sur ses gardes.

JACQUES.

C'est trop juste; ce sera le double.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Soit. Mais je ferai à Votre Seigneurie une petite condition, par-dessus le marché.

JACQUES.

Laquelle?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je devine en vous un haut et puissant personnage.

JACQUES.

En effet, j'ai quelque crédit à la cour.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Eh bien, tel que vous me voyez, je suis honnête, au fond.

JACQUES.

Oui, au fond, très-bien.

FLEUR-D'ÉPÉE.

L'existence que je mène m'empêche parfois de dormir.

JACQUES.

Bon! vous avez des remords?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Non! pis que ça, j'ai des craintes.

JACQUES.

Ah! diable!

FLEUR-D'ÉPÉE.

De sorte que... Ma foi, mon gentilhomme, je veux faire une fin.

JACQUES.

C'est trop juste. Reste à savoir seulement la fin que vous voulez faire.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je suis las de la vie d'aventures. Si brave que l'on soit, il peut arriver malheur. J'ambitionne une position honorable

qui m'assure contre la potence et la roue. Je désire mourir dans mon lit. Eh! mon Dieu, je sais bien que, pour un homme d'épée, c'est une faiblesse; mais, que voulez-vous! chacun a la sienne. La vôtre, c'est d'être débarrassé de votre cousin. Eh bien, moyennant quarante écus d'or et une bonne place dans les gens d'armes du roi, je vous en débarrasse.

JACQUES.

Cela tombe à merveille, mon maître : depuis hier, je suis lieutenant aux gardes, poste un instant occupé par mon cousin, et dont il a donné sa démission de manière à me faire croire qu'en servant mes intérêts, vous servirez en même temps ceux de la reine. Votre demande vous est accordée, capitaine Fleur-d'Épée.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Alors, il ne reste qu'un détail insignifiant.

JACQUES.

Lequel?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Les arrhes.

JACQUES.

Les voici.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Maintenant, un dernier mot.

JACQUES.

Dites.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Comment notre homme se trouve-t-il ici?

JACQUES.

Ne vous ai-je pas dit qu'il avait encouru la colère de la reine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Eh bien?

JACQUES,

Eh bien, Saint-Jacques est lieu d'asile.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Oui, mais pas pour ces sortes de crimes.

JACQUES.

Gardez-vous bien de le faire expulser, vous ne l'auriez plus sous la main.

FLEUR-D'ÉPÉE.

C'est juste. (Réfléchissant.) Si cependant notre homme a en-

couru la colère de la reine, peut-être serait-il plus adroit et moins dangereux de le livrer tout simplement à cette colère.

JACQUES.

Colère de reine, amour de femme! Maître Fleur-d'Épée, rendons Raoul à la reine, et, demain peut-être, c'est moi qui suis abandonné et vous pendu!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Compris! Cette nuit même, nous serons débarrassés de notre homme, et quant au quarante écus d'or restants...

JACQUES.

Présentez-vous demain au Louvre, et demandez le comte Jacques de la Tremblaye, lieutenant aux gardes du roi: c'est moi.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Comte Jacques de la Tremblaye, lieutenant aux gardes du roi, enchanté d'avoir fait, ou plutôt d'avoir renouvelé connaissance avec vous.

JACQUES.

A demain?

FLEUR-D'ÉPÉE.

A demain.

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors JACQUES.

MALEMORT.

Eh bien, capitaine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Quoi?

PILLETROUSSE.

Est-ce que nous ne partageons pas?

FLEUR-D'ÉPÉE.

C'était un gentilhomme ruiné, qui venait pour m'emprunter de l'argent.

MALEMORT.

Et vous lui en prêtez?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je le lui porterai demain au Louvre... (A lui-même.) Je vais donc devenir honnête homme! J'ai toujours senti que c'était ma vocation. (On entend un son de trompette et un bruit de tambour.) Oh! qu'est-ce que cela?

PLUSIEURS VOIX, au dehors.

Au conseil, l'empire d'Égypte ! le royaume de Thune ! la principauté d'Argot! le duché de la Grande et de la Petite Bohême ! au conseil ! au conseil !

TOUS.

Voilà ! voilà !

TONNEAU.

Voilà !

FLEUR-D'ÉPÉE.

De quoi s'agit-il ?

TONNEAU.

Il s'agit de discuter les droits d'un nouveau venu aux privilèges du lieu d'asile.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Ah ! ah ! c'est sans doute de notre homme qu'il est question...

SCÈNE V

LES MÊMES, JACQUEMIN, UNE FOULE DE BOHÉMIENS ET DE TRUANDS.

TOUS.

Sur ton trône, Jasmyn ! sur ton trône !

TONNEAU.

Silence ! et que l'on m'écoute !

TOUS.

Silence! chut ! chut ! silence !

TONNEAU.

Nous, empereur d'Égypte, roi de Thune, prince d'Argot, duc de la Petite et de la Grande Bohême, tavernier de la Tour Saint-Jacques, déclarons le conseil assemblé et prêt à écouter ce qui lui sera dit pour et contre l'admission du gentilhomme qui sollicite la faveur d'être admis à jouir de nos immunités et priviléges.

TOUS.

Oui, oui, oui !

TONNEAU.

La parole est au serviteur du gentilhomme dont l'admission est proposée.

JACQUEMIN, montant sur un escabeau qui fait tribune, en avant du trône de Tonneau.

Très-honorables membres du très-honorable conseil privé

du royaume d'Argot, je viens, au nom de mon maître, dont la vie est en péril, vous prier de l'admettre aux franchises du lieu d'asile, et acquitter pour lui le droit d'entrée.

UN ÉTUDIANT.

Comment s'appelle-t-il, ton maître?

JACQUEMIN.

Messire Raoul de la Tremblaye.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

C'est bien notre homme.

MALEMORT.

Et de quel crime est-il accusé, ton gentilhomme?

JACQUEMIN.

Il a manqué de respect à la reine Isabeau de Bavière.

PILLETROUSSE.

Haute trahison!

LACTANCE.

Quant à moi, pourvu qu'il n'ait rien à se reprocher à l'endroit des gens d'Église...

PLUSIEURS VOIX.

Haute trahison!... oh! oh!

PILLETROUSSE.

En qualité d'ancien procureur, je m'oppose à l'admission...

FLEUR-D'ÉPÉE.

Bon! et pourquoi cela, maître Pilletrousse?

PILLETROUSSE.

D'abord, ici, nous sommes tous égaux.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et qui vous dit le contraire, maître Pilletrousse? Accusez en votre qualité d'ancien procureur, je défendrai en ma qualité d'ancien avocat.

TONNEAU.

La parole est au procureur Pilletrousse.

PILLETROUSSE.

Très-honorables auditeurs, s'il ne s'agissait que d'une affaire civile ou criminelle de peu d'importance, de quelque bon coup d'épée ou de quelque mauvais coup de couteau, de quelque vol, de quelque filouterie, d'un honnête faux ou de quelque loyale banqueroute, je vous dirais: ouvrez au demandeur les portes du lieu d'asile à deux battants, *dignus est!*... Mais il est question de bien autre chose, honorables

auditeurs : il est question d'un crime d'État, d'un notable outrage commis à l'endroit de madame la reine, et l'asile, évidemment, ne peut pas protéger un coupable de ce genre. Pour un pareil fait, madame Isabeau ferait balayer la paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie tout entière, et la bonne et saine politique veut que nous ne nous brouillions qu'avec ceux qui ne sont pas assez forts pour nous faire du mal. J'ai dit.

PLUSIEURS VOIX.

Il a raison ! il a raison !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je demande à répondre.

PLUSIEURS VOIX.

Oui ! oui ! oui !

TONNEAU.

La parole est à l'avocat Fleur-d'Épée.

TOUS.

Silence ! écoutons !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Très-illustres auditeurs, à entendre des propositions aussi basses et aussi lâches que celles qui viennent d'être formulées par ce robin concussionnaire, on se croirait dans une société d'honnêtes gens et point parmi des Égyptiens, des Argonautes et des Bohémiens. Je me fais fort, moi, Fleur-d'Épée, de trouver assez de bons garçons dans Saint-Jacques-la-Boucherie pour défendre nos privilèges contre la reine elle-même, qui n'est pas la reine tant que nous aurons le bonheur que vive notre roi Charles VI, le bien-aimé. Que la société dont nous sommes bannis existe par la loi, soit, je ne m'y oppose pas ; mais nous autres bons garçons, joyeux vivants, routiers, tirelaines, truands, sabouleux, francs mitous, nous vivons en dépit d'elle et nous ne sommes jamais plus florissants que lorsque nous nous trouvons en opposition avec les mandats, les ordonnances, les édits, les arrêts, les contraintes, les huissiers, les recors, les archers et les baillis. J'ai dit.

PILLETROUSSE.

Les raisonnements abrutis du capitaine Fleur-d'Épée me semblent pitoyables. Mon opinion reste toujours la même... et je vote... (Jacquemin lui met une bourse dans la main) et je vote... pour l'admission.

PLUSIEURS VOIX.

Il a reçu de l'argent!... il est vendu!... Non, non... pas d'admission !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il a reçu de l'argent, le misérable! et de qui?

JACQUEMIN.

De moi, capitaine.

(Il lui met une autre bourse dans la main.)

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Ame vénale, cache ta honte !

(Il glisse la bourse dans sa poche.)

TOUS.

Qu'il soit admis! — Non, non! — Si! — Délibérons, délibérons !

SCÈNE VI

LES MÊMES, FLAMEL, paraissant au milieu du cercle.

FLAMEL.

Silence ici !

PLUSIEURS VOIX.

Qui impose silence ?

FLAMEL.

Moi.

TOUS, avec respect.

Maître Nicolas Flamel.

(Tonneau fait des efforts pour descendre de son trône.)

FLAMEL.

Restez, maître Jasmyn Tonneau. — Vous êtes bien hardis, tous tant que vous êtes, d'oser discuter l'admission d'un gentilhomme amené par moi dans ce lieu d'asile, protégé par moi, présenté par moi, logé chez moi! Je n'ai qu'une chose à vous dire : que cette admission soit prononcée à l'instant même, ou, je vous en préviens, mon coffre-fort se fermera pour ne plus s'ouvrir. Et, mon coffre-fort fermé, vous le savez bien, c'est la famine.

TONNEAU.

Digne et excellent maître Flamel, ils obéiront aveuglément ; je m'en porte garant pour eux et en leur nom.

52429

FLAMEL.

Ratifiez-vous les paroles du roi d'Argot?

TOUS.

Oui, oui, oui.

TONNEAU.

L'admission du chevalier Raoul est proposée. Acceptez-vous?

TOUS.

Oui! oui!... Vive maître Nicolas Flamel!

TONNEAU.

Le chevalier Raoul de la Tremblaye est admis, à l'unanimité, à jouir des priviléges et immunités du droit d'asile, mais seulement, bien entendu, dans les limites du lieu d'asile.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Le mouton restera dans la gueule du loup. Très-bien!

FLAMEL.

Qu'on ne s'éloigne pas, car ce n'est pas tout.

TOUS.

Nous voici, maître Flamel! nous voici!

FLAMEL.

Un enfant a été volé hier au soir sur le pont au Change. Que celui ou celle qui a commis ce vol sorte de la foule et vienne me parler. (Silence et immobilité.) Eh bien?

UN BOHÉMIEN.

Allons, allons, Marcela...

LA BOHÉMIENNE.

Quoi?

UN BOHÉMIEN.

Il ne s'agit pas de nier ou de garder le silence ici; quand maître Flamel ordonne, il faut obéir. Maître Flamel, voilà la femme qui a pris l'enfant.

FLAMEL.

Tu en est sûr?

LE BOHÉMIEN.

C'est moi qui l'y ai aidée.

FLAMEL.

Viens ici, femme.

LA BOHÉMIENNE.

Me voilà.

FLAMEL.

Est-ce vrai, ce que dit Assan ?

LA BOHÉMIENNE.

Oui.

FLAMEL.

Tu rendras l'enfant que tu as pris, et je te donnerai deux écus d'or.

LA BOHÉMIENNE.

Non.

FLAMEL.

Comment, non ?

LA BOHÉMIENNE.

L'enfant m'appartient, puisque je l'ai pris. Il est à moi. Je le garde.

FLAMEL.

Tu rendras cet enfant, sinon je te livre à la justice, et, demain, tu seras brûlée en place de Grève. Obeiras-tu ?

LA BOHÉMIENNE.

Oui. (A part.) Mais je me vengerai !

FLAMEL.

Que cet enfant soit porté dans ma maison avant la nuit.

LA BOHÉMIENNE.

Il le sera.

FLAMEL.

Approche.

LA BOHÉMIENNE.

Qu'y a-t-il encore ?

FLAMEL.

Voici deux écus d'or pour te dédommager de la perte que je te cause.

LA BOHÉMIENNE.

Gardez votre argent, maître Flamel. Je vole et ne mendie pas.

(Elle se perd dans la foule.)

FLAMEL.

C'est bien. Et, maintenant, maître Jasmyn Tonneau, voici une bourse dont le contenu doit être employé à payer la bienvenue du chevalier Raoul de la Tremblaye à l'asile de Saint-Jacques-la-Boucherie.

TONNEAU.

Vous entendez, camarades... Garçons, en perce les meil-

leurs tonneaux! Prenez les brocs les plus larges, les verres les plus profonds, et buvez jusqu'à la lie. (Il tourne le robinet du tonneau sur lequel il est assis.) A la santé de maître Nicolas Flamel!

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors FLAMEL.

TONNEAU, dont le chant succède aux cris.

Asile, asile!
Routier, tirelaine, truand,
Élevons ville contre ville.
La tour Saint-Jacques nous défend.
Asile, asile!
Saint-Jacques est grand.

Clopin-clopant, de dessous terre,
Bandits, juifs et gueux, sortez tous!
Voleurs de nuit, fils du mystère,
Le lieu d'asile est fait pour vous.

(Reprise en chœur avec un effroyable accompagnement de pots, de verres, de chaises et de bancs brisés.)

Asile, asile!
Routier, tirelaine, etc., etc.

Ici, l'on engraisse, on prospère.
Venez, sabouleux, francs mitous!
Ici, l'on rit de la misère;
L'existence n'est point austère,
Et du sort on nargue les coups.
Asile, asile!
Routier, tirelaine, etc., etc.

On raille, ici, dame justice
Et ses suppôts vêtus de noir!...
Dans ses doigts tout gaillard qui glisse,
Ou par force ou par artifice,
Parmi nous a droit de s'asseoir!...
Asile, asile!
Routier, tirelaine, etc., etc.

Nous avons les franches ripailles,
Nous avons les folles amours,

Nous avons orgie et batailles,
Longues nuits qui sont nos beaux jours !...
Asile, asile!
Routier, tirelaine, etc., etc.

VOIX, au dehors.

Alarme !... alarme !...

TOUS.

Qu'est-ce que cela?

RAOUL, entrant.

Le duc de Bourgogne attaque la porte de Bucy avec ses Bourguignons. Qui veut me suivre?

TOUS.

Moi! moi !...

RAOUL.

Mauvais Français qui ne vient pas!

TOUS.

Aux armes !... aux Bourguignons !...

SCÈNE VIII

TONNEAU, resté un peu en arrière; LES BOHÉMIENS.

TONNEAU.

Eh bien, vous ne suivez pas, vous autres?

UN BOHÉMIEN.

Qu'est-ce que cela nous fait, à nous? Bourguignons, Armagnacs ou Français, tous sont nos ennemis.

TONNEAU.

Parce que vous êtes les ennemis de tous, race de Satan!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LYLETTE.

LYLETTE, arrêtant Tonneau.

Mon bon monsieur! mon bon monsieur!...

TONNEAU.

Quoi? qu'y a-t-il?

LYLETTE.

Vous n'avez pas vu mon enfant, mon pauvre enfant?

TONNEAU.

Il s'agit bien de votre enfant! les Bourguignons attaquent Paris, entendez-vous? et nous allons nous battre contre eux... Son enfant!

SCÈNE X

LES MÊMES, hors TONNEAU.

LYLETTE.

Les forces me manquent... Mon pauvre cher petit bien-aimé, où es-tu?

(Elle pleure.)

UN BOHÉMIEN.

C'est la femme du pont au Change, celle dont nous avons volé l'enfant.

LA BOHÉMIENNE, à part.

L'enfant que Flamel m'a fait rapporter chez lui... Je lui ai promis de me venger. Voici l'occasion.

(Elle s'approche de Lylette.)

LA BOHÉMIENNE.

On t'a volé ton enfant, femme?

LYLETTE.

Oui, oui, oui... Et, tenez, j'ai vendu tout ce qui me restait dans ma pauvre maison, tout, excepté son berceau, pour le cas où je le retrouverais. Il y a six pièces d'or dans cette bourse. Eh bien, écoute-moi, femme; écoutez-moi toutes, vous autres. Parmi vous, il y a certainement des mères. Eh bien, je donne cette bourse à qui me dira où est mon enfant.

LA BOHÉMIENNE.

Un petit garçon?

LYLETTE.

Oui, de trois ans, beau comme les amours, un visage d'ange, de grands cheveux blonds de chérubin.

LA BOHÉMIENNE.

On te l'a volé au pont au Change?

LYLETTE.

Oui.

LA BOHÉMIENNE.

Avant-hier, à dix heures du soir?

LYLETTE.

Oui... Vous connaissez donc mon enfant? vous l'avez donc vu? vous savez donc où il est?

LA BOHÉMIENNE.

Je sais où il est.

LYLETTE, avec violence.

Vous allez me le dire! (Suppliante.) Oui, vous me le direz, et je vous bénirai jusqu'au dernier jour de ma vie.

LA BOHÉMIENNE.

Votre enfant est chez maître Nicolas Flamel.

LYLETTE.

Qui le lui a donné?

LA BOHÉMIENNE.

Il l'a acheté à celle qui vous l'avait pris.

LYLETTE.

Acheté!... Pour quoi faire?... Mais parlez donc!

LA BOHÉMIENNE.

Pour faire de l'or, on a besoin du sang d'un enfant...

LYLETTE, haletante.

Et...?

LA BOHÉMIENNE.

Et Nicolas Flamel fait de l'or.

LYLETTE.

Ah!... Mais je le sauverai!... je le reprendrai!...

LA BOHÉMIENNE.

La maison de Nicolas Flamel est solide et se ferme avec des portes de fer.

LYLETTE.

Oh! que m'importe, à moi! une mère qui va sauver son fils entre partout. (Tirant de sa poche un couteau qu'elle ouvre.) J'entrerai! Tiens, voilà ma bourse; montre-moi sa maison.

LA BOHÉMIENNE.

Venez.

LYLETTE.

Ne pleure plus, mon enfant. Me voilà! me voilà!

FLEUR-D'ÉPÉE, quittant le pilier derrière lequel il est resté caché.

Moi aussi, j'ai affaire chez maître Nicolas Flamel, et j'y entrerai aussi, moi!...

SEPTIÈME TABLEAU

Chez Nicolas Flamel. — Une chambre basse et une chambre haute.

SCÈNE PREMIÈRE

DAME PERNELLE, seule, écoutant sonner l'heure.

Elle est assise près d'une table et tricote, dans la chambre d'en bas.

Onze heures du soir, et Flamel ne rentre pas. Je vous demande un peu si un honnête bourgeois, un digne propriétaire, ayant pignon sur rue et des écus dans ses coffres, ne devrait pas, au lieu de courir le guilledou dans les rues de Paris à des heures pareilles, être bien tranquillement et bien chaudement dans son lit. Mais non, ce damné Flamel, il est pire qu'un jeune homme, toujours se mêlant de ce qui ne le regarde pas, toujours fourré où il n'a que faire, n'ayant peur de rien. Un beau jour, on me le rapportera avec un bon coup de couteau dans le ventre, et il n'aura que ce qu'il méritait... Ah! cet homme-là, il me fera mourir à petit feu de chagrin et d'inquiétude! (Prêtant l'oreille.) Mais il me semble que l'on ouvre la porte de la rue. Oui, oui, je ne me trompe pas... quelqu'un est entré dans la maison; on suit le couloir, on monte l'escalier. (Allant à la porte, mais sans l'ouvrir.) Flamel! Flamel! est-ce toi?

RAOUL, en dehors.

Non, ma bonne madame Pernelle, non, ce n'est pas votre mari.

DAME PERNELLE.

Et qui donc êtes-vous, vous?

RAOUL.

Votre hôte, Raoul de la Tremblaye, qui regagne son logis et qui vous souhaite le bonsoir.

(Il passe et on l'entend monter à l'étage supérieur.)

DAME PERNELLE, grommelant.

Bonsoir, bonsoir... Singulière manie de Flamel de donner asile chez lui à tous les vagabonds qu'il rencontre par les chemins. Hier, c'est ce jeune homme qu'il ramenait; aujour-

d'hui, c'est un enfant qu'il rapporte. Il est vrai que l'enfant a l'air d'un petit ange, et que le jeune homme me fait l'effet d'un digne garçon; ce qui ne l'empêche point, à ce qu'il paraît, d'avoir une lourde affaire sur les reins. Enfin, c'est la joie de Flamel de courir toute sorte de risques pour des étrangers. Par bonheur que je suis là, et que, pendant qu'il pèche, moi, je prie.

SCÈNE II

RAOUL et LYLETTE, dans la chambre d'en haut; DAME PERNELLE, dans la chambre d'en bas, lisant son livre d'heures et s'endormant peu à peu.

RAOUL, tenant Lylette dans ses bras.

Pauvre femme! Heureusement, comme je m'en doutais, elle n'est qu'évanouie.

LYLETTE.

Mon enfant! où est mon enfant?

RAOUL.

Quand je vous ai trouvée évanouie, près de la porte de cette maison, vous étiez seule.

LYLETTE.

Seule! et où suis-je?

RAOUL.

Vous êtes chez moi.

LYLETTE.

Chez vous? qui êtes-vous?

RAOUL.

Je suis un pauvre gentilhomme, nommé Raoul de la Tremblaye.

LYLETTE.

Vous êtes bon, messire.

RAOUL.

Je me souviens d'une parole divine, et je la mets en pratique, voilà tout: « Fais pour ton prochain ce que tu voudrais que l'on fît à toi-même. » Maintenant, que vous était-il arrivé, et pourquoi étiez-vous évanouie au seuil de cette maison?

LYLETTE.

Les forces m'ont manqué... Depuis deux jours, je cher-

che... depuis deux jours, je cherche mon enfant, et je n'ai pas mangé depuis deux jours.

RAOUL.

Mon Dieu ! pauvre femme ! pauvre mère ! Tenez, buvez ce verre de vin d'abord, puis mangez.

LYLETTE.

Non, non, ce verre de vin suffira. (Elle boit.) Quelle heure est-il ?

RAOUL.

Onze heures viennent de sonner.

LYLETTE, à elle-même.

C'est à minuit que se commettent ces sortes de crimes. J'ai encore une heure devant moi.

RAOUL.

Que dit-elle ?

LYLETTE.

Messire...

RAOUL.

Serait-elle folle ?

LYLETTE.

Connaissez-vous la maison d'un alchimiste nommé Nicolas Flamel ?

RAOUL.

Oui.

LYLETTE.

Où est-elle ?

RAOUL.

C'est ici.

LYLETTE.

Comment, c'est ici ?

RAOUL.

C'est-à-dire que cette maison est celle de Nicolas Flamel ?

LYLETTE.

Mais ce n'est pas vous qui êtes Nicolas Flamel ?

RAOUL.

Non, je suis son hôte.

LYLETTE.

Et lui, où demeure-t-il ?

RAOUL.

Juste au-dessous de moi.

LYLETTE.

C'est bien. Merci, messire.

RAOUL.

Où allez-vous?

LYLETTE.

Où Dieu me mène.

RAOUL.

Voulez-vous que je vous accompagne?

LYLETTE.

Merci, je dois être seule.

RAOUL.

Allez, pauvre femme, et que le ciel vous protège!

LYLETTE.

Merci.

SCÈNE III

RAOUL, au premier étage; DAME PERNELLE, endormie en bas.

RAOUL.

Pauvre femme! Oui, que le ciel la protège! Merveilleuse chose que la religion qui permet que l'on prie pour les autres, quand on a tant besoin de prier pour soi-même. Mais une voix secrète me dit d'avoir confiance dans l'avenir, et que mon étoile, — maître Flamel dit que chacun a la sienne, — si voilée qu'elle soit en ce moment, se dégagera un jour des nuages sombres qui l'obscurcissent et brillera dans un ciel pur. (Se débarrassant de son pourpoint et de son épée, et s'approchant du lit.) Et maintenant, je vais dormir, je l'espère, comme on doit dormir quand le corps est brisé et que la conscience est tranquille.

(Il va se jeter sur son lit et disparaît dans l'alcôve, au moment où Lylette entr'ouvre doucement la porte de la chambre du bas.)

SCÈNE IV

LYLETTE, entrant sur la pointe du pied; DAME PERNELLE, endormie.

LYLETTE.

M'y voici...

DAME PERNELLE, rêvant.

Flamel!... es-tu là, Flamel?

LYLETTE.

Oh! une femme... Bon! elle dort...

DAME PERNELLE.

Hein? tu dis?...

LYLETTE.

Ah! cette alcôve...

(Elle se jette dans l'alcôve.)

DAME PERNELLE.

Flamel!... Flamel!... c'est trop tard... minuit... (On entend une porte qui se ferme avec bruit. — Dame Pernelle se réveillant.) Ah! cette fois, c'est lui qui rentre... Des voix dans l'escalier! Qui peut-il donc encore ramener à une pareille heure?

SCÈNE V

LYLETTE, cachée; DAME PERNELLE, FLAMEL, JACQUEMIN.

FLAMEL.

Par ici, par ici, mon brave Jacquemin; nous voilà arrivés à bon port.

JACQUEMIN.

Ma foi, j'ai eu peur un instant de ne pas me trouver au rendez-vous; cela a chauffé, les Bourguignons! et, sans messire Raoul, qui s'est battu comme un enragé, je ne sais pas comment les choses auraient tourné; mais j'espère que les voilà guéris pour quelque temps de la manie de frapper, à dix heures du soir, aux portes de Paris... Madame Pernelle?...

FLAMEL.

Vous connaissez le nom de ma femme.

JACQUEMIN.

Je le crois bien! il est presque aussi populaire que le vôtre. Madame Pernelle, vous me rappelez une superbe Chinoise que j'ai connue à Pékin.

FLAMEL.

Défiez-vous de maître Jacquemin, ma mie: il est complimenteur comme le serpent qui a perdu Ève.

DAME PERNELLE.

Ah ! vous voilà enfin, maître Nicolas!

FLAMEL.

Comme vous voyez. (A Jacquemin.) Il paraît que le temps est à l'orage.

DAME PERNELLE.

Minuit passé ; jolie heure pour un honnête homme !

FLAMEL.

Socrate, qui était un sage, disait qu'il rentrait toujours trop tôt quand il trouvait sa femme éveillée.

DAME PERNELLE.

D'où venez-vous, s'il vous plaît?

FLAMEL.

D'où j'avais affaire..

DAME PERNELLE.

Et où aviez-vous affaire?

FLAMEL.

D'où je viens. A-t-on apporté un enfant ?

LYLETTE, qui écoute,

Ah ! c'est mon pauvre petit.

DAME PERNELLE.

Oui, le dernier fruit de vos déportements, sans doute; mais je vous préviens...

FLAMEL.

Où est-il ?

DAME PERNELLE.

Dans ma chambre : mais je vous jure...

FLAMEL.

En avez-vous eu bien soin?

DAME PERNELLE.

Je lui ai donné du pain et du miel ; mais cela n'empêche pas...

FLAMEL.

Que fait-il ?

DAME PERNELLE.

Il dort ; seulement, à son réveil...

FLAMEL.

Assez; c'est tout ce que je voulais savoir...

(Il va au bahut, l'ouvre et en tire trois sacs.)

DAME PERNELLE.

Ah ! mon Dieu ! trois sacs d'argent.

FLAMEL.

Vous vous trompez : ce sont trois sacs d'or.

DAME PERNELLE.

Mais cet or...

FLAMEL.

M'appartient; je l'ai gagné par mon travail, et je prétends en disposer à ma fantaisie.

DAME PERNELLE.

Cependant, il me semble que j'ai bien le droit de savoir...

FLAMEL.

Ce qui se passe dans votre chambre; allez-y voir, et, si l'enfant crie, donnez-lui une seconde tartine de miel.

LYLETTE.

Il n'a cependant pas l'air d'un méchant homme.

DAME PERNELLE.

Et si je ne voulais pas y aller, dans ma chambre?

FLAMEL.

Vous auriez tort, car vous iriez tout de même.

(Il la prend par la main et la met dehors.)

SCÈNE VI

JACQUEMIN, FLAMEL.

JACQUEMIN.

Il paraît que madame Pernelle a un caractère...

FLAMEL.

Épineux.

JACQUEMIN.

Je cherchais le mot; vous l'avez trouvé.

FLAMEL.

C'est qu'il y a plus longtemps que vous que je cherche.

JACQUEMIN.

Vous me faites l'effet d'un philosophe d'une qualité tout à fait supérieure, maître Flamel.

FLAMEL.

Ce n'est pas de la philosophie, c'est de la patience.

JACQUEMIN.

Est-ce que cela ne se ressemble pas beaucoup?

FLAMEL.

Autant qu'une vertu païenne peut ressembler à une vertu chrétienne.

JACQUEMIN.

Vous ne passez cependant pas, maître Flamel, pour un très-bon chrétien, entre nous soit dit.

FLAMEL.

L'homme a toujours deux réputations, mon cher Jacquemin : celle qu'il mérite et celle qu'on lui fait; rarement il laisse après lui celle qu'il mérite. Ainsi, moi, je suis un simple médecin, le plus ignorant de tous, peut-être; mais, comme j'aime les découvertes nouvelles, comme je m'occupe de chimie, comme je passe à peu près toutes les nuits dans mon laboratoire, et que, de la rue, on voit, à travers les vitres de ma fenêtre, la réverbération de mes fourneaux, on dit que je suis un sorcier... que j'ai trouvé la pierre philosophale... que je fais de l'or.

LYLETTE.

Si ce n'était pas vrai, cependant !

JACQUEMIN.

Si vous n'avez pas trouvé le secret de faire de l'or, vous avez, au moins, trouvé celui de l'amasser.

FLAMEL.

Oui, comme l'enfant amasse l'eau qu'il puise dans ses mains à la rivière, et qui s'écoule entre ses doigts. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Je vous ai fait venir, Jacquemin, pour autre chose qu'écouter des propos de vieille femme.

JACQUEMIN.

Et me voilà prêt à exécuter ce que vous jugerez à propos de m'ordonner, maître Flamel.

FLAMEL.

Il s'agit de faire parvenir cet or à sa destination.

JACQUEMIN.

Diable! quand cela?

FLAMEL.

Cette nuit même.

JACQUEMIN.

Cette nuit, et à travers l'honorable paroisse Saint-Jacques-la-Boucherie? Voilà des écus, maître Flamel, qui me semblent un peu bien aventurés !

FLAMEL.

Soyez tranquille, mon cher Jacquemin, la mission que je vous destine est moins périlleuse. Il ne s'agit que d'aller de ma part à l'hôtel Saint-Paul, et de prévenir le chef de poste que j'attends les six hommes d'armes dont j'ai besoin pour escorter l'argent du roi. Il est averti. Il vous donnera les six hommes d'armes, et vous les ramènerez avec vous.

JACQUEMIN.

A la bonne heure! de cette façon, la chose me va. Comptez donc que c'est fait; avant un quart d'heure, je suis de retour.

FLAMEL.

Allez, mon cher Jacquemin; que Dieu vous accompagne et vous ramène!

JACQUEMIN.

Ainsi soit-il!

FLAMEL.

Attendez que je vous éclaire.

JACQUEMIN.

Ma foi, ce n'est pas de refus... Embrassez madame Pernelle pour moi.

FLAMEL.

Il faut bien que ce soit pour vous.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

LYLETTE, seule, passant la tête hors des rideaux.

Maintenant qu'il est seul, sans doute va-t-il aller chercher mon enfant. (Voyant la fenêtre qui s'ouvre.) Qu'est-ce que cela?

(Elle rentre vivement dans l'alcôve.)

SCÈNE VIII

LYLETTE, cachée; FLEUR-D'ÉPÉE.

FLEUR-D'ÉPÉE, entrant par la fenêtre.

Me voilà dans la place! Corne-de-bœuf! ce n'est pas sans peine. J'ai dû attendre qu'il n'y ait plus de lumière. Sans

doute mon gentilhomme vient de l'éteindre pour se mettre au lit. Orientons-nous... Ouais! voici la lumière qui revient.

(Il se cache derrière un bahut.)

FLAMEL, dehors.

Vous y êtes?

JACQUEMIN, dehors.

Oui.

FLAMEL.

Bon voyage!

JACQUEMIN.

Merci.

(Flamel rentre, mais s'arrête sur le seuil.)

SCÈNE IX

LYLETTE, dans l'alcôve; FLEUR-D'ÉPÉE, derrière le bahut; FLAMEL, sur le seuil; RAOUL, couché à l'étage supérieur.

FLAMEL, appelant.

Messire Raoul!

RAOUL, se soulevant sur son lit.

Hé! qui m'appelle?

FLAMEL.

Moi, Flamel. Si vous êtes couché, ne vous levez pas; je monterai vous trouver.

RAOUL, sautant à bas de son lit.

Non pas, me voici.

(Il passe une robe de chambre de velours noir.)

FLAMEL.

Je vous attends pour vous faire de la lumière.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Brute que je suis! je me suis trompé d'étage!

RAOUL, qui est descendu.

Que me voulez-vous, mon excellent ami, mieux que cela, mon protecteur, mon sauveur?

FLAMEL.

Et d'abord, pardon de troubler ainsi votre repos. Mais j'ai une excuse: il s'agit du secours du roi, du bonheur de la France.

RAOUL.

Parlez, maître, parlez vite!

FLAMEL.

J'ai de bonnes nouvelles à vous communiquer, messire.

RAOUL.

Raison de plus.

FLAMEL.

Monseigneur le dauphin s'est échappé des mains de monseigneur le duc de Bourgogne.

RAOUL.

Dieu le garde!

FLAMEL.

C'est ce que Dieu fait; car le jeune prince s'est, en effet, réfugié sous la garde de Dieu.

RAOUL.

Où cela, messire?

FLAMEL.

A l'abbaye de Saint-Denis: les caveaux qui abritent pour l'éternité les rois de sa race lui servent d'asile; les morts veillent sur le vivant.

RAOUL.

Et que compte faire Son Altesse?

FLAMEL.

Rentrer dans Paris, et profiter du retour du roi à la raison pour prendre ses droits, en écartant d'une main le duc de Bourgogne, de l'autre le comte d'Armagnac, et en faisant face aux Anglais.

RAOUL.

Je suis à vos ordres, maître Flamel.

FLAMEL.

J'y ai bien compté, mon noble Raoul.

RAOUL.

Qu'ai-je à faire, maître?

FLAMEL.

Dans les entreprises du genre de celles que poursuit le dauphin, l'argent est une des conditions de réussite. Voici dans ces trois sacs trente mille francs en or, dix mille dans chacun. (On voit la tête de Fleur-d'Épée qui passe derrière le bahut.) Six hommes d'armes vont être mis à votre disposition. Jacquemin les est allé querir à l'hôtel Saint-Paul. Avec ces six hommes d'armes, vous porterez cet argent à Saint-Denis. Ce reli-

quaire vous servira de signe de reconnaissance; vous serez introduit par l'abbé près du jeune prince, vous lui remettrez cet argent et vous prendrez ses ordres.

RAOUL.

Quand cela, maître Flamel?

FLAMEL.

Le plus tôt possible. Je vous ai dit que Jacquemin était allé querir les hommes d'armes qui devaient vous servir d'escorte; d'un moment à l'autre, il sera ici.

RAOUL.

Alors, il s'agit de ne pas vous faire attendre. Je monte prendre mon pourpoint et mon épée, et je redescends.

FLAMEL.

Allez.

(Raoul sort. Flamel entre chez sa femme.)

SCÈNE X

LYLETTE, FLEUR-D'ÉPÉE.

LYLETTE.

Où va-t-il?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et moi qui me manquais de respect, en m'appelant brute, pour m'être trompé d'étage. C'est le diable en personne qui m'a conduit ici par la main. Voilà trente mille livres qui courent grand risque de ne pas arriver à leur destination.

(Fleur-d'Épée avance sur la pointe du pied. Raoul rentre chez lui et s'apprête à passer son pourpoint. — Quand Fleur-d'Épée a fait deux pas, on entend la voix de Flamel.)

FLAMEL.

Je vous dis, dame Pernelle, qu'il est tout fait inutile que vous me suiviez; vous ne saurez pas un mot de plus de ce qui s'est passé cette nuit, que ce qu'il me conviendra de vous en dire demain matin.

(Il reparaît, portant l'enfant dans ses bras.)

SCÈNE XI

FLAMEL, FLEUR-D'ÉPÉE, LYLETTE.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! Flamel! Flamel! c'est ton mauvais génie qui te ramène si vite.

FLAMEL, entrant dans l'alcôve et plaçant l'enfant sur son lit.

Dors, pauvre enfant! je te reporterai demain moi-même à ta mère.

LYLETTE, qui a fait un mouvement pour frapper Flamel, se retire en arrière.

Que dit-il ?

(Fleur-d'Épée, pendant ce temps, s'est approché l'épée nue. Il souffle la lampe.)

FLAMEL, surpris par l'obscurité, se retournant brusquement.

Qu'y a-t-il, et que se passe-t-il ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il y a que tu vas mourir.

LYLETTE, sautant sur son enfant.

Mon enfant ! (L'enfant, réveillé en sursaut, veut crier.) C'est moi, ta mère, tais-toi !

(Elle lui met la main sur la bouche.)

FLAMEL.

Au meurtre ! à l'assassin ! A moi, messire Raoul!

(Lutte entre Flamel et Fleur-d'Épée. — Flamel tombe en poussant un cri.)

RAOUL.

Ces cris?... Vous m'appelez? (Saisissant son épée.) Me voilà !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Oui, mais tu arriveras trop tard.

(Il s'échappe par la fenêtre.)

SCÈNE XII

RAOUL, FLAMEL, mort ; LYLETTE cachée.

RAOUL, qui est descendu.

Tenez bon !... Plus rien ! la nuit !... Où êtes-vous ?

DAME PERNELLE.

Au secours ! au meurtre ! On assassine Flamel !

SCÈNE XIII

RAOUL, l'épée à la main près du corps de FLAMEL; DAME PERNELLE, entrant avec un flambeau; LYLETTE, cachée; puis JACQUEMIN et LES HOMMES D'ARMES.

MADAME PERNELLE, désignant Raoul.

Arrêtez l'assassin! arrêtez-le!

RAOUL.

Moi! moi, l'assassin de Flamel?

JACQUEMIN.

Messire Raoul?... Impossible! ne le touchez pas.

MADAME PERNELLE, désignant toujours Raoul.

Je vous dis, moi, que c'est cet homme qui l'a tué; voyez, il a encore du sang plein les mains.

(Raoul, qui, en effet, en soulevant Flamel, s'est ensanglanté les mains, voit le sang, pousse un cri et laisse tomber son épée. La chambre s'est emplie de monde. Les Archers et les Assistants arrêtent Raoul. Jacquemin les regarde faire consterné.)

LYLETTE, pâle de terreur, se glissant au milieu de tout le monde, et regagnant la porte.

Que m'importe! tout cela m'est égal, j'ai retrouvé mon enfant!

(Elle sort.)

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

A l'hôtel Saint-Paul, la même chambre que l'on a déjà vue.

SCÈNE PREMIÈRE

ODETTE, seule et agenouillée.

O mon Dieu! mon Dieu! recevez dans votre miséricorde

celui qui n'avait fait que du bien en ce monde, et qu'un crime envoie à vous longtemps avant l'heure où il devait y paraître, mon Dieu!

SCÈNE II

ODETTE, GERTRUDE.

GERTRUDE, entrant.

Oh! mademoiselle, mademoiselle! quel affreux malheur!

ODETTE.

Je le sais, Gertrude. Flamel est mort!

GERTRUDE.

Ce n'est point tout.

ODETTE.

Mais qu'y a-t-il donc encore?

GERTRUDE.

Eh bien, le meurtrier, c'est ce jeune gentilhomme auquel nous avons sauvé la vie, le soir même où maître Nicolas Flamel est venu vous chercher pour vous conduire chez le roi.

ODETTE.

Raoul? Tu es folle! (Riant d'un rire nerveux.) Raoul, que maître Flamel protégeait, avait retiré chez lui, Raoul enfin?...

GERTRUDE.

Je vous dis, mademoiselle, qu'il a été arrêté près du cadavre, l'épée à la main et les mains pleines de sang.

ODETTE.

Oh! mon Dieu! voilà bien un autre sujet de peines et de miséricordes; car, vous le savez, il est innocent!

GERTRUDE.

A vos yeux, mademoiselle, à vos yeux, mais point aux yeux de tout le monde, et la preuve, c'est qu'arrêté cette nuit, ce matin il a été conduit devant les juges; de sorte qu'aujourd'hui même, probablement, la sentence sera rendue et exécutée.

ODETTE.

Et par qui sais-tu tout cela?

GERTRUDE.

Par Jacquemin, qui était là quand on l'a arrêté, et qui est venu me dire tout cela pour que je vous le répète.

ODETTE.

Et que fait-il?

GERTRUDE.

Il ne quittera pas le tribunal avant que la sentence soit prononcée, et, quelle qu'elle soit, il sera aussitôt ici pour vous le dire. Ah ! le voilà.

SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUEMIN, pâle et consterné.

ODETTE, courant à lui.

Eh bien ?

JACQUEMIN.

Condamné !

ODETTE.

Impossible!

JACQUEMIN.

Je vous dis qu'il est condamné; mais il y a un dernier espoir.

ODETTE.

Dieu ! lequel ?

JACQUEMIN.

Le droit de grâce. Quand les juges ont condamné, le roi peut absoudre.

ODETTE.

Mais, vous le savez bien, le roi est fou.

JACQUEMIN.

Qu'importe ! qu'il signe !

ODETTE.

Essayons donc.

JACQUEMIN.

J'ai préparé ce parchemin ; que le roi mette sa signature au bas de cet acte, et messire Raoul est sauve.

ODETTE.

Signera-t-il? signera-t-il?

JACQUEMIN.

Cela vous regarde, Odette ; la vie de celui que vous aimez est entre vos mains.

ODETTE.

Ne me dites pas cela, vous m'épouvantez. Mon Dieu! mon Dieu! soyez avec les bons contre les méchants. Mon Dieu! mon Dieu! soyez avec nous !

JACQUEMIN.

Gertrude, descendez, tenez-vous au courant de tout ; venez tout nous dire.

GERTRUDE.

J'y vais.

(Elle sort.)

ODETTE.

Voici le roi... De la force, ô mon Dieu !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI.

ODETTE.

Venez, venez, mon roi !

LE ROI.

Charles n'est pas roi. On n'abandonne pas un roi, on ne laisse pas un roi seul.

ODETTE.

Odette était là, sire.

LE ROI.

Non, Odette aussi a abandonné le pauvre Charles. Odette n'est plus ma fille.

ODETTE.

O mon roi bien-aimé, ne dites pas cela.

(Un rayon de soleil pénètre dans la chambre.)

LE ROI.

Oh ! le soleil ! Charles aime le soleil. Le soleil vient de Dieu ; il ranime, il réchauffe, il sourit. Charles aime le soleil.

ODETTE.

Alors, il n'aime plus Odette ?

LE ROI.

Si... toujours. Seulement, il a cherché sa fille, et sa fille n'était pas là ; il a appelé sa fille, et sa fille n'a pas répondu. Charles aime toujours Odette ; c'est Odette qui n'aime plus le roi.

ODETTE.

Oh ! ma vie est à vous, sire.

LE ROI, souriant.

Ah ! voilà la chaleur qui me revient. Charles aime Odette

autant que le soleil (avec une profonde tendresse), plus que le soleil!

ODETTE.

Et, si Odette lui demandait quelque chose, lui accorderait-il sa demande?

LE ROI.

Charles ne peut rien accorder; il est pauvre, il est faible. (Il se lève.) Ce sont les rois qui accordent. Charles n'est plus roi; Charles n'est rien.

ODETTE.

Mais enfin, s'il pouvait faire ce que désire Odette?

LE ROI.

Il serait bien heureux.

ODETTE.

Il le ferait donc?

LE ROI.

Il le ferait. Que veut ma fille?

ODETTE, lui appuyant les deux mains sur le front.

Écoutez bien, mon roi, et fixez les paroles de votre enfant dans votre esprit.

LE ROI.

Oh! laisse tes mains sur mon front, elles me font du bien.

ODETTE.

Écoutez! écoutez!

LE ROI.

J'écoute.

ODETTE, à Jacquemin.

Quel est ce bruit?

JACQUEMIN, à la fenêtre.

C'est le peuple qui court vers la Grève, mon enfant.

ODETTE.

Mon Dieu! pourvu que je ne devienne pas folle, moi-même!

JACQUEMIN.

Courage! Il faut qu'il passe sous les fenêtres de l'hôtel Saint-Paul.

ODETTE.

Oh! je le reverrai donc encore une fois au moins.

JACQUEMIN.

Voyons, ne perdez pas de temps.

ODETTE.

Tu as raison !... Sire, Odette a un ami qui est aussi l'ami de Charles, et il va mourir !

LE ROI.

Heureux celui qui va mourir!

ODETTE.

Oui. Mais Odette ne veut pas que son ami, que l'ami de son roi meure. Elle ne veut pas; elle supplie. Il est trop jeune encore pour mourir.

LE ROI.

Et quel est cet ami d'Odette et de Charles?

ODETTE.

Raoul de la Tremblaye.

LE ROI.

De la Tremblaye?... Attends. Charles se souvient; seulement, ce n'est point Raoul qu'il se nomme, c'est Réginald; ce n'est pas un jeune homme, c'est un vieillard. Charles sauvera la Tremblaye.

ODETTE, à part.

O mon roi! mon roi!

LE ROI, allant à un bahut qu'il ouvre et dans lequel il prend un parchemin.

Attends...

ODETTE.

Que va-t-il faire? (Haut.) Pourquoi le roi se lève-t-il? Ce n'est point là qu'il doit aller. Voici le parchemin.

LE ROI.

Pas celui-là... Attends.

ODETTE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

JACQUEMIN.

Ne le contrariez pas.

LE ROI.

Qu'Odette donne cela à l'ami de Charles, et l'ami de Charles sera sauvé.

ODETTE.

Qu'est-ce que cela?

LE ROI.

Lis.

ODETTE.

Un testament! « Je reconnais Raoul de la Tremblaye pour mon fils unique et mon seul héritier. » Oh! ce n'est pas

cela, sire; ce n'est pas d'un titre, ce n'est pas d'une fortune que Raoul a besoin; c'est de la vie, c'est de la vie!

(Elle jette l'acte.)

LE ROI, se rasseyant.

Charles ne comprend pas.

ODETTE.

Signez, signez, signez, mon roi!

LE ROI.

Quand Charles était roi, il savait écrire. Il n'est plus roi, il ne sait plus écrire.

ODETTE.

Signez! au nom du ciel, signez!

LE ROI.

Non! Charles a trop signé. Un jour qu'il était fou, il signa que le duc Jean de Bourgogne avait bien fait de tuer son frère. Il ne signera plus.

ODETTE.

Oh! une fois, encore une fois! la dernière!

LE ROI.

Charles ne veut pas signer. (Il jette la plume.) Voilà le soleil. Le soleil appelle Charles; Charles veut aller au soleil.

ODETTE.

Non, non, vous n'irez pas, vous ne vous éloignerez pas; vous resterez ici, à cette table. (Rumeurs.) Mon Dieu, est-ce lui?

JACQUEMIN, à la fenêtre.

Non, pas encore; c'est le bourreau avec ses aides.

ODETTE.

Oh! Raoul est perdu! (Jacquemin tire des cartes de sa poche et le jette sur la table.) Que faites-vous?

JACQUEMIN.

Une dernière ressource!

ODETTE.

Vous n'avez pas perdu tout espoir?

JACQUEMIN.

Dieu est grand! Priez, Odette, priez!

ODETTE.

Mon Dieu! mon Dieu! Comment veux-tu que je prie, Jacquemin? Je ne trouve pas les mots.

LE ROI.

Oh! les belles images ! A quoi servent-elles?

JACQUEMIN.

Sire, c'est un jeu que j'ai inventé pour amuser Votre Altesse.

LE ROI, vaguement.

Merci... Qu'est-ce que cela?

JACQUEMIN.

Tenez, sire, voici le roi Apollon.

LE ROI.

Pourquoi a-t-il une couronne de fleur de lis?

JACQUEMIN.

Parce que c'est le portrait d'un roi de France dans sa jeunesse, quand ce roi de France avait de beaux cheveux blonds pareils aux rayons du soleil.

LE ROI.

Charles ressemblait au roi Apollon quand il était jeune.

JACQUEMIN.

Dieu vous seconde, Odette; il reconnaît les cartes. Voici le roi Corsube.

LE ROI.

On dirait mon cousin Henry d'Angleterre.

JACQUEMIN.

Voici la reine Tromperie.

LE ROI.

Oui, oui, je la reconnais. Reine Tromperie! (Bas.) C'est madame Isabeau, n'est-ce pas?

JACQUEMIN.

Madame Isabeau, qui proscrit son fils, sire; qui vend le royaume à l'étranger; qui veut faire Henry de Lancastre roi, à la place du roi Charles VI.

LE ROI.

Oui, elle le veut; mais Dieu le veut-il, lui?

JACQUEMIN.

Non, car il envoie la dame Loyauté au secours du roi Apollon.

LE ROI.

Oh! je la reconnais, c'est Odette.

ODETTE.

Oui, sire! oui, c'est moi. Oh! mon cher seigneur, continuez.

JACQUEMIN.

Elle espérait en effet vous sauver, sire, et voilà le paladin Roland qu'elle avait rangé à votre cause et qui devait combattre pour vous. Mais la reine Tromperie a prévu le coup, et le paladin Roland va périr victime d'une fausse accusation.

LE ROI.

Oh! si j'étais roi, je le sauverais!

ODETTE.

Vous l'êtes, sire! vous l'êtes!

LE ROI.

Ils le tueront malgré moi.

ODETTE.

Non, si vous dites que vous voulez qu'il vive.

LE ROI.

Je le veux. Je ne puis cependant faire grâce que si je sais à qui et pourquoi je la fais.

ODETTE.

Sire, vous la faites au fils de votre vieil ami Réginald de la Tremblaye.

LE ROI.

Ah!... (Cherchant.) A Raoul, alors?

ODETTE.

Oui, oui. Oh! il se souvient.

LE ROI.

Mais enfin, de quoi est accusé ce jeune homme? Je veux qu'on me le dise.

JACQUEMIN.

Sire, il est accusé d'avoir tué Flamel.

ODETTE.

Mais c'est impossible. Vous comprenez bien, sire? un gentilhomme, un chevalier!...

LE ROI, avec mélancolie.

Oui, c'est vrai; mon pauvre Flamel a été assassiné, et je porte malheur à tout ce qui m'entoure. Odette! Odette! prends garde à toi!

ODETTE.

Oh! je ne crains rien pour moi-même, sire. Ma vie, à moi, est si peu de chose! Un souffle de moins parmi les vivants, une âme de plus parmi les morts! Mais c'est lui... lui... Raoul! Grâce pour Raoul, sire!

LE ROI.

Pauvre Flamel! Science, argent, trésors, il mettait tout à ma disposition.

ODETTE.

Oui, sire, tout, jusqu'à sa vie!

LE ROI.

Tu le vois bien! Jamais je ne ferai grâce à l'assassin de Flamel.

ODETTE.

Oh! mon Dieu!

LE ROI.

C'est pour cette fois, Odette, qu'on dirait que je suis fou; c'est pour cette fois qu'on dirait bien pis; c'est pour cette fois qu'on dirait que je suis ingrat.

(Il s'assied.)

ODETTE.

Sur mon âme, sire, sur ma vie, sur mon dévouement pour vous, héritage sublime que m'a laissé mon père, messire Raoul de la Tremblaye n'est point l'assassin de Flamel.

LE ROI.

Qui te dit cela, mon enfant?

ODETTE.

Qui me dit cela? Mais tout: ma raison, mon cœur, mon amour. Est-ce que Dieu permettrait que j'aimasse encore un homme qui aurait tué mon père?

LE ROI.

Que l'on prouve à Charles que Raoul est innocent, et à l'instant même Raoul sera mis en liberté.

ODETTE.

Seigneur, Seigneur, faites un miracle! Seigneur, il ne tient qu'à vous de le faire! Seigneur, j'ai la foi que vous le ferez!

SCÈNE V

LES MÊMES, GERTRUDE, entrant vivement.

GERTRUDE.

Mademoiselle! mademoiselle!... Oh! le roi!

JACQUEMIN, à Odette.

Ce sont des nouvelles.

ODETTE.

Parle, Gertrude, le roi le permet.

GERTRUDE.

Une pauvre femme, votre voisine, vous le savez, celle à qui l'on avait volé son enfant, et que vous aviez recommandée à maître Flamel...

JACQUEMIN.

Eh bien?

GERTRUDE.

Il paraît qu'elle était chez maître Flamel au moment du meurtre, et qu'elle a vu le meurtrier.

ODETTE.

Sire ! sire ! c'est le miracle que je demandais à Dieu. Dieu nous l'envoie.

LE ROI.

Que l'on fasse entrer cette femme.

ODETTE, criant.

Entrez, Lylette! le roi le permet.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LYLETTE.

LYLETTE.

Oh! sire, sire, justice! on va tuer un innocent.

LE ROI.

Femme, explique-toi, ne tremble pas... Je ne suis plus fou.

LYLETTE.

Sire, on m'avait volé mon enfant; je le cherchais partout; on m'avait dit qu'il était chez Flamel, que Flamel avait besoin du sang d'un enfant pour faire de l'or. C'était messire Raoul qui m'avait fait entrer, bon jeune homme ! j'étais donc là quand l'assassin est entré; je l'ai vu, j'ai vu le crime, j'ai tout vu.

LE ROI.

Alors, vous reconnaîtriez le coupable?

LYLETTE.

Oh! oui, fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans! Ce n'est point le chevalier Raoul de la Tremblaye.

LE ROI.

Tu le jures?

LYLETTE.

Oui.

ODETTE.

Oh! le roi entend, le roi entend!

LE ROI.

Femme, pourquoi n'as-tu rien dit de cela aux juges?

LYLETTE.

Écoutez-moi, sire, et pardonnez à une pauvre femme qui ne sait rien qu'être mère; pardonnez-lui, si quelque chose blesse la dignité royale dans ce qu'elle va vous dire. On assure, sire, que c'est une main puissante qui pousse ce jeune homme à l'échafaud, la main d'une femme dont il a dédaigné l'amour.

LE ROI.

Oh! je comprends! (Bas.) La reine Tromperie!

LYLETTE.

Eh bien, sire, j'ai eu peur, si je parlais, non pas pour moi, grand Dieu! mais pour mon enfant... Mais j'ai eu comme une révélation; une voix m'a dit: « Prends garde, si tu laisses périr l'innocent pour le coupable, il arrivera malheur à ton enfant! »

ODETTE.

C'était ma prière qui montait à Dieu.

LYLETTE.

Alors, sire, je suis venue.

ODETTE.

Et tu as bien fait, Lylette; tu le vois, le roi entend, le roi comprend, le roi fait grâce.

LE ROI.

On m'avait montré un parchemin.

JACQUEMIN.

Inutile, sire.

(Bruit.)

ODETTE.

Mon Dieu! quel est ce bruit?

JACQUEMIN.

Sire, c'est le condamné qui va passer sous vos fenêtres; on le mène à l'échafaud.

ODETTE, montrant le balcon au Roi.

Sire, paraissez; votre vue seule est la grâce, votre vue seule est la vie.

LE ROI.

Oui, oui, mes amis.

(Jacquemin et Odette conduisent le Roi au balcon. — Lylette et Gertrude ouvrent la fenêtre.)

ODETTE et JACQUEMIN, criant.

Le roi! le roi!

LA FOULE, dans la rue.

Le roi! le roi! Vive le roi!

LE ROI, sur le balcon.

Faites monter le chevalier de la Tremblaye; je veux lui parler.

LA VOIX DE FLEUR-D'ÉPÉE.

Mais, sire...

LE ROI.

Hein! qui donc hésite à obéir, en bas, quand le roi ordonne?

LA FOULE.

Vive le roi! vive le roi!

LE ROI.

Faites monter le chevalier Raoul.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RAOUL, FLEUR-D'ÉPÉE, ARCHERS.

RAOUL.

Odette, Jacquemin, aux deux côtés du roi, deux anges sauveurs!

LYLETTE, regardant Fleur-d'Épée.

Mais je ne me trompe pas!... (Sautant à la gorge de Fleur-d'Épée.) Sire, voilà l'assassin!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah çà! femme, vous êtes folle!

LYLETTE.

Oh! non, non, je ne suis pas folle; j'ai vu ton visage au moment où tu as soufflé la lampe, et je te reconnais! Sire, c'est l'assassin! sur la vie de mon enfant, c'est l'assassin!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Mais lâchez-moi donc !

LYLETTE.

Oh ! non ; brise-moi les mains si tu veux, mais je ne te lâcherai pas.

LE ROI.

Silence!

JACQUEMIN.

Laissez parler le roi.

ODETTE.

Oui! oui!

LE ROI.

Déliez le prisonnier.

JACQUEMIN, s'élançant.

C'est fait, sire.

LE ROI.

Raoul de la Tremblaye, vous avez été un instant capitaine de mes gardes, je vous rends votre ancien poste ; faites arrêter cet homme et livrez-le au peuple comme le vrai coupable ; le peuple en fera ce qu'il voudra.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Un instant, sire ; puisque nous en sommes là, le vrai coupable, ce n'est pas moi.

LE ROI.

Qui est-ce donc ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

C'est le cousin du chevalier Raoul ; c'est le comte Jacques de la Tremblaye ; c'est le lieutenant des gardes de la reine.

LE ROI.

Tout un procès à faire, cela regarde le parlement : que l'on conduise cet homme au Châtelet.

JACQUEMIN.

Vous avez entendu les ordres du roi : désarmez cet homme.

LE ROI.

Vous, Raoul, vite une épée! même celle du traître : entre vos mains, elle redeviendra loyale... Attendez.

ODETTE.

Sire...

LE ROI.

Oh ! pourvu que ce soit la raison qui l'emporte ; pourvu

que je ne redevienne pas fou avant d'avoir achevé l'œuvre que j'ai à faire!

ODETTE.

Mon Dieu! donnez le calme, la raison à cette noble tête royale.

(Elle abaisse ses mains sur la tête du Roi. — Silence, pendant lequel la physionomie de Charles passe de la tristesse au sourire.)

LE ROI.

Merci, mon enfant; il est dit que tout bien me viendra de toi.

LYLETTE.

Sire...

LE ROI.

Femme, ta mission est accomplie, retourne auprès de ton enfant, et sois bénie par un roi qui n'a que sa bénédiction, hélas! à te donner.

ODETTE.

Lylette, ma bonne Lylette! tu me reverras!

(Lylette sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors LYLETTE.

LE ROI, se souvenant.

Raoul!...

RAOUL.

A vos ordres, sire.

LE ROI.

Ton père, Réginald, quelque temps avant sa mort, m'avait envoyé, pour le soumettre à mon approbation, un testament.

RAOUL.

Oh! sire!

JACQUEMIN.

Je savais bien que ce testament existait, du moment qu'il n'avait pas voulu jurer sur mon rosaire.

LE ROI, cherchant dans le bahut.

Eh bien, qu'est-il devenu?... Il était là...

ODETTE, à genoux.

Sire, n'est-ce point ce parchemin que vous cherchez?

LE ROI.

Oui.

ODETTE, joyeuse.

Oh!...

LE ROI.

Prends ce testament, Raoul; il te fait comte de la Tremblaye et propriétaire des domaines, terres et châteaux de ton père Réginald.

RAOUL.

O mon roi, merci, merci! Maintenant, ordonnez; mais Dieu m'est témoin que ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous ai dévoué ma vie et mon épée.

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN PAGE annonçant.

LE PAGE.

Son Altesse la reine.

RAOUL.

La reine!

ODETTE.

Ah! sire, du courage, de la force!

LE ROI.

J'en aurai... Toi, Odette, avec Jacquemin, dans cette chambre! Toi, Raoul, dans celle-ci!... Maintenant, introduisez la reine.

SCÈNE X

LE ROI, LA REINE, JUVÉNAL DES URSINS, CONSEILLERS.

LA REINE.

Entrez, messieurs, et prenez place autour de cette table. Vous avez préparé le traité proposé par Henry d'Angleterre, maître Juvénal?

JUVÉNAL DES URSINS.

Oui, madame; mais ce traité est tellement onéreux pour la France et déshonorant pour la royauté, que je doute que la reine et son conseil, en l'absence du dauphin et de monsei-

gneur le duc de Bourgogne, puissent en prendre la responsabilité.

LA REINE.

Aussi, la reine et le conseil ne signeront-ils qu'après que le roi aura signé.

JUVÉNAL.

J'ai rédigé le traité parce que je devais obéir aux ordres de la reine; mais ma conscience me défend de mettre ma signature au bas d'un pareil acte, et permettez que je me retire.

(Le Roi le retient par sa robe. — Juvénal le regarde avec étonnement.)

LA REINE.

Restez, maître, je le veux.

JUVÉNAL, après avoir échangé un regard avec le Roi, à la Reine.

Puisque Votre Altesse l'ordonne...

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN PAGE.

LE PAGE.

Madame, le héraut du roi d'Angleterre fait prévenir Votre Altesse qu'il a eu l'honneur de se rendre à votre invitation.

LA REINE.

Qu'il attende; dans un instant, nous lui remettrons le traité signé.

(Le Page sort pour rendre à l'Envoyé du roi d'Angleterre la réponse d'Isabeau.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, hors LE PAGE.

LA REINE.

Déposez ce traité devant le roi, mettez-lui une plume à la main, et qu'il signe.

LE ROI, à Juvénal.

Lisez le traité.

JUVÉNAL.

Madame, permettez que, pour la régularité, l'acte soit lu...

LA REINE.

Eh bien, lisez !...

JUVÉNAL, lisant.

« Article premier : Il y aura paix et amitié entre le roi d'Angleterre et le roi de France... »

LE ROI, répétant.

Il y aura paix et amitié entre le loup et l'agneau !

JUVÉNAL, continuant.

« Article deuxième : Sa Majesté le roi de France donnera en mariage, à Sa Majesté le roi d'Angleterre, madame Catherine, sa fille, avec la Guyenne et la Normandie pour dot... »

LE ROI.

Perle et diamant !

JUVÉNAL, continuant.

« Article troisième : L'Anjou et la Touraine suivront comme dépendances de la Bretagne... »

LE ROI.

Saphirs et rubis !

JUVÉNAL.

« Article quatrième : Le dauphin Charles, ayant renoncé à tous ses droits à la couronne en quittant la ville de Paris, est déclaré indigne de succéder. »

LE ROI.

Le dauphin Charles a de beaux et longs cheveux, le roi d'Angleterre enverra son barbier pour les lui couper.

JUVÉNAL, continuant.

« Article cinquième : Les fils du roi d'Angleterre et de madame Catherine seront aptes à succéder au lieu et place du dauphin, à la couronne de France. »

LE ROI.

Et, comme ils succéderont du chef de leur mère, ils porteront une quenouille au lieu d'un sceptre.

JUVÉNAL, continuant.

« Article sixième : La reine Isabeau recevra deux mille livres de pension chaque mois, lesquelles lui seront garanties par le roi d'Angleterre. »

LE ROI.

Et le roi Charles VI un bonnet à grelots qu'on renouvellera chaque fois qu'il sera usé : le bonnet à grelots, c'est la couronne des fous.

JUVÉNAL.

« Signé à Paris, le 25 février de l'an de grâce 1418. »

LA REINE.

Vous avez entendu, sire?

LE ROI.

Charles entend quelquefois, mais il ne comprend pas toujours.

LA REINE.

N'importe; signez...

LE ROI.

Charles ne sait plus comment on écrit son nom.

LA REINE.

Soit; on lui conduira la main.

LE ROI.

Qui cela?... Est-ce vous, maître Jean Juvénal? Est-ce vous, messire de Morvilliers? Est-ce vous, comte Hélion de Jacqueville?

TOUS, avec étonnement.

Il nous reconnaît!

LA REINE.

Non, ce sera moi, sire.

LE ROI, joyeux.

Ah! c'est ma reine bien-aimée, ma chère Isabeau, ma très-bonne, très-chaste et très-fidèle épouse. Voyons, venez.

LA REINE.

Voici la plume.

LE ROI.

Je la tiens.

LA REINE.

Posez votre main là.

LE ROI.

Elle est posée.

LA REINE.

Maintenant, écrivez votre nom.

LE ROI.

Je ne sais pas.

LA REINE.

Attendez, alors.

(Elle lui prend la main.)

LE ROI.

Infâme !...

LA REINE.

Hein !

LE ROI.

Ah çà ! mais vous ne vous apercevez donc pas, tous tant que vous êtes ici, que je ne suis plus fou ?

TOUS.

Le roi a sa raison !

LA REINE.

Messires, n'en croyez rien. Le roi est plus insensé que jamais.

LE ROI.

Insensé, moi ? Hélas ! non ; pour le moment du moins. Je n'ai pas ce bonheur, et la preuve, c'est que, comme vous le disiez tout à l'heure, je vous reconnais tous. Voilà maître Jean Juvénal des Ursins, mon fidèle conseiller, mon ami, l'ami de la France. — Vous voilà, monsieur de Morvilliers, l'ami des Anglais. — Vous voilà, monsieur Hélion de Jacqueville, l'ami du duc de Bourgogne. — Vous voilà, vous, Isabeau de Bavière, mon ennemie et l'ennemie de la France.

LA REINE.

Sire, prenez garde ! Il y a quelque danger à parler ainsi.

LE ROI.

Quelque danger. Attendez... Raoul !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, RAOUL, HOMMES D'ARMES.

LE ROI.

Gardez les portes. Il y a des traîtres ici ! Maintenant, faites entrer le héraut du roi d'Angleterre.

RAOUL.

Que le héraut du roi d'Angleterre entre. Le roi de France l'attend!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JARRETIÈRE.

JARRETIÈRE.

J'attends depuis trois jours, et mon maître ne m'avait donné que vingt-quatre heures.

LE ROI.

Je regrette ce retard, maître Jarretière; mais vous n'aurez rien perdu pour attendre.

JARRETIÈRE.

Celui qui m'envoie, le roi Henry d'Angleterre désire une réponse précise, sans ambage ni double sens.

LE ROI.

Tant mieux! il va l'avoir telle qu'il la désire. Dites à celui qui vous envoie, au roi d'Angleterre, qu'il peut, par la force des armes, arracher violemment la couronne de la tête du roi de France, mais que jamais, volontairement du moins, tant qu'il aura sa raison, le roi de France n'ôtera la couronne de la tête de son fils pour la mettre sur celle d'un étranger. Dites enfin au roi Henry d'Angleterre qu'il peut épouser ma fille, mademoiselle Catherine, avec une dot d'argent, si cela lui convient; mais ma fille Catherine, devenue reine d'Angleterre, donnera des rois à l'Angleterre seulement. Allez.

JARRETIÈRE.

Sire, cette réponse, c'est la guerre, et le roi d'Angleterre tient déjà le quart de la France.

LE ROI.

En tînt-il la moitié, en tînt-il les trois quarts, la tînt-il tout entière, excepté les six pieds de terre que je me réserve pour mon tombeau; n'eussé-je pour dernier défenseur du royaume de Charlemagne, de saint Louis et de Philippe-Auguste, qu'une bergère avec sa houlette, j'aurais l'espoir,

qu'avec sa houlette, cette bergère reconquerrait le royaume et chasserait l'ennemi de la France. Allez.

SCÈNE XV

LES MÊMES, hors JARRETIÈRE.

LE ROI.

Messire de Morvilliers, messire de Jacqueville, suivez le héraut de Sa Majesté le roi d'Angleterre, et remerciez Dieu que j'aie trop de choses à faire en ce moment pour vous envoyer au Châtelet. Allez.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, hors LES DEUX CONSEILLERS.

LE ROI.

Maître Juvénal, vous êtes non-seulement mon conseiller, mais encore mon ami : vous venez de le prouver en refusant d'apposer votre signature au bas de cet acte qui vendait la France. Eh bien, au bas de cet acte même, j'écris l'ordre d'arrêter la reine et de l'enfermer, pour le reste de ses jours, dans un couvent, si pareille proposition était de nouveau faite par elle.

LA REINE.

Sire, vous oubliez...

LE ROI.

Au contraire, madame, je me souviens. C'est vous qui oubliez qu'il n'est ici question que de la reine traître au roi, et que, tout en vous condamnant à une détention perpétuelle, je vous sauvegarde la vie; mais il pourrait me prendre un jour l'envie de punir la femme traître à l'époux. Rappelez-vous Marguerite de Bourgogne étranglée, la nuit, dans son cachot, et courbez la tête devant celui qui a tout à la fois le malheur d'être votre roi et votre époux.

LA REINE.

Sire, grâce!...

LE ROI.

Grâce vous est faite une fois encore, madame. Allez.

(La Reine sort.)

SCÈNE XVII

LE ROI, JUVÉNAL DES URSINS.

JUVÉNAL.

Sire, quel bonheur que Dieu vous ait rendu la raison !

LE ROI.

Juvénal, mon bon ami, nous n'avons pas de temps à perdre.

JUVÉNAL.

Ordonnez, sire.

LE ROI.

J'attends le dauphin.

JUVÉNAL.

Le dauphin?

LE ROI.

Oui. Il s'est sauvé des mains du duc de Bourgogne, qui l'avait enlevé. Il s'est refugié à Saint-Denis. L'abbé le ramènera. Dans une heure, il se présentera à la porte de la Bastille et fera sa rentrée dans Paris. Je l'attendrai là, sur ce balcon, afin que le peuple voie bien que le père aime le fils, que le fils respecte le père. Maître Juvenal, allez au-devant de lui et protégez-le. Si Dieu me reprenait ma raison, conseillez-le.

JUVÉNAL.

Sire, vos ordres seront exécutés avec la religion du dévouement.

LE ROI.

Allez, mon ami, allez.

(Il lui tend la main. — Juvénal sort. — Le Roi va chercher Odette, qui entre suivie de Jacquemin.)

SCÈNE XVIII

LE ROI, RAOUL, ODETTE, JACQUEMIN.

LE ROI.

Odette! Odette!

ODETTE.

Me voilà, sire; j'attendais vos ordres.

LE ROI.

Viens, mon enfant. Venez, Raoul,

RAOUL.

Sire, nous voici près de vous.

LE ROI.

Vous allez partir tous deux.

ODETTE.

Vous quitter, sire?

RAOUL.

Nous?

LE ROI.

Vous ne serez jamais assez loin de celle qui vient de sortir d'ici?

ODETTE.

Si notre vie est utile au roi, nous restons.

RAOUL.

Oh! oui, sire, gardez-nous!

ODETTE, se jetant à son cou.

O mon roi! mon cher roi!

LE ROI.

Chers enfants de mon cœur, qui m'avez rapporté ma raison perdue, soyez bénis! (A Raoul.) Raoul, te voilà comte, te voilà riche, te voilà puissant. Tu as un château fort qui a des murailles de granit et des portes de fer; retourne dans ton château, réunis tes vassaux, et, cessant d'être le gardien du roi, deviens un des gardiens du royaume... Et maintenant, je te la donne, Raoul, je te donne ma vraie fille, l'enfant de mon cœur, celle que je ne donnerais pas au roi d'Angleterre; prends-la, emmène-la, veille sur elle!

RAOUL.

Mais vous allez donc rester seul?

JACQUEMIN, s'approchant.

Vous n'avez plus besoin de moi, messire, vous êtes heureux. Je reste près du roi.

LE ROI.

Vous voyez bien que je ne reste pas seul. Partez! partez!

ODETTE & RAOUL.

Adieu, sire, adieu!

(Ils sortent.)

SCENE XIX

LE ROI, JACQUEMIN.

LE ROI.

Adieu, têtes chéries! (Éclatant de rire et finissant par un sanglot.) Ah! ah! ah!... Mon Dieu! mon Dieu! que je souffre! que je souffre!...

JACQUEMIN.

Qu'avez-vous, sire?... Votre Majesté pâlit!... Votre Majesté chancelle!...

LE ROI, tombant dans un fauteuil.

Le pauvre George a froid, bien froid! bien froid!...

JACQUEMIN, levant les mains au ciel.

Dieu ait pitié de la France!... Son roi est redevenu fou!

NEUVIÈME TABLEAU

L'entrée du Dauphin dans Paris. — A droite, la façade de l'hôtel Saint-Paul. Au fond, la porte Saint-Antoine et la Bastille.

—

SCÈNE UNIQUE

LE ROI, au balcon de l'hôtel Saint-Paul, avec JACQUEMIN; LE DAUPHIN, entrant, à cheval, escorté de PAGES, D'ARCHERS et D'ARBALÉTRIERS; FOULE DE PEUPLE, criant Noël.

LE DAUPHIN.

Mon père! mon père!...

LE ROI.

Toi qui seras Charles VII, en mon nom et au nom de la France, je te bénis!

TOUS.

Vive le dauphin!...

FIN DE LA TOUR SAINT-JACQUES

LE

VERROU DE LA REINE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Gymnase-Dramatique. — 15 décembre 1856.

DISTRIBUTION

LE ROI	MM.	ARMAND.
LE DUC DE RICHELIEU		DUPUIS.
LE GÉNÉRAL DE RUFFÉ		JULIAN.
DEVEAU		FERVILLE.
OCTAVE D'ASPREMONT		LANDROL.
BACHELIER		CLAIROT.
LE COMTE DE MAILLY		RICHARD.
LE DUC DE MELUN		THÉOPHILE.
LE COMTE DE GRANDVEAU		BLONDEL.
BERTRAND		NUMA FILS.
PICARD		BOUDIER.
COMTOIS		LOUIS.
UN HUISSIER		ISMAEL.
DIANE DE RUFFÉ	MMES	ROSE-CHÉRI.
LA MARÉCHALE DE BOUFFLERS		CH. RI-LESCUR.
LA REINE		R. BLOUR.
MADAME LA DUCHESSE		MILLANET.
MADEMOISELLE DE CHAROLAIS		DELPHINE MARQUET.
MADEMOISELLE DE CLERMONT		GRAVIÈRES.
LA COMTESSE DE MAILLY		RIMA.
MARTHE		CONSTANCE.

UNE TAILLEUSE, GENTILSHOMMES ET DAMES DE LA COUR, PIQUEURS, VALETS, etc.

— En 1730. Le premier acte, à Satory ; les deux autres, à Versailles. —

ACTE PREMIER

Dans la forêt de Satory. — La scène est partagée en deux : à droite, un pavillon avec une table toute dressée ; à gauche, la forêt.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE MAILLY, LE DUC DE MELUN, MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

De Mailly et de Melun entrent, apportant mademoiselle de Charolais.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Merci, monsieur de Melun! merci, monsieur de Mailly! Vous pouvez me déposer là sur le gazon: j'y serai presque aussi bien que si j'étais dans mon hôtel de la rue du Bac.

DE MAILLY.

Mais, grand Dieu! que ferez-vous là, princesse?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Mais ce que fait madame du Maine dans son parc de Sceaux ; je rêverai... Une femme rêve toujours à quelqu'un ou à quelque chose, du moment qu'elle n'a pas quarante ans; et encore, si elle les a, elle rêve au passé.

DE MELUN.

Si Votre Altesse le permettait, je monterais à cheval et courrais jusqu'à Versailles...

DE MAILLY.

Mais non, Melun; il serait plus simple que ce fût moi, et Son Altesse n'a qu'à dire un mot.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Et pour quoi faire aller à Versailles?...

DE MELUN.

Pour chercher un médecin, princesse.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Bon! un médecin à propos d'une pauvre petite foulure!

DE MAILLY.

Votre Altesse appelle cela une petite foulure? Mais son pied enfle horriblement!

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, riant.

Vous trouvez, Mailly?

DE MELUN.

Mailly a raison, et je pars à l'instant même...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Oh! monsieur de Melun, que dirait le roi, si vous quittiez la chasse?

DE MELUN.

Du moment qu'il saurait que c'est pour porter secours à sa belle cousine, mademoiselle de Charolais, le roi se déclarerai mon obligé.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Et ma sœur Clermont, croyez-vous qu'elle se croirait la mienne?... Allons, allons, monsieur de Melun, rejoignez votre belle indolente; si distraite qu'elle soit, elle finirait peut-être par s'apercevoir de votre absence, et, alors, ce n'est pas pour mon pied qu'il faudrait un médecin, c'est pour mes yeux... Rejoignez, Melun, rejoignez!

DE MELUN.

Si Votre Altesse le veut absolument...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Je vous en prie.

DE MAILLY.

Va, Melun, va! Je resterai avec la princesse... Tiens, on sonne justement la vue; tu ne te perdras pas.

(De Melun salue et sort.)

SCÈNE II

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, DE MAILLY.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Que venez-vous de dire là, Mailly?

DE MAILLY.

A Melun?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Non, à moi.

DE MAILLY.

Vous ai-je dit autre chose, sinon que vous étiez la plus charmante princesse de la terre?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Vous avez dit que vous alliez rester près de moi.

DE MAILLY.

Mais c'est en effet mon intention, princesse; et, à moins que vous ne me chassiez...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Je vous chasse.

DE MAILLY.

Bon! vous me chassez?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Oui.

DE MAILLY.

Moi aussi?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Le *moi aussi* me semble un peut fat!

DE MAILLY.

Excusez, princesse, le mot m'est échappé.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Eh bien, courez après, mon cher Mailly!

DE MAILLY.

Et pourquoi cela, belle dédaigneuse?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Mais tout simplement parce que je n'accepte pas la compagnie d'un si nouveau marié que vous êtes. Voilà un mois que vous avez épousé votre cousine mademoiselle de Nesle, et vous la laisseriez courre la chasse sans vous avec un roi de vingt ans?

DE MAILLY.

Voyons, soyez franche : vous voulez être seule?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Non; seulement, je ne veux pas être avec vous.

DE MAILLY.

Je comprends; mais si le roi demande de vos nouvelles?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Soyez tranquille, il n'y pensera pas.

DE MAILLY.

Mais à quoi pense-t-il donc, alors?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Oh! je donnerais bien quelque chose à celui qui me le dirait... Allez, mon cher comte, allez... (*On sonne le rembuché.*)

Et, tenez, voilà justement l'hallali. Je vous dirai comme vous avez dit à Melun : vous saurez où retrouver la chasse.

(De Mailly sort.)

SCÈNE III

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, seule.

Bon! me voilà débarrassée de mes deux cavaliers servants... Midi... Il était temps qu'ils s'en allassent... Si M. de Richelieu est aussi exact à me venir trouver à la Muette que nous l'étions, mademoiselle de Valois et moi, à l'aller trouver à la Bastille, je n'aurai pas à me plaindre. Mais le moyen de croire à l'exactitude de M. de Richelieu, arrivé de l'armée ce matin! Cependant, ce petit billet dit bien midi... (Elle lit.) « Chère princesse, j'arrive des antipodes; j'apprends que vous êtes en chasse. Pouvez-vous perdre la bête vers midi, et vous reposer aux environs de Satory? Quelqu'un qui vous y cherchera, espère vous y trouver. » Pas de nom; mais j'ai reconnu l'écriture. (Regardant à sa montre.) Midi cinq minutes... Mais qu'est-ce donc là-bas?... Non... Si... En vérité, je ne me trompe pas, c'est lui!... Ah! comme je serais fière, si j'avais la naïveté de croire que cette grande exactitude est à mon intention!

SCÈNE IV

LE DUC DE RICHELIEU, MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, tirant sa montre.

Duc, cinq minutes de retard seulement; je ne vous reconnais plus.

RICHELIEU, tirant la sienne.

Princesse, deux minutes d'avance; je me reconnais.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Bon! voilà déjà nos montres en désaccord : la mienne avance et la vôtre retarde.

RICHELIEU.

Si cela était, il faudrait me pardonner, princesse : ma montre et moi, nous arrivons d'Allemagne, et nous marquons l'heure de Philipsbourg.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

De Philipsbourg?... Ah! pauvre duc!... Voyons que je vous regarde.

RICHELIEU.

Oh! ne faites pas cela, je vous en supplie! j'ai pris l'habitude, depuis un an, d'être regardé par des Allemands: cela, m'a donné un air gauche et provincial. Accordez-moi le temps de quitter l'air que j'ai; c'est au moins l'affaire de vingt-quatre heures, je vous en préviens.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Vingt-quatre heures! Alors, duc, ce n'était point la peine que je me donnasse une entorse.

RICHELIEU.

Vous, une entorse!... Et pour quoi faire?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Comment, pour quoi faire?...

RICHELIEU.

Sans doute; vous avez trop d'esprit pour vous donner une entorse inutilement.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Ne m'avez-vous pas demandé une demi-heure de tête-à-tête au pavillon de Satory? Le moyen de vous donner cette demi-heure sans quitter la chasse, et le moyen de quitter la chasse sans avoir une bonne raison?...

RICHELIEU.

Ah! ah!... De sorte que vous souffrez horriblement, princesse?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Horriblement! c'est le mot.

RICHELIEU.

De quel pied?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

De celui que vous voudrez... Vous savez que je n'ai rien à vous refuser.

RICHELIEU.

Alors, permettez-moi de les baiser tous les deux, pour ne pas faire d'erreur.

(Il s'assied près d'elle.)

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Voyons, duc, pourquoi m'avez-vous donné ce rendez-vous?

RICHELIEU.

Mais pour vous voir avant aucune autre, et prendre auprès de vous l'air de la cour.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Bon! je suis devenue pour vous ce qu'était la pauvre marquise de Prie avant sa mort : la gazette du jour... Eh bien, mon cher duc, mon premier numéro ne sera pas long, et je vais vous le réciter tout d'un trait... Le cardinal gouverne, la reine prie, le roi chasse, le peuple paye, le surintendant des finances ne paye pas, et tout le monde bâille. Voilà l'état des choses; aussi, j'eusse pu vous dire tout à l'heure, à votre arrivée, comme Dymas au compagnon d'Hercule :

Philoctète, est-ce vous?... Quel coup affreux du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort?

RICHELIEU.

Quoi! princesse, la situation est-elle si grave, que vous me parliez en vers... et en grands vers même?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Ah! duc, pour de semblables tristesses, l'alexandrin n'est même pas assez long.

RICHELIEU.

Mais on s'ennuie donc furieusement à la cour?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Voyez, j'en suis devenue grasse.

RICHELIEU.

C'est, ma foi, vrai, et Votre Altesse n'aurait pas un meilleur visage quand elle sortirait d'un monastère.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Duc, il y a des monastères qui sont des endroits folâtres en comparaison de la France de 1730.

RICHELIEU.

Mais... cependant, le roi...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Eh bien, le roi?...

RICHELIEU.

Comment! il ne vous distrait pas un peu?..

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Qu'entendez-vous par là?

RICHELIEU.

J'avais cru que, lassé des vertus de sa femme, qu'il néglige ouvertement, dit-on, il s'était montré sensible...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

A quoi? Voyons, dites à quoi!

RICHELIEU.

Mais, princesse, on dirait, d'honneur, que je vous parle allemand.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

La vérité est que vous ne vous faites pas comprendre... Voyons, expliquez-vous naïvement, franchement, sans méandres.

RICHELIEU.

Soit!... Eh bien Louis XV n'est donc plus le petit-fils de son grand-père Louis XIV? il n'y a donc plus, à la cour de France, ni dame de Fontenac, ni comtesse de Châtillon, ni demoiselle d'Argencourt, ni Olympe de Mancini, ni la Vallière, ni personne enfin?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Pardonnez-moi, mon cher duc; mais...

RICHELIEU.

Mais?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Le roi n'a pas d'yeux; le roi est sourd...

RICHELIEU.

Le roi est muet, peut-être?... Oh! mais c'est scandaleux! Où allons-nous, princesse?... L'ambassade de Chine est-elle vacante?... Je la demande!

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Ah! duc, que Versailles est changé depuis que vous n'y êtes plus!

RICHELIEU.

Dame, c'est limpide, cela!... le roi sage, il en résulte, à la cour, un trop plein de vertu qui déborde dans la rue et qui submerge le peuple.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

C'est une inondation, duc!

RICHELIEU, se levant.

Alors, ma foi, sauve qui peut!

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, le retenant.

Ah! si, vous aussi, vous vous mettez à la nage, nous sommes tous perdus, mon cher duc!

RICHELIEU.

Et comment voulez-vous que je tienne tête à un pareil torrent de morale? que puis-je, moi chétif, contre un roi de France, jeune, aimable, beau, qui a le malheur, à vingt ans, d'être aveugle, sourd et muet... et, bien pis que tout cela, fidèle à sa femme? à moins, toutefois, que cette fidélité ne soit le résultat de l'inexpérience, cette froideur celui de la timidité; à moins cependant qu'un amour secret, un premier amour, un... Eh bien, non, princesse, je ne fuirai pas le danger; je m'y exposerai, je me sacrifierai, je ferai cesser le scandale!...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Vous dites, duc?...

RICHELIEU.

Je dis qu'avant vingt-quatre heures, la cour aura repris sa gaieté, ou j'y perdrai...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Votre latin, duc? Vous ne risquez pas grand' chose, il me semble...

RICHELIEU.

Non; mais mon nom de Richelieu...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

A la bonne heure! je vous retrouve.

RICHELIEU.

Quelqu'un!... Il est inutile que l'on vous voie ici, princesse. Profitez de ce que vous avez une entorse pour vous servir de vos ailes, à défaut de vos pieds.

(Mademoiselle de Charolais sort en riant.)

SCÈNE V

RICHELIEU, BACHELIER.

BACHELIER. Il sort du pavillon en parlant à la cantonade.

Le roi ne soupera que fort tard; il est donc inutile de vous hâter.

RICHELIEU, à part.

C'est la voix de Bachelier. Peste! en l'état où nous sommes,

c'est quelque chose que d'avoir l'occasion de causer avec le valet de chambre du roi, d'être admis dans sa familiarité... (Haut.) N'est-ce pas, mon cher Bachelier?

BACHELIER.

Que Dieu me pardonne, mais c'est M. le duc!

RICHELIEU.

Comment, comment, Bachelier!... Parole d'honneur, vous me reconnaissez encore?...

BACHELIER.

M. le duc n'est pas de ceux qu'on oublie... Est-ce que M. le duc a déjà vu le roi?...

RICHELIEU.

Non, mon ami, non.

BACHELIER.

Mais M. le duc vient ici pour le voir?

RICHELIEU.

Pour vous voir, vous, d'abord, Bachelier.

BACHELIER.

Moi, d'abord?

RICHELIEU.

Oui, vous; le roi ensuite. A tout seigneur, tout honneur, mon cher Bachelier!

BACHELIER.

M. le duc me permettra de me montrer confus d'un honneur dont je suis si peu digne.

RICHELIEU.

Bachelier, mon ami, vous êtes trop modeste, et vous ne vous prisez point ce que vous valez. L'homme qui habille le roi tous les matins, qui le déshabille tous les soirs, qui lui parle en le poudrant, qui lui passe son cordon bleu, qui lui boucle ses jarretières, c'est un homme qui a son importance dans l'Etat, Bachelier, et, si cet homme joint, à une certaine perspicacité personnelle, de la bonne volonté pour ses amis, comme vous le faites, vous, c'est, par ma foi, un homme qui mérite toute considération, et que l'on ne saurait voir ni trop souvent, ni trop tôt.

BACHELIER.

M. le duc n'ignore pas que je mets ma gloire à me considérer comme son plus dévoué serviteur.

RICHELIEU.

Oui, oui, je sais que nous nous aimons de longue main...

Ah çà ! voyons, mon pauvre Bachelier, c'est donc vrai, ce que l'on m'a dit?

BACHELIER.

De qui, monsieur le duc?

RICHELIEU.

Mais du roi, de son indifférence, de sa réserve, de sa froideur.

BACHELIER.

Hélas! monsieur le duc, rien n'est plus vrai.

RICHELIEU.

Comment! pas d'autre distraction que la chasse?

BACHELIER.

Pas d'autre.

RICHELIEU.

Pas d'autre?

BACHELIER.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire...

RICHELIEU.

Si j'avais pu conserver là-dessus quelque doute, mon cher Bachelier, il ne m'en resterait plus en voyant votre air pénétré; vous venez de me dire cela avec l'accent...

BACHELIER.

Du désespoir, monsieur le duc.

RICHELIEU.

Et...

BACHELIER.

Quoi, monseigneur?

RICHELIEU.

Pas de conjectures, de votre part, sur ce qui se passe en lui? pas le moindre renseignement, pas le plus petit indice, pas le plus léger fil qui puisse nous guider dans ce dédale?... Hein?... Non?... Rien?... Vrai?

BACHELIER.

Rien absolument, monsieur le duc! c'est à peine si, de temps à autre, je surprends un soupir...

RICHELIEU.

Ah! il soupire?... C'est un symptôme, Bachelier. Et pour quoi soupire-t-il?... je veux dire pour qui?

BACHELIER.

Oh! pour personne, monsieur le duc, pour personne assurément. Et voilà le malheur! Ou bien, si c'est pour quelqu'un,

pour une femme, le voile qui la couvre est si épais, que, jusqu'à présent, il est resté pour moi impénétrable... Ah! monsieur le duc, que les gens timides sont de singulières gens! Avez-vous jamais été timide, vous?

RICHELIEU.

Jamais!... Mais, voyons, Bachelier, voyons, c'est quelque chose cependant que ces soupirs.

BACHELIER.

C'est un signe d'ennui, monsieur le duc, et voilà tout.

RICHELIEU.

Peste! vous trouvez que cela n'est rien? Bachelier, mon ami, vous êtes par trop difficile. Je croyais la partie bien plus mauvaise; nous avons du jeu... Voyons; puisque nous voilà sur une trace, suivons-la.

BACHELIER.

Je ne demande pas mieux, monsieur le duc.

RICHELIEU.

Il y a deux sortes d'ennuis, Bachelier : un, inguérissable, pour lequel on recherche la société; l'autre, dans lequel on recherche la solitude.

BACHELIER.

Monsieur le duc, l'ennui du roi est de ces ennuis qui recherchent la solitude. Souvent, quand on le croit le plus acharné à la poursuite de la bête, il quitte la chasse, pour venir se promener à pied, par ici, du côté de la route de Versailles.

RICHELIEU.

Seul?

BACHELIER.

Seul.

RICHELIEU.

Et dans la même direction toujours?

BACHELIER.

Oui, à peu près.

RICHELIEU.

Eh bien, mais je vous dis que voilà les as qui rentrent, Bachelier. Et qui rencontre-t-il le plus ordinairement sur cette route, ou dans ces allées?

BACHELIER.

Quelques rares carrosses, dont il évite le plus souvent d'être aperçu; madame la marquise de Grosbois quand elle revient de sa terre.

RICHELIEU.

Quarante ans... Passons.

BACHELIER.

Madame la comtesse de Vervins, quand elle va à Port-Royal.

RICHELIEU.

Quarante-cinq ans... Passons.

BACHELIER.

Madame la maréchale de Boufflers.

RICHELIEU.

Cinquante ans, Bachelier... Passons, passons! Vous n'y songez pas, mon ami! vous me mèneriez ainsi, de lustre en lustre, jusqu'à un siècle!

BACHELIER.

Hélas!-voilà à peu près tout, monsieur le duc.

RICHELIEU.

Tout?

BACHELIER.

Oh! mon Dieu, oui.

RICHELIEU.

Récapitulons.

BACHELIER.

La marquise de Grosbois, la comtesse de Vervins, la maréchale de Boufflers?

RICHELIEU.

Diantre! voilà le jeu qui m'échappe!

BACHELIER.

Et...

RICHELIEU.

Et qui?... Vite, Bachelier! je me noie.

BACHELIER.

Et sa filleule, mademoiselle de Ruffé.

RICHELIEU.

Hein! comment dis-tu cela, Bachelier?

BACHELIER.

Je dis: et sa filleule, mademoiselle de Ruffé.

RICHELIEU.

Diane de Ruffé? la sœur du général de Ruffé qui est exilé?

BACHELIER.

C'est cela.

RICHELIEU.

L'amie intime de Marie Leczinska, aujourd'hui la reine?

BACHELIER.

Justement.

RICHELIEU.

Diane de Ruffé! dix-huit ans, une blonde adorable, des cheveux comme une gerbe d'épis, une taille de nymphe, une figure d'ange!... Allons donc, Bachelier, mon ami! Tu vois, j'abats mes cartes: quinte et quatorze. Il ne nous manque plus que le point pour avoir gagné.

BACHELIER.

Vous croyez?... M. le duc supposerait?...

RICHELIEU.

Je ne suppose rien, je ne sais rien; mais je dis, Bachelier, que l'homme qui se noie s'accroche à tout, ne fût-ce qu'à une nièce ou à une filleule; je dis que je me cramponne à mademoiselle de Ruffé et que je m'y tiens ferme comme à la seule branche de salut que je puisse saisir dans cet épouvantable désastre... Ah! madame la maréchale de Boufflers se promène quelquefois du côté de Satory! ah! le roi quitte la chasse pour se diriger, à pied, solitairement, vers les allées que suit la maréchale? Je vous dis que cela s'appelle un beau jeu, Bachelier, et qu'un jeune homme de vingt ans, fût-il aussi chaste que Scipion, aussi sauvage qu'Ogier le Danois; fût-il amoureux de sa femme... vous le voyez, Bachelier, je suppose les cas les plus extrêmes!... ne saurait résister longtemps aux charmes de deux beaux yeux qui rayonnent tous les jours devant lui.

BACHELIER.

Vous croyez?...

RICHELIEU.

Je crois qu'un roi de vingt ans, du nom de Bourbon, assis sur le premier trône du monde, ne connaît point de chagrin qui puisse monter jusqu'à lui, et, s'il soupire, ne soupire que d'amour. Je soutiens que, s'il n'a pas remarqué mademoiselle de Ruffé, il la remarquera; que, s'il n'aime pas encore, il aimera; ou le cœur n'est plus le cœur, le printemps n'est plus le printemps, la jeunesse n'est plus l'amour!

BACHELIER.

Le roi est si timide!

RICHELIEU.

Si le roi est trop timide pour se déclarer à la femme qu'il aime, il est du devoir d'un bon serviteur, du vôtre, Bachelier, de lui épargner l'embarras d'une première déclaration.

BACHELIER.

A mademoiselle de Ruffé? Rien ne serait plus facile. Ces dames ont précisément l'habitude, vers cette heure-ci, de mettre pied à terre dans la petite allée verte, tout près du pavillon.

RICHELIEU.

Comment! la maréchale est à la portée de la main, et vous restez là, Bachelier! vous lui donnez le temps de regagner son carrosse, de retourner à Versailles, quand le roi peut venir?... Mais courez vite, mon ami! montrez lui Satory, faites-lui voir les appartements, amusez-la, retenez-la. Cent louis au cocher, s'il imagine un prétexte pour retarder son départ; le double, s'il parvient à casser quelque chose à sa voiture... Courez! qu'il accroche le premier poteau qu'il rencontrera, qu'il verse dans le premier fossé venu, au risque d'estropier ses chevaux et de mettre en pièces la voiture!

BACHELIER.

Mais la maréchale, monseigneur?...

RICHELIEU.

Dans les grandes batailles, mon cher Bachelier, il ne faut jamais tenir compte des pertes, il ne faut voir que le résultat. Allez, mon ami, allez!...

SCÈNE VI

RICHELIEU, seul.

Je ne sais pas si la victoire nous restera, mais j'y ferai mes efforts. Voyons un peu. J'ai connu le frère de mademoiselle de Ruffé à Nancy, c'est bien cela; Diane a été élevée à la cour du roi Stanislas; c'est là que s'était réfugié le général, lorsque M. le duc de Bourbon l'exila après la mort du régent. La sœur a suivi Marie Leczinska; mais le roi a oublié de rappeler le frère. Le roi a vu mademoiselle de Ruffé chez la reine, il en est devenu amoureux, et, comme il ne peut lui dire qu'il l'aime en présence de sa femme, il vient languissamment, tendrement, amoureusement, la regarder passer. A

quoi tient cependant la fortune! Voilà une famille disgraciée, exilée, dont personne aujourd'hui ne se souvient à la cour, et à laquelle demain, peut-être, tout le monde va porter envie. Pardieu! quoi qu'en ait pu dire M. le marquis de Ruffé le père, sa femme était une femme d'esprit de s'être souvenue, à quarante ans, quand on croyait qu'elle l'avait oublié depuis quinze, qu'une fille n'est jamais de trop dans une maison. Où en serait aujourd'hui le frère de Diane, le pauvre général sans cette sage réflexion de madame sa mère? Que l'on soutienne, après cela, que les femmes manquent de prévoyance. Mais je ne vois rien venir. Bachelier sera arrivé trop tard, ou ce maladroit de cocher n'aura pas su verser la maréchale... Non, pourtant. On parle dans ce pavillon... on parle haut. C'est madame de Boufflers. Elle paraît furieuse, signe qu'elle se porte bien. Ma foi, je me trompais sur le compte de ce cocher, le drôle vaut son pesant d'or. Je le placerai. Eh! c'est lui, Dieu me pardonne!

SCÈNE VII

RICHELIEU, PICARD.

PICARD.

C'est fait, monsieur le duc, c'est fait!

RICHELIEU, lui donnant sa bourse.

Tiens, drôle!

PICARD.

Comment! M. le duc s'en va?

RICHELIEU.

Parfaitement.

PICARD.

Ce n'était donc pas pour vous?

RICHELIEU.

Veux-tu te taire, malheureux! Tu ne m'as pas vu, tu ne me connais pas... Silence!

SCÈNE VIII

LA MARÉCHALE, DIANE, BACHELIER, PICARD.

BACHELIER.

Je prie madame la maréchale de m'excuser. Si l'on avai

pu prévoir qu'un ressort casserait, on aurait donné des ordres d'avance. Mais, d'ici à quelque minutes, madame la maréchale peut être tranquille, le dommage sera réparé.

LA MARÉCHALE.

Je vous remercie, Bachelier. Ah! vous êtes là, Picard!

PICARD.

Oui, madame.

LA MARÉCHALE.

Çà! venez ici, maître maladroit! et tâchez de m'expliquer comment vous vous y êtes pris pour briser un ressort de mon carrosse dans une allée aussi unie qu'un jeu de boules... Je vous demande cela, monsieur Picard, parce que peu de vos camarades seraient en état d'en faire autant, et que vous avez dû vous épuiser en combinaisons avant d'arriver à un résultat pareil!

PICARD.

Oh! mon Dieu, madame la maréchale, c'est bien facile à comprendre. Il y avait une paille dans le ressort.

LA MARÉCHALE.

Une paille!... oui, une paille!... Mon cher, vous êtes trop adroit ou trop maladroit pour moi, et, dans l'un comme dans l'autre cas, je vous chasse!...

BACHELIER, bas, à Picard.

Je me charge de toi.

LA MARÉCHALE, à Picard.

Laissez-nous.

(Picard s'éloigne.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, hors PICARD.

LA MARÉCHALE.

S'il eût eu affaire à M. le maréchal, le drôle n'en eût pas été quitte pour vingt-cinq coups de canne.

DIANE.

Oh! madame, j'eusse demandé grâce pour lui-même au maréchal. Après tout, sa maladresse ne nous a pas été bien fatale.

LA MARÉCHALE.

Comment! Et ne comptez-vous pour rien la peur qu'il

nous a faite, mademoiselle? Pour moi, j'en suis encore tout émue.

DIANE.

Voyons, remettez-vous, ma bonne marraine, et ne vous montrez pas trop impitoyable envers ce malheureux, quand vous êtes si bonne envers tout le monde. Moi, pour mon compte, j'ai presque envie de le remercier de sa maladresse ; elle a du moins servi à me donner un plaisir que je désirais depuis longtemps.

LA MARÉCHALE.

Et lequel ?

DIANE.

Elle m'a permis de visiter le pavillon de Satory, dont j'ai si souvent entendu parler, et que je ne connaissais que pour l'avoir vu en passant. Savez-vous, madame la maréchale, que ce n'est pas sans une émotion mêlée de respect et de crainte que j'ai traversé ces appartements encore tout pleins de la présence du roi? C'est donc ici sa retraite favorite ! c'est donc ici que, dans l'intime familiarité de quelques amis et de sa famille, il se repose des soucis du pouvoir et de la majesté du trône !... Oh ! voyez, la table est dressée, on l'attend !

BACHELIER.

Oui, mademoiselle, on l'attend.

DIANE.

Monsieur Bachelier, vous direz que je suis bien curieuse, mais pour qui ces dix couverts?

LA MARÉCHALE.

Diane !...

BACHELIER.

Oh ! il n'y a pas d'indiscrétion, madame la maréchale. D'abord, il y en a un pour madame la duchesse.

DIANE.

Si enjouée et si fine à la fois !

BACHELIER.

Un pour mademoiselle de Charolais.

DIANE.

Si spirituelle !...

BACHELIER.

Un pour mademoiselle de Clermont.

DIANE, souriant.

Si distraite!

BACHELIER.

Les autres sont pour M. de Melun, M. de Mailly, madame de Mailly, M. Deveau, le prince de Grandveau...

DIANE.

Et la reine, quelle est sa place ?

BACHELIER, embarrassé.

La reine, mademoiselle...?

DIANE.

Oui, la reine.

LA MARÉCHALE.

La reine n'assiste pas à ces soupers, mon enfant.

DIANE.

Jamais?

LA MARÉCHALE.

Jamais.

DIANE.

Mais pour quelle raison, madame? On doit pourtant bien s'y amuser!

LA MARÉCHALE.

C'est justement pour cela. Elle craint d'y apporter une étiquette qui en exilerait la gaieté. D'ailleurs, le roi n'a pris l'habitude de ces soupers que depuis peu de temps.

DIANE.

Est-ce que vous approuvez Sa Majesté la reine de se tenir ainsi à l'écart, madame?

LA MARÉCHALE.

Il ne me convient pas, mon enfant, d'avoir une façon de penser sur la manière d'agir de Sa Majesté, quand elle ne me fait pas l'honneur de me consulter.

DIANE.

Oh bien, moi, madame, j'en ai une! Je crois que la reine joue un mauvais jeu en s'isolant; je crois surtout qu'il eût été de beaucoup préférable que le roi vînt chercher près d'elle ce qu'il trouve ici, les douces distractions de l'intimité, le repos, la joie, auxquels elle seule pouvait ajouter le bonheur. Tenez, madame, je ne suis qu'une pauvre fille sans expérience; mais, si les bontés que la reine daigne me témoigner m'enhardissaient au point de lui donner un conseil... ou plutôt si nous étions encore l'une et l'autre, à cette grande

cour de Versailles, ce que nous étions à la petite cour de Nancy, elle confiante et bonne pour moi comme aujourd'hui, moi familière et libre avec elle, comme alors, Marie Leczinska et Diane de Ruffé enfin, je lui dirais : « Voyez, ma douce et chère reine, cette rivière au bord de laquelle nous marchons; ses eaux sont si bien mêlées et confondues, qu'elles n'ont plus qu'un même cours et ne portent plus qu'un même nom : la Meuse!... Eh bien, là-bas, pour un léger obstacle qu'elles rencontrent, une part s'en détache qui aurait pu faire un effort et ne pas quitter le courant du fleuve... Hélas! une fois séparés, le fleuve et elle ne se retrouveront plus. Ainsi est-il de deux cœurs qui se séparent, madame; ainsi est-il de la vie. »

LA MARÉCHALE.

Mais, à vous entendre, mademoiselle, on croirait que le roi en est à ce point, de méconnaître ou d'oublier l'amour que la reine a pour lui.

DIANE.

Non, madame, et je sais surtout combien cet amour de la reine pour son époux est vrai et profond; mais, si l'on ne peut aimer plus qu'elle, peut-être est-il possible d'aimer mieux, et c'est ainsi, je crois, que j'aime M. d'Aspremont. Oui, madame, quand Octave m'aura nommée sa femme, quand j'aurai le droit de prendre pour moi la moitié de ses joies et la moitié de ses douleurs, je réclamerai cette part qu'il m'aura donnée, qui sera mon bien, ma propriété, mon trésor; je ne l'abandonnerai à personne, je ne m'isolerai pas plus de ses peines que de ses plaisirs : je veux qu'il vive en moi, comme je vivrai en lui, et que nos deux existences se confondent si bien, qu'elles n'en fassent plus qu'une.

LA MARÉCHALE.

Eh! eh! ma chère enfant, peut-être n'aurez-vous pas tort d'agir ainsi... Mais, en vérité, on n'en finit pas avec ce carrosse... Mon Dieu! le roi!

SCÈNE X

LA MARÉCHALE, DIANE, LE ROI.

Le Roi, à la vue de la Maréchale et de Diane, hésite un instant, et cependant descend en scène.

LA MARÉCHALE.

Sire, pardonnez-moi ma témérité... On m'avait dit le roi en chasse, et j'ignorais, en acceptant pour quelques minutes l'hospitalité que M. Bachelier m'a offerte en ce pavillon, que Votre Majesté pût y être sitôt de retour.

LE ROI, avec un certain embarras.

En effet, madame la maréchale, j'ai devancé l'heure où j'y devais venir.

LA MARÉCHALE.

C'est là mon excuse, et je prie Sa Majesté de l'accepter.

LE ROI.

La maréchale de Boufflers n'a pas besoin d'excuse : elle peut entrer chez le roi comme elle entre chez la reine, bien sûre que le roi ne s'en plaindra jamais!

LA MARÉCHALE.

C'est me rendre encore plus confuse de mon indiscrétion, sire, que de m'en parler avec tant de bonté.

LE ROI.

C'est vous dire, madame, que partout et toujours je me trouverai heureux de vous rencontrer.

LA MARÉCHALE.

Sire, Votre Majesté ne perd aucune occasion de prouver qu'il est le plus galant comme le plus noble gentilhomme de son royaume.

(La Maréchale fait une profonde révérence. Le Roi s'incline et salue Diane, qui, de son côté, prend congé de lui.)

LE ROI, après avoir fait quelques pas avec une certaine agitation, et au moment où les dames vont sortir.

A propos, madame la maréchale, avez-vous reçu des nouvelles de votre fils ?

LA MARÉCHALE.

Le dernier courrier d'Allemagne ne m'en a point apporté, sire ; et mon fils sera bien puni de sa négligence, quand il saura que le roi a daigné s'informer s'il m'avait écrit.

LE ROI.

Savez-vous bien, madame, que sa belle conduite au dernier assaut a fait l'admiration générale, et que je compte dans mes armées peu d'officiers de son mérite? Dites-lui bien, madame la maréchale, que je l'estime tout particulièrement et que je ne l'oublierai pas.

LA MARÉCHALE.

Sire, il n'est point de récompense qui, pour un fidèle serviteur du roi, vaille ce que Votre Majesté vient de me dire de mon fils.

(Elle fait un nouveau mouvement pour s'éloigner.)

LE ROI.

Vous me quittez, madame?... Il me semble que j'avais encore à vous parler d'autre chose.

LA MARÉCHALE.

J'oserai presque dire: tant pis, sire.

LE ROI.

Pourquoi cela?

LA MARÉCHALE.

Parce que Votre Majesté ne peut plus rien ajouter à la joie dont elle vient de me combler.

LE ROI.

Vous allez m'embarrasser, madame, car je ne voudrais pas que mes dernières paroles vous fussent moins agréables que les premières.

LA MARÉCHALE.

Sire, j'écoute.

LE ROI, avec embarras et après un silence.

N'avez-vous pas fait une demande à la reine?

LA MARÉCHALE.

Moi, sire?

LE ROI.

Ou peut-être est-ce la reine qui m'en a fait une pour vous... ou peut-être encore... (Après un nouveau silence.) M. le maréchal de Boufflers, madame, n'avait-il pas été lié avec M. le général de Ruffé?

LA MARÉCHALE.

Sire, on avoue rarement pour amis ceux qui sont tombés dans la disgrâce des rois; la mémoire est ingrate envers le malheur. Cependant, sire, la nôtre... la mienne surtout, est restée fidèle au général et à sa famille.

LE ROI.

Je vous en estime davantage, madame la maréchale; l'aveu que vous faites vous honore, et celui à qui on garde une si vive amitié ne peut qu'en être digne. Les intrigues de cour sont quelquefois plus fortes que la volonté du souverain; mais il dépend toujours du roi de réparer une injustice.

DIANE.

Ah! sire, que venez-vous de dire là! quelle espérance nous laissez-vous entretenir! Mon frère vous a toujours fidèlement servi, sire, et, s'il était admis à se justifier, sa reconnaissance serait éternelle comme la mienne!

LE ROI.

Vous aimez beaucoup votre frère, mademoiselle!

DIANE.

Mon père était mort avant ma naissance, sire, et j'ai perdu ma mère quand je n'avais encore que trois ans. Mon frère a remplacé mon père et ma mère, et je l'aime d'un triple amour.

LE ROI.

Mademoiselle, je sais quel intérêt la reine prend à vous; je sais combien madame la maréchale vous aime; je sais avec quelle tendresse vous l'aimez vous-même, et j'ai pensé qu'il serait bon que vous pussiez accompagner partout une si digne amie. C'est pourquoi, madame, j'ai résolu, c'est pourquoi je désire... que mademoiselle de Rufle soit présentée dès demain.

DIANE.

Moi, sire, présentée?... à moi, une telle faveur?...

LE ROI.

Ce n'est point une faveur, c'est un commencement de réparation, mademoiselle.

DIANE, un genou en terre.

Oh! sire!...

LE ROI, la relevant.

Mademoiselle...

LA MARÉCHALE.

Votre Majesté a-t-elle fait part de sa volonté à la reine?

LE ROI.

Je me réserve de lui en parler. En prolongeant de quelques minutes notre conversation, madame la maréchale, j'espère ne pas avoir justifié vos craintes de tout à l'heure.

LA MARÉCHALE, d'un ton toujours respectueux mais un peu froid.

Sire, on ne saurait rester avec Votre Majesté sans que chaque minute augmente la reconnaissance qu'on lui doit.

LE ROI.

Allez, madame la maréchale, et puissé-je être assez heureux pour que tout le monde garde de cette rencontre le même souvenir que moi.

(Diane et la Maréchale sortent. Le Roi les reconduit.)

SCÈNE XI

LE ROI, RICHELIEU, BACHELIER.

RICHELIEU, bas.

Eh bien, Bachelier?...

BACHELIER.

Mademoiselle de Ruffé paraissait radieuse en sortant.

RICHELIEU.

Et le roi?

BACHELIER.

Le roi les a reconduites jusqu'à leur voiture.

RICHELIEU.

Nous avons le point, Bachelier; nous pouvons abattre notre jeu.

SCÈNE XII

LE ROI, RICHELIEU, MADAME LA DUCHESSE, MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, MADEMOISELLE DE CLERMONT, LE COMTE DE GRANDVEAU, LE DUC DE MELUN, LE COMTE DE MAILLY, LA COMTESSE DE MAILLY, DEVEAU.

Ils entrent en riant.

DE MELUN.

C'est, d'honneur, vrai! et il en convient lui-même. N'est-ce pas, Deveau?

DEVEAU.

Ma foi, monsieur de Melun, que le prince vous réponde et prenne ma place, puisqu'il la prend partout.

(On rit.)

LA DUCHESSE, au Roi, qui est sorti brusquement de sa rêverie pour venir au-devant de tout le monde.

Sire, vous jouez de malheur : vous avez quitté la chasse au moment où Deveau allait avoir de l'esprit.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, boitant tout bas.

C'est une occasion perdue, sire, et il y a peu de chance pour qu'elle se retrouve.

LA DUCHESSE.

A moins que Melun ne le remette sur le même chapitre.

LE ROI.

De quoi était-il question?

DE MAILLY.

Sire, il était question de Deveau.

LA DUCHESSE.

Qui a quitté sa femme... une fort jolie femme, sire.

DEVEAU.

Le roi la connaît, Altesse.

LA DUCHESSE.

Il a laissé sa femme se tromper sur la première syllabe de son nom.

GRANDVEAU.

Madame la duchesse, je vous en supplie...

DEVEAU.

Laissez donc dire Son Altesse, comte!

LE ROI.

Madame Deveau s'est trompée sur la première syllabe du nom de son mari?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Oui, sire : elle l'a confondue avec la première syllabe du nom de Grandveau ; de sorte qu'elle a pris Deveau pour Grandveau, Grandveau pour Deveau, qu'elle a mêlé tout cela ensemble, et que c'est tellement embrouillé maintenant, qu'elle ne s'y reconnaît plus elle-même...

LE ROI.

Mais, Deveau, donnez donc un démenti à de pareilles médisances!

DEVEAU.

Je n'oserais m'y hasarder, sire. Madame Deveau est presque aussi distraite que Son Altesse mademoiselle de Clermont.

LE ROI.

Eh bien, Deveau !... une princesse du sang !

DEVEAU.

Oh ! que Votre Majesté se rassure : mademoiselle de Clermont n'entend pas !

LE ROI, à Grandveau.

Et vous, comte, vous mériteriez que Deveau se vengeât !

GRANDVEAU.

Sire, je suis décidé à rester garçon.

MADEMOISELLE DE CLERMONT, sortant de sa rêverie.

Tiens ! je vous croyais marié, moi.

(Tout le monde rit.)

GRANDVEAU.

Vous voyez bien que Son Altesse entend, Deveau. (A la Princesse.) Non, princesse, non ; c'est mon père qui l'était.

LE ROI.

Messieurs ! messieurs ! (A mademoiselle de Charolais.) A propos, chère cousine, et cette malheureuse entorse ?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Il y a du mieux, sire !

LE ROI.

Mais je ne me trompe pas : c'est M. de Richelieu !

RICHELIEU.

Qui vient vous annoncer la prise de Philipsbourg, sire, et, en même temps, mettre aux pieds de Votre Majesté ses plus humbles hommages.

LE ROI.

Soyez le bienvenu ! A la première promotion des chevaliers de l'Ordre, je n'oublierai pas le porteur de la bonne nouvelle !

RICHELIEU.

Sire...

LE ROI, lui prenant le bras.

Je suis content que vous soyez revenu, mon cher duc, très-content !

(On s'éloigne pour laisser le Roi et le Duc libres.)

RICHELIEU.

Oserai-je demander au roi en quoi mon retour peut lui causer une pareille satisfaction ? On n'est content d'habitude, à Versailles, que lorsque je m'en vais.

LE ROI.

Duc, je m'ennuie... et j'ai toujours entendu dire qu'avec vous, on ne s'ennuyait jamais.

RICHELIEU.

Ce n'est pas à M. de Fleury que Votre Majesté a entendu dire cela, je présume... Ainsi Votre Majesté s'ennuie?

LE ROI.

Oui.

RICHELIEU.

A votre âge! avec le royaume de France!

LE ROI.

Eh! duc, c'est justement à cause de cela que je m'ennuie. Mon âge m'empêche de gouverner comme je voudrais; le royaume de France m'empêche de m'amuser comme je pourrais; et puis, s'il faut vous le dire...

RICHELIEU.

Et puis?...

LE ROI.

La reine...

RICHELIEU.

Eh bien, la reine?...

LE ROI.

Rien, mon cher duc. (Avec un soupir.) Ah! je ne suis pas heureux.

RICHELIEU.

Sire, c'est votre faute.

LE ROI.

Comment, c'est ma faute?

RICHELIEU.

Sans doute! c'est toujours la faute d'un roi quand il n'est pas heureux, puisque l'on dit: « Heureux comme un roi! »

LE ROI.

Hélas! proverbe menteur, comme tous les proverbes.

RICHELIEU.

Heureux, sire, il vous serait si facile de l'être!

LE ROI.

Vous croyez cela, duc?

RICHELIEU.

Que Votre Majesté essaye; elle dira ensuite si je me trompe. Votre Majesté s'ennuie! Oh! prenez-y garde, sire! l'ennui est une maladie mortelle, quand on ne la prend pas à temps

et si l'ordonnance que donne le *Médecin malgré lui* de Molière, si le *matrimonium* en pilules, comme dit Sganarelle, n'a pas opéré, il faut recourir à la recette de don Juan, et quitter doña Elvire pour Mathurine.

LE ROI.

Duc, vous êtes le plus mauvais sujet de mon royaume !

RICHELIEU.

Cela prouve la grande bonté du roi : son aïeul Louis XIV n'eût point permis une pareille impertinence.

LE ROI.

Comment cela ?

RICHELIEU.

Il voulait être le premier en toute chose, sire.

BACHELIEU.

Le roi est servi.

LE ROI, qui est resté un instant pensif.

Oh ! si elle m'eût aimé !... Allons, allons, le duc a raison, et je suivrai son conseil. (Il offre le bras à la Duchesse.) A table, messieurs !

RICHELIEU, à part.

Je crois que, cette fois, César a passé le Rubicon.

LE ROI.

A ma droite, madame la duchesse. A ma gauche, mademoiselle de Charolais.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, à Richelieu.

Eh bien, duc, quelle nouvelle ?

RICHELIEU, à demi-voix.

Je ne crois pas que le roi aime la maréchale de Boufflers.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Belle découverte !

LE ROI, levant son verre.

Messieurs, à la mémoire du maréchal de Berwick, si glorieusement mort à notre service ! A la suite de nos succès en Allemagne, et à l'heureux retour du messager qui nous a apporté la triomphante nouvelle de la prise de Philipsbourg !

RICHELIEU.

Sire, votre Majesté me comble !...

LA DUCHESSE.

Est-ce par économie que Votre Majesté a réuni tant de toasts en un seul ?

LE ROI.

Non; je me sens, au contraire, en disposition de tenir tête à tous ces messieurs.

RICHELIEU.

Et même à toutes ces dames!

LE ROI.

Hein?...

RICHELIEU.

Pardon, sire, je croyais que Votre Majesté m'avait passé la parole; la chose restera pour mon compte.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Monsieur Deveau, découpez donc ce faisan.

DEVEAU.

Altesse, permettez-moi de le passer au prince de Grandveau: c'est lui qui fait tout ce que je ne veux pas faire.

(Tous rient.)

GRANDVEAU.

Bien, Deveau, bien!

LA DUCHESSE.

Messieurs, je vous dénonce Clermont, qui ne parle, ne boit ni ne mange!

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Je fais un pari, messieurs.

RICHELIEU.

Je le tiens!

MADAME DE MAILLY.

Attendez donc que vous sachiez quoi.

RICHELIEU.

Je tiens toujours quand c'est avec Son Altesse.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

C'est ce que nous allons voir.

RICHELIEU.

Exposez le pari.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

M. de Melun est petit et blond. Il y a un an, à peu près, qu'il est l'admirateur de ma sœur Clermont. Eh bien, supposez que l'on substitue à Melun un cavalier grand et brun, je parie que Clermont est si distraite, qu'elle ne s'en aperçoit qu'au bout d'un an... Tenez-vous toujours, duc?

RICHELIEU.

Non, je ne tiens plus

MADAME DE MAILLY.

Monsieur de Melun, demandez donc à Son Altesse à quoi elle pense.

DE MELUN.

A quoi pensez-vous, Altesse?

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

A rien, comte!

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

C'est aimable pour vous, monsieur de Melun... sans compter qu'elle vous prend pour Mailly.

LE ROI.

Duc, vous savez que l'on chante à nos petits soupers.

RICHELIEU.

Bah! vraiment, sire?...

LE ROI.

Oui; et, si vous avez rapporté d'Allemagne quelque chanson nouvelle...

RICHELIEU.

Ah! sire! si vous saviez comme je chante mal, et puis je ne sais que des chansons à boire.

LE ROI.

Eh bien, mais c'est de circonstance, il me semble. Chantez, duc, chantez!

RICHELIEU.

Eh bien donc, avec la permission du roi...

I

Ne parlons plus de politique.
Qu'importe à moi
Qui gouverne la république,
Lorsque je boi?
A-t-on la paix? a-t-on la guerre?
Je n'en sais rien;
Voilà ma bouteille et mon verre :
Donc, tout va bien!

(Tous répètent en chœur les deux derniers vers.)

II

Que sur sa base Athènes croule
Au bord des mers;
Que sur Sidon l'Océan roule
Ses flots amers;
Que le temps sur la terre aligne

Cités, États;
Que m'importe, dès que la vigne
Ne gèle pas?

TOUS.

Bravo! bravo!...

(La musique continue à l'orchestre, jusqu'à la fin de l'acte.)

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Clermont! ma petite Clermont!

DE MELUN.

On y va!... Princesse, vôtre sœur vous parle.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Hein?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Tu savais une si jolie chanson... La sais-tu toujours?

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Sur quoi?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, à Richelieu.

Sur quoi, duc?

RICHELIEU.

Sur... sur Adam.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Je l'ai oubliée.

DEVEAU.

Cela vous est bien permis, princesse : il a passé tant d'hommes sur la terre depuis ce temps-là!

LE ROI, qui commence à s'étourdir.

Messieurs, un toast!

(Il élève son verre.)

RICHELIEU.

Le roi porte un toast, messieurs.

(Il se fait un silence.)

LE ROI, après un instant d'hésitation.

A la femme que j'aime!

LA DUCHESSE.

Alors, sire, c'est à la reine que ce toast s'adresse?

(Le Roi pose son verre sur la table sans y avoir mis les lèvres.)

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, bas, à Richelieu.

A qui donc?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, OCTAVE D'ASPREMONT.

OCTAVE, s'arrêtant sur le seuil.

Pardon, sire...

LE ROI.

Non, non, entrez!... Le baron Octave d'Aspremont, messieurs, lieutenant aux gardes, qui me vient, selon la coutume, demander le mot d'ordre pour la nuit.

RICHELIEU.

Le roi veut-il m'accorder l'honneur de le donner ce soir à sa place?

LE ROI.

Donnez, monsieur le duc.

RICHELIEU.

Denain et Diane.

OCTAVE, à part.

Diane !...

(Mouvement de tout le monde.)

RICHELIEU.

Le nom d'une victoire passée... (Se penchant vers le Roi.) Le nom d'une victoire à venir !

LE ROI.

Monsieur le duc !...

RICHELIEU.

Je ne sais rien, sire !

OCTAVE, à part.

Diane ! Est-ce le hasard ?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Sire, il me semble que votre verre attend.

LE ROI, levant son verre du côté de la forêt où la nuit vient.

A l'étoile de Vénus qui se lève!

RICHELIEU.

A la vertu du roi qui s'eclipse !

ACTE DEUXIÈME

Au palais de Versailles, chez la maréchale de Boufflers.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARÉCHALE, achevant de mettre le cachet à des lettres; BERTRAND, debout, derrière elle, un peigne à la main; MARTHE.

LA MARÉCHALE.

Marthe!... Attendez-moi quelques minutes, Bertrand... Marthe! mademoiselle Marthe!

MARTHE, entrant.

Me voilà, madame la maréchale.

LA MARÉCHALE.

Ne vous avais-je pas dit de rester près de moi?

MARTHE.

Madame la maréchale m'excusera : le roi passe ses troupes en revue; il va rentrer, il y a beaucoup de monde sur la place, et je regardais par la fenêtre.

LA MARÉCHALE.

Vous ne connaissez par le roi, mademoiselle?

MARTHE.

Si fait, madame la maréchale; mais il est si beau, si gracieux, il monte si bien à cheval, qu'on a toujours plaisir à le revoir.

LA MARÉCHALE.

Donnez ces lettres à mon coureur, et qu'il les porte à leur adresse sans perdre un instant. Ce sont des lettres d'invitation pour le jeu de la reine. Rappelez bien à la tailleuse de la cour que la présentation de mademoiselle de Ruffé a lieu ce soir.

MARTHE.

La tailleuse promet d'être en mesure, madame la maréchale. Mademoiselle est en ce moment avec M. Dumoulin, premier danseur de l'Opéra, qui lui apprend à faire les trois révérences de présentation. Dès que M. Dumoulin sera parti, mademoiselle pourra essayer sa robe.

LA MARÉCHALE.

Il suffit. (Marthe sort.) Vous soignerez bien cette petite tête-là, n'est-ce pas, Bertrand ?

BERTRAND, se remettant à coiffer la Maréchale.

Laquelle, madame la maréchale ?

LA MARÉCHALE.

Mais celle de Diane !

BERTRAND.

Oh! madame la maréchale peut être tranquille! Racine droite, avec sept pointes à l'espagnole ; pouf à l'égarement du cœur et de l'esprit.

LA MARÉCHALE.

Je veux qu'elle soit jolie à faire crever de dépit toutes les princesses du sang!

BERTRAND.

Elles en crèveront, madame la maréchale, ou j'y perdrai ma reputation.

LA MARÉCHALE.

De chez qui sortez-vous?

BERTRAND.

De chez madame la duchesse, de chez mademoiselle de Charolais, de chez mademoiselle de Clermont, où j'ai laissé M. le surintendant. Ah! madame la maréchale, comme cela se coiffe, ces gens de finance!

LA MARÉCHALE.

Je crois bien! c'est né coiffé! Et de quoi etait-il question?

BERTRAND.

De quoi madame la maréchale veut-elle que l'on parle? Il n'y a qu'une nouvelle, ou plutôt, toutes les nouvelles se confondent en une seule.

LA MARÉCHALE.

Ainsi, la présentation de ce soir faisait les frais de toutes les conversations?

BERTRAND.

De toutes, sans exception, madame la maréchale.

LA MARÉCHALE.

Et que disait-on ?

BERTRAND.

Que M. le duc de Richelieu pourrait bien ne pas être étranger à ce qui se passe. Madame la maréchale sait que M. le duc n'a pas même été s'inscrire chez la reine?

LA MARÉCHALE.

Ah !... Avez-vous fini, Bertrand?

BERTRAND, lui présentant un miroir.

Que madame la maréchale se regarde : elle a quinze ans.

LA MARÉCHALE.

C'est d'autant plus aimable de votre part d'avoir fait un tel miracle, Bertrand, qu'il y a trente ans que vous me coiffez.

(Bertrand salue et sort par une petite porte de côté.)

SCÈNE II

LA MARÉCHALE, puis LA REINE.

LA MARÉCHALE, réfléchissant.

Ah ! cette rencontre d'hier.... ils ont raison, il y a du Richelieu là-dessous... Peut-être même ai-je trop bien compris l'empressement du roi. (La Reine entre sans être vue.) Quoi qu'il en soit, j'ai écrit au général que Diane serait présentée ce soir, présentée par ordre! Il va me demander par ordre de qui?

LA REINE.

Vous lui répondrez que c'est par le mien, madame la maréchale, attendu que, moi, je lui ai écrit il y a huit jours.

LA MARÉCHALE.

La reine!

LA REINE.

Diane est mon amie d'enfance; son frère, exilé de la cour, a trouvé un asile à Nancy, comme mon père, exilé de son royaume de Pologne, avait trouvé un asile en France. La présentation de ce soir n'est, par conséquent, qu'une simple affaire d'étiquette, que j'avais depuis longtemps résolue, ainsi que le rappel du général.

LA MARÉCHALE.

Tout le monde connaît la grande bonté de la reine, et combien elle est fidèle à ses affections et à ses souvenirs.

LA REINE.

Mais où donc est-elle, cette chère Diane?

LA MARÉCHALE.

Elle essaye, je crois, sa robe de présentation... Sa Majesté veut-elle permettre que j'aille lui annoncer moi-même l'honneur que la reine nous fait à toutes deux par cette visite?

LA REINE.

Gardez-vous-en bien, ma chère, maréchale! Il est juste que la tailleuse ait aujourd'hui le pas sur moi. D'ailleurs, nous sommes voisines, et devons, par conséquent, agir entre nous sans cérémonie.

LA MARÉCHALE.

J'obéis; mais on se sera, je suppose, empressé de prévenir Diane de la présence de Votre Majesté... Et, justement, la voici.

LA REINE, apercevant Diane.

Eh! venez donc, ma toute belle!

SCÈNE III

LES MÊMES, DIANE, LA TAILLEUSE.

DIANE.

Madame... (La Reine l'embrasse sur le front.) Si j'avais su que Votre Majesté fût là...

LA REINE.

Qu'eussiez-vous fait?

DIANE.

Plutôt que de faire attendre la reine...

LA REINE.

Il n'y a pas de Majesté devant une robe qu'on essaye. D'ailleurs, vous le savez bien, ce n'est pas la reine qui attendait, c'est l'amie, une amie qui voulait savoir si vous étiez bien contente, bien heureuse.

DIANE.

Oh! comment la reine peut-elle demander cela, comblée ainsi que je le suis de ses bontés!

(Pendant ce temps, la Tailleuse sort avec son carton, et la Maréchale la reconduit en lui donnant ses dernières instructions.)

LA MARÉCHALE.

Vous savez, mademoiselle, que la dernière ordonnance fixe à deux pieds et demi la queue de la robe?

SCÈNE IV

LA REINE, DIANE.

DIANE.

Bonne maréchale ! elle s'occupe de tous ces détails comme si j'étais sa fille.

LA REINE.

C'est son double devoir de marraine et de première dame d'honneur.

DIANE, toute souriante.

Mon Dieu ! mon Dieu ! il me semble que c'est un rêve.

LA REINE.

Et ce rêve, disiez-vous, vous rend bien joyeuse?

DIANE.

Votre Majesté le demande !

LA REINE.

Eh bien, je viens encore augmenter votre joie, chère enfant... Vous aimez bien votre frère?

DIANE.

Oh ! madame, vous le savez, vous !... Cher Georges ! une seule chose fait ombre à mon bonheur.

LA REINE.

Laquelle ?

DIANE.

C'est qu'il soit exilé, tandis que, moi...

LA REINE.

Eh bien, soyez heureuse, mon enfant : votre frère est rappelé à la cour.

DIANE.

Rappelé, madame ! Vous dites vrai? je le reverrai ?

LA REINE.

Je dis vrai... Mais, hélas ! ma chère enfant, ce n'est pas moi qu'il faut remercier de cette attention : c'est le roi.

DIANE, joignant les mains.

Le roi !

LA REINE.

Oui, le roi. Il avait longtemps oublié votre frère, là-bas, chez nous, dans notre triste et magnifique Nancy; les rois ont la mémoire courte, c'est leur plus grand malheur; mais,

en entendant prononcer votre nom, en apprenant que nous étions de vieilles amies d'exil, il s'est souvenu, et rappelle votre frère auprès de lui.

DIANE.

Oh! il m'avait bien dit qu'il se souviendrait!

LA REINE.

De qui parlez-vous, mon enfant?

DIANE.

Du roi, madame.

LA REINE, après un mouvement marqué.

Vous l'avez vu?

DIANE.

Plusieurs fois, madame; hier, entre autres, à Satory; et les paroles qu'il m'a dites, les espérances qu'il m'a données, il les a réalisées, madame, et sitôt, qu'il semble que la Providence seule aurait pu m'exaucer ainsi.

LA REINE.

Ah! le roi vous avait vue? il vous avait promis le retour de votre frère?... Je vous le disais bien, mon enfant, c'est lui qu'il faut remercier, et non pas moi.

DIANE.

Tous deux, madame, tous deux!... Je ne veux jamais, dans ma reconnaissance, vous séparer l'un de l'autre... Oh! comment reconnaîtrai-je...?

LA REINE, la regardant et lui prenant les deux mains.

En vous souvenant, Diane, que la reine vous aime, qu'elle est votre amie, en ne l'oubliant jamais... Vous entendez?

DIANE.

Ah! par malheur, le temps des dévouements est passé, ou n'est pas encore venu; sans quoi, je dirais à Votre Majesté qu'elle peut disposer de ma vie.

LA REINE.

Depuis que je suis reine, voilà peut-être la première fois que je crois à ce que l'on me dit. Embrasse-moi, Diane... Tu ne l'oublieras jamais, n'est-ce pas, ce que tu viens de me dire?

DIANE.

Jamais, Majesté!

(La Reine sort.)

SCÈNE V

DIANE, seule.

Mon Dieu, qu'ai-je fait, pour que tant de joies m'arrivent ensemble!... à moins que ce ne soit la récompense de nos malheurs passés! La protection du roi, l'amitié de la reine retrouvés; mon frère, mon cher Georges, rappelé à la cour! Oh! Seigneur! Seigneur! ne cachez-vous pas quelque grande catastrophe à l'ombre de toutes ces prospérités?... Mais qu'est-ce que ce bruit?... Oh! sans doute le roi qui rentre! Comme c'est bon, de voir un roi aimé de tout un grand peuple!... Entendez-vous ces cris?... Quelle masse! quelle foule!... A peine s'il pourra passer. C'est à qui touchera ses habits et jusqu'à son cheval!... O mon roi, que vous êtes grand!... Il m'a vue!... Il me salue! (Elle s'écarte, puis revenant doucement à la fenêtre.) Sans doute, il est passé maintenant... Non, non, il est arrêté sous la fenêtre... Il a laissé tomber son gant... C'est à qui le ramassera! Mon Dieu! son cheval!... une pauvre femme renversée!... Sire! sire!... Mais que fais-je donc! Je deviens folle! (Elle repousse et referme la fenêtre, mais sans quitter de la main l'espagnolette.) Oh! je n'ose plus rouvrir cette fenêtre, je n'ose plus regarder dans la cour. Il me semble qu'au cri que j'ai poussé, tous les regards de cette foule se sont fixés sur moi. (On ouvre la porte.) Qui vient?...

SCÈNE VI

DIANE, RICHELIEU, COMTOIS.

COMTOIS, annonçant.

M. le duc de Richelieu, de la part du roi.

DIANE, à part.

Du roi!

RICHELIEU.

Mademoiselle, Sa Majesté, devinant votre inquiétude et désireuse de la calmer à l'instant, m'a chargé de venir vous rassurer sur le compte de cette pauvre femme que son cheval vient de renverser. Elle n'est que légèrement blessée; le roi l'a fait transporter à l'infirmerie du château, où l'on prendra

soin d'elle. Elle y sera très-bien; si bien même, qu'il est à craindre qu'elle ne veuille plus s'en aller. En même temps, l'on recommandera à son colonel, son fils, qui est soldat.

DIANE, avec embarras.

Je suis confuse, monsieur le duc, de la bonté de Sa Majesté, et ne m'explique pas qu'elle ait daigné vous charger...

RICHELIEU.

Comment donc ! mais cela s'explique de soi-même, mademoiselle. Le roi passe sur la place; vous vous mettez à ce balcon pour le voir, ou par hasard, comme vous voudrez... Sa Majesté laisse tomber son gant, par hasard aussi. Au mouvement qui se fait autour d'elle, pour le ramasser, son cheval se cabre, un accident arrive, un cri vous échappe... Le roi lève les yeux... toujours par hasard... ou parce qu'il vous a entendue... Il désire calmer au plus tôt une frayeur qu'il a causée, et, comme il me veut du bien, c'est moi qu'il charge de cette précieuse mission. Vous voyez comme c'est simple; cela coule de source. Ce qui aurait lieu de surprendre, mademoiselle, c'est qu'un roi de France, un gentilhomme, s'il avait eu le malheur de faire couler des larmes de ces beaux yeux-là ne se fût pas empressé de les essuyer. Dirai-je au roi que mes paroles ont réussi à ramener le calme dans ce cœur qu'il a fait battre un instant?

DIANE.

Je suis tout à fait remise de ma frayeur, monsieur le duc; et, quant à cette pauvre femme, j'enverrai à l'infirmerie, je m'informerai... Je veux qu'elle se souvienne de moi.

RICHELIEU.

Le roi a déjà donné l'ordre qu'on lui comptât cent louis, mademoiselle.

DIANE.

Eh bien, je veux m'associer à la bonne action du roi,

RICHELIEU.

C'est généreusement prendre part à un accident dont, après tout, vous n'êtes que la cause bien involontaire...

DIANE.

La cause! moi, monsieur? Et comment ai-je pu être cause de cet accident?

RICHELIEU.

Comment? Vous ignorez pourquoi Sa Majesté s'est arrêtée

sous cette fenêtre? Eh bien, mademoiselle, consultez votre miroir, et il vous renseignera là-dessus aussi bien que moi. Tout le monde comprend qu'en présence d'une telle beauté, on demeure frappé de surprise et d'admiration, et que, ma foi! on laisse tomber son gant, son mouchoir... son cœur même.

DIANE, confuse.

Monsieur le duc...

RICHELIEU.

Voilà comment, mademoiselle, vous avez pu être la cause innocente d'un accident, heureusement sans gravité. (Apercevant Octave, qui vient d'entrer.) Mais, pardon, nous ne sommes plus seuls, et...

DIANE.

Octave!

RICHELIEU, reconnaissant Octave, à part.

Le lieutenant d'hier au soir! Parbleu! si c'était un amoureux, ce serait plaisant! (Saluant.) Mademoiselle... (Revenant.) Pardon! M. Octave d'Aspremont, n'est-ce pas? lieutenant aux gardes? hier de service au château?

DIANE.

Oui, monsieur le duc.

RICHELIEU.

Un parent?

DIANE.

Non.

RICHELIEU.

Ah! très-bien... (A part.) C'est plus drôle! (A Diane.) Je le connais parfaitement : c'est moi qui lui ai donné le mot d'ordre. (A part.) *Denain et Diane!* ça a dû lui faire plaisir.

(Il salue Octave, qui lui rend son salut, puis il sort.)

SCÈNE VII

OCTAVE, DIANE.

OCTAVE.

Excusez-moi, Diane, d'entrer ici sans être annoncé.

DIANE.

Vous annoncer! Et pour quoi faire annoncerait-on Octave d'Aspremont à Diane de Ruffé?

OCTAVE.

Que sais-je ? Quand ce ne serait que pour ne pas interrompre trop brusquement sa conversation avec M. le duc de Richelieu, ou pour ne pas la tirer inopinément de sa rêverie.

DIANE.

Je ne rêve pas. Je suis très-heureuse, très-contente !

OCTAVE.

On peut faire des rêves heureux, aussi bien que des rêves tristes.

DIANE.

Oui, vous avez raison. Cela tient à la disposition de l'esprit.

OCTAVE.

Ou du cœur... Et peut-on savoir ce qui vous rend si gaie, si contente, Diane ?

DIANE.

Je l'ignore; quelque pressentiment, peut-être.

OCTAVE.

Voyons, je ne veux pas être étranger à votre joie; je veux être pour quelque chose dans votre gaieté.

DIANE.

Comment cela ?

OCTAVE.

Je vais vous annoncer une bonne nouvelle.

DIANE.

Laquelle ?

OCTAVE.

Votre frère est rappelé, Diane.

DIANE.

Oh ! que je suis fâchée de le savoir, Octave !

OCTAVE.

Vous le saviez?

DIANE.

Hélas ! oui.

OCTAVE.

Est-ce par M. de Richelieu? En vérité, je joue de malheur.

DIANE, lui tendant la main.

Non ; car je vous suis aussi reconnaissante de votre bonne

intention, Octave, que si je n'en avais rien su. Merci, mon ami ! (Octave s'assied avec un soupir.) Eh bien, qu'avez-vous ?

OCTAVE.

Rien.

DIANE.

Vous ne dites pas la vérité, Octave.

OCTAVE.

Moi ?

DIANE.

Voyons, dites ce qui vous rend triste.

OCTAVE, souriant.

Un pressentiment, peut-être.

DIANE.

Vous ne me répondez pas.

OCTAVE.

Vous trouvez que ce n'est pas vous répondre ?

DIANE.

Non. Vous répétez mes propres paroles.

OCTAVE.

Eh bien, dites-moi ce qui vous rend si gaie, et moi, à mon tour, je vous dirai ce qui me rend triste.

DIANE.

J'ai essayé mes robes de présentation, elles vont à ravir. Cette raison vous suffit-elle ?

OCTAVE.

Oui ; car elle me mène droit à une question que je voulais vous faire. C'est ce soir, Diane, que vous êtes présentée par ordre du roi ?

DIANE.

Et de la reine, Octave, et de la reine ! Je l'ai vue, et elle a été parfaite pour moi.

OCTAVE.

Et n'avez-vous vu que la reine ?

DIANE.

Oui, ce me semble.

OCTAVE.

Cherchez bien dans vos souvenirs ; je crois que vous oubliez quelqu'un.

DIANE.

Voulez-vous parler de M. de Richelieu ?

OCTAVE.

Non. Je veux parler du roi, qui a passé sous vos fenêtres.

DIANE.

Oui, c'est vrai.

OCTAVE.

Et, pour avoir un motif d'y rester plus longtemps, il a laissé tomber son gant, n'est-ce pas?

DIANE.

Je n'ai vu qu'une chose, Octave : c'est que son cheval a heurté une pauvre femme qui est tombée. Alors, j'ai poussé un cri.

OCTAVE.

Et les yeux du roi se sont tournés vers vous?

DIANE.

Oui; il a vu ma frayeur, il en a eu pitié, et a daigné charger M. le duc de Richelieu de me rassurer. Je ne le cache pas, Octave. Pourquoi le cacherai-je? C'est une distinction qui m'honore et prouve la bonté du roi. Savez-vous bien ce qu'il a fait encore?

OCTAVE.

Voyons, qu'a-t-il fait? Je serai heureux de l'apprendre de votre bouche.

DIANE.

Il a fait remettre cent louis à cette femme et a ordonné qu'elle fût portée à l'infirmerie du château.

OCTAVE.

Est-ce tout, Diane?... Et, maintenant, voulez-vous, à mon tour, que je vous dise ce qu'il aura fait encore, en rentrant au château, le roi?

DIANE.

Oui... Dites.

OCTAVE.

Il aura fait appeler M. de Richelieu, afin de savoir de lui si Diane de Ruffé a gracieusement accueilli son message, et combien il lui faudra encore d'occasions comme celle-ci pour l'afficher publiquement aux yeux de toute la cour, et la contraindre, par le scandale, à être sa maîtresse.

DIANE.

Octave!... que dites-vous là?

OCTAVE.

La vérité, Diane.

DIANE.

Non. Vous ne le pensez pas! Croirait-on que celui qui parle ainsi du roi porte l'uniforme de ses gardes?

OCTAVE.

Diane de Ruffé devient amère en défendant son souverain.

DIANE.

C'est qu'aussi, Octave, vous êtes injuste!

OCTAVE.

Je ne vous savais point si fidèle sujette d'un prince qui a laissé votre frère proscrit pendant huit ans.

DIANE.

Avouez, Octave, qu'il y aurait de l'ingratitude à lui reprocher cette proscription, juste au moment où il le rappelle...

LE GÉNÉRAL, en dehors.

Où est-elle, madame la maréchale? où est-elle?

DIANE.

Cette voix! c'est la sienne... Mon frère! par ici, mon frère!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, LA MARÉCHALE, puis COMTOIS.

LE GÉNÉRAL.

Diane!... On me reconnaît donc encore ici?

DIANE.

Si l'on te reconnaît, Georges! (Se jetant dans ses bras.) Mon bon frère!

OCTAVE, lui serrant la main.

Mon ami!

DIANE.

Je ne comptais pas sur toi si vite, je l'avoue.

LA MARÉCHALE.

Ni moi non plus.

LE GÉNÉRAL.

Bonne maréchale! chère sœur! mon ami! J'étais si transporté de mon rappel, je l'avoue, que je suis parti le jour même où j'en ai reçu la nouvelle, et je n'ai pas perdu de temps en route, n'est-ce pas? Je suis accouru ventre à terre.

Ah çà! mes enfants!... madame la maréchale, vous qui connaissez si bien la cour!... voyons, comment se fait-il qu'après huit ans, le roi se soit tout à coup souvenu d'un homme dont il n'avait nullement besoin ? Cela contrecarre toutes les idées reçues! A quelle circonstance, à quel hasard, à quel ami dois-je ce retour inespéré de justice ou de faveur, et la joie ineffable que je goûte à me retrouver au milieu de vous?

OCTAVE.

Il faut demander cela à Diane, mon ami.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi plutôt à elle qu'à madame la maréchale, par exemple?

LA MARÉCHALE.

Vous avez raison, général : je puis vous répondre, et tout le monde peut répondre à votre question, car tout le monde sait combien la reine aime Diane. Votre nom, souvent répété par votre sœur, a rappelé au roi un acte d'ingratitude que sa justice s'est hâtée de réparer.

OCTAVE, amèrement.

Oui, mon pauvre Georges, cette réparation, que tu as si longtemps et si vainement attendue, un moment a suffi pour qu'on te l'accordât, mais tellement complète, éclatante et publique, qu'elle passe tout ce que tu pouvais attendre de la bienveillance du roi.

LA MARÉCHALE.

Que voulez-vous dire, monsieur d'Aspremont?

OCTAVE.

Je veux dire, madame la maréchale, que le roi a fait plus que de rappeler Georges; il a voulu que sa sœur fût présentée ce soir à la cour.

LE GÉNÉRAL.

Toi, Diane?

OCTAVE.

Vous voyez bien qu'il ne le savait pas! N'est-ce pas, frère, que tu ne t'attendais pas à cette faveur?

LE GÉNÉRAL.

Non, en effet.

LA MARÉCHALE.

Vous vous serez croisé avec la lettre de la reine qui vous l'annonçait.

(On entend le bruit d'un timbre.)

LE GÉNÉRAL.

Présentée ce soir?

OCTAVE.

Par ordre du roi.

DIANE.

Et de la reine, Octave... Vous oubliez toujours la reine. Pourquoi donc cette affectation?

LA MARÉCHALE, à Comtois, qui entre.

Qu'y a-t-il, Comtois?

COMTOIS.

M. le comte de Mailly.

LA MARÉCHALE.

En personne?...

COMTOIS.

Selon les ordres, je lui ai dit que madame la maréchale n'était pas visible. Il m'a chargé de lui présenter les assurances de son dévouement, et a laissé son nom.

LE GÉNÉRAL.

Je vous croyais brouillée avec M. de Mailly, maréchale?

OCTAVE.

Tu oublies, Georges, que Diane est présentée par ordre, et que madame la maréchale est sa marraine.

(On entend de nouveau le bruit du timbre.)

LE GÉNÉRAL, à Octave, qui tressaille.

Qu'as-tu donc à tressaillir ainsi?

OCTAVE.

Moi? Rien. (A part, avec désespoir.) Oh! ils y viendront tous, jusqu'aux princesses du sang, j'en suis sûr.

LE GÉNÉRAL.

Octave avait raison, madame : l'exception faite en faveur de Diane est trop flatteuse pour que je ne désire pas apprendre de vous si c'est plus particulièrement au roi ou à la reine que nous devons rendre grâce de tant de bonté.

LA MARÉCHALE.

La vérité me force de dire que c'est au roi, général.

LE GÉNÉRAL.

Au roi!

LA MARÉCHALE, à Comtois, qui rentre.

Qu'est-ce encore?

COMTOIS.

M. le comte de Grandveau, M. le duc de Melun... Ils se disent les plus humbles serviteurs de madame la maréchale.

OCTAVE.

Eh bien, Georges, t'avais-je trompé? Douteras-tu encore de ton crédit, de la haute faveur qui t'est réservée? Vois comme déjà cette foule accourt, comme elle se prosterne!

LA MARÉCHALE, presque à part.

Monsieur d'Aspremont...

OCTAVE, avec désespoir.

C'est madame la maréchale aujourd'hui; mais, demain, quand on saura que tu es arrivé, ce sera toi; et la foule sera plus compacte et plus rampante encore, car tu es le frère, toi, tu peux tout obtenir, tout accorder... Tu vois bien qu'ils le savent, que cela est public!

LE GÉNÉRAL.

Mais quoi donc?... quoi donc?

OCTAVE.

Que le roi...

(On entend de nouveau le bruit du timbre.)

LE GÉNÉRAL.

Achève!

OCTAVE, étouffant.

Ah! je l'avais bien dit qu'il la déshonorerait!

(Il veut sortir.)

LE GÉNÉRAL.

Octave!

DIANE.

Retenez-le, Georges! retenez-le!... Oh! le malheureux!... Il croit que le roi m'aime!

LE GÉNÉRAL.

Toi, Diane? toi?... Oh! Dieu nous préserve d'un tel malheur!

LA MARÉCHALE, bas.

Il faut que je cause avec vous, général.

COMTOIS, rentrant.

M. l'intendant des finances!

LA MARÉCHALE.

M. Deveau?

COMTOIS.

M. Deveau.

LA MARÉCHALE,

Je vous avais déjà dit que je n'y étais pour personne, excepté pour les princesses du sang, si elles venaient; mais j'espère qu'elles ne me feront pas cet honneur.

COMTOIS.

M. l'intendant refuse absolument de s'en aller.

LA MARÉCHALE.

Comment, il refuse de s'en aller?

COMTOIS.

Avant d'avoir vu madame la maréchale. Et, quand je lui ai dit que madame la maréchale ne recevait pas, il m'a répondu : « Comtois, vous êtes un sot; on reçoit toujours un intendant des finances. Allez porter mon nom à la maréchale, mon ami. »

LE GÉNÉRAL, avec contrainte et cherchant à cacher son émotion.

Il a raison, madame, oui, recevez-le, recevez tout le monde. Nous vous laissons, Diane, Octave et moi... Octave ne nous quittera pas... Nous nous retirons... Nous devons avoir bien des choses à nous dire après une si pénible séparation... N'est-il pas vrai, Diane, ma sœur bien-aimée, mon enfant? (Il la presse avec effusion dans ses bras, puis à Octave.) Viens, toi que, dans mon cœur, je ne sépare pas d'elle... Oui, venez!... (En sortant avec Octave et Diane.) Au revoir, madame la maréchale! Comme vous me le disiez tout à l'heure, nous avons à causer ensemble.

SCÈNE IX

LA MARÉCHALE, DEVEAU, COMTOIS.

COMTOIS, annonçant.

M. le surintendant Deveau!

DEVEAU.

Madame la maréchale! madame la maréchale!...

LA MARÉCHALE.

Eh bien, quoi?

DEVEAU.

Savez-vous que j'ai manqué faire un malheur?

LA MARÉCHALE.

Où cela?

DEVEAU.

Dans votre antichambre.

LA MARÉCHALE.

Comment donc?

DEVEAU.

Si mon épée avait pu sortir du fourreau, je faisais une veuve et des orphelins dans la personne de madame Comtois et de sa progéniture.

COMTOIS.

Madame la maréchale avait dit qu'elle n'y était pour personne.

DEVEAU.

Mais je ne suis pas personne, moi!... Je suis quelqu'un, et la preuve, tiens! (Il lui présente une bourse; Comtois hésite à la prendre.) Je ne m'en dédis pas, madame la maréchale, c'est un sot!

(Il remet la bourse dans sa poche, puis revient, d'un air dégagé, saluer la Maréchale.)

SCÈNE X

LA MARÉCHALE, DEVEAU.

LA MARÉCHALE, avec un grand air pendant toute la scène.

Ah çà! mais, mon cher monsieur Deveau, depuis quand sommes-nous si fort amis?

DEVEAU.

Je n'ai pas la prétention d'être des amis de madame la maréchale; mais j'ai celle d'être de ses plus dévoués serviteurs.

LA MARÉCHALE.

Vous me dites cela aujourd'hui, et je le crois; mais comment pouvais-je savoir cela hier, et même ce matin?

DEVEAU.

Madame la maréchale est tellement femme d'esprit, que je m'étonne qu'elle ne l'ait pas deviné.

LA MARÉCHALE.

Non, monsieur, je ne devine pas; et je désirerais savoir à quelle heureuse circonstance je dois l'honneur de votre visite et la faveur de votre insistance?

DEVEAU.

Je viens vous offrir mes services.

LA MARÉCHALE.

Quels services?

DEVEAU.

Oh! je sais bien que je n'en puis rendre que d'une seule espèce; mais, enfin, ceux-là ne sont pas tout à fait à dédaigner... Je me suis dit : « Madame la maréchale a aujourd'hui une présentation; elle est marraine, et marraine d'une belle personne, ma foi! à laquelle on dit que le roi porte intérêt. Il se peut que, malgré ses deux cent mille livres de rente et ses cinquante mille francs de traitement, elle ait — excusez madame la maréchale! — elle ait besoin d'argent; je vais mettre ma caisse à sa disposition. »

LA MARÉCHALE.

Oh! ce cher monsieur Deveau !... Comment se porte votre femme?

DEVEAU.

Par ma foi, je n'en sais rien... Si, par hasard, je la rencontre, puisque madame la maréchale s'y intéresse, je lui demanderai de ses nouvelles... Je disais donc, madame la maréchale, que ma caisse...

LA MARÉCHALE.

Oui, j'entends bien, votre caisse... Combien avez-vous d'enfants, monsieur Deveau?

DEVEAU.

Un fils.

LA MARÉCHALE.

Combien de filles?

DEVEAU.

Je ne sais pas... Ainsi, ne vous gênez point : vingt-cinq mille, cinquante mille, cent mille livres...

(On sonne.)

LA MARÉCHALE.

Tenez, monsieur on sonne. Voyez donc qui nous arrive.

DEVEAU.

Ah! ah! c'est un parti pris, et l'on refuse mes services?...

C'est rare et mon admiration pour madame la maréchale s'en accroît... J'ai dit que j'étais le serviteur de madame la maréchale, et je ne m'en dédis pas. (Ouvrant la porte.) Son Altesse sérénissime mademoiselle de Clermont !

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE CLERMONT.

MADEMOISELLE DE CLERMONT, remerciant Deveau.

Merci, Jasmin !

DEVEAU, à part.

Ah ! bon ! elle me prend pour le valet de chambre de M. de Melun.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Bonjour, ma chère maréchale! Savez-vous que je suis enchantée de vous voir ?

LA MARÉCHALE.

Et moi honorée au plus haut degré de recevoir la visite de Votre Altesse.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Comment se porte Phœnix?...

LA MARÉCHALE, cherchant.

Phénix?...

DEVEAU, cherchant aussi.

Phœnix?... Qu'est-ce que Phénix ?

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Eh ! mais oui, ce charmant petit chien que vous avait envoyé la princesse de Gonzague.

LA MARÉCHALE.

A moi?

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Et vos enfants, en avez-vous de bonnes nouvelles?

LA MARÉCHALE.

Je n'ai qu'un fils, qui a l'honneur de servir dans les armées du roi.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Vous n'avez qu'un fils ? En êtes-vous sûre ?

LA MARÉCHALE.

Parfaitement.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Cependant M. le maréchal m'avait parlé de sa fille.

LA MARÉCHALE.

Pardon, Altesse, mais le maréchal est mort avant votre naissance.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Qu'il avait mariée avec M. de Tessé... Est-ce que ce serait une fille naturelle?

LA MARÉCHALE.

Avec M. de Tessé?

DEVEAU.

Je parie que j'ai deviné : la princesse se croit chez la maréchale de Villars.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Hein?

LA MARÉCHALE.

C'est encore possible... Princesse, excusez ma question, mais êtes-vous bien sûre de l'endroit où vous êtes?

MADEMOISELLE DE CLERMONT, regardant autour d'elle.

Ah! chère madame de Boufflers, pardonnez!... C'est la faute de mon cocher, à qui j'avais dit de me conduire chez madame de Villars, et qui se sera trompé d'adresse... Mais, n'importe, puisque je suis chez vous, j'y reste. Je m'en irai dans la voiture de la première personne qui viendra; j'ai renvoyé la mienne.

COMTOIS, annonçant.

Son Altesse sérénissime mademoiselle de Charolais!

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, interrompant Comtois.

C'est bien, c'est bien. Est-ce que nous faisons des façons avec cette chère maréchale? A quoi bon annoncer ainsi? On sait bien que je suis altesse sérénissime et que M. Deveau est financier.

LA MARÉCHALE.

Comment, Votre Altesse daigne...?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Embrassez-moi, chère maréchale! Et puis vous permettez que je vergette un peu Deveau, n'est-ce pas?

LA MARÉCHALE.

Faites comme chez vous, princesse.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Chez moi?... Ah! il se garderait bien d'y venir! Imaginez-vous, ma chère maréchale, qu'on rencontre M. Deveau dans la compagnie du roi, qu'on va à la chasse avec lui, qu'on se familiarise à table, qu'il vous parle, qu'on lui répond, qu'on va jusqu'à daigner lui réclamer les quartiers de rente dont cet harpagon de cardinal est en retard avec nous, qu'il promet de payer, qu'il vous donne un rendez-vous chez lui à cet effet, et qu'il ne s'y trouve pas!

DEVEAU.

Princesse, je me suis levé d'effroi comme le cerf d'hier matin.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Oh! monsieur Deveau, vous ne vous connaissez pas même en vénerie. Le cerf d'hier matin était une jeune tête, et vous dites que vous vous êtes levé d'effroi.

DEVEAU.

Quand j'ai vu qu'il n'y avait pas d'argent en caisse et que je serais obligé de manquer de parole à une altesse sérénissime.

LA MARÉCHALE.

Princesse, vous savez que Deveau ment en ce moment comme un diplomate.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Un intendant des finances ment toujours.

LA MARÉCHALE.

Et tout particulièrement celui-ci : il dit qu'il n'a pas d'argent, et il vient de m'ouvrir un crédit illimité.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Voyez-vous le croquant!... Et...?

LA MARÉCHALE.

J'ai refusé, bien entendu.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Vous avez refusé son argent?

LA MARÉCHALE.

Certainement! Fi donc!

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Ah ! maréchale, si vous n'en voulez pas, n'en dégoûtez pas les autres.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, COMTOIS, puis LA DUCHESSE.

COMTOIS.

Son Altesse royale madame la duchesse !

LA MARÉCHALE.

Comment ! aussi ? En vérité, je ne sais en quels termes remercier Leurs Altesses de l'honneur qu'elles me font.

LA DUCHESSE. Elle entre en fredonnant.

Bonjour, ma chère maréchale !... Tiens, vous êtes ici, Clermont ? Vous aussi, Charolais ?

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Pourquoi pas ?

LA DUCHESSE.

Ah ! chère maréchale, je viens de faire une chanson contre Dangeau et sa fille, et je me suis dit : « Cette chère maréchale, les Dangeau sont de ses amis de père en fils, je veux la lui chanter, à elle, avant personne. » (Elle commence à fredonner.) Mais j'aperçois là-bas une manière d'homme...

DEVEAU.

Pour vous servir, madame la duchesse, si j'en étais capable.

LA DUCHESSE.

Non, monsieur.

COMTOIS, annonçant.

Sa Majesté la reine !

TOUS.

La reine !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LA REINE, puis RICHELIEU.

LA REINE. Elle entre fière et hautaine, passe devant les deux Princesses, les regarde sans les saluer, et ne regarde même pas Deveau.

Venez ici, madame la maréchale !

LA MARÉCHALE.

Me voici aux ordres de Votre Majesté.

LA REINE.

Est-il vrai que le roi aime mademoiselle de Ruffé?

LA MARÉCHALE.

Votre Majesté!...

LA REINE.

Je vous demande, madame, s'il est à votre connaissance que le roi aime mademoiselle de Ruffé?

(Richelieu entre, mais sans être annoncé, à cause de la présence de la Reine.)

LA MARÉCHALE.

Comment, Votre Majesté veut-elle...?

LA REINE.

Oui ou non?

LA MARÉCHALE.

Je ne crois pas... je n'oserais pas dire... j'espère...

LA REINE.

Vous êtes de vieille noblesse, madame; vous avez votre parole d'honneur comme un gentilhomme. Sur votre parole d'honneur, je vous ordonne de dire si le roi aime ou n'aime pas mademoiselle de Ruffé.

LA MARÉCHALE.

Je crois qu'il l'aime, madame.

LA REINE.

Voilà tout ce que je désirais savoir... (En se retirant.) Mesdames, je suis bien aise de vous rencontrer chez la maréchale de Boufflers, qui est de mes bonnes amies, et d'y apprendre que M. de Richelieu est de retour de l'armée... Suivez-moi, madame la maréchale; j'ai des ordres à vous donner.

(Elle sort avec la Maréchale. Mademoiselle de Clermont sort à la suite.)

SCÈNE XV

RICHELIEU, DEVEAU, LA DUCHESSE, MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

LA DUCHESSE.

Ouf!... qu'est-ce que cela?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Je n'en sais rien.

LA DUCHESSE.

Si nous en jugeons par la pantomime, la reine est de médiocre humeur.

DEVEAU,

Moi, j'ai entendu...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Quelles oreilles ça vous a, ces hommes de finance!

LA DUCHESSE.

Qu'a dit la reine?

DEVEAU.

Elle a demandé s'il était vrai que le roi aimât mademoiselle de Ruffé.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Et madame de Boufflers a répondu...?

DEVEAU,

Oh! par respect, je me suis retiré et n'ai point entendu la réponse.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Cela nous annonce l'orage.

LA DUCHESSE.

Et, comme je n'aime pas la pluie, je me sauve. Avez-vous votre voiture, Charolais?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Ma foi, non; je l'ai renvoyée, voulant bien qu'on me vît chez la maréchale, mais ne voulant pas qu'on vît ma voiture à sa porte.

LA DUCHESSE.

J'en ai fait autant de la mienne.

DEVEAU.

Si j'osais mettre la mienne à la disposition de Leurs Altesses...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Pour qui nous prendrait-on!

RICHELIEU, qui s'est tenu à l'écart, s'avançant.

Dame, il n'y a plus que celle de votre serviteur.

LA DUCHESSE.

Ah! duc, ce serait bien pis!

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

N'importe, je me risque!

LA DUCHESSE.

Où donc est Clermont?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Vous verrez qu'elle a suivi la reine, croyant sans doute être de service.

LA DUCHESSE, riant.

Ah! ah! ah!... comme cela lui ressemble!... Partons, Charolais. Si on vous demande qui je suis, vous direz que je suis votre femme de chambre, n'est-ce pas?

(Elles sortent.)

SCÈNE XVI

RICHELIEU, DEVEAU.

DEVEAU.

Vous ne suivez pas Leurs Altesses, monsieur le duc?

RICHELIEU.

Non. J'ai quelques mots à dire ici.

DEVEAU.

Malgré la scène de tout à l'heure, et la manière dont Sa Majesté vous a regardé? S'il en est ainsi, je suis toujours des amis de madame la maréchale, et je me mets au rang de ses plus dévoués serviteurs.

RICHELIEU.

Pourquoi cela, mon cher Deveau?

DEVEAU.

Je connais assez M. le duc pour savoir que, s'il reste, c'est que le vent souffle plus fort de ce côté que de l'autre.

RICHELIEU.

Pas mal observé, Deveau. Je ne sais vraiment pas pourquoi on vous a fait une réputation de bêtise.

DEVEAU.

Je vais vous le dire en confidence, monsieur le duc : ce sont les imbéciles.

RICHELIEU.

Je commence à le croire... Mais voici le général; laissez-moi avec lui.

DEVEAU, saluant.

Monsieur le général...

(Il sort.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

RICHELIEU.

Mon cher marquis !...

LE GÉNÉRAL, après un temps.

Ah ! c'est vous, monsieur le duc de Richelieu ?

RICHELIEU.

Avez-vous donc si grande peine à me reconnaître ?

LE GÉNÉRAL.

Excusez-moi : il y a huit ans que j'ai quitté la cour.

RICHELIEU.

Et vous y rentrez en triomphateur, mon cher général Recevez mes compliments.

LE GÉNÉRAL.

Y a-t-il bien de quoi ?

RICHELIEU.

Peste ! si vous n'êtes pas content, vous êtes difficile. Vous faites, par ma foi, pour vous et votre cheval, une brèche plus large que mon oncle le cardinal ne faisait pour lui et sa litière.

LE GÉNÉRAL.

Vous vous dites mon ami, monsieur le duc ?

RICHELIEU.

Je suis prêt à le prouver.

LE GÉNÉRAL.

Prouvez-le-moi donc, en répondant franchement à la question que je vais vous faire.

RICHELIEU.

Je m'y engage. Parlez, général.

LE GÉNÉRAL.

Que pense-t-on de mon rappel, de la faveur subite dont je suis l'objet ?

RICHELIEU.

La ville s'en étonne ; la cour l'explique ; tout le monde applaudit.

LE GÉNÉRAL.

Même... ceux qui l'expliquent, monsieur le duc ?

RICHELIEU.

Ceux-là surtout.

LE GÉNÉRAL.

Et comment l'expliquent-ils, je vous prie?

RICHELIEU.

Est-ce que cela se demande, mon cher général? Vous le savez aussi bien que moi.

LE GÉNÉRAL.

Mais encore?...

RICHELIEU.

Mon Dieu! si vous y tenez absolument, disons par les services que vous avez rendus à l'État.

LE GÉNÉRAL.

Par les services que j'ai rendus à l'État? Ainsi ma position est bonne?

RICHELIEU.

Excellente! D'autant meilleure qu'elle est plus enviée.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment? et par qui?

RICHELIEU.

Parbleu! par ceux qui n'ont pas votre bonheur au jeu, mon cher général; et j'en connais bon nombre qui, ma foi! avec de très-belles cartes aussi, ont perdu la partie que vous avez gagnée.

LE GÉNÉRAL.

Et si je vous disais, monsieur le duc, que je suis au désespoir d'avoir gagné cette partie?

RICHELIEU.

Vous surprendriez tout le monde.

LE GÉNÉRAL.

Même vous?

RICHELIEU.

Vous ne m'avez pas laissé achever; j'allais dire : excepté moi, général. Les hommes de votre trempe et de votre caractère comptent toujours avec l'opinion publique et ne veulent de distinctions que celles qu'ils ont légitimement acquises. Mais permettez-moi de vous dire, mon cher général, que vous êtes par trop méticuleux. Personne au monde, mais personne, ne s'étonnera de vous voir appelé à l'ambassade de Vienne, par exemple.

LE GÉNÉRAL.

Moi, monsieur le duc? Êtes-vous donc chargé de me l'offrir?

RICHELIEU.

Je crois qu'elle est vacante et que l'on attendait votre arrivée pour en disposer.

LE GÉNÉRAL.

Je comprends : on veut que le frère ait sa part de faveur et on lui jette une ambassade afin de se débarrasser de lui.

RICHELIEU.

Ah çà ! mais c'est une fort belle ambassade que celle de Vienne... Un peu difficile à manier... Ces diplomates autrichiens sont très-habiles; mais je vous donnerai un moyen de les jouer sous la jambe.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment?

RICHELIEU.

L'homme de génie, dans tout cela, c'est le prince Eugène. Eh bien, ce brave prince Eugène, il a une maîtresse charmante qu'il adore, et qui m'adore; je vous accréditerai près d'elle, mon cher général; et, une fois accrédité, ma foi ! c'est à vous de me succéder... Ce sera peut-être comme le roi Louis XV succède à son aïeul saint Louis; mais la question n'est pas là; la question, c'est que vous envoyiez des dépêches satisfaisantes. Faites-vous montrer les miennes, et vous verrez comme j'étais renseigné.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, duc, c'est dit. J'attends vos lettres.

RICHELIEU.

A la bonne heure ! vous acceptez?... Quand partez-vous?

LE GÉNÉRAL.

Mais cette nuit, probablement.

RICHELIEU.

Alors, il n'y a pas de temps à perdre; dans deux heures, vous aurez votre dépêche.

LE GÉNÉRAL.

Merci.

RICHELIEU.

Bon voyage, mon cher général ! et, avant de partir, si vous croyez m'avoir quelque obligation, recommandez-moi ici... Ah ! à propos, elle aime l'odeur de la verveine ambrée.

LE GÉNÉRAL.

Qui?

RICHELIEU.

Eh bien, mais la maîtresse du prince Eugène... Adieu! adieu!

SCÈNE XVIII

LE GÉNÉRAL, seul.

Ah! voilà donc ce qu'on voulait faire d'elle et de moi! Pendant que cet homme parlait, j'étouffais de honte, et cependant, pour tout savoir, j'ai voulu le laisser aller jusqu'au bout... Mais sait-elle cela, elle?... Se doute-t-elle de ce qui se trame contre notre nom?... Comprend-elle que nous jouons un jeu à gagner des titres et de l'or, mais à perdre notre réputation et notre honneur? Ah! justement... Diane!

SCÈNE XIX

LE GÉNÉRAL, DIANE.

DIANE.

Je te cherchais, Georges.

LE GÉNÉRAL.

Viens ici.

DIANE.

Me voilà.

LE GÉNÉRAL.

Regarde-moi.

DIANE.

Je te regarde.

LE GÉNÉRAL.

Embrasse-moi.

DIANE.

Je t'embrasse... Mais pourquoi me parles-tu ainsi? pourquoi trembles-tu en me serrant entre tes bras?

LE GÉNÉRAL.

Diane, tu pars ce soir.

DIANE.

Moi?

LE GÉNÉRAL.

Tu quittes Versailles.

DIANE.

Moi?

LE GÉNÉRAL.

Tu retournes à Nancy.

DIANE.

Moi?

LE GÉNÉRAL.

Oui.

DIANE.

Et pourquoi cela?

LE GÉNÉRAL.

Parce que mieux vaut que tu sois là-bas qu'ici.

DIANE.

Cependant...

LE GÉNÉRAL.

Octave prendra son congé et viendra nous rejoindre. Pars!... C'est sur ma seule parole que tu dois partir!... Pars sans me demander d'explications, sans chercher à en avoir de personne. Pars, au nom de notre mère!... pars!...

DIANE.

Ah! oui!... quand tu voudras... demain, ce soir... à l'instant même! (Apercevant d'Asprement.) Octave!...

LE GÉNÉRAL.

Mon Dieu!... qu'a-t-il donc?... Comme il est pâle!

SCÈNE XX

LES MÊMES, OCTAVE.

LE GÉNÉRAL, allant vivement à lui.

Veux-tu que nous restions seuls, Octave?

OCTAVE.

Non: les choses en sont à ce point qu'il faut qu'elle sache tout!

DIANE.

Tout!... Que vais-je donc savoir?

OCTAVE.

Je viens de la revue.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien?

OCTAVE.

Parmi les officiers de service, mes camarades, les uns se taisaient, les autres se parlaient bas. « Ah ! vous savez, lieutenant, me dit enfin M. Daumont, on présente mademoiselle Diane de Ruffé ce soir. »

DIANE, au Général.

Tu vois bien qu'il faut que je reste.

LE GÉNÉRAL.

Tu ne resteras pas !

OCTAVE.

Oh ! non, elle ne restera pas, car ce serait pour recevoir une effroyable insulte !

LE GÉNÉRAL.

Comment?

DIANE.

Laquelle?

OCTAVE.

La reine s'oppose à la présentation.

LE GÉNÉRAL.

La reine s'oppose à la présentation?... Et quel prétexte donne-t-elle?

OCTAVE.

Elle dit... Je ne sais comment répéter cela !... elle dit qu'elle ne veut près d'elle... et, dussent-elles m'étrangler en passant, il faut que ses propres paroles sortent de ma bouche... elle dit qu'elle ne veut près d'elle... que d'honnêtes filles !...

DIANE, se détournant.

Oh ! ma mère ! ma mère !...

LE GÉNÉRAL,

Octave !

OCTAVE.

Ce n'est pas tout, mon ami ; on te croit complice, toi, mon bon Georges ! toi, mon brave général ! et les officiers m'ont dit que, si je remettais les pieds chez toi, ils viendraient en masse exiger ma démission... Ah ! tu comprends ! j'en ai soufflété deux. Je n'avais que deux mains.

LE GÉNÉRAL.

Après?

OCTAVE.

Nous nous sommes battus à l'instant. J'ai blessé l'un et tué l'autre.

DIANE, tombant à genoux.

Grand Dieu !

LE GÉNÉRAL.

Oh ! ceci change l'affaire. La reine ne veut près d'elle que d'honnêtes filles ?... Octave, il faut que Diane soit présentée.

OCTAVE.

Mais puisqu'on te dit que la reine ne veut pas !

DIANE.

O honte !

LE GÉNÉRAL, allant à Diane et étendant ses deux mains au-dessus de la tête de sa sœur.

Sois tranquille, mon enfant ! tu seras présentée ce soir ou, demain, je serai sur la route de la Bastille.

ACTE TROISIÈME

Un salon attenant à la chambre à coucher de la Reine. Porte au fond. Dans le pan coupé, à droite, le boudoir où sont placées des tables de jeu. A gauche, dans l'autre pan coupé, autre porte qui conduit aux appartements. A droite, la porte de la chambre à coucher de la Reine; vis-à-vis, une petite porte qui est celle du corridor particulier du Roi.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, MADEMOISELLE DE CLERMONT, LA COMTESSE DE MAILLY, LE COMTE DE GRANDVEAU, LE DUC DE MELUN, LE COMTE DE MAILLY, DEVEAU, LA MARECHALE, allant et venant.

Mademoiselle de Charolais est assise; de Melun et de Mailly causent avec elle. La Duchesse et le comte de Grandveau forment un second groupe; un troisième au fond, à l'entrée du boudoir, se compose de mademoiselle de Clermont, de madame de Mailly et de Deveau.

DEVEAU, à madame de Mailly.

Comment! la maréchale est encore avec la reine, comtesse?

MADAME DE MAILLY.

Comme vous dites, mon cher Deveau.

DEVEAU.

Est-ce que les choses s'arrangeraient, par hasard?

MADAME DE MAILLY.

Ça n'est pas probable; quand on s'explique si longuement, c'est qu'on n'a pas envie de s'entendre.

LA MARÉCHALE, sortant de la chambre à coucher.

La reine écrit en ce moment à Sa Majesté le roi de Pologne et autorise Leurs Altesses à commencer le jeu sans elle.

MADAME DE MAILLY, à Deveau.

Avais-je tort? Regardez la maréchale.

DEVEAU.

Comtesse, je ne vous savais pas si forte en diplomatie.

LA DUCHESSE.

Dites donc, monsieur de Grandveau...

GRANDVEAU.

Princesse?...

LA DUCHESSE.

J'ai une idée.

GRANDVEAU.

Elle doit être bonne, puisqu'elle est de vous.

LA DUCHESSE.

Prenez mon bras d'abord, et tâchons qu'on ne puisse pas nous entendre.

GRANDVEAU.

Comme votre idée commence bien!

LA DUCHESSE.

Fat! vous ne changerez donc jamais?...

GRANDVEAU.

Bon! qui est-ce qui change, si ce n'est vous, qui embellissez tous les jours?

(Éclats de rire au fond, dans le groupe où se trouve mademoiselle de Clermont.)

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Qu'y a-t-il? et qui vous fait rire de si bon cœur, là-bas?

DE MAILLY.

Ah! princesse, c'est mademoiselle de Clermont qui vient de dire un mot charmant.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Elle est si distraite!

GRANDVEAU, à la Duchesse.

Voyons, votre idée...

LA DUCHESSE.

Mon idée est que nous risquons fort de faire notre partie sans la reine, ce soir.

GRANDVEAU.

J'aurais cru le contraire.

LA DUCHESSE.

Pourquoi?

GRANDVEAU.

A cause du proverbe « Malheureux en amour, heureux au jeu. »

LA DUCHESSE.

Précisément ! Sa Majesté a peur de nous ruiner.

LA MARÉCHALE, écrivant au crayon sur ses tablettes.

« Ma chère Diane, faites en sorte de retenir votre frère auprès de vous, jusqu'au moment où il me sera possible d'aller vous rejoindre. »

(Elle déchire la feuille et remonte dans la pièce du fond.)

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Eh bien, vous me croirez si vous voulez, Melun, je me figure qu'avec toute son habileté, M. de Richelieu ne sera parvenu qu'à assombrir ce côté-ci du château, sans réussir à égayer l'autre...

DE MELUN.

De sorte, princesse, que nous voilà entre deux catafalques! Mais, à propos de Richelieu et de vous, est-ce vrai, ce que l'on m'a dit?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Que vous a-t-on dit? Quelque méchanceté, si c'est madame la duchesse; quelque naïveté, si c'est mademoiselle de Clermont; quelque bêtise, si c'est Deveau.

DEVEAU, qui se trouve à côté d'elle.

Merci, princesse!

DE MELUN.

Que voulez-vous, mon cher Deveau! on ne prête qu'aux riches.

DEVEAU.

Et M. le duc est en train de faire un emprunt à mademoiselle de Charolais?

DE MELUN.

Ah! ma foi, bien riposté pour un financier!

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Revenons à ce que l'on vous a dit de moi et de M. de Richelieu.

DE MELUN.

On m'a dit, princesse, que M. de Richelieu était votre prisonnier.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Bon! il arrive d'Allemagne.

DE MELUN.

Qu'il n'était libre que sur parole.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

De mieux en mieux!

DEVEAU.

Et que cela durait depuis un an.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS.

Oh! oh!... Comment avez-vous appris cela, monsieur le financier?

DEVEAU.

En écoutant aux portes, Altesse.

UN HUISSIER, annonçant.

M. le général marquis de Ruffé!

LA MARÉCHALE, à part.

Le général!

(Mouvement de tout le monde.)

DE MAILLY.

Chez la reine! La paix est donc faite?

DEVEAU, à M. de Mailly.

C'est à n'y plus rien comprendre.

LA DUCHESSE.

Au jeu, mesdames! au jeu!

(Le Général paraît et s'arrête dans le salon du fond.)

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Pardon, madame de Mailly; il me semble que, depuis hier, il se passe quelque chose d'extraordinaire.

MADAME DE MAILLY.

Bon! Votre Altesse vient de s'en apercevoir?

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Oui, et je voudrais savoir ce que c'est.

MADAME DE MAILLY.

Ah! princesse, ce serait bien long à vous raconter, d'autant plus qu'il est neuf heures... (montrant la Duchesse et Grandveau qui sont assis aux tables de jeu) et que l'on est au jeu.

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Au jeu? Je ne veux pas me faire attendre...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, du haut de la scène.

Bon! voilà Clermont qui se trompe de porte! Monsieur de Mailly, prévenez donc ma sœur qu'elle va dans le couloir du roi.

(M. de Mailly va dire un mot à mademoiselle de Clermont.)

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Ah! vraiment?... (Prenant le bras de M. de Mailly.) Donnez-moi votre bras, monsieur de Melun.

MADAME DE MAILLY, riant.

Pardon, princesse; vous vous trompez de cavalier...

MADEMOISELLE DE CLERMONT.

Où donc êtes-vous, Melun?

DE MELUN.

Me voilà, princesse.

(Les autres personnages sont déjà au jeu dans le boudoir. Les portes se ferment.)

SCÈNE II

LE GÉNÉRAL, LA MARÉCHALE.

LA MARÉCHALE, descendant vivement avec M. de Ruffé.

J'espérais, général, que vous attendriez mon retour, avant de vous décider à une démarche malheureusement inutile, si même elle n'est dangereuse. En ce moment, la reine ne veut rien entendre.

LE GÉNÉRAL.

Aussi, n'est-ce point à la reine que je prétends d'abord parler, madame; c'est au roi.

LA MARÉCHALE.

Au roi?...

LE GÉNÉRAL.

Il va venir, je le sais; je l'attends. Par le roi, j'arriverai bien à la reine.

LA MARÉCHALE.

Écoutez, monsieur de Ruffé, et croyez-moi. Je vous en prie, renoncez à cette démarche; attendez que le bruit de cette malheureuse affaire ait eu le temps de se calmer. Plus tard, je vous promets d'insister auprès de la reine, non-seulement sur la nécessité d'une audience pour vous, mais encore sur celle d'une explication entre elle et votre sœur.

LE GÉNÉRAL.

Voici le roi, madame...

LA MARÉCHALE.

Oh! Georges, qu'allez-vous faire!

(La Maréchale et M. de Ruffé se retirent au fond, madame de Boufflers s'efforçant toujours de le persuader.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE ROI, RICHELIEU.

RICHELIEU, au Roi, avec qui il entre en causant.

Ainsi, mademoiselle de Ruffé est prévenue de la visite de Votre Majesté? elle s'y attend?

LE ROI.

Je lui ai fait demander, par Bachelier, la faveur d'un entretien chez la maréchale.

LE GÉNÉRAL, à la Maréchale.

Vous le voyez, c'est d'elle que l'on parle... (S'avançant.) Sire!

LE ROI.

M. de Ruffé!...

RICHELIEU, à part.

Notre frère!... (Au Roi.) Il part pour Vienne.

LE ROI.

Ah! c'est vous, mon cher général. Je suis heureux de vous voir.

LE GÉNÉRAL.

Sire, j'ai l'honneur de solliciter un moment d'audience de Votre Majesté.

LE ROI.

Parlez, général, parlez.

LE GÉNÉRAL.

Le roi veut-il bien ordonner que nous restions seuls?

LE ROI, à Richelieu.

Allez, mon cher duc, et revenez me prendre dans quelques instants.

(Le Duc et la Maréchale saluent. La Maréchale sort par le boudoir, le Duc par la porte opposée.)

SCÈNE IV

LE ROI, LE GÉNÉRAL.

LE ROI.

Je vous écoute, général.

LE GÉNÉRAL.

Sire, Votre Majesté nous fait une grâce qui couvre notre maison de deuil et notre nom de honte.

LE ROI, embarrassé.

Je sais tout ce qui est arrivé, mon cher général, et j'en suis au désespoir. La reine a pris, je ne sais comment, une fausse opinion de votre sœur.

LE GÉNÉRAL.

Oui, sire, très-fausse! Elle croit ma sœur la maîtresse de Votre Majesté.

LE ROI.

Ruffé!...

LE GÉNÉRAL.

Oh! sire, ne marchandons pas sur les mots : non-seulement la reine le croit, mais encore la reine le dit. Eh bien, sire, la reine propage une calomnie, et le roi sait mieux que personne combien la calomnie est infâme!

LE ROI.

Calmez-vous, Ruffé; c'est moi que regarde cette affaire, c'est à moi de l'arranger... Ainsi, général...

LE GÉNÉRAL, insistant.

Sire!...

LE ROI.

Je vous dis d'être sans crainte...

LE GÉNÉRAL.

Mais, pour m'enlever mes craintes, que décide le roi?

LE ROI.

On tâchera que votre sœur soit présentée.

LE GÉNÉRAL.

On tâchera ne suffit pas, sire. Il faut que cela soit.

LE ROI.

Oui, vous avez raison, Ruffé, il le faut. Je suis fâché d'avoir laissé partir la maréchale; mais je vais la faire appeler. La présentation devait avoir lieu ce soir, n'est ce pas?...

LE GÉNÉRAL.

Dans une heure.

LE ROI.

Eh bien, je vais donner l'ordre positif que tout demeure dans le même état, et que, dans une heure, la présentation ait lieu.

LE GÉNÉRAL.

Je vous rends grâce, sire; seulement, c'est par une autre bouche que la vôtre que l'ordre doit être donné.

LE ROI.

Pourquoi cela?

LE GÉNÉRAL.

Parce que le roi, par malheur, ne peut rien réparer ici.

LE ROI.

Mais, alors, c'est donc un mal irréparable?

LE GÉNÉRAL.

Non; car ce que le roi ne peut point, la reine le peut.

LE ROI.

La reine?

LE GÉNÉRAL.

Oui, sire. La reine, songez-y bien, est le seul tribunal devant lequel ma sœur puisse comparaître. La reine a une réputation de vertu justement méritée, qui fait que toute la France la vénère. C'est elle qui a condamné ma sœur, c'est elle seulement qui peut l'absoudre.

LE ROI.

Monsieur de Ruffé, je vous promets que votre sœur sera reçue ce soir par la reine.

LE GÉNÉRAL.

Pas reçue, sire: présentée, présentée par la reine, et non plus à la reine. Ma sœur a été insultée publiquement: je veux que réparation publique lui soit faite.

LE ROI.

Vous voulez?...

LE GÉNÉRAL.

J'ai dit : je veux ! Sire, vous êtes roi, je suis gentilhomme. Vous êtes le chef d'une dynastie, je suis le chef d'une famille. Vous avez des comptes à rendre à l'avenir ; moi, j'ai des comptes à rendre au passé. Eh bien, au nom de quatre cents ans de courage, d'honneur et de loyauté, je dis, sire : Je veux ! Maintenant, Votre Majesté est libre de dire qu'elle ne veut pas. En ce cas, ce sont ses ancêtres qui auront à rougir, et non les miens.

LE ROI.

Général, n'essayez point de forcer ma volonté, croyez-moi. La reine a eu tort.

LE GÉNÉRAL.

Tort, seulement?

LE ROI.

La reine a été injuste. Que voulez-vous de plus ?

LE GÉNÉRAL.

De vous, rien, sire, et j'en reviens à mon premier projet.

LE ROI.

Qui était ?...

LE GÉNÉRAL.

De m'adresser directement à la reine.

LE ROI.

Mais vous savez qu'elle ne veut pas vous recevoir.

LE GÉNÉRAL.

J'ai bien forcé les murailles de Belgrade ; je forcerai bien la porte d'une femme.

LE ROI.

Cette femme est votre reine, monsieur !

LE GÉNÉRAL.

Sire, par l'offense qu'elle nous a faite, elle est descendue au rang de ceux qu'elle a offensés.

LE ROI.

Prenez garde, Ruffé !... Les injures que le roi souffre, et souffre patiemement, il serait obligé de les punir, si elles s'adressaient à la reine.

LE GÉNÉRAL.

Je remercie le roi de m'en prévenir. Du moins, si je n'ai rien à attendre de sa justice, je sais maintenant par où je puis mériter sa colère.

LE ROI.

Monsieur de Ruffé!...

LE GÉNÉRAL.

Oui, sire, votre colère, il me la faut : c'est ma justification. Et, si je ne puis l'obtenir qu'au prix d'une offense envers la reine, eh bien sire...

LE ROI.

Monsieur!...

LE GÉNÉRAL.

J'offenserai la reine en forçant cette porte, et mon audace aura pour résultat une réparation loyale, si je m'adresse à un cœur noble et généreux ; une persécution mortelle, si ce cœur n'est royal que de nom.

(Il fait quelques pas vers la porte de la chambre à coucher.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE, qui est entrée pendant les dernières phrases du Général.

Sire, moi aussi, j'invoque la justice du roi. Je l'invoque au nom de ma dignité offensée, de mon autorité méconnue. Quand un sujet que vos bontés ont tiré de l'exil, porte si haut la tête, qu'il refuse de la courber sous la volonté de sa souveraine ; quand un homme ose pénétrer chez moi, malgré moi, je viens vous demander si la reine est encore la reine; si elle a le droit de se faire respecter, ou s'il est dans ce royaume quelqu'un à qui vous ayez permis de l'outrager impunément.

LE ROI, après avoir sonné, à un Huissier qui paraît au fond.

L'officier de service !

SCÈNE VI

LES MÊMES, OCTAVE.

LE ROI.

Monsieur le baron d'Aspremont, demandez son épée à M. le général marquis de Ruffe.

LE GÉNÉRAL, à la Reine.

Merci, madame...

OCTAVE, hésitant.

Sire...

LE ROI.

Au nom du roi, monsieur!...

LE GÉNÉRAL.

Silence, Octave! tu es soldat, et, avant tout, un soldat doit obéir. Lieutenant, voici mon épée.

(Octave prend l'épée, puis il fait un signe au fond et dit un mot aux Gardes qui paraissent.)

LE GÉNÉRAL.

Et maintenant, qui osera dire que la sœur est la maîtresse du roi, quand le frère est à la Bastille?

(*Il sort par le fond. — Pendant que le Général a remis son épée, le Roi est allé à la petite porte à gauche qui conduit chez lui, comme pour sortir. En voulant tirer cette porte, il s'aperçoit qu'elle est fermée. Il jette un regard du côté de la Reine, et fait un geste d'impatience.*)

LE ROI, à part.

C'est juste! j'oubliais qu'il y a un verrou!...

(Il va pour sortir par la porte de gauche.)

OCTAVE, redescendant du fond et arrêtant le roi.

Pardon, sire...

LE ROI.

Que me voulez-vous, monsieur?

OCTAVE.

J'ai une grâce à demander à Votre Majesté.

LE ROI.

Laquelle?

OCTAVE.

C'est d'accepter ma démission,

LE ROI.

Votre démission?

OCTAVE.

Oui, sire.

LE ROI.

Pourquoi cela?

OCTAVE.

Je me marie ce soir.

LE ROI.

Et qui épousez-vous?

OCTAVE.

Mademoiselle Diane de Ruffé.

LA REINE, à part.

Diane!...

LE ROI.

Vous épousez mademoiselle de Ruffé ?...

OCTAVE.

Et, comme je sais que Votre Majesté n'aime pas les officiers mariés....

LE ROI.

C'est bien, monsieur, votre démission est acceptée.

OCTAVE.

A qui dois-je remettre l'épée du général, sire ?

LE ROI.

A votre sous-lieutenant. Allez !

(Octave salue et sort par le fond. Le Roi sort par la gauche.)

SCÈNE VII

LA REINE, seule.

Diane ! il l'épouse ! Est-ce conviction de son innocence? est-ce dévouement? Le roi s'est troublé en écoutant M. d'Aspremont. Où va-t-il?... Oh ! sans doute chez elle, pour lui demander pardon d'avoir vengé l'insulte que son frère m'a faite !... (Entr'ouvrant la porte par laquelle est sorti le Roi.) Mais non... Si !... je ne me trompe pas... Il se fait ouvrir la porte de madame de Boufflers... Sans doute, c'était un rendez-vous pris et elle l'attend ! (Se retournant et voyant Diane qui est entrée.) Non ! la voilà...

SCÈNE VIII

LA REINE, DIANE.

Diane entre d'abord sans voir la Reine. Dès qu'elle l'a aperçue, elle s'avance jusqu'au milieu du théâtre et met un genou en terre.

DIANE.

Madame!

(La Reine passe sans s'arrêter; mais Diane la retient par le bas de sa robe, qu'elle baise.)

LA REINE.

Que me voulez-vous? Parlez!...

DIANE.

Mon frère vient d'être arrêté sur la demande de Votre Majesté. J'implore la grâce de mon frère.

LA REINE.

C'est bien, mademoiselle; je demanderai au roi que sa justice veuille bien s'adoucir.

DIANE, prenant la main de la Reine.

Votre main, madame! (Elle la baise.) Cette chère main!... (S'apercevant qu'une larme est tombée sur la main de la Reine.) Oh! et maintenant, je me relève, car c'est pour moi que je vais parler.

LA REINE.

Pour vous?

DIANE.

Oui, madame! mon frère a eu tort envers vous; mais vous avez eu tort envers moi.

LA REINE.

Alors, c'est moi qui ai des excuses à vous faire?...

DIANE.

C'est vous qui avez à me tendre la main; c'est vous qui avez à dire à toute cette cour, qui, sur votre accusation, me calomnie : « Voici Diane, messieurs! je m'étais trompée sur son compte. »

LA REINE.

Mais le roi vous aime?

DIANE.

Le sais-je, madame!

LA REINE.

Comment! vous ne le savez pas?

DIANE.

Le roi, du moins, ne m'a jamais fait cette injure de me le dire. Mais la reine a eu la cruauté de dire de moi : « Mademoiselle de Ruffé ne me sera point présentée; je ne veux à mes côtés que d'honnêtes filles. »

LA REINE.

C'est vrai, je l'ai dit.

DIANE.

Eh bien, ce mot, madame, je ne le méritais pas ; car, aussi vrai que vous êtes une honnête femme, je suis, moi, une honnête fille.

LA REINE.

Regardez-moi en face.

DIANE.

Oh ! bien volontiers, madame. (Avec tristesse et candeur.) Il y a d'ordinaire tant de bonté dans vos yeux.

LA REINE.

Diane !

DIANE.

Oh ! madame, vous m'avez accusée injustement, vous m'avez atteinte dans ma réputation, blessée dans mon honneur !... Vous avez exposé la vie d'Octave, vous avez enlevé la liberté à mon frère ! J'étais venue ici pour vous demander compte de mon honneur ; et cependant, voilà qu'à votre vue bien-aimée, au lieu de récriminations, je n'ai que des prières, au lieu de reproches, je n'ai que des larmes. Et, au fait, comment échapperais-je à l'influence commune ? comment ne vous aimerais-je pas quand tout le monde vous aime ?

LA REINE.

Oh ! mon Dieu ! il est cependant impossible que l'hypocrisie prête un pareil langage à la trahison... Que croire ?

DIANE, frappée d'une idée subite.

Croyez ce que vous verrez, croyez ce que vous entendrez.

LA REINE.

Que voulez-vous dire ?

DIANE.

Le roi est allé chez moi ; il m'avait fait prévenir de sa visite.

LA REINE.

Vous voyez !

DIANE.

C'était la première fois, et je suis ici.

LA REINE.

Eh bien ?...

DIANE.

Ne me trouvant pas chez la maréchale, il va revenir.

LA REINE.

Rentrons chez moi.

DIANE.

Non pas, madame : faisons mieux. Je vais attendre le roi, et vous, là, cachée...

LA REINE.

Moi?...

DIANE.

Oh! je vous en conjure, madame!

LA REINE, regardant au fond.

Il vient!...

DIANE.

Entrez là !...

LA REINE.

Oh! Diane! Diane! si vous m'avez dit vrai!...

DIANE.

Silence, madame!

RICHELIEU, entrant par la porte de gauche.

Le général arrêté!... Sire, d'où vient...? (S'arrêtant tout à coup.) La reine et mademoiselle de Ruffé!...

(Il se retire vivement en fermant à demi la porte sur lui, au moment où le Roi paraît au fond.)

SCÈNE IX

LE ROI, DIANE; RICHELIEU et LA REINE, cachés.

LE ROI.

Ah! c'est vous, Diane! Je vous rencontre enfin!

DIANE.

Le roi me faisait l'honneur de me chercher?

LE ROI.

Je viens de chez vous. Vous n'étiez donc point prévenue que je désirais vous voir?

DIANE.

Si vraiment; mais, j'ai cru, sire, que votre messager se trompait en me disant que le roi se donnerait la peine de venir lui-même chez madame de Boufflers.

LE ROI.

C'est vous qui vous trompiez, Diane; je désirais vous parler.

DIANE.

A moi, sire?

LE ROI.

A vous, à vous seule, et... (regardant autour de lui) et là où j'aurais été sûr de n'être point interrompu.

DIANE.

Le roi ne peut-il donc me dire ici ce qu'il comptait me faire l'honneur de me dire autre part?

LE ROI.

Oui, Diane, je vous dirai, même ici, ce qu'en tout lieu et à toute heure du jour, j'éprouve pour vous. Diane! Diane!... je vous aime!...

DIANE.

Le roi me rendra cette justice d'avouer que je ne pouvais me douter que ce fût là ce qu'il avait à me dire.

LE ROI.

Non; car c'est la première fois que ce mot sort de ma bouche, que ce secret s'échappe de mon cœur. Diane! dites-moi que ce secret ne vous est point pénible, que ce mot ne vous épouvante pas.

DIANE.

Sire, dans une heure, le baron Octave d'Aspremont sera mon mari.

LE ROI.

Et c'est justement ce mariage qui me désespère. Oh! ce mariage, Diane, par grâce, rompez-le!...

DIANE.

Sire, vous m'aimez, dites-vous? Eh bien, ou je suis une honnête femme, et cet amour causera le malheur du roi; ou je suis, comme on l'a dit, une fille sans loyauté et sans honneur... et alors, je céderai.

LE ROI.

Diane!...

DIANE.

Et alors, ma faiblesse sera pour le roi plus qu'un malheur, ce sera un remords.

LE ROI.

Que voulez-vous dire?

DIANE.

Je veux dire que je vois plus clair que le roi dans son propre cœur; je veux dire que le roi croit m'aimer et que le roi se trompe. Le sentiment qu'il croit avoir pour moi est né au fond de son cœur dans un moment d'impatience ou de dépit; mais l'aveu n'en serait jamais sorti de sa bouche, sans les encouragements de certains hommes qui entourent Sa Majesté!...

RICHELIEU, qui écoute.

Bon! ceci est à mon adresse.

LE ROI.

Diane, vous pouvez croire...?

DIANE.

Sire, je crois qu'en ce moment le cœur du roi souffre et a besoin d'être consolé; mais le roi ne m'aime pas, il aime une autre femme.

LE ROI.

Moi!... une autre femme?... Et laquelle?

DIANE.

La reine, sire.

LA REINE, à part.

Mon Dieu!...

LE ROI.

La reine?... Taisez-vous, Diane, taisez-vous!...

DIANE.

Oui, vous aimez la reine, et c'est pour moi une grande joie, un grand bonheur de vous le dire.

LE ROI.

Vous vous trompez, Diane, et, si cela était... oh! je serais trop malheureux!

(Il tombe dans un fauteuil.)

RICHELIEU, à part.

Ouais!...

DIANE.

Et pourquoi donc, sire?...

LE ROI.

Oh! parce que la reine ne m'aime pas.

DIANE.

Elle ne vous aime pas?

LE ROI.

Si elle m'aimait, serait-elle donc ainsi réservée jusqu'à l'indifférence? mettrait-elle sans cesse un obstacle quelconque entre elle et moi? Non, Diane, croyez-en un homme qui a de l'amour plein le cœur, la reine ne m'aime pas... et je ne puis pas dire : la reine ne m'aime plus... car la reine ne m'a jamais aimé.

LA REINE, à part.

Oh!...

DIANE.

Mais vous, vous l'aimiez, sire... Dites donc que vous l'aimiez, vous! dites donc que vous n'aimez qu'elle! dites donc que votre amour pour toute autre femme ne sera jamais que du dépit! Avouez-moi cela; accordez-moi cette grâce, pour tout le mal que la reine m'a fait, de m'avouer que vous aimez la reine.

(Elle se jette à ses pieds.)

LE ROI.

Diane!... Diane à mes genoux!...

DIANE.

Chacun de nous est à sa place, sire; entre qui veut, je ne crains pas d'être vue ainsi. En serait-il de même, si c'était vous qui fussiez à mes pieds?

LE ROI.

Relevez-vous, Diane...

DIANE.

Non, pas avant que vous m'ayez dit votre véritable secret... La vérité, la grande, la profonde vérité... c'est que vous ne m'aimez pas! c'est que vous aimez la reine!

LE ROI.

Mais à quoi vous servirait-il que je vous fisse un pareil aveu, Diane?

DIANE.

Oh! je vais vous le dire : c'est qu'au lieu de me plaindre à vous de ce qui m'arrive, j'en remercierais le ciel; c'est qu'alors je vous dirais : « Oh! sire, comme vous vous trompez! comme vous pouvez être heureux! »

LE ROI.

Mais c'est à elle qu'il faut dire cela, ce n'est pas à moi...

DIANE.

Aussi, l'occasion seule me manque. Si la reine était là, voici ce que je lui dirais : « Oh! ma chère Majesté! vous croyez que le roi ne vous aime pas... »

LE ROI.

Elle croit cela, elle qui me repousse, qui me chasse!...

DIANE.

« Hélas! — lui dirais-je toujours, — que de femmes seraient heureuses d'une pareille indifférence!... Elles comprendraient qu'il suffit d'un regard pour en faire de l'amour, d'un mot pour la changer en adoration! Ce mot, votre dignité vous empêche de le dire? ce regard, vous êtes trop fière pour le laisser tomber sur lui? Eh! mon Dieu! à nous autres femmes, la religion le dit, notre grandeur est dans notre humilité, notre force est dans notre faiblesse. Laissez la dignité à l'époux, la fierté au roi; c'est l'apanage des hommes et des rois d'être dignes et fiers; mais vous, reine, mais vous, femme, contentez-vous d'aimer, d'être douce, patiente, consolatrice; ayez une tristesse pour chacun de ses départs, un sourire pour chacun de ses retours; enfin, soyez femme d'abord, reine ensuite... et vous verrez que vous serez heureuse!... » Si elle était là, sire, voilà ce que je lui dirais.

LE ROI.

Diane, vous êtes un ange!

DIANE.

C'est donc vrai, bien vrai, ce que je dis?...

LE ROI.

Diane, il y a dix minutes que je mettais mon amour entre

vos mains... Diane, j'y laisse plus que mon amour, j'y laisse mon bonheur! Oh! Diane! Diane!... si la reine vous avait entendue!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X

DIANE, LA REINE, puis LA MARÉCHALE.

DIANE.

Eh bien, madame?...

LA REINE.

Oh! dans mes bras, sur mon cœur!... Viens! viens!

DIANE.

Oh! ma bien-aimée reine!

LA MARÉCHALE, à part.

Diane! dans les bras de Sa Majesté!... (Haut et s'avançant.) Pardon, madame, la surprise... la joie... Je venais dire à la reine qu'on l'attend, qu'il est plus de onze heures... et...

LA REINE.

Faites ouvrir, madame la maréchale! (Prenant Diane par la main, et entrant avec elle dans le boudoir.) Messieurs, mademoiselle de Ruffé est présentée.

(Les portes se referment sur elle et sur la Maréchale.)

SCÈNE XI

RICHELIEU, seul, sortant de sa cachette.

Ouf! je suis en nage!... Bonté du ciel! qu'est-ce qui nous tombe là?... Il était amoureux de sa femme!... Voilà de ces choses de l'autre monde, auxquelles on ne s'attend pas dans celui-ci, et qui prouvent que l'on ne doit s'étonner de rien. Pour moi, on viendrait me dire maintenant que le roi de Maroc épouse mademoiselle de Charolais, que Deveau est un aigle, que Mailly est un saint, que M. de Fleury est un grand homme, et que l'on m'a fait Turc sans que je m'en doutasse, je n'en éprouverais pas la moindre surprise. Je suis préparé à tout.

SCÈNE XII

RICHELIEU, BACHELIER.

BACHELIER.

Le roi fait dire à M. le duc qu'il est inutile de l'attendre.

RICHELIEU.

Parbleu ! je le savais de reste !

BACHELIER, radieux.

M. le duc sait donc que tout marche à ravir?

RICHELIEU.

Vous trouvez?...

BACHELIER.

L'entretien avec mademoiselle de Ruffé a eu un excellent résultat.

RICHELIEU.

Vrai?

BACHELIER.

Sa Majesté était très-émue en rentrant.

RICHELIEU.

Ce bon Bachelier !

BACHELIER.

Il est évident qu'il aimait en secret, et que l'objet de cet amour était mademoiselle de Ruffé. Comme M. le duc a deviné cela tout de suite ! quelle habileté ! quelle justesse dans le coup d'œil ! Si M. le duc fait preuve, à la guerre, de la même perspicacité qu'en amour, jamais les armées du roi n'auront été commandées par un si grand général.

RICHELIEU.

Merci, Bachelier, merci !... ce que vous me dites là me fait bien du plaisir. Avez-vous des commissions pour l'Allemagne, mon ami?

BACHELIER.

Moi?...

RICHELIEU.

Je pars demain matin.

BACHELIER.

Vous, monsieur le duc?...

RICHELIEU.

Je pars ce soir, je pars dans une heure.

BACHELIER.

Vous partez?

RICHELIEU.

A l'instant! ou, si vous me retenez, si vous ne voulez pas que je vous étrangle, vous allez m'expliquer comment il se fait que, le roi aimant la reine, la reine aimant le roi, tout cela s'arrangeant le mieux du monde, et constituant un petit ménage bien doux, bien modeste, bien gentil, bien bourgeois, et si touchant, que vous m'en voyez encore attendri jusqu'aux larmes, Bachelier, vous allez m'expliquer pourquoi roi et reine, et mari et femme ne savourent pas tout à leur aise leur mutuelle tendresse, et qui diable s'oppose à ce qu'ils s'en entretiennent toute la journée... hein?...

BACHELIER.

Mais je ne comprends point...

RICHELIEU.

Ce n'est pas vous qui vous y opposez, n'est-ce pas? ce n'est pas moi non plus qui m'y oppose... Alors, qui est-ce? où est l'obstacle? Voilà ce que je vous demande.

BACHELIER.

L'obstacle?...

RICHELIEU.

Oui!

BACHELIER.

Mais il n'y en a pas, d'obstacle.

RICHELIEU.

Mais je vous dis qu'il y en a un, moi!... Regardez, Bachelier; regardez à droite, regardez à gauche, regardez devant, regardez derrière vous! car enfin, il y a un corridor qui va du roi chez la reine... Le corridor, il est là...

BACHELIER.

Oui; mais, onze heures du soir venues, il se ferme!

RICHELIEU.

Comment! il se ferme?...

BACHELIER.

Au verrou, même!

RICHELIEU.

Hein?

BACHELIER.

Je dis : au verrou...

RICHELIEU.

Tu dis : au verrou? Répète, Bachelier! répète, mon ami! Au verrou?

BACHELIER.

Sans doute, au verrou.

RICHELIEU.

Et moi qui lui demande depuis une heure où est l'obstacle!... Bachelier, mon ami, il faut que je vous embrasse.

BACHELIER.

Monsieur le duc!

RICHELIEU.

Vous auriez pu me dire cela hier; vous auriez pu me dire cela ce matin, vous auriez même pu, à cette heure, ne pas me le faire attendre si longtemps; mais mieux vaut tard que jamais... Bachelier, nous sommes sauvés!

BACHELIER.

Sauvés?

RICHELIEU.

Oui; courez chez le roi.

BACHELIER.

Plaît-il?...

RICHELIEU.

Dites-lui que la reine désire lui parler.

BACHELIER.

La reine?...

RICHELIEU.

Qu'elle l'attend. Courez!...

BACHELIER.

La reine attend le roi?

RICHELIEU.

Impatiemment, Bachelier! Mais courez, courez donc!

SCENE XIII

RICHELIEU, seul.

Il y a un verrou!... Ah! monsieur de Fleury, je comprends... Vous avez un roi jeune, passionné, et vous vous êtes dit, en voyant une reine jeune et belle : « Mon règne est fini, et voilà celle qui va gouverner à ma place. » Alors, comme cette reine est pleine de scrupules, vous lui avez fait cadeau d'un verrou. De sorte que le roi est toujours le roi, mais que la reine n'est pas encore la reine. (Onze heures sonnent. Silence!

SCÈNE XIV

RICHELIEU, LA REINE.

LA REINE, venant du boudoir et parlant à madame de Boufflers, qui n'entre pas.

Non, ma chère maréchale, c'est inutile; il est onze heures. Maintenant, M. de Ruffé doit être libre, et, demain, je vous attends à mon lever avec lui, M. d'Aspremont et Diane. (La porte du boudoir se ferme.) Ah! que l'on aime à se sentir soulagé d'un soupçon!... que cela fait de bien, de retrouver une amie que l'on croyait perdue, et comme on respire à l'aise!... (Richelieu s'avance et salue respectueusement.) M. de Richelieu!...

RICHELIEU.

Je ne demande pas à Votre Majesté si elle est contente de sa soirée. Elle a fait des heureux puisqu'elle est heureuse.

LA REINE.

M. de Richelieu chez moi! et à cette heure!...

RICHELIEU.

J'y viens de la part du roi, madame; du roi que je quitte et qui m'a autorisé à vous apporter tous ses compliments.

LA REINE.

Tous ses compliments! Et comment se fait-il que le roi ne soit pas venu lui-même?

RICHELIEU.

Mais parce qu'il a dit... moi, je commence par vous affir-

mer que je n'ai pas voulu le croire!... parce qu'il a dit que plusieurs fois il était venu, et avait trouvé... Comment appelle-t-il donc cela?... Et avait trouvé le... le... verrou poussé.

LA REINE, embarrassée.

Le verrou?...

RICHELIEU.

Oui. Alors, c'est bien le verrou, n'est-ce pas? Il paraît que c'est un nouvel instrument qui a été inventé pendant que j'étais en Allemagne... Je n'ai pas voulu croire le roi; je lui ai dit : « Oh! sire, un verrou pour Votre Majesté! » Alors, le roi m'a répondu : « C'est comme je vous le dis, mon cher duc, et, si vous en doutez, allez-y voir vous-même. »

LA REINE.

Monsieur!

RICHELIEU.

Alors, je suis venu, me regardant comme suffisamment autorisé; mais je proteste à Votre Majesté que, malgré l'affirmation du roi, mon doute subsiste; et, à moins que je ne voie par moi-même le verrou en question...

LA REINE.

Mais que faites-vous donc, monsieur?

RICHELIEU, allant à la porte de la chambre à coucher.

Ah! par ma foi, oui!... Ah! voilà donc ce qu'on appelle un verrou? C'est un instrument fort ingénieux, mais après dix ans de mariage... (Le dévissant avec la pointe de son épée, qu'il casse.) Un véritable verrou! fort coquet, fort élégant, mais qui n'en est pas moins un verrou. (L'apportant sur sa main.) Par ma foi, le voilà, et...

LA REINE.

Comment, le voilà?

RICHELIEU.

En personne! Il m'est resté dans la main; je le porterai demain au roi pour fermer la grande porte de la Bastille.

(Le Duc salue respectueusement et sort.)

LA REINE, s'assoyant dans un fauteuil.

Ah! Louis! Louis! si vous saviez comme je vous aime!... (On entend gratter à la porte du corridor du Roi. La porte s'entr'ouvre doucement. La Reine se lève.) Le roi!...

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE ROI.

RICHELIEU, de la porte du fond, dont il tient les battants.

Que Votre Majesté dise encore que je suis son ennemi !

(Le Duc ferme la porte du fond. Au même instant, le Roi paraît à gauche.)

LE ROI.

Marie !...

LA REINE.

Mon roi !... mon maître !...

(Elle lui ouvre ses bras.)

FIN DU VERROU DE LA REINE

L'INVITATION
A LA VALSE

COMÉDIE EN UN ACTE

Gymnase-Dramatique. — 3 août 1857.

DISTRIBUTION

MAURICE, capitaine de spahis	MM.	DUPUIS.
DE SOR, avocat		LANDROL.
PIERRE		NUMA fils.
JEAN		BORDIER.
UN ACCORDEUR		ANTONIN.
UN HORLOGER		LOUIS.
MADAME D'IVRY	Mlles	DELPHINE MARQUET.
MATHILDE		DELAPORTE.
ROSE		CONSTANCE.

Un boudoir élégant chez madame d'Ivry. A gauche, un piano; à droite, une cheminée; au fond, une porte; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, JEAN, L'ACCORDEUR, puis ROSE.

Au lever du rideau, tout le monde paraît extrêmement affairé. Jean est monté sur une chaise et met des bougies dans un lustre; Pierre garnit les candélabres de la cheminée; un Accordeur est au piano.

PIERRE, appelant.

Mademoiselle Rose! mademoiselle Rose!

ROSE, entrant.

Qu'y a-t-il, monsieur Pierre?...

PIERRE.

Sauf votre respect, il manque trois bougies pour le lustre, deux bougies pour les candélabres.

ROSE.

Les voilà, monsieur Pierre; mais n'en demandez plus, il n'y en a plus.

L'ACCORDEUR, faisant résonner le piano.

Dzing!...

SCÈNE II

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, entrant vivement.

Eh bien, Rose, les fleurs, les fleurs!...

ROSE.

Pardon, mademoiselle, je ne savais pas s'il fallait les couper dans le jardin ou les aller prendre dans la serre. Que mademoiselle donne ses ordres.

MATHILDE.

Non, j'y vais moi-même. (Appelant.) Pierre! Pierre!

PIERRE, qui était sorti, rentrant.

Mademoiselle appelle?

MATHILDE.

Oui.

PIERRE.

Sauf votre respect, mademoiselle, j'étais allé...

MATHILDE.

Très-bien, Pierre, très-bien. Si M. de Sor vient, prévenez ma sœur.

PIERRE.

Comme d'habitude,

MATHILDE, riant.

Plus encore que d'habitude. (Elle va à l'Accordeur, lui met la main sur l'épaule. L'Accordeur se lève, répond au sourire de Mathilde par un salut respectueux, et se rassied en faisant résonner sa corde.)

L'ACCORDEUR.

Dzing!...

(Mathilde sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, hors MATHILDE.

On sonne.

JEAN.

Bon! voilà que l'on sonne.

ROSE.

Allez ouvrir, Pierre. (Pierre sort.) C'est sans doute M. de Sor.

JEAN.

C'est son heure, en effet, sept heures; il sonne toujours en même temps que la pendule.

ROSE.

Seulement, la pendule se dérange; lui jamais.

JEAN.

C'est ce qui vous trompe : autrefois, il n'arrivait qu'à huit heures; maintenant, il arrive à sept.

ROSE.

Eh bien, depuis un an, il a avancé d'une heure, voilà tout. Pour un amoureux, c'est bien raisonnable.

L'ACCORDEUR.

Dzing!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, PIERRE, introduisant DE SOR.

PIERRE.

Entrez, monsieur! madame est...

DE SOR.

A sa toilette, je le sais.

PIERRE.

Madame ne sera visible qu'à...

DE SOR.

Huit heures, je le sais encore.

PIERRE.

Madame m'a dit de prier monsieur...

DE SOR.

De l'attendre, je sais cela toujours. Voilà cinq ans, mon cher ami, que vous me faites les mêmes observations, et que je vous fais les mêmes réponses.

PIERRE.

Oui; mais, sauf votre respect, ce que monsieur ne sait pas, c'est qu'aujourd'hui madame a dit de la prévenir dès que monsieur serait arrivé.

DE SOR.

Ah! bah!

PIERRE.

C'est comme j'ai l'honneur de le dire à monsieur.

L'ACCORDEUR.

Dzing!

(Pierre sort. Rose et Jean sont déjà sortis. De Sor et l'Accordeur se trouvent seuls.)

SCÈNE V

DE SOR, L'ACCORDEUR.

DE SOR.

Que diable se passe-t-il donc ici? Il faut qu'il y ait quelque révolution céans! Des bougies dans tous les candélabres, des vases préparés pour les fleurs, un air de fête sur tous les visages, madame d'Ivry qui donne l'ordre de la prévenir quand j'arriverai...

L'ACCORDEUR.

Dzing!...

DE SOR.

Et le piano que l'on accorde! Le seul piano inoffensif que j'aie jamais connu, et dont le silence me faisait chérir cette maison. Depuis cinq ans que j'y viens, c'est la première fois que je le vois ouvert et que je l'entends parler. Il était si commode, quand il était fermé, pour y poser les chapeaux et y accoter les cannes!

L'ACCORDEUR, tout à sa besogne.

Dzing!...

DE SOR.

Mettons-nous au courant des événements qui ont pu se passer ici depuis hier au soir. (S'approchant de l'Accordeur.) Monsieur! (L'Accordeur ne répond pas.) Monsieur...

L'ACCORDEUR.

Dzing!...

DE SOR.

Il paraît que le brave homme est absorbé dans sa mélodie... (Plus haut.) Monsieur!... (Même silence; il lui touche l'épaule. L'Accordeur se lève, salue et se remet à son instrument.) Monsieur!... (L'Accordeur lui fait signe qu'il est sourd.) Ah! il est sourd! Bonne précaution pour l'état qu'il exerce!... Je savais bien que tout aveugle est musicien de naissance; mais j'ignorais que les sourds jouissent du même privilége. Il est vrai que Beethoven était sourd; mais il était compositeur et non accordeur. Il s'agit simplement de parler un peu plus haut, voilà tout.

L'ACCORDEUR.

Dzing!...

DE SOR, très-haut.

Monsieur, que vous a donc fait ce malheureux instrument pour le tourmenter ainsi?... (L'Accordeur fait signe qu'il entend.) Ah!, ah! vous m'entendez.... Eh bien, répondez-moi, alors. (L'Accordeur fait signe qu'il est muet.) Muet?... Ah! ah! vous cumulez, à ce qu'il paraît. Eh bien, voilà un homme que l'on peut introduire sans crainte dans le sein des familles.

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN HORLOGER.

L'HORLOGER, à de Sor, tout en allant droit à la pendule.

Vous m'excusez, n'est-ce pas, monsieur?

DE SOR.

Volontiers; mais de quoi?...

L'HORLOGER.

Je suis l'horloger de la maison.

DE SOR.

Et vous venez?...

L'HORLOGER.

Régler la pendule, s'il vous plaît, monsieur.

DE SOR.

Certainement que cela me plaît; je suis de l'avis de Charles-Quint : j'aime les pendules bien réglées. (Tirant sa montre.) Mais il me semble que celle-ci va à la minute.

L'HORLOGER.

Parce que la montre de monsieur est sans doute réglée sur la Bourse ou sur le Palais...

DE SOR.

Sur le Palais, je suis avocat.

L'ACCORDEUR.

Dzing !...

L'HORLOGER.

Madame d'Ivry désire que sa pendule soit réglée sur le chemin de fer... et vous savez, monsieur, que les chemins de fer avancent toujours de sept à huit minutes.

DE SOR.

Et sur quel chemin de fer, monsieur, s'il vous plait?

L'HORLOGER.

Sur celui de Lyon.

DE SOR.

Quelle singulière idée!

L'ACCORDEUR.

Dzing!...

(Pause pendant laquelle l'Horloger, obligé de faire faire le tour du cadran à l'aiguille de la pendule, fait sonner les heures, tandis que l'Accordeur fait résonner ses cordes.

DE SOR.

Ah! par ma foi ! je ne croyais pas être venu ici pour assister à un concert. (L'Accordeur, qui a fini, se lève, salue M. de Sor et s'en va.) Monsieur, votre très-humble... (L'Horloger, qui a fini, salue M. de Sor et s'en va.) Monsieur, votre serviteur...

(Pendant qu'ils sortent et que de Sor les regarde s'éloigner, Mathilde entre.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, sans voir M. de Sor. Elle a des fleurs dans les mains. Rose!... Rose!...

DE SOR.

Oh! chère Mathilde!...

MATHILDE.

M. de Sor!

DE SOR.

Eh bien, oui, M. de Sor. Je commence à m'effrayer, savez-

vous? Me serais-je trompé de porte, par hasard, et serais-je chez une fausse madame d'Ivry ?

MATHILDE.

Non, rassurez-vous, vous êtes chez la vraie.

DE SOR.

Alors, chère enfant, faites-moi la grâce de me dire ce qui se passe ici.

ROSE, entrant.

Mademoiselle m'a appelée?

MATHILDE, à de Sor.

Attendez. (A Rose.) Disposez ces fleurs. (A elle-même.) Ce qui se passe ici, pauvre garçon ! j'aimerais cependant autant qu'il l'apprît par une autre que moi, d'autant plus qu'il me semble que cela regarde ma sœur.

DE SOR.

Eh bien, j'attends.

MATHILDE, qui vient de trouver ce qu'elle doit répondre.

Ah ! vous me demandez ce qui se passe ici?

DE SOR.

Oui, si toutefois ce n'est pas une indiscrétion.

MATHILDE.

Aucunement... Vous ne savez donc pas?...

DE SOR.

Pas le moins du monde, jusqu'à présent, du moins.

MATHILDE.

C'est demain sa fête.

DE SOR.

A qui ?

MATHILDE.

Mais à ma sœur.

DE SOR.

Pardon, pardon... mais votre sœur s'appelle, de son nom de baptême, Antonine. Or, sauf votre respect, comme dit Pierre... Antonine, venant d'Antoine, et la Saint-Antoine étant le 13 juin...

MATHILDE.

C'est vrai; mais ma sœur s'appelle Antonine-Edmée, et, sauf votre respect, de même qu'Antonine vient d'Antoine, ce qui est discutable, car enfin, cela pourrait venir d'Antonin, Edmée vient incontestablement d'Edmond, et, la Saint-Edmond étant demain...

DE SOR.

Et c'est madame d'Ivry qui a fait ce changement?

MATHILDE.

Elle-même.

DE SOR.

Mais saint Antoine va être furieux!

MATHILDE.

Vous tenez à saint Antoine?

DE SOR.

Que voulez-vous! je ne puis pas admettre que madame d'Ivry porte le nom d'un païen, fût-ce celui d'Antonin le Pieux.

MATHILDE.

Chut!... voici ma sœur; ne lui dites rien : c'est une surprise que nous lui faisons.

DE SOR.

Ah! ah! la surprise pourrait être un peu plus secrète. Mais n'importe, je me tairai.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME D'IVRY.

MADAME D'IVRY, tendant à de Sor une main que celui-ci baise respectueusement.

Bonjour, cher maître!

DE SOR.

Madame...

MADAME D'IVRY.

Vous permettez que je dise un mot à Mathilde, n'est-ce pas?...

DE SOR.

Comment donc!

(Madame d'Ivry va à Mathilde et lui parle tout bas. Mathilde répond tout bas aussi. De Sor les regarde.)

MADAME D'IVRY, haut.

Vraiment?

MATHILDE, de même.

Oui.

MADAME D'IVRY.

Mais, alors...

(Elle parle bas à Mathilde.)

MATHILDE, haut.

A l'instant même.

MADAME D'IVRY, de même.

Et moi qui...

(Elle parle bas.)

MATHILDE, haut.

En ce cas, il n'y a pas une minute à perdre.

MADAME D'IVRY, de même.

Je crois bien !

MATHILDE, de même.

Alors, je cours...

(Elle sort par la porte à droite.)

MADAME D'IVRY.

Et moi, de mon côté... (A de Sor.) Vous m'excusez, n'est-ce pas?

(Elle sort par la porte du fond. Les deux sorties doivent être vives.)

SCÈNE IX

DE SOR, seul.

Certainement que j'excuse, puisque je ne puis faire autrement. J'avoue cependant que je voudrais bien avoir la clef de tout ce remue-ménage... Peut-être serait-il discret à moi de me retirer... Mais, dans la situation, ce serait refuser le combat. Attendons, et munissons-nous d'une arme quelconque. (Il prend un journal.) Les *Petites Affiches*. On ne m'accusera pas d'avoir choisi une arme offensive.

SCÈNE X

DE SOR, MADAME D'IVRY.

MADAME D'IVRY.

Vous lisiez?

DE SOR.

C'est-à-dire que j'étais absorbé dans ma lecture, comme vous voyez.

MADAME D'IVRY.

Et que lisiez-vous?

DE SOR.

Les *Petites Affiches*.

MADAME D'IVRY.

Connaissez-vous une jolie maison de campagne à louer?

DE SOR.

Je ne connais qu'une chaumière.

MADAME D'IVRY.

Et un cœur.

DE SOR.

Seulement, le cœur n'est point à louer : il est à prendre.

MADAME D'IVRY.

Depuis combien de temps?

DE SOR.

Depuis cinq ans... Hélas!

MADAME D'IVRY, pensive.

Cinq ans!... il y a déjà cinq ans?

DE SOR.

Cela vous paraît court, à vous.

MADAME D'IVRY.

Non... Mais savez-vous que cela me vieillit fort? (Elle soupire.) Il y a cinq ans!...

DE SOR.

Eh bien?

MADAME D'IVRY.

J'étais jeune.

DE SOR.

Croyez-moi si vous voulez, mais vous êtes bien plus jeune aujourd'hui.

MADAME D'IVRY.

Combien vous faut-il pour ce compliment-là?

DE SOR.

Oh! ne vous mettez pas à me payer mes compliments, je vous ruinerais...

MADAME D'IVRY.

Et votre peu de succès, depuis cinq ans, ne vous décourage pas?

DE SOR.

Chère amie, je suis comme les joueurs qui, immédiatement après le plaisir de gagner, mettent celui de perdre.

MADAME D'IVRY.

Savez-vous que vous pouver perdre pendant cinq ans encore ?...

DE SOR.

Mon amour est assez grand pour en courir la chance.

MADAME D'IVRY.

Mais, dix ans! c'est la durée du siége de Troie!

DE SOR.

Prenez garde! vous allez me donner de l'espoir... La dixième année, Troie s'est rendue... Prenons date, et dites-moi le quantième du mois.

MADAME D'IVRY.

Le quantième du mois?... Est-ce que je sais cela, moi? C'est comme si je vous demandais d'où vient le vent...

DE SOR.

Je vous dirais qu'il vient du sud-est... de l'Italie, de Florence... de Florence, où je vous ai vue pour la première fois; c'était le 15 mai 1842.

MADAME D'IVRY.

Et nous sommes aujourd'hui... ?

DE SOR.

Le 29 novembre 1847.

MADAME D'IVRY.

Quelle mémoire!

DE SOR.

Il faut bien que j'en aie pour nous deux.

MADAME D'IVRY.

Allons, je vois qu'il est miséricordieux de vous ôter tout espoir...

DE SOR.

Je vous préviens que vous aurez beau faire, vous n'y parviendrez pas.

MADAME D'IVRY.

Quel esprit entêté!...

DE SOR.

Ce n'est point l'esprit que j'ai en tête, c'est le cœur.

MADAME D'IVRY.

Cependant, mon pauvre ami, si je vous dis...

DE SOR.

Oh! dites ce que vous voudrez.

MADAME D'IVRY.

Si je vous dis que Maurice...

DE SOR.

Ah ! bon !... nous allons parler du capitaine ; car je crois qu'il est capitaine, ce monsieur?

MADAME D'IVRY.

De la dernière promotion... Je vous ai envoyé *le Moniteur*...

DE SOR.

Et j'ai été on ne peut plus sensible à l'attention... Maudit capitaine !...

MADAME D'IVRY.

Comment, maudit capitaine ?

DE SOR.

Sans doute, puisque c'est officiel, je n'hésite plus à lui donner son titre... Je répète donc : maudit capitaine !

MADAME D'IVRY.

Que vous a-t-il fait? Voyons...

DE SOR.

Comment, ce qu'il m'a fait? Il m'a pris votre cœur !

MADAME D'IVRY.

Il ne vous a rien pris du tout, puisque je l'aime depuis sept ans, tandis que vous...

DE SOR.

Oh ! achevez !

MADAME D'IVRY.

Tandis que vous, il n'y a que cinq ans que je ne vous aime pas... Vous n'avez donc aucune raison de le haïr.

DE SOR.

Je hais naturellement les gens de guerre.

MADAME D'IVRY.

Jalousie de métier.

DE SOR.

Oh ! par exemple ! moi, avocat... c'est-à-dire homme de paix par excellence...

MADAME D'IVRY.

Vous homme de paix?... vous qui ne cherchez qu'à faire guerroyer les familles?

DE SOR.

Que voulez-vous ! il faut bien que tout le monde vive

MADAME D'IVRY.

Alors, laissez vivre mon capitaine.

DE SOR.

Non.

MADAME D'IVRY.

Pourquoi?

DE SOR.

Parce qu'il est indigne de vivre.

MADAME D'IVRY.

Attendu?...

DE SOR.

Attendu que, depuis cinq ans, il me fait mourir.

MADAME D'IVRY.

A petit feu?

DE SOR.

A petit feu ou à grand feu; qu'importe le genre de mort, du moment que l'on meurt!

MADAME D'IVRY.

Convenez que, pour un homme qui meurt depuis cinq ans, vous avez assez bonne mine.

DE SOR.

C'est mon ombre qui a cette mine-là, ce n'est pas moi.

MADAME D'IVRY.

Comment, ce n'est pas vous?

DE SOR.

Non, je n'y suis pour rien.

MADAME D'IVRY.

Eh bien, je consens à vous croire et vous permets de mourir ainsi pour moi aussi longtemps que vous voudrez, à la condition que vous me laisserez vivre pour lui.

DE SOR.

Jamais!

MADAME D'IVRY.

Comment, jamais? Il faudra pourtant vous y accoutumer.

DE SOR.

Donnez-moi du temps, au moins.

MADAME D'IVRY.

Jusqu'ici, j'ai été de bonne composition, vous l'avouerez.

DE SOR.

Je crois bien! vous êtes le débiteur et je suis le créancier... Du temps, je le répète... Je veux du temps.

MADAME D'IVRY.

Impossible!

DE SOR.

Voyons, expliquez-vous.

MADAME D'IVRY.

Je n'ose.

DE SOR.

Antonine, vous m'effrayez!

MADAME D'IVRY.

Du courage!

DE SOR.

Il est arrivé?

MADAME D'IVRY.

Non; mais, si je vous disais qu'il arrive demain, que répondriez-vous?

DE SOR.

Rien. Seulement, je profiterais de la nuit.

MADAME D'IVRY.

Pour quoi faire?

DE SOR.

Pour mourir de douleur.

MADAME D'IVRY.

Alors, à partir de demain matin, vous êtes un homme mort.

DE SOR.

Ah! voilà donc pourquoi on mettait des bougies dans les candélabres! voilà donc pourquoi on mettait des fleurs dans les potiches! voilà donc pourquoi on mettait la pendule à l'heure du chemin de fer de Lyon! voilà donc pourquoi on mettait le piano d'acord! Jouerait-il du piano, par hasard, votre capitaine?

MADAME D'IVRY.

Il y est de première force.

DE SOR.

Il ne lui manquait plus que cela! Je le détestais, je l'exècre... Adieu, madame.

MADAME D'IVRY.

Où allez-vous?

DE SOR.

Devant moi, jusqu'à la rivière... Après? Je ne saurais vous le dire.

(Il s'avance vers la porte.)

MADAME D'IVRY.

Paul!

DE SOR, s'arrêtant.

Allons, bon! voilà que vous m'appelez pour la première fois par mon petit nom.

MADAME D'IVRY, souriant.

Mon ami, si vous êtes véritablement déterminé à mourir...

DE SOR.

Je le suis.

MADAME D'IVRY.

En ce cas, l'heure de votre trépas doit vous être indifférente, et vous ne me refuserez pas de passer avec moi vos derniers moments.

DE SOR, se rasseyant.

Oh! Antonine!

MADAME D'IVRY.

Il n'arrive que demain.

DE SOR.

Le matin ou le soir?

MADAME D'IVRY.

Le matin... C'est l'heure à laquelle vous ne venez jamais, que vous importe?

DE SOR fait un mouvement pour se lever.

Non!

MADAME D'IVRY.

Voyons, si vous m'aimez...

DE SOR.

Si je vous aime!

MADAME D'IVRY.

Restez... Un homme qui va entreprendre un voyage de long cours à besoin de toutes ses forces.

DE SOR.

Vous plaisantez, Antonine.

MADAME D'IVRY.

Mais, sans doute, je plaisante.

DE SOR.

Avec ma mort!

MADAME D'IVRY.

Vous savez que je n'en crois pas un mot, de votre mort.

DE SOR.

Eh bien, demain, vous y croirez, Antonine.

MADAME D'IVRY.

Je vous préviens que, si vous me faites un tour pareil, je ne vous revois de ma vie. Voyons, causons raison, mon ami.

DE SOR.

La belle proposition à faire à un homme que l'on rend fou.

MADAME D'IVRY.

Asseyez-vous là...

DE SOR.

Je ne m'assieds pas, je tombe.

MADAME D'IVRY.

Soit. Maintenant, puisque vous avez si bonne mémoire... rappelez-vous le passé.

DE SOR.

Ah ! madame, si vous saviez le latin !

MADAME D'IVRY.

Que me diriez-vous ?

DE SOR.

Je vous dirais : *Infandum, regina...* Vous ne savez peut-être pas le latin ?...

MADAME D'IVRY.

Vous me rappeliez tout à l'heure le jour où vous m'avez vue pour la première fois. Qu'étais-je alors pour vous ?

DE SOR.

Vous étiez, comme aujourd'hui, la plus adorable de toutes les femmes.

MADAME D'IVRY.

Je vous préviens que, si vous me faites encore un compliment, un seul, entendez-vous bien ? je vous envoie à la rivière... Eh bien, lorsque je vous vis pour la première fois, j'étais mariée, n'est-ce pas ?

DE SOR.

Hélas ! oui.

MADAME D'IVRY.

Mon mari, qui m'avait épousée malgré moi, à l'âge de seize ans, avait trouvé plaisant de faire je ne sais quel procès

à mon père pour le remercier d'avoir forcé mon inclination. Vous vous trouvâtes là, juste à point, pour envenimer la querelle et pour enflammer les combattants.

DE SOR.

Que voulez-vous, madame! je vous aimais déjà.

MADAME D'IVRY.

Ces malheureux avocats! ils ont réponse à tout. Vous fîtes la conquête de mon père, et, grâce à vous, au bout de six mois, j'étais séparée de corps et de biens de M. d'Ivry.

DE SOR.

Et vous m'en voulez pour cela?

MADAME D'IVRY.

Au contraire. Je vous en ai une reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec votre vie. Voilà pourquoi je veux que vous la prolongiez de quelques instants encore.

DE SOR.

Oh! Antonine, pouvez-vous me torturer si cruellement!

MADAME D'IVRY.

Bon! voilà que je le torture, à présent!... Mais on ne sait par où vous toucher. Comment! je veux faire défiler devant vous, comme ces riants paysages de l'Arno, au milieu desquels vous m'avez vue pour la première fois, les plus belles fleurs de ma jeunesse; je vous rappelle les premières heures de joie que vous m'avez données, heures dont j'ai gardé le plus reconnaissant souvenir, et vous appelez cela une cruelle torture! Tenez, vous êtes un ingrat, un esprit chagrin, mimourant, maussade; allez-vous-en à la rivière!

DE SOR.

Continuez, Antonine; et ne parlez pas avec une pareille légèreté d'un sujet qui me brise le cœur.

MADAME D'IVRY.

Alors, tenez-vous bien... Sur votre demande, je passe au sérieux. J'ai été élevée, vous le savez, avec mon cousin Maurice. Nous sommes du même âge, à peu près. Il a, je crois, un an ou deux de plus que moi, voilà tout. Dès notre enfance, nous nous aimions, et mon père m'eût laissée devenir sa femme, s'il n'eût trouvé que Maurice était trop jeune pour moi...

DE SOR.

C'était un homme de grand sens que monsieur votre

père. Il faut qu'un mari ait au moins dix ans de plus que sa femme.

MADAME D'IVRY.

C'est justement l'affaire de Maurice.

DE SOR.

Comment! à l'instant même, vous venez de me dire qu'il n'avait qu'un an ou deux de plus que vous.

MADAME D'IVRY.

Lorsqu'il est parti pour l'Algérie... Mais voilà cinq ans qu'il y est, et vous savez que les années de campagne comptent double.

DE SOR.

C'est vous qui avez réponse à tout. Seulement, vos réponses sont mauvaises.

MADAME D'IVRY.

Vous parlez de désespoir : c'était Maurice qu'il fallait voir, lorsqu'il dut renoncer à moi ! Il voulait se tuer.

DE SOR.

Et moi, que voulais-je donc faire tout à l'heure ?

MADAME D'IVRY.

Eh bien, il ne se tua pas, et fit bien, comme vous voyez. Il entra à Saint-Cyr, et, deux ans après, partit pour l'Afrique. Pendant tout le temps que vécut M. d'Ivry, même après notre séparation, vous savez, vous qui ne m'avez pas perdue de vue un seul instant, si j'ai observé les strictes lois de la fidelité conjugale.

DE SOR.

Oh ! vous avez bien écrit de temps en temps à M. Maurice que vous l'aimiez.

MADAME D'IVRY.

Vous me croirez si vous voulez, mon ami, je vous certifie que Maurice n'a jamais reçu d'autre lettre de moi que celle où je lui annonçais la mort de mon mari, et où je lui disais de revenir dans un an. Sans cette lettre, il ne connaîtrait pas même mon écriture.

DE SOR.

Vraiment! et, pendant ces sept années, vous n'avez pas eu de ses nouvelles?

MADAME D'IVRY.

Oh! si je disais cela, je mentirais, et je ne veux pas men-

tir. Mathilde, qu'il appelle sa petite sœur, était en correspondance avec lui, et m'en donnait, de ses nouvelles.

DE SOR.

Voyez-vous, ce petit serpent!

MADAME D'IVRY.

Eh bien, tout cela, que je vous ai dit, ou à peu près, le jour même où vous m'avez parlé de votre amour, je vous le répète aujourd'hui, et j'ajoute que je vous aime autant qu'on peut aimer un homme...

DE SOR.

Que l'on n'aime pas.

MADAME D'IVRY.

Mais que l'on estime à ce point qu'on voudrait trouver l'occasion de se jeter au feu pour lui!...

DE SOR.

Comment faut-il donc être pour être aimé de vous?

MADAME D'IVRY.

Comme est Maurice.

DE SOR.

Et comment est M. Maurice?

MADAME D'IVRY.

Maurice a vingt-quatre ans; il est blond, mince, pâle, doux, poétique. Je me rappelle qu'un jour, il s'était habillé d'une de mes robes, et avait l'air d'un enfant.

DE SOR.

Allons, je vois bien que je ne saurais lutter contre tant d'avantages.

MADAME D'IVRY.

Eh! mon Dieu, ce n'est point cela; mais vous connaissez l'influence des premiers souvenirs. Est-ce ma faute, cher ami, si, dans ce capitaine que vous maudissez, je vois, moi, le frère de mon enfance, le compagnon de ma jeunesse?... Hélas! on ne fait qu'un rêve dans sa vie.

DE SOR.

A qui le dites-vous!

MADAME D'IVRY.

Eh bien, est-ce ma faute, mon ami, si, quand je prononce le nom de Maurice, tout tressaille en moi? est-ce ma faute si le passé déroule devant mes yeux ses images roses? est-ce ma faute si je revois, seule et en imagination, les objets que j'ai vus avec lui en réalité? C'est le petit enclos de Normandie où

nos pères, fils alors, s'arrêtaient au milieu de leurs jeux pour écouter l'écho de nos grandes batailles; c'est le pommier d'avril, dont le vent du sud éparpillait les fleurs étoilées qui retombaient en neige sur nos têtes; c'est le ruisseau traversant la prairie tout bordé d'une frange de myosotis et de pâquerettes, et apprenant à ses rives le murmure dont la source, sa mère, l'avait bercé; c'est le village natal, avec sa cloche sonore, qui nous appelle trois fois dans notre vie, au baptême, au mariage et au tombeau; c'est enfin tout ce que l'on a vu, entendu, respiré, senti, aimé, espéré ensemble. Voilà ce que rappelle un compagnon d'enfance, mon pauvre ami; voilà ce que vous me demandez d'oublier.

DE SOR.

Oui, je comprends que c'est impossible.

MADAME D'IVRY.

Et remarquez qu'en parlant de Maurice, je n'ai fait qu'effleurer ses qualités.

DE SOR.

Merci!

MADAME D'IVRY.

Quand vous le verrez, vous lui rendrez justice.

DE SOR.

C'est possible.

MADAME D'IVRY.

Je dis plus : quand vous le connaîtrez, vous l'aimerez.

DE SOR.

Oh! pour cela, jamais!

MADAME D'IVRY.

Si, car vous aimez les poëtes.

DE SOR.

Moi?

MADAME D'IVRY.

Vous êtes poëte vous-même, sans en avoir l'air.

DE SOR.

Bon! il ne vous manque plus que de me calomnier.

MADAME D'IVRY.

Eh bien, vous verrez en lui un vrai poëte, un véritable héros de roman, un chevalier de ballade, un prince des contes de fées, et, par-dessus tout, un musicien achevé.

DE SOR.

Vraiment!

MADAME D'IVRY.

C'est lui qui m'a initiée aux mystères de la grande musique. Jamais je n'eusse trouvé seule le secret des œuvres de Beethoven, de Mozart, de Weber, d'Haydn : la musique est une langue comme une autre.

DE SOR.

Plus belle qu'une autre; seulement, il y a tant de gens qui l'écorchent.

MADAME D'IVRY.

Tenez, un morceau qui nous était sympathique entre tous, c'était *l'Invitation à la valse,* de Weber... C'était tout un poëme dont chaque note avait pour nous l'harmonie d'une parole d'amour. Maurice arrivait d'habitude à cette heure-ci, j'étais au piano... l'attendant. (Elle se lève et va au piano.) Je laissais errer machinalement mes doigts sur le clavier en pensant à lui; bientôt, après quelque accords, pareils à une volée d'oiseaux, les premières notes s'échappaient de mes doigts... (Elle continue en sourdine.) Quand j'en étais à cette phrase, il arrivait sans bruit.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MAURICE, en officier, apparaît au fond, conduit par PIERRE, qu'il renvoie.

MADAME D'IVRY, continuant.

Il faisait quelques pas derrière moi; je ne le voyais pas, je ne l'entendais pas, mais je le sentais venir. (L'officier s'avance silencieusement.) Quand je frappais cet accord, il était juste à mes côtés... Alors, il approchait son visage de ma tête... Je sentais son souffle frissonner dans mes cheveux, et, avec une voix d'une douceur angélique, il murmurait : « Antonine! chère Antonine! »

MAURICE, qui a suivi les indications de madame d'Ivry, dit, mais avec une voix de basse-taille.

Antonine! chère Antonine!

MADAME D'IVRY, effrayée.

Ah! mon Dieu!

(Elle se recule.)

MAURICE, la retenant dans ses bras.

Antonine!

MADAME D'IVRY, voyant les moustaches et la figure hâlée de Maurice.

Au secours!

MAURICE.

Comment, au secours? Mais c'est moi!

MADAME D'IVRY.

Vous! qui vous?

MAURICE.

Moi, Maurice; vous ne me reconnaissez pas?

MADAME D'IVRY.

Oh! excusez-moi, mon ami! si fait, je vous reconnais; mais vous êtes... tant... vous êtes si...

MAURICE.

Achevez...

MADAME D'IVRY.

Non, rien... Je voulais dire que je ne vous attendais que demain.

MAURICE.

Oui, chère amie, je vous l'avais écrit ainsi, c'est vrai; mais les vents et les flots ont été d'accord avec mon amour. J'ai fait la traversée en cinquante heures; de sorte que j'ai pu prendre le chemin de fer de onze heures du soir, au lieu de celui de sept heures du matin. (Il déboucle son sabre et le pose avec son képy sur un fauteuil.) La! maintenant, laissez-moi vous regarder.

DE SOR, s'avançant.

Pardon, monsieur, mais permettez-moi d'abord de prendre congé de madame; moi parti, vous aurez le loisir de la regarder tout à votre aise...

MAURICE.

Ah! monsieur, c'est à moi de vous demander pardon. J'étais si préoccupé de ma belle cousine, que je ne vous avais pas vu.

DE SOR.

Si vous saviez comme je comprends cela, et comme je vous pardonne!

MADAME D'IVRY, avec une certaine crainte.

Vous vous retirez, mon ami?

DE SOR.

Dame, je le demande à vous-même, que voulez-vous que je fasse là?... Adieu, Antonine. (Bas.) Je vous laisse avec le

héros de roman, avec le chevalier de la ballade, avec le prince des contes de fées.

MADAME D'IVRY, honteuse.

Et... vous reverra-t-on demain?

DE SOR.

Il y a dix minutes, je vous eusse dit *non*.

MADAME D'IVRY.

Et maintenant?

DE SOR.

Je dis *peut-être*. (Fausse sortie.) A propos, si vous avez besoin de moi pour une consultation quelconque, vous savez qu'à quelque heure que ce soit, madame, je suis à votre disposition.

(Il sort.)

SCÈNE XII

MAURICE, MADAME D'IVRY.

MAURICE, regardant s'éloigner M. de Sor.

Quel est donc ce monsieur qui s'éloigne avec un air tout contrarié, chère Antonine?

MADAME D'IVRY.

C'est M. de Sor.

MAURICE.

Qu'est-ce que c'est que cela, M. de Sor?

MADAME D'IVRY.

Vous demandez ce que c'est que M. de Sor?

MAURICE.

Sans doute.

MADAME D'IVRY.

Comment! vous ne connaissez pas un de nos plus célèbres avocats?

MAURICE.

Vous le savez, chère Antonine, nous autres officiers, nous avons peu de sympathie pour ces messieurs.

MADAME D'IVRY.

Allons, il paraît que c'est réciproque. Eh bien, pour vous faire, en faveur de celui-là du moins, renoncer à vos préjugés, je n'aurai qu'un mot à dire.

MAURICE.

Dites.

MADAME D'IVRY.

C'est le conseil qui m'a dirigée dans mon procès en séparation avec M. d'Ivry.

MAURICE.

Oh! le digne homme!

MADAME D'IVRY.

Est-ce tout ce que vous aviez de questions à me faire?

MAURICE.

Mais oui.

MADAME D'IVRY.

Alors, maintenant que votre curiosité est satisfaite, j'espère que vous allez me demander des nouvelles de ma santé.

MAURICE.

Chère cousine, votre santé, mais elle me paraît florissante.

MADAME D'IVRY.

C'est bien heureux!

MAURICE.

Savez-vous que vous êtes belle à ravir?

MADAME D'IVRY.

Oh! ne me dites pas cela; vous auriez l'air d'être l'écho de M. de Sor.

MAURICE.

Comment! M. de Sor vous dit que vous êtes belle?

MADAME D'IVRY.

Connaissez-vous un article du Code qui le lui défende?

MAURICE.

Mais je le lui défendrai, moi.

MADAME D'IVRY.

Oh! voyez-vous M. l'officier, avec son grand sabre!

MAURICE.

Je veux bien que tout le monde vous trouve belle, chère Antonine; mais je ne veux pas qu'on vous le dise.

MADAME D'IVRY.

Vous ne voulez pas?

MAURICE.

Non.

MADAME D'IVRY.

Il y a cependant quelqu'un qui me le dira malgré vous.

MAURICE.

Qui cela?

MADAME D'IVRY.

Mon miroir.

MAURICE.

Seriez-vous coquette, Antonine?

MADAME D'IVRY.

Non. Seulement, je crois que je l'ai toujours été un peu...

MAURICE.

Hum! c'est drôle.

MADAME D'IVRY.

Quoi?

MAURICE.

Rien. (Après une pause.) Savez-vous que je ne vous ai pas encore embrassée?

MADAME D'IVRY.

Vous vous en apercevez? Vous êtes bien bon, monsieur l'officier.

MAURICE, l'embrassant.

Chère Antonine!

MADAME D'IVRY.

Cher Maurice!

MAURICE.

Avouez que je suis arrivé au bon moment.

MADAME D'IVRY.

Vous l'avez entendu, je parlais de vous.

MAURICE.

Vous m'aimez donc toujours?

MADAME D'IVRY.

Oh! l'aimable question!

MAURICE.

Vous savez qu'il y a des questions que l'on ne fait que pour le plaisir d'entendre la réponse.

MADAME D'IVRY.

A la bonne heure! voilà qui est galant.

MAURICE.

Ah çà! mais vous croyez donc que l'on devient tout à fait sauvage là-bas?

MADAME D'IVRY.

Oh! tout à fait, non!

MAURICE.

Mais un peu.

MADAME D'IVRY.

C'est ce dont nous jugerons.

MAURICE.

Ce n'est point jugé déjà?

MADAME D'IVRY.

Non... Vous n'êtes encore que prévenu.

MAURICE.

Que faudra-t-il faire, chère cousine, pour reconquérir mon brevet d'homme civilisé?

MADAME D'IVRY.

Il faudra, d'abord et avant tout, raccourcir un peu cette barbe-là.

MAURICE.

Bon! moi qui en étais si fier! Savez-vous que j'ai la plus belle moustache de l'escadron?

MADAME D'IVRY.

Non, je ne le savais pas.

MAURICE.

Antonine, je crois que vous vous moquez un peu de moi.

MADAME D'IVRY.

Oh! par exemple!

(Elle le regarde et rit.)

MAURICE.

Eh bien, quoi?

MADAME D'IVRY.

Sans être trop curieuse, Maurice...

MAURICE.

Oh! dites.

MADAME D'IVRY.

Qu'avez-vous fait de cette charmante voix de ténor que je vous ai connue?

MAURICE.

Ah! chère cousine, ne me demandez pas de ses nouvelles.

MADAME D'IVRY.

Bon! et la raison?

MAURICE.

Parce que, au fur et à mesure que j'ai monté en grade, il m'a fallu la troquer, d'abord contre une voix de baryton, et

ensuite contre une voix de basse. Hélas ! je suis passé de Mario à Tamburini et de Tamburini...

MADAME D'IVRY.

A Lablache ! et pourquoi cela ?

MAURICE.

Le moyen de crier : « Escadron, quatre par quatre, en avant ! » avec une voix de ténor !

MADAME D'IVRY.

Je comprends ; eh bien, au lieu de chanter *la Somnambule*, nous chanterons *Don Pasquale*.

MAURICE.

Hélas ! chère Antonine, je ne chante plus.

MADAME D'IVRY.

Vous ne chantez plus ?

MAURICE.

Mais, pour chanter, il faut s'accompagner d'un instrument quelconque... et comment prendre un piano en croupe, dans une campagne de Kabylie ou de l'Atlas !

MADAME D'IVRY.

Vous avez toujours raison... Vous ne voulez pas essayer le nôtre ? On vient justement de le mettre d'accord.

MAURICE, lui prenant la main.

Chère Antonine !

MADAME D'IVRY.

Eh bien ?

MAURICE.

L'offre est tentante ; mais...

MADAME D'IVRY.

Mais ?

MAURICE.

C'est que je ne sais comment vous dire...

MADAME D'IVRY.

Quoi ?

MAURICE.

Ce que j'ai à vous dire, parbleu !

MADAME D'IVRY.

Bah !

MAURICE.

Ma foi, tant pis, je me risque, dût la chose achever de me déconsidérer dans votre esprit.

MADAME D'IVRY.

Ah! mon Dieu, vous me faites trembler.

MAURICE.

Dans mon empressement à vous revoir...

MADAME D'IVRY.

Cela ne commence déjà pas si mal.

MAURICE.

Je n'ai pris que le temps de poser mon bagage à l'hôtel.

MADAME D'IVRY.

C'est très-bien, cela.

MAURICE.

Et je suis venu directement ici.

MADAME D'IVRY.

Tout cela n'est point si pénible à avouer, ce me semble.

MAURICE.

Oui, mais le reste!

MADAME D'IVRY.

Faites un effort.

MAURICE.

Eh bien, Antonine...

MADAME D'IVRY.

Eh bien, Maurice?

MAURICE.

Eh bien, littéralement, je meurs de faim.

MADAME D'IVRY.

Ah! par exemple! je ne m'attendais pas au dénoûment.

(Elle rit.)

MAURICE.

Vous trouvez cela risible, vous... vous, que j'ai vue pleurer sur les malheurs d'Ugolin? Eh bien, je vous déclare que la faim de ce digne citoyen de Florence n'était qu'un commencement d'appétit, comparée à la mienne.

MADAME D'IVRY.

En vérité, vous me faites peur.

MAURICE.

Je m'en suis déjà aperçu.

MADAME D'IVRY.

C'était un pressentiment. (Maurice veut lui prendre la main.) Non pas; vous ne m'approcherez que quand vous serez rassasié.

MAURICE.

Vous me quittez, Antonine?

MADAME D'IVRY.

Je vais donner des ordres pour que l'on vous serve, monsieur l'ogre.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII

MAURICE, seul.

Allons, j'ai eu beau prendre toute sorte de précautions, je n'ai pas manqué mon effet... A mon départ de France, les femmes mangeaient déjà très-peu... auraient-elles, en mon absence, pris l'habitude de ne plus manger du tout? C'est étrange! d'après sa correspondance, je ne me figurais pas le moins du monde Antonine telle qu'elle est. Comme sept ans changent une femme, mon Dieu!

SCÈNE XIV

MAURICE, MATHILDE.

MATHILDE, entr'ouvrant la porte.

Peut-on entrer?

MAURICE, se retournant et voyant Mathilde.

Certainement que l'on peut entrer.

MATHILDE.

Bonjour, Maurice!

MAURICE.

Oh! la jolie enfant! Qui cela peut-il être?

MATHILDE.

Comment! vous ne me reconnaissez pas? Votre sœur!

MAURICE.

Mathilde?

MATHILDE.

Oui, Mathilde.

MAURICE.

Comment! que j'ai laissée grande comme cela?

MATHILDE.

Je le crois bien! j'avais douze ans, quand vous êtes parti.

MAURICE.

Ah! chère Mathilde! (Se reprenant.) Mademoiselle... mille pardons!

MATHILDE.

Comment! vous ne m'embrassez pas?

MAURICE.

Si fait... pardon... je n'osais...

(Il l'embrasse timidement.)

MATHILDE.

Oh! vous ne m'aimez plus.

MAURICE, la serrant contre son cœur.

Chère enfant! pouvez-vous dire cela!

MATHILDE.

Vous seriez bien ingrat; car, moi, je vous aime toujours.

MAURICE.

Vraiment?

MATHILDE.

Laissez-moi vous regarder... Oh! comme vous êtes beau en uniforme, et comme les moustaches vous vont bien!...

MAURICE.

Par ma foi! je suis enchanté que ce soit votre avis.

MATHILDE.

Pourquoi cela?

MAURICE.

Parce que ce n'est pas celui de votre sœur.

MATHILDE.

Ma sœur?

MAURICE.

Veut que je coupe ma moustache... Condamnée à mort!...

MATHILDE.

Oh! quel dommage!

MAURICE.

Et puis... (avec une voix d'une extrême douceur) est-ce que vous trouvez que j'ai une voix effrayante, Mathilde?

MATHILDE.

Effrayante? Oh! non.

MAURICE.

Eh bien, en entendant ma voix, votre sœur s'est mise à crier au secours.

MATHILDE.

Quel conte me faites-vous là!

MAURICE.

Ce n'est pas un conte, c'est une histoire.

MATHILDE.

Vraiment... (Tout à coup.) Oh! et moi qui ne vous demande pas, après que vous avez fait cent vingt lieues en chemin de fer, si vous avez besoin de prendre quelque chose!... Mais vous devez mourir de faim, pauvre cher Maurice!

MAURICE.

C'est vous qui me le demandez?

MATHILDE.

Sans doute.

MAURICE.

De sorte que, si je mourais de faim en réalité, cela ne vous étonnerait pas?

MATHILDE.

Je trouverais cela bien naturel, au contraire! moi qui ai si bon appétit.

MAURICE.

Vous avez bon appétit?

MATHILDE.

Oui.

MAURICE.

Mathilde, vous êtes un ange : laissez-moi vous embrasser encore.

MATHILDE.

Oh! tant que vous voudrez.

MAURICE.

A la bonne heure! voilà une adorable personne. (La retenant sur son cœur.) Dis-moi, petite sœur!... car, autrefois, je vous tutoyais, mademoiselle!

MATHILDE.

Oh! je m'en souviens. Et cela m'a fait bien de la peine tout à l'heure, quand je me suis aperçue que vous ne me tutoyiez plus.

MAURICE.

Alors, tu permets?

MATHILDE.

Je crois bien!

MAURICE.

Eh bien, je voulais te demander une chose.

MATHILDE.

Laquelle?

MAURICE.

Crois-tu...? Mais il ne faut pas me répondre avec complaisance, ou crainte de me faire de la peine.

MATHILDE.

Dites.

MAURICE.

Crois-tu qu'Antonine m'aime toujours?

MATHILDE.

Oh! méchant!

MAURICE.

La! vraiment! autant qu'avant mon départ?

MATHILDE.

Davantage!

MAURICE.

C'est singulier.

MATHILDE.

Comment, c'est singulier?

MAURICE, avec un soupir.

Oui.

MATHILDE.

Ingrat! Il ne s'est point passé un jour où elle n'ait parlé de vous... pas une heure où elle n'y ait pensé.

MAURICE.

Vraiment!

MATHILDE.

Depuis qu'elle sait votre arrivée, elle est folle de joie.

MAURICE.

Tu es sûre?

MATHILDE.

Mais regarde donc autour de toi... Oh! pardon, pardon, Maurice!

MAURICE, se rapprochant d'elle.

Toi aussi, autrefois, ma petite Mathilde, tu me tutoyais.

MATHILDE.

Oh! oui, quand j'étais tout enfant; mais, aujourd'hui...

MAURICE.

Oui, aujourd'hui que tu es une grande personne...

MATHILDE.

Je n'oserais jamais... Que me disiez-vous donc?

MAURICE.

Le diable m'emporte si je m'en souviens !

MATHILDE.

Ah ! j'y suis, moi : vous doutiez de l'amour d'Antonine, et je vous disais : « Regardez autour de vous. »

MAURICE.

C'est-à-dire que vous me disiez : « Regarde autour de toi. »

MATHILDE.

Eh bien, soit ! D'ailleurs, si je ne te tutoyais plus, je serais obligée de me reprendre trop souvent.

MAURICE.

A la bonne heure !

MATHILDE.

Je disais donc : Regarde autour de toi, Maurice ! Vois ces candélabres, ces fleurs, ces bougies ; on te préparait une fête.

MAURICE.

Oui ; et moi, je suis venu bêtement douze heures trop tôt, me jeter au milieu de ces préparatifs. Décidément, petite sœur, c'est moi qui suis un idiot.

SCÈNE XV

LES MÊMES, MADAME D'IVRY.

MADAME D'IVRY.

Eh bien, voilà une jolie opinion que vous rapportez d'Afrique.

MATHILDE.

Ah ! c'est toi, sœur... Tu sais qu'il meurt de faim, ce pauvre Maurice...

MADAME D'IVRY.

Oui, je sais cela.

MATHILDE.

Eh bien, maintenant que tu es là pour lui tenir compagnie, je cours prévenir Rose.

MADAME D'IVRY.

Oh ! j'y ai pourvu, sois tranquille. (A Maurice.) Monsieur, si vous voulez passer dans la salle à manger, Votre Vaillance est servie.

MATHILDE.

Oh ! pas du tout... Dans la salle à manger, il mourra de

froid... Depuis le dîner, le feu s'est éteint. Je vais faire apporter la table ici... Ne te dérange, pas, Maurice.

MAURICE.

Chère petite!

MATHILDE, à sa sœur.

N'est-ce pas que c'est bon, de revoir les gens que l'on aime... quand on a été séparé d'eux pendant sept ans?

(Elle sort.)

SCÈNE XVI

MADAME D'IVRY, MAURICE.

MAURICE.

Mais savez-vous qu'elle est charmante, Mathilde?

MADAME D'IVRY.

Vous vous en êtes aperçu?

MAURICE.

Je crois bien!... Il ne faut pas la regarder à deux fois pour cela...! Ah! elle n'est pas comme vous, chère Antonine.

MADAME D'IVRY.

C'est-à-dire que je ne suis pas charmante?

MAURICE.

Oh! vous ne pouvez supposer que c'est cela que j'aie voulu dire.

MADAME D'IVRY.

Expliquez-vous.

MAURICE.

Je veux dire qu'elle n'exige pas que je coupe ma barbe, elle.

MADAME D'IVRY.

Pardon... mais, si vous y tenez tant, il faut la garder.

MAURICE.

Elle ne me reproche pas d'avoir une voix de basse...

MADAME D'IVRY.

Je ne vous le reproche pas, je le constate.

MAURICE.

Et c'est elle qui, la première, m'a demandé si j'avais faim.

MADAME D'IVRY.

Attention qui vous a profondément touché?

MAURICE.

Qui m'a attendri jusqu'aux larmes.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, PIERRE et ROSE, apportant une table toute servie.

PIERRE.

Sauf votre respect, madame, c'est mademoiselle Mathilde qui nous a dit d'apporter ici cette table.

MADAME D'IVRY.

C'est bien. (A Maurice.) Où voulez-vous poser votre tente, monseigneur?

MAURICE,

Où vous voudrez... Je n'ai point de préférence : chez vous, tout m'est vous.

MADAME D'IVRY, à part.

Il a des lueurs. (Aux Domestiques.) Ici. (A Maurice en lui approchant une chaise.) Asseyez-vous.

(Maurice regarde autour de lui.)

ROSE.

Monsieur cherche mademoiselle Mathilde? Elle est descendue à la cuisine.

MADAME D'IVRY.

Mathilde à la cuisine! et pour quoi faire?

ROSE.

Elle prétend que M. Maurice, arrivant de l'Algérie, ne doit aimer que le café à la turque, et elle a appris à le préparer de cette façon-là pour monsieur

MADAME D'IVRY.

C'est bien, allez. Monsieur sonnera quand il aura besoin de quelque chose.

SCÈNE XVIII

MAURICE, MADAME D'IVRY.

MAURICE.

Mais c'est une fée, que ma chère petite sœur!

MADAME D'IVRY.

Et l'on aime les fées?

MAURICE.

C'est-à-dire que, quand elles sont secourables, on les adore.

MADAME D'IVRY.

Et Mathilde vous a secouru ?

MAURICE.

Oui.

MADAME D'IVRY.

Dans un danger ?

MAURICE.

Bien pis que cela, dans un doute. Le danger, j'y suis habitué ; le doute, c'était pour moi chose nouvelle.

MADAME D'IVRY.

Vous doutiez... Et de quoi ?

MAURICE.

J'étais dans un désert : je doutais du chant des oiseaux, de la verdure des arbres, du murmure du ruisseau ; je doutais du bonheur, de la fidélité, de l'amour. Mathilde, d'un coup de baguette, a changé le désert en un jardin enchanté, et j'ai cru de nouveau à tout ce dont je doutais.

MADAME D'IVRY.

Et Mathilde ?

MAURICE.

M'a rassuré, chère Antonine.

MADAME D'IVRY.

Et comment cela ?

MAURICE.

En me disant que vous parliez de moi tous les jours, que vous pensiez à moi à toute heure.

MADAME D'IVRY.

Elle vous a dit cela, la chère enfant ?

MAURICE.

Oui.

MADAME D'IVRY.

Elle ne vous a dit que la vérité, Maurice.

MAURICE.

Soit !... mais j'avais grand besoin de l'entendre.

MADAME D'IVRY.

Malgré ma promesse, au moment du départ...

MAURICE.

Je dirai bien plus : malgré vos lettres depuis que je suis parti...

MADAME D'IVRY.

Pardon... malgré mes lettres ?...

MAURICE.

Oui, en arrivant ici, vous savez, chère Antonine, ou plutôt vous ne savez pas, attendu que vous êtes la perfection en personne; mais il y a des choses qui... il y a des moments où... Enfin, je suis arrivé dans un mauvais moment.

MADAME D'IVRY.

Vous vous trompez, Maurice... Il n'y a pas de mauvais moment pour celui qui est attendu comme je vous attendais.

MAURICE.

Chère Antonine!

(Il se remet à manger.)

MADAME D'IVRY.

Seulement, permettez...

MAURICE.

Quoi?

MADAME D'IVRY.

Vous avez parlé de lettres...

MAURICE.

Sans doute.

MADAME D'IVRY.

De quelles lettres?

MAURICE.

Mais des vôtres.

MADAME D'IVRY.

Des miennes?

MAURICE.

Oui... Ah çà! mais... est-ce que je me trompe de langue? est-ce qu'en croyant vous parler français, je vous parlerais arabe, par hasard?

MADAME D'IVRY.

A peu près.

MAURICE.

Enfin!...

(Il se remet à manger.)

MADAME D'IVRY.

Mais non, je demande l'explication de cela.

MAURICE.

Mais de quoi?

MADAME D'IVRY.

Vous avez dit: « Malgré mes lettres... »

MAURICE.

J'ai dit : *malgré mes lettres*, attendu, chère Antonine, que j'ai la prétention de croire que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

MADAME D'IVRY.

Oui, une fois.

MAURICE.

Une fois ?

MADAME D'IVRY.

Une fois, pour vous dire que j'étais libre, que je vous aimais toujours, et que, fidèle à ma promesse, je vous attendais. N'avez-vous pas reçu ma lettre ?

MAURICE.

Si fait !... Mais, quoiqu'elle m'apportât une excellente nouvelle, elle ne m'a point fait oublier les autres.

MADAME D'IVRY.

Les autres !... Mais qu'entendez-vous par les autres ?

MAURICE.

Écoutez, j'ai encore bien faim, Antonine ; un homme plus prudent que moi attendrait peut-être la fin du souper pour entamer avec vous une discussion de cette importance. Mais la vérité est là, et elle me force de vous dire...

MADAME D'IVRY.

Oh ! dites, dites !

MAURICE.

Que ce n'est point *une* lettre que vous m'avez écrite, mais cent, mais deux cents, mais cinq cents lettres !

MADAME D'IVRY.

Moi ?

MAURICE.

Et ce n'était point de trop. C'est-à-dire, chère Antonine, que vos lettres ont été ma vie, là-bas... Comment aurais-je pu exister sans nouvelles de vous ? Oh ! j'aurais cru que vous ne m'aimiez plus, je me serais fait tuer cent fois.

MADAME D'IVRY.

Et ce sont mes lettres qui vous ont sauvé la vie ?

MAURICE.

Littéralement...

MADAME D'IVRY.

Eh bien, mon cher Maurice, c'est cruel, c'est affreux, c'est abominable, c'est féroce à dire, mais, je vous le répète, malgré

la menace que vous m'avez faite en partant, je ne vous écrivais pas... et, comme j'étais la femme d'un autre... que cet autre a vécu, je ne vous ai pas écrit.

MAURICE.

Ah! voilà qui est fort, par exemple!

MADAME D'IVRY.

M. d'Ivry mort, vous avez, comme une simple connaissance, reçu la nouvelle de sa mort. Le temps du deuil écoulé... seulement alors, je vous ai écrit une lettre; cette lettre, c'est la première, c'est la dernière, c'est la seule.

MAURICE.

Mais je vous dis que j'en ai cinq cents lettres de vous, chère Antonine.

MADAME D'IVRY.

Et moi, je vous dis que vous êtes fou, cher Maurice.

MAURICE.

Fou!... Je suis si peu fou, que j'ai acheté un charmant coffre arabe pour les mettre, les lettres; avec l'intention, bien entendu, de garder les lettres, mais de vous donner le coffre.

MADAME D'IVRY.

Je vous suis bien reconnaissante de l'intention. Mais faites-moi un plaisir...

MAURICE.

Bien volontiers... Lequel?

MADAME D'IVRY.

Montrez-moi ces lettres...

MAURICE.

Vous comprenez bien, chère Antonine, que, si précieuses qu'elles soient, je n'ai pas sur moi cinq cents lettres de vous.

MADAME D'IVRY.

Alors, où sont-elles?

MAURICE.

A l'hôtel, pardieu!... dans leur coffre.

MADAME D'IVRY.

Eh bien, je vous avoue que je serais curieuse de les voir.

MAURICE.

L'hôtel n'est qu'à cent pas... Je vais les chercher.

MADAME D'IVRY.

Désespérée de vous déranger au milieu de votre repas, mais j'accepte.

MAURICE.

Ah! par exemple!...

MADAME D'IVRY.

Vous persistez?

MAURICE.

Je crois bien que je persiste!

MADAME D'IVRY.

Allez-y, alors.

MAURICE.

Oh! je n'y vais pas, j'y cours!

SCÈNE XIX

LES MÊMES, MATHILDE, apportant le café sur un plateau.

MATHILDE.

La!... voilà ton café, Maurice; sois tranquille, il est bien chaud.

MAURICE.

Ah! il s'agit bien de mon café!

(Il sort.)

SCÈNE XX

MATHILDE, MADAME D'IVRY.

MATHILDE, déposant le plateau sur la table.

De quoi s'agit-il donc?

MADAME D'IVRY.

C'est-à-dire que c'est incroyable!

MATHILDE.

Quoi?

MADAME D'IVRY.

Oh! j'en pleurerais de rage.

MATHILDE.

Ma sœur!

MADAME D'IVRY.

Oser me soutenir cela en face!

MATHILDE.

Que t'a-t-il donc soutenu?...

MADAME D'IVRY.

Que je lui écrivais toutes les semaines... Comprends-tu cela ?

MATHILDE, à part.

Mon Dieu !

MADAME D'IVRY.

Qu'il a reçu cinq cents lettres de moi !

MATHILDE, de même.

Oh !

MADAME D'IVRY.

Je l'ai mis au défi !

MATHILDE.

Eh bien?

MADAME D'IVRY.

Il est allé les chercher à l'hôtel.

MATHILDE.

On sonne.

MADAME D'IVRY.

Est-ce déjà lui ?

MATHILDE, à part.

Que faire?

DE SOR, dans la coulisse.

C'est inutile, Pierre; vous savez que je suis de la maison, moi.

MADAME D'IVRY et MATHILDE.

M. de Sor !

SCÈNE XXI

LES MÊMES, DE SOR.

MADAME D'IVRY.

Entrez, entrez!

DE SOR.

Je puis... ?

MADAME D'IVRY.

Certainement. Vous êtes le bienvenu, même.

DE SOR.

Pardon, mais j'étais à la fenêtre, je prenais l'air... Il y a des moments où l'on a besoin de prendre l'air.

MADAME D'IVRY.

Je le crois bien, j'étouffe!

DE SOR.

J'ai vu, au clair de la lune, passer M. Maurice, sans képy, le visage bouleversé, courant comme un fou ; alors, je me suis dit : « On ne court ainsi, nu-tête, à une pareille heure, que pour aller chercher un médecin. Il faut qu'il soit arrivé quelque accident à madame d'Ivry! » Et je suis accouru.

MADAME D'IVRY.

Sans chapeau aussi?

DE SOR.

Ma foi, oui, c'est vrai.

MATHILDE.

Antonine?

MADAME D'IVRY.

Quoi?

MATHILDE.

Maurice va revenir.

MADAME D'IVRY.

Sans doute.

MATHILDE.

Mais dans l'état d'exaltation où il est...

MADAME D'IVRY.

D'exaltation ! Monsieur s'exalte? C'est charmant!

MATHILDE.

S'il voit Mr de Sor ici.

MADAME D'IVRY.

Oh ! par exemple! il me semble que je suis bien maîtresse de recevoir chez moi qui je veux.

MATHILDE.

Oui ; mais, si, de cette entrevue, il résultait une querelle?

MADAME D'IVRY.

Tu as raison. (A de Sor.) Venez, mon ami.

(On sonne.)

MATHILDE.

On sonne, c'est lui!

MADAME D'IVRY.

Le voilà!... Venez, venez!

(Ils sortent.)

SCÈNE XXII

MATHILDE, puis MAURICE.

MATHILDE.

Voilà ce que je craignais! Que faire? que dire?

MAURICE, derrière la porte.

C'est bien, Pierre, c'est bien... (Entrant.) Ah!

MATHILDE.

Maurice!

MAURICE.

Où est madame d'Ivry?

MATHILDE.

Chez elle.

MAURICE.

Bien.

MATHILDE.

Que faites-vous?

MAURICE.

J'y vais.

MATHILDE.

Attendez donc!

MAURICE.

Que j'attende?

MATHILDE.

Un instant!

MAURICE.

Pas une seconde!

MATHILDE.

Maurice, je t'en prie...

MAURICE.

Mais tu ne sais donc pas...?

MATHILDE.

Si fait.

MAURICE.

Elle m'accuse de mentir.

MATHILDE.

Maurice!

MAURICE.

Elle prétend qu'elle ne m'a jamais écrit.

MATHILDE.

Maurice!

MAURICE.

Ah! par bonheur, j'ai toutes ses lettres là, depuis la première jusqu'à la dernière, étiquetées par rang de date... Vois plutôt.

MATHILDE.

Maurice!

MAURICE.

Eh bien, qu'y a-t-il, petite sœur?

MATHILDE.

Il y a...

MAURICE.

Mais parle donc!

MATHILDE.

Oh! je n'oserai jamais.

MAURICE.

Comment! tu as quelque chose à dire, et tu n'oses pas?

MATHILDE.

Non.

MAURICE.

A moi?

MATHILDE.

A toi, surtout...

MAURICE.

Alors, c'est grave?

MATHILDE.

Je le crois bien!

MAURICE.

Et cela a rapport à ces lettres?

MATHILDE.

Oui.

MAURICE.

Aux lettres d'Antonine?

MATHILDE.

Aux lettres que voilà.

MAURICE.

Comment, les lettres que voilà?... Ne sont-elles donc pas d'Antonine?

MATHILDE, secouant la tête.

Non!

MAURICE.

Non?

MATHILDE.

Non!

MAURICE.

Mais de qui sont-elles, alors?

MATHILDE.

Maurice, tu me pardonneras, n'est-ce pas?

MAURICE.

Parle, chère enfant! parle!

MATHILDE.

Te rappelles-tu le jour où tu fis tes adieux à Antonine?

MAURICE.

Oui... Eh bien?

MATHILDE.

Il y avait là une petite fille de douze ans, à laquelle vous ne faisiez pas attention, de laquelle vous ne vous défiiez point.

MAURICE.

C'était toi?

MATHILDE.

Oui.

MAURICE.

Oh! je m'en souviens... Tu étais assise dans un coin, et tu pleurais aussi fort que nous.

MATHILDE.

C'était bien naturel, tu étais désespéré. Tu disais à Antonine: « Je pars, mais à une condition: c'est que vous m'écrirez à chaque courrier, c'est que vous m'écrirez que vous m'aimez toujours. »

MAURICE.

Oh! je me le rappelle bien.

MATHILDE.

Et elle te répondait: « Comment voulez vous que je vous écrive que je vous aime, moi qui vais être la femme d'un autre? » Et toi, à ton tour, tu disais: « Songez-y, si je suis quinze jours sans recevoir de vos nouvelles, je vous donne ma parole d'honneur que je me fais tuer. »

MAURICE.

Et je l'eusse fait, Mathilde, je te le jure, tant j'aimais Antonine.

MATHILDE.

Oh! je l'ai bien pensé, puisque tu avais donné ta parole... Aussi, quand tu as été parti, j'ai supplié Antonine de ne pas persister dans son refus. Mais elle se contenta de me répondre: « Quand tu seras plus grande, enfant, tu comprendras que ce que tu me demandes est impossible... » J'avais beau chercher, je ne comprenais pas pourquoi c'était impossible... Mais ce que je comprenais, c'est que tu avais donné ta parole d'honneur, et que tu la tiendrais.

MAURICE, posant le coffre sur une chaise.

Continue!

MATHILDE.

Oh! si tu savais alors ce que j'ai souffert! Toute la journée, je pensais à toi, à ton désespoir; et, quand la nuit était venue, je te voyais en rêve, pâle, défiguré, couché sur un champ de bataille et murmurant : « Tu ne m'as pas écrit, Antonine, et je me suis fait tuer... »

MAURICE.

Oh ! pauvre chère enfant !

MATHILDE.

Alors, il m'est venu une idée qui m'a paru une inspiration du ciel. Mon écriture ressemblait à celle de ma sœur, au point de s'y tromper; je résolus, puisqu'elle refusait de t'écrire, de t'écrire à sa place. Oh ! je comprends maintenant, c'était bien mal; mais, alors, je ne savais pas... et, je l'eusse su, que je t'aurais écrit encore... je t'aimais tant!

MAURICE.

Comment! ces lettres charmantes, ces lettres adorables qui, non-seulement ont soutenu mon amour, mais qui l'ont doublé... ces lettres...?

MATHILDE.

C'était moi qui les écrivais... Je tâchais de me rappeler ce que vous disiez quand vous étiez ensemble, Antonine et toi, et, pour le reste...

MAURICE.

Eh bien, pour le reste?

MATHILDE.

Je m'en rapportais à mon cœur.

MAURICE.

Ainsi, pendant sept ans...?

MATHILDE.

Oh! il faut me pardonner, Maurice, l'intention était bonne; et, quand j'ai compris que je faisais mal, il était trop tard; puis...

MAURICE.

Puis?

MATHILDE.

Je crois qu'à mon tour, c'est moi qui serais morte, si je n'eusse plus reçu de lettres de toi.

MAURICE.

Oh! cœur d'ange!

MATHILDE.

Comment! tu ne me grondes pas?

MAURICE.

Non.

MATHILDE.

Comment! tu me pardonnes?

MAURICE.

Je fais plus que te pardonner, je te bénis!

MATHILDE.

Oh! alors, tu vas dire à Antonine...

MAURICE.

Tout ce tu que voudras.

MATHILDE.

Que tu avais tort.

MAURICE.

Oui.

MATHILDE.

Que les lettres n'étaient pas d'elle.

MAURICE.

Oui.

MATHILDE.

Mais il ne faut pas lui dire qu'elles étaient de moi.

MAURICE.

Comment faire, alors?

MATHILDE.

C'est embarrassant... Écoute, Maurice...

MAURICE.

J'écoute.

MATHILDE.

Si nous consultions là-dessus un homme très-savant?

MAURICE.

Un homme très-savant.

MATHILDE.

Oui, dont c'est l'état de donner des conseils.

MAURICE.

Un avocat?

MATHILDE.

M. de Sor.

MAURICE.

Mais c'est un conseil immédiat qu'il me faut.

MATHILDE.

Sans doute, nous n'avons pas un instant à perdre.

MAURICE.

Il est onze heures ! comment veux-tu que nous consultions M. de Sor à onze heures du soir?

MATHILDE.

Il est là.

MAURICE.

Là?... Où, là?

MATHILDE.

Chez ma sœur.

MAURICE.

Ah! oui, je comprends... Madame d'Ivry, de son côté, l'a envoyé chercher pour une consultation.

MATHILDE.

Oh! elle n'a pas eu besoin : il est venu tout seul.

MAURICE.

Eh bien, Mathilde, il y a du bon dans ton conseil.

MATHILDE.

N'est-ce pas?

MAURICE.

Oui ; seulement, je veux d'abord parler à Antonine.

MATHILDE.

Comme tu voudras.

MAURICE.

Mais, avant tout...

MATHILDE.

Quoi?

MAURICE.

Attends...

(Il ouvre le coffre.)

MATHILDE, tristement.

Ah! oui, tu me rends mes lettres.

MAURICE.

Non... Je te prie seulement de me les garder.

MATHILDE.

Soigneusement?

MAURICE.

Comme on garde le talisman qui a sauvé la vie... d'un frère.

MATHILDE.

Oh! sois tranquille!

MAURICE.

Maintenant, préviens Antonine que je l'attends.

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, MADAME D'IVRY.

MADAME D'IVRY.

C'est inutile, me voici.

MAURICE.

A merveille!... (Bas.) Chut! laisse-nous, Mathilde.

SCÈNE XXIV

MAURICE, MADAME D'IVRY

MADAME D'IVRY.

Eh bien, monsieur, ces lettres?

MAURICE.

Voilà le coffre.

MADAME D'IVRY.

Je le vois bien.

MAURICE.

Le trouvez-vous joli?

MADAME D'IVRY.

Charmant... Mais les lettres?

MAURICE.

Antonine, il faut qu'il y ait de la magie dans tout ce qui m'arrive.

MADAME D'IVRY.

Que vous arrive-t-il?...

MAURICE.

J'avais sur moi la clef du coffre, cette clef ne m'a pas quitté... Je cours à l'hôtel, j'ouvre mon coffre...

MADAME D'IVRY.

Eh bien ?

MAURICE.

Eh bien, au lieu de cinq cents lettres, j'en trouve une seule... une seule qui les vaut toutes, c'est vrai, puisque c'est celle où vous me rappelez, où vous me dites que tout est prêt pour notre mariage...

MADAME D'IVRY.

Alors, vous avouez...?

MAURICE.

Je viens du pays des mirages, Antonine... et je m'aperçois que je suis victime du plus décevant de tous... J'avais cru...

MADAME D'IVRY.

Qu'aviez-vous cru ?

MAURICE.

J'avais cru que vous m'aimiez, Antonine.

MADAME D'IVRY.

Alors, je ne vous aime pas ? Il est curieux que ce soit cette lettre à la main que vous me fassiez un pareil compliment.

MAURICE.

En tout cas, chère Antonine, il y a un moyen bien simple, si je me trompe, de me faire revenir de mon erreur.

MADAME D'IVRY.

Lequel ?

MAURICE.

Vous me dites dans cette lettre que votre main est à moi, que je puis venir et la prendre... Vous me dites cela.

MADAME D'IVRY.

Je ne le nie point.

MAURICE.

A quand notre mariage ?

MADAME D'IVRY.

Pourquoi ne fixez-vous pas la date vous-même ?

MAURICE.

Je n'en ai pas le droit... C'est moi qui doute ; seulement, par le jour plus ou moins proche que vous choisirez, j'apprécierai le degré d'affection que m'a conservé votre cœur.

MADAME D'IVRY.

En vérité, Maurice, vous me mettez là dans un cruel embarras.

MAURICE, à part.

Je m'en doutais.

(Il va à une sonnette et sonne.)

MADAME D'IVRY.

Que faites-vous, Maurice?

(Pierre paraît à la porte.)

MAURICE.

Dites à M. de Sor, qui est chez madame, de se donner la peine de passer ici.

(Pierre disparaît.)

MADAME D'IVRY.

Mais vous êtes fou, Maurice!

MAURICE.

Aucunement, ma cousine... Vous avez la plus grande confiance en M. de Sor. Moi, j'ai la plus grande sympathie pour lui...

MADAME D'IVRY.

En vérité, Maurice, ce que vous faites est inouï.

SCÈNE XXV

LES MÊMES, DE SOR.

DE SOR.

Vous m'avez fait demander, madame?

MADAME D'IVRY.

Non, pas moi.

DE SOR.

Mais qui donc, alors?

MAURICE.

Moi, monsieur, qui ai un procès d'où dépend le bonheur de ma vie.

DE SOR.

Et contre qui plaidez-vous?

MAURICE.

Contre madame.

DE SOR.

Déjà?

MAURICE.

Oh! rassurez-vous, ce n'est point en séparation; au contraire!

DE SOR.

Et vous me prenez pour conseil?

MAURICE.

Mieux que cela, je vous prends pour arbitre.

DE SOR, à Antonine.

Dois-je accepter?

MADAME D'IVRY.

Puisque mon cousin le veut absolument.

DE SOR.

J'écoute.

MAURICE.

Oh! soyez tranquille, je serai bref. D'ailleurs, la question est claire. (Dépliant la lettre d'Antonine.) Voici une lettre de ma cousine.

MADAME D'IVRY.

Mais vous n'allez pas la lire, j'espère!

MAURICE.

Pourquoi pas? Les arbitres jugent sur pièces, chère amie.

MADAME D'IVRY.

Maurice!...

MAURICE.

Soit! puisque vous êtes le meilleur ami d'Antonine, monsieur, vous devez être au courant de nos affaires intimes.

DE SOR.

Si je n'étais reçu avocat depuis dix ans, je pourrais passer thèse là-dessus.

MAURICE.

Je me crois dispensé de les raconter.

DE SOR.

Ce serait une narration oiseuse, en effet.

MADAME D'IVRY.

Mais où voulez-vous en venir, Maurice?

MAURICE.

Vous n'ignorez pas, monsieur, que je suis parti pour l'Algérie, avec la ferme intention de m'y faire tuer le plus tôt possible.

DE SOR.

Je l'ai ouï dire plusieurs fois, capitaine; mais je vois avec plaisir que vous n'avez pas persisté dans votre résolution.

MAURICE.

Ma cousine venait alors d'épouser M. d'Ivry, et je m'en allais désespéré,

DE SOR.

Je comprends votre désespoir.

MAURICE.

Eh bien, vous le voyez, Antonine, quand je vous disais que je m'entendrais avec monsieur.

DE SOR.

Achevez.

MAURICE.

En effet, j'adorais ma cousine, et ma cousine m'adorait; n'est-ce pas, Antonine?

MADAME D'IVRY.

Monsieur sait cela.

MAURICE.

Monsieur sait cela?

DE SOR.

Oui, monsieur, madame m'a fait l'honneur de me le dire.

MAURICE.

Ah!... Aussi, M. d'Ivry mort et le temps du deuil expiré, ma cousine s'empressa-t-elle de m'écrire. Dans cette lettre, que voici, elle me faisait l'honneur de m'offrir sa main, si je revenais. Eh bien, je suis revenu, me voilà; cette main, je l'accepte, et je dis: A quand le mariage?

DE SOR.

Comment! vous me demandez cela?

MAURICE.

Sans doute.

DE SOR.

A moi?

MAURICE.

Pourquoi pas?

MADAME D'IVRY.

Alors, c'est pour cela que vous avez fait appeler monsieur?

MAURICE.

Pas pour autre chose. Ainsi, le jour que vous fixez pour être le jour de notre mariage?... Demain?...

MADAME D'IVRY.

Oh! demain...

MAURICE.

Après-demain?...

DE SOR.

Je vous trouve pressant, monsieur.

MAURICE.

Il n'est jamais assez tôt pour être heureux. Cependant, si ma cousine trouve que huit jours soient nécessaires, et que ce soit votre avis...

DE SOR.

Monsieur, huit jours...

MAURICE.

Mettons-en quinze... Non, mettons un mois... C'est trop tôt encore?... Mettons trois mois, alors.

MADAME D'IVRY.

Oh! en vérité, c'est une torture.

DE SOR.

Eh! monsieur, vous voyez bien que madame ne veut ni demain, ni après-demain, ni dans trois mois, ni jamais!

MADAME D'IVRY.

Ah!

(Elle tombe sur une chaise et semble tout près d'avoir une attaque de nerfs.)

MAURICE.

Vraiment! vous croyez?

DE SOR, lui montrant Antonine.

Voyez ce que vous avez fait... Madame d'Ivry se trouve mal!... Rose! Rose!

MAURICE.

Ne sonnez pas, c'est inutile.

DE SOR.

Comment, inutile?

MAURICE.

C'est moi qui ai fait le mal... A moi de le réparer. (Il va à Antonine et s'agenouille devant elle, puis de sa plus douce voix.) Antonine! chère Antonine!

MADAME D'IVRY.

Oh! Maurice!

MAURICE.

Oui, j'ai été cruel envers vous, n'est ce pas? cruel de ne pas comprendre qu'en sept années, à votre insu, votre cœur avait changé... Croyez-vous maintenant que mon visage, ma voix, mon air, ma tournure d'autrefois, vous eussent rendu l'affection passée?... Non, votre imagination seule m'avait suivi au milieu des déserts de l'Afrique.., Mais votre cœur est resté ici... Ces sept années passées dans la société d'un honnête homme, d'un homme de talent, d'un homme d'esprit, ont fait de vous une femme accomplie; tandis que,

moi qui ai vécu seul, ou dans la société d'hommes grossiers, je suis devenu un soldat insouciant, aventureux, peu sociable. J'ai donc été cruel, en vous demandant l'exécution d'une promesse dans laquelle votre cœur n'était plus pour rien, et où votre probité seule restait engagée. Mais vous avez été encore plus cruelle que moi, Antonine, convenez-en, en ne faisant aucun effort pour me cacher la mauvaise impression que j'avais faite sur vous à la première vue, et même à la seconde...

(Sur ces derniers mots, Mathilde est entrée et écoute.)

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, MATHILDE.

MADAME D'IVRY.

Maurice! Maurice! je vous demande pardon, et de toute mon âme.

MAURICE.

Et cependant, je vous apportais le bonheur, Antonine.

MADAME D'IVRY.

Que voulez-vous dire?

MAURICE,

Je suis marié depuis quinze jours.

MATHILDE, tombant sur un fauteuil.

Marié! il est marié!

MADAME D'IVRY, se levant joyeuse.

Ah! Maurice, que je vous embrasse!

DE SOR.

Et moi aussi, s'il vous plaît, capitaine.

MADAME D'IVRY.

Et qui donc avez-vous épousé?

MAURICE.

Oui, je conçois! vous n'y croirez que quand vous verrez ma femme. Voulez-vous me permettre de vous la présenter, chère Antonine?

MADAME D'IVRY.

Mais sans doute.

(Maurice va à Mathilde, la prend par la main. Elle se laisse conduire comme une personne qui n'est plus maîtresse de sa volonté.)

MAURICE.

La voilà!

MATHILDE.

Moi?

MADAME D'IVRY et DE SOR.

Mathilde!

MAURICE.

Mathilde.

MATHILDE.

Mais vous disiez que vous étiez marié depuis quinze jours.

MAURICE.

Ai-je dit cela?... Je voulais dire que, dans quinze jours, je le serais... Ma langue aura tourné; il faut pardonner quelque chose à l'émotion.

MATHILDE.

Oh! Maurice! cher Maurice!

MAURICE.

Est-ce trop tôt, quinze jours?

MATHILDE.

Oh! non, non!... (Bas.) Quand tu voudras.

(Minuit sonne.)

DE SOR.

Déjà minuit?...

MATHILDE.

Oh! la pendule avance de sept minutes... Ma sœur l'a fait remettre sur l'heure du chemin de fer de Lyon.

MAURICE.

Ah! vraiment?...

(Il va à la pendule et la retarde.)

MADAME D'IVRY.

Eh bien, que faites-vous donc?

MAURICE.

Je la mets sur l'heure du Palais!

FIN DE L'INVITATION A LA VALSE

LES FORESTIERS

DRAME EN CINQ ACTES

Grand-Théâtre (Marseille.) — 23 mars 1858.

DISTRIBUTION

GUILLAUME VATRIN, garde forestier.....	MM.	JENNEVAL.
BERNARD, son fils.....		HADINGUE.
L'ABBÉ GRÉGOIRE.....		JOURDAIN.
LOUIS CHOLLET, dit le Parisien.....		D'HERBLAY.
MATHIEU GOGUELU.....		ROMANVILLE.
FRANÇOIS,		CARRÉ.
MOLICART,		BEAUMAS.
LA JEUNESSE, gardes.....		VALENTIN.
BOBINO,		DELYS.
RAISIN, maire de Villers-Cotterets.....		MURAT.
PREMIER GENDARME.....		ROSAMBEAU.
DEUXIÈME GENDARME.....		MARIUS.
CATHERINE BLUM.....	Mlles	NOVA.
MADAME VATRIN.....		CLARISSE MIROY.
EUPHROSINE RAISIN.....		VALENTIN.
LA MÈRE TELLIER.....		HENRY.
BABET, petite fille.....		LA PETITE DUBREUIL.

— Aux environs de Villers-Cotterets, vers 1830. —

ACTE PREMIER

L'intérieur de la maison de Guillaume Vatrin. — Porte au fond, donnant sur la grande route. A droite, grande cheminée, avec hauts chenets; au-dessus de la cheminée, fusils à deux coups et carabines; du même côté, une fenêtre. A gauche, un buffet chargé de vaisselle; et, dans l'angle, un escalier praticable montant au premier étage.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS, puis GUILLAUME.

Le théâtre est vide et dans l'obscurité; tout est fermé, portes et fenêtres. On entend un aboi de chien.

FRANÇOIS, en dehors.

Veux-tu te taire un peu, toi, Louchonneau! (Il frappe à la

porte.) Ohé ! père Vatrin ! ohé ! (Silence.) Dites donc, vous vous la passez douce, papa Guillaume ! Quatre heures du matin, et personne de levé dans la maison !... Ohé ! ohé !...

GUILLAUME, paraissant au haut de l'escalier. On entend une voix de femme qui bougonne ; il se retourne vers la cantonade.

Ah ! voilà déjà que tu grognes, toi ? Attends au moins que le soleil soit levé !

FRANÇOIS.

Ohé ! père Vatrin ! est-ce que vous êtes devenu sourd ?

GUILLAUME, descendant.

On y va !

FRANÇOIS.

Ouvrez, ouvrez, père Guillaume ! C'est moi.

GUILLAUME.

Ah ! c'est toi, François ?

FRANÇOIS.

Parbleu ! qui voulez-vous que ce soit ?... Oh ! prenez le temps de passer vos culottes ; on n'est pas pressé, quoiqu'il ne fasse pas chaud. Brrrou !...

GUILLAUME, ouvrant la porte.

Pas chaud, au mois de mai ? Qu'aurais-tu donc chanté, si tu avais fait la campagne de Russie, frileux ?

(François entre avec son chien. Guillaume se met à battre le briquet.)

FRANÇOIS.

Un instant !... Quand je dis : pas chaud, père Guillaume, vous comprenez bien, c'est une façon de parler ; je dis : pas chaud la nuit... Les nuits, vous avez dû remarquer ça, père Guillaume, les nuits, ça ne va pas si vite que les jours, probablement parce qu'il n'y fait pas clair... Le jour, on est en mai ; la nuit, on est en février. Je ne m'en dédis donc pas, il ne fait pas chaud... Brrrou !...

GUILLAUME, parlant les dents serrées, pour retenir un brûle-gueule qu'il tient dans le coin de sa bouche.

Veux-tu que je te dise une chose, toi ?

FRANÇOIS, le regardant d'un air gouailleur.

Dites, père Guillaume ! vous parlez si bien, quand vous consentez à parler.

GUILLAUME.

Tu dis que tu as froid ?...

FRANÇOIS.

Parce que j'ai froid.

GUILLAUME.

Non, tu n'as pas froid !

FRANÇOIS.

Regardez plutôt mon nez.

GUILLAUME.

Ton nez est un menteur. Tu dis que tu as froid pour que je t'offre la goutte.

FRANÇOIS.

Eh bien, en vérité, non, je n'y pensais pas. Ça ne veut pas dire que, si vous me l'offrez, je la refuserai ; non, père Guillaume, non ; je sais trop le respect que je vous dois pour vous faire une pareille injure.

GUILLAUME, appuyant l'amadou sur sa pipe.

Hum !

(Il va au buffet.)

FRANÇOIS.

Eh bien, pendant que vous allez ouvrir le buffet, je vais ouvrir la fenêtre... Faut se rendre utile.

(Le jour vient peu à peu.)

GUILLAUME.

Nous allons donc dire un mot à ce flacon de cognac, et puis nous parlerons de nos petites affaires.

FRANÇOIS.

Un mot ! Est-il chiche de ses paroles, ce diable de père Guillaume !

GUILLAUME, emplissant deux petits verres.

A ta santé !

FRANÇOIS.

A la vôtre ! à celle de votre femme ! et que le bon Dieu lui fasse la grâce d'être moins entêtée !

GUILLAUME.

Ah bien, oui ! Il y vingt-cinq ans que je brûle des cierges à cette intention-là, et ça ne fait que croître et embellir.

(Il ôte le brûle-gueule de sa bouche et vide son verre d'un trait.)

FRANÇOIS.

Attendez donc ! Je n'ai pas fini, et nous allons être obligés de recommencer... A celle de M. Bernard, votre fils ! (Il avale

à son tour le petit verre, mais en le dégustant.) Bon ! voilà que j'ai oublié quelqu'un.

GUILLAUME.

Qui donc as-tu oublié ?

FRANÇOIS.

Madèmoiselle Catherine, votre nièce, la bonne amie de Bernard. Ah ! voilà qui n'est pas bien, d'oublier les absents. Eh ! c'est que le verre est vide... Tenez, père Guillaume: topaze sur l'ongle !

GUILLAUME.

Farceur !... Allons, tiens !

(Il verse à faire déborder le verre.)

FRANÇOIS.

Allons, allons, cette fois, il n'a pas lésiné, le vieux. On voit bien qu'il l'aime, sa jolie petite nièce. D'ailleurs, qui ne l'aimerait pas, cette chère demoiselle Catherine ? C'est comme ce cognac !

GUILLAUME, avalant son eau-de-vie.

Hum !

FRANÇOIS, avalant la sienne.

Housch !

GUILLAUME.

Eh bien, as-tu encore froid ?

FRANÇOIS.

Non ; au contraire, j'ai chaud.

GUILLAUME.

Alors, ça va mieux ?

FRANÇOIS.

Oui ; me voilà comme votre baromètre, au beau fixe.

GUILLAUME.

En ce cas, abordons la question et parlons un petit peu du sanglier.

FRANÇOIS.

Oui, le sanglier ! Eh bien, cette fois-ci, je crois que nous le tenons, père Guillaume.

SCÈNE II

LES MÊMES, MATHIEU GOGUELU.

Mathieu entre sans qu'on fasse attention à lui. Taille déjetée, cheveux roux, yeux louches.

MATHIEU.

Oui, comme la dernière fois !

FRANÇOIS.

Hein ?

MATHIEU, d'un ton câlin.

Bonjour, père Guillaume, et votre compagnie !

(Il va s'asseoir sur un escabeau dans la cheminée, avive le feu et met des pommes de terre dans les cendres.)

FRANÇOIS, le regardant de travers.

Oh ! la dernière fois, suffit ! nous allons en causer tout à l'heure.

GUILLAUME.

Et où est-il, le sanglier ?

MATHIEU.

Il est dans le saloir, puisque François le tient.

FRANÇOIS.

Pas encore ! Mais, avant que le coucou de la mère Vatrin sonne sept heures, il y sera... (A son chien.) N'est-ce pas, Louchonneau ?... Je disais donc comme ça, père Guillaume, que l'animal est à un petit quart de lieue d'ici, dans le fourré des têtes de Salmon ; le farceur est parti, vers deux heures du matin, du taillis des champs de Dampleux.

MATHIEU.

Bon ! comment sais-tu ça, puisque tu n'es parti qu'à trois heures, toi ?

FRANÇOIS.

Oh ! dites donc, père Guillaume, il demande comment je sais ça ! Eh bien, on va te le raconter, mal bâti ! ça pourra te servir un jour.

MATHIEU.

J'écoute.

FRANÇOIS, à Mathieu, par-dessus son épaule.

A quelle heure tombe la rosée ? A trois heures du matin, n'est-ce pas ? Eh bien, s'il était parti après la rosée tombée,

il aurait foulé la terre humide, et il n'y aurait pas d'eau dans le creux de sa trace, tandis qu'au contraire, il a foulé la terre sèche ; la rosée est tombée ensuite, et elle a fait des abreuvoirs à rouge-gorge tout le long de la route... Voilà.

GUILLAUME.

Et quel âge a la bête ?

FRANÇOIS.

De six à sept ans ; un ragot fini !

MATHIEU.

Il t'a montré son extrait de naissance ?

FRANÇOIS.

Un peu ! et signé de sa griffe... (A Mathieu.) Tout le monde n'en pourrait peut-être pas faire autant ; et, à moins qu'il n'ait des motifs de cacher son âge, je réponds que je ne me trompe pas de trois mois.

GUILLAUME.

Est-il seul ?

FRANÇOIS.

Non, il est avec sa laie, qui est pleine.

MATHIEU.

Tu as vu ça, toi, qu'elle était pleine ?

FRANÇOIS.

Sans doute, je l'ai vu.

MATHIEU.

Et à quoi ?

FRANÇOIS.

Oh ! dites donc, père Guillaume, un gaillard qui a été trouvé dans une forêt, il ne sait pas quand une laie est pleine ou ne l'est pas ! Qu'as-tu donc appris à l'école ?... Puisqu'elle marche gras, imbécile ! puisque sa pince s'écarte en marchant, que l'on dirait qu'elle va se fendre, c'est qu'elle a le ventre lourd, cette pauvre bête !

GUILLAUME.

Est-ce un animal nouveau ?

FRANÇOIS.

Elle, oui ; lui, non. Je n'ai jamais vu sa passée ; mais lui, connu ! c'est le même auquel j'ai envoyé, il y a quinze jours, une balle dans l'épaule gauche, du côté du taillis d'Yvors.

GUILLAUME.

Et qui te fait croire que c'est le même ?

FRANÇOIS.

Comment! il faut vous dire ça, à vous, vieux limier, qui rendriez des points à Louchonneau? Je savais bien que je l'avais touché, moi; seulement, au lieu de lui mettre la balle au défaut de l'épaule, je la lui ai mise dans l'épaule même.

GUILLAUME.

Hum! il n'a pas fait sang.

FRANÇOIS.

Parce que la balle est restée entre cuir et chair, dans le lard. Aujourd'hui, la blessure est en train de se guérir, et, voyez-vous, ça le démange, cet animal; de sorte qu'il s'est frotté contre le troisième chêne à gauche du puits des Sarrasins, et frotté au point qu'il en est resté un bouquet de poil à l'écorce de l'arbre... Voyez plutôt.

(François tire un bouquet de poil de sa poche et le montre à Guillaume.)

GUILLAUME.

Tu m'en fais venir l'eau à la bouche! J'ai envie d'aller en flânant faire un tour de ce côté-là.

FRANÇOIS.

Allez, père Guillaume! et vous le trouverez où j'ai dit, au grand roncier des têtes de Salmon. Ne faites pas de façons pour monsieur; monsieur ne bougera pas; son épouse est souffrante, et monsieur est galant.

GUILLAUME.

Eh bien, j'y vais tout de même.

FRANÇOIS.

Vous avez des yeux, vous regarderez, et vous verrez. Quant à Louchonneau, on va le remettre à la niche, en lui faisant le don patriotique d'un chiffon de pain, attendu qu'il a travaillé ce matin comme un amour.

GUILLAUME, prenant son fusil dans le coin de la cheminée.

Hein! mon pauvre Mathieu, tu l'as entendu? Un ecureuil, il me dira sur quel arbre il a monté; une belette, à quelle place elle a traversé la route... Voilà ce que tu ne sauras jamais, toi.

MATHIEU.

Est-ce que je m'inquiète de savoir ou de ne pas savoir? A quoi diable voulez-vous que ça me serve?

GUILLAUME, haussant les épaules.

Au revoir, François!

(Il sort.)

SCÈNE III

MATHIEU, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, coupant un morceau de pain à Louchonneau et regardant sortir le père Guillaume.

Ah! le vieux limier! l'avez-vous vu pendant que je lui faisais mon rapport? Les pieds lui démangeaient!... Allons, Louchonneau, mon ami, voila un joli croûton. Maintenant que nous avons bien travaillé, allons à la niche, et gaiement!

(Il sort.)

SCÈNE IV

MATHIEU, seul.

Il regarde François qui s'éloigne, puis il écoute le bruit des pas, s'avance vers la bouteille d'eau-de-vie et la soulève pour voir où elle en est.

Ah! le vieux cancre! quand on pense qu'il ne m'en a pas offert.

(Il boit à même la bouteille, puis revient à sa place et chante.)

Ah! le triste état,
Que d'être gendarme!
Ah! le noble état,
Que d'être soldat!
Quand le tambour bat
Adieu nos maîtresses!...

SCÈNE V

MATHIEU, FRANÇOIS, rentrant.

FRANÇOIS.

Allons, bon! voilà que tu chantes, maintenant?

MATHIEU.

Est-ce donc défendu, de chanter? Alors, que M. le maire le fasse publier à son de trompe!

FRANÇOIS.

Ce n'est pas défendu, mais ça porte malheur.

MATHIEU.

Et pourquoi ça?

FRANÇOIS.

Parce que, quand le premier oiseau que j'entends chanter le matin est une chouette, je dis: « Mauvaise affaire! »

MATHIEU.

C'est-à-dire, alors, que je suis une chouette? Allons, va pour la chouette! Je suis tout ce que l'on veut, moi.

(Il rapproche ses mains de sa bouche, et imite le cri de la chouette.)

FRANÇOIS.

Veux-tu te taire, oiseau de mauvais augure!

MATHIEU.

Me taire? Et si j'ai quelque chose à te chanter, moi, que diras-tu?

FRANÇOIS.

Je dirai que je n'ai pas le temps de t'écouter... Tiens, fais-moi plutôt un plaisir...

MATHIEU.

A toi?

FRANÇOIS.

Oui, à moi... Supposes-tu donc que tu ne puisses faire plaisir à personne?

MATHIEU.

Que demandes-tu?

FRANÇOIS.

Tiens mon fusil devant le feu pour le faire sécher, tandis que je vais changer de guêtres.

MATHIEU, secouant la tête.

Ni le tien ni un autre. Je veux qu'on m'écrase la tête entre deux pierres, comme à une bête puante, si, à partir d'aujourd'hui jusqu'au jour où l'on me portera en terre, j'en touche jamais un, de fusil!

FRANÇOIS.

Eh bien, je dis qu'il n'y aura pas de perte, pour la façon dont tu t'en sers!

(Tout en causant, il change de guêtres.)

MATHIEU.

Et pourquoi donc m'en servirais-je mieux que ça, d'un fusil, quand je m'en sers pour les autres? (A part.) Que l'oc-

casion se présente de m'en servir pour mon compte, et tu verras si je suis plus manchot que toi !

FRANÇOIS.

Et que toucheras-tu, si tu ne touches pas un fusil ?

MATHIEU.

Je toucherai mes gages, donc !

FRANÇOIS.

Tes gages ?

MATHIEU.

Oui, attendu que j'entre comme domestique chez M. le maire.

FRANÇOIS.

Chez M. Raisin, le marchand de bois ?

MATHIEU.

Ça te fâche ?

FRANÇOIS.

Moi ? Ça m'est bien égal ! Je me demande seulement ce que devient le vieux Pierre.

MATHIEU.

Apparemment qu'il s'en va.

FRANÇOIS.

Il s'en va ?

MATHIEU.

Dame, puisque je prends sa place, il faut bien qu'il s'en aille.

FRANÇOIS.

Impossible ! Il est dans la maison depuis vingt ans.

MATHIEU.

Raison de plus pour que ce soit le tour d'un autre.

FRANÇOIS.

Tiens, tu es un vilain garçon, Louchonneau !

MATHIEU.

D'abord, je ne m'appelle pas Louchonneau ; c'est le chien que tu viens de conduire à sa niche, qui s'appelle Louchonneau, et non pas moi.

FRANÇOIS.

Tu as raison ; et, quand il a su que je t'appelais quelquefois comme lui, il a réclamé, pauvre animal ! en disant qu'il était incapable, lui qui est le limier du père Vatrin, d'aller demander la place du limier de M. Deviolaine, quoique la maison d'un inspecteur soit naturellement meilleure que celle

d'un garde chef; et, depuis sa réclamation, tu louches toujours, c'est vrai, mais on ne t'appelle plus Louchonneau.

MATHIEU.

Voyez-vous ça! si bien que je suis un vilain garçon, à ton avis, François?

FRANÇOIS.

Oh! à mon avis et à celui de tout le monde. N'as-tu pas honte de prendre le pain à la bouche d'un pauvre vieux comme Pierre? Que va-t-il devenir sans place? Il va être obligé de mendier pour sa femme et ses deux enfants!

MATHIEU.

Tu lui feras une pension, sur les cinq cent livres que tu touches comme garde adjoint.

FRANÇOIS.

Je ne lui ferai pas de pension, parce qu'avec ces cinq cent livres-là, je nourris ma mère, et que la pauvre femme, elle avant tout!... Mais il trouvera toujours à la maison, une assiettée de soupe à l'oignon et une gibelotte de lapin, l'ordinaire du garde... Domestique! comme ça te ressemble de te faire domestique!

MATHIEU.

Bah! livrée pour livrée, j'aime mieux celle qui a de l'argent dans le gousset que celle qui a les poches vides.

FRANÇOIS.

Un instant, l'ami!... Non, je me trompe, tu n'es pas mon ami... Notre habit, à nous, n'est pas une livrée, c'est un uniforme.

MATHIEU.

Bon! qu'il y ait une feuille de chêne brodée au collet ou un galon cousu à la manche, ça se ressemble diablement!

FRANÇOIS.

Seulement, avec la feuille de chêne brodée au collet, on travaille, tandis qu'avec le galon cousu à l'habit, on se repose. C'est ce qui t'a fait donner la préférence au galon sur la feuille de chêne, n'est-ce pas, fainéant?

MATHIEU.

C'est encore possible... A propos, est-ce vrai?

FRANÇOIS.

Quoi?

MATHIEU.

On dit que Catherine revient aujourd'hui de Paris.

FRANÇOIS.

Eh bien, après?

MATHIEU.

Ah! mais c'est que, si elle revenait aujourd'hui, je ne m'en irais que demain. Il va y avoir noces et festins pour le retour de ce miroir de vertu!

FRANÇOIS, sérieusement.

Écoute, Mathieu: quand, dans cette maison, tu parleras devant d'autres que moi de mademoiselle Catherine, il faudra faire attention devant qui tu parles.

MATHIEU.

Pourquoi donc?

FRANÇOIS.

Dame, parce que mademoiselle Catherine est la fille de la propre sœur de M. Guillaume Vatrin.

MATHIEU.

Oui, et la bien-aimée de M. Bernard, n'est-ce pas?

FRANÇOIS.

Quant à cela, si on te le demande, je te conseille de répondre que tu n'en sais rien, vois-tu.

MATHIEU.

Eh bien, c'est ce qui te trompe. Je dirai ce que je sais; on a vu ce que l'on a vu, et l'on a entendu ce que l'on a entendu.

FRANÇOIS.

Tiens, décidément, Mathieu, tu as eu raison de te faire laquais: c'était ta vocation, espion et rapporteur! Bonne chance dans ton nouveau métier! Si Bernard descend, je l'attends à cent pas d'ici, au Saut-du-cerf, entends-tu! (Sortant.) Ah! je ne m'en dédis pas, tu es un méchant garçon!

SCÈNE VI

MATHIEU, seul.

Ah! tu ne t'en dédis pas? ah! je suis un méchant garçon? ah! je tire mal? ah! le chien de Bernard a réclamé parce qu'on m'appelait Louchonneau comme lui? ah! je suis un espion, un fainéant, un rapporteur?... Patience! patience! le

monde ne finit pas aujourd'hui, et nous nous reverrons avant la fin du monde... Ah! voilà Bernard.

(Il reprend son air idiot.)

SCÈNE VII

MATHIEU, BERNARD.

BERNARD, en tenue de garde, habit bleu à boutons d'argent, pantalon de velours, guêtres de cuir.

Tiens! je croyais avoir entendu la voix de François... N'était-il pas ici tout à l'heure?

MATHIEU.

Oui; mais il s'est ennuyé de vous attendre, et il est parti en disant que vous le retrouveriez au rendez-vous.

BERNARD.

Bien.

(Il prend son fusil et le charge.)

MATHIEU.

Vous vous servez donc toujours de bourres à l'emporte-pièce, vous?

BERNARD.

Oui; je trouve qu'elles pressent la poudre plus également... Qu'ai-je donc fait de mon couteau?

MATHIEU.

Voulez-vous le mien?

BERNARD.

Oui, donne.

(Il fait des croix sur ses balles.)

MATHIEU.

Qu'est-ce que vous faites donc à vos balles?

BERNARD.

Je les marque... Quand on tire à deux sur le même sanglier, et que le sanglier n'a qu'une balle, on n'est pas fâché de savoir qui l'a tiré.

MATHIEU.

Une croix! On dit que ça porte malheur, de faire des croix sur les balles. Berthelin, qui a tué son frère, vous savez bien, monsieur Bernard, c'était avec une balle qui avait une croix.

BERNARD.

Bon ! tu as toujours des prédictions comme cela à faire, toi. Tiens, voilà ton couteau; merci !

MATHIEU.

C'est donc pour ça que François dit que je suis un oiseau de mauvais augure, une chouette.

(Il imite le cri de la chouette.)

BERNARD.

En vérité, je crois que je fais attention aux paroles de cet imbécile-là.

(Il va pour sortir; il met les balles dans sa poche.)

MATHIEU.

Eh ! monsieur Bernard !

BERNARD.

Quoi ?

MATHIEU.

Un petit mot encore... Du moment que c'est François, votre bichon, votre toutou, qui a détourné le sanglier, vous êtes sûr de ne pas revenir bredouille.

BERNARD.

Voyons, qu'as-tu à me dire?

MATHIEU.

Est-ce vrai que la merveille des merveilles arrive aujourd'hui ?

BERNARD.

De qui veux-tu parler ?

MATHIEU.

De Catherine, donc.

BERNARD, lui donnant un soufflet.

Tiens, drôle !

MATHIEU, portant la main à sa joue.

Qu'avez-vous donc ce matin, monsieur Bernard ?

BERNARD.

Rien ; seulement, je désire t'apprendre à prononcer désormais ce nom avec le respect que tout le monde a pour lui, et moi tout le premier.

MATHIEU, toujours une main sur sa joue, et fouillant de l'autre à sa poche.

Quand vous saurez ce qu'il y a dans ce papier-là, vous

aurez regret du soufflet que vous venez de me donner, monsieur Bernard.

BERNARD.

Dans ce papier?

MATHIEU.

Oui.

BERNARD.

Voyons ce papier, alors.

MATHIEU.

Oh! patience!

BERNARD.

Donne donc! (Lisant l'adresse.) « A mademoiselle Catherine Blum, rue Bourg-l'Abbé, nº 15, à Paris. » (Se tournant vers Mathieu.) Cette adresse n'est-elle pas de l'écriture du Parisien?

MATHIEU.

Si c'est comme cela que vous appelez M. Chollet, oui, en effet, c'est son écriture.

BERNARD tourne et retourne la lettre en s'animant.

Cette lettre... cette lettre... Que signifie cette lettre?

MATHIEU.

Voyez-vous, monsieur Bernard, voilà ce que je me suis dit en prenant cette lettre dans la poche de Pierre, qui allait la mettre à la poste avant hier; je me suis dit: « Bon! je vais éclairer M. Bernard sur les manigances du Parisien, comme vous l'appelez, et, du même coup, je ferai chasser Pierre. » Et, en effet, ça n'a pas manqué, quand Pierre est venu dire qu'il avait perdu la lettre... L'imbécile! comme s'il ne pouvait pas dire qu'il l'avait mise à la poste! ça aurait d'abord eu cet avantage que le Parisien, croyant la première partie, n'en aurait pas écrit une seconde, et que mademoiselle Catherine, ne l'ayant pas reçue, n'y aurait pas répondu.

BERNARD.

Comment! répondu? Tu dis, malheureux, que Catherine a répondu au Parisien?

MATHIEU.

Doucement, monsieur Bernard! doucement donc! Je ne dis pas précisément ça.

BERNARD.

Et que dis-tu, alors?

MATHIEU.

Je dis que mademoiselle Catherine est femme et que le péché tente toujours une fille d'Ève.

BERNARD.

Je te demande positivement si Catherine a répondu. Entends-tu, Mathieu?

MATHIEU.

Peut-être bien que oui, peut-être bien que non; mais, dame, vous savez, qui ne dit rien consent.

BERNARD.

Mathieu!...

MATHIEU.

Dans tous les cas, il devait partir ce matin pour aller au-devant d'elle, avec son tilbury.

BERNARD.

Et est-il parti?

MATHIEU.

Est-ce que je sais cela, moi, puisque j'ai couché ici, dans le fournil? Mais voulez-vous le savoir?

BERNARD.

Oui, je le veux.

MATHIEU.

Eh bien, c'est chose facile. La première personne à qui vous demanderez à Villers-Cotterets : « Avez-vous vu M. Louis Chollet aller du côté de Gondreville avec son tilbury? » cette personne-là vous répondra : « Oui. »

BERNARD.

Oui! il y a donc été, alors?

MATHIEU.

Oui ou non... Vous savez bien que je suis un imbécile, moi, monsieur Bernard. Je vous dis qu'il devait y aller, je ne vous dis point qu'il y ait été.

BERNARD.

Mais comment peux-tu savoir ce qu'il y avait dans la lettre?

MATHIEU.

Je ne sais pas ce qu'il y avait dans la lettre, moi.

BERNARD.

C'est que, comme il est visible qu'elle a été décachetée et recachetée...

MATHIEU.

Ah ! dame, je n'en sais rien.

BERNARD.

Ce n'est donc pas toi qui l'as décachetée et recachetée?

MATHIEU.

Pour quoi faire, je vous le demande? Est-ce que je sais lire, moi? est-ce que je ne suis pas une bête brute à qui on n'a jamais pu faire entrer l'A B C dans la tête?

BERNARD.

C'est vrai ! mais, enfin, comment sais-tu que le Parisien devait aller au-devant d'elle?

MATHIEU.

Parce qu'il m'a dit comme ça: « Mathieu, il faudra étriller le cheval de bon matin, attendu que je pars à six heures avec le tilbury pour aller au-devant de Catherine. »

BERNARD.

Il a dit Catherine tout court?

MATHIEU.

Attendez qu'il ait pris des mitaines pour ça !

BERNARD.

Ah ! si j'avais été là, si j'avais eu le bonheur de l'entendre...

MATHIEU.

Oui, vous lui auriez donné un soufflet comme à moi, ou plutôt... vous ne le lui auriez pas donné, à lui.

BERNARD.

Et pourquoi cela?

MATHIEU.

Parce que vous tirez bien le pistolet, c'est vrai, monsieur Bernard ; mais il y a des arbres dans la vente de M. Raisin qui prouvent, criblés de balles comme ils le sont, que M. Chollet ne le tire pas mal non plus ; parce que vous ne tirez pas mal l'epée, vous, c'est vrai, mais que, lui, il a fait, l'autre jour, assaut avec le sous-inspecteur, qui sort des gardes du corps et qu'il l'a joliment boutonné, comme on dit !

BERNARD.

Et tu crois que c'est cela qui m'aurait retenu?

MATHIEU.

Dame, m'est avis que vous auriez peut-être un peu plus réfléchi tout de même à donner un soufflet au Parisien, qu'à

en donner un au pauvre Mathieu Goguelu, qui n'a pas plus de défense qu'un enfant.

BERNARD, avec bonté.

Allons, pardonne-moi... (Il lui tend la main.) Quoique tu ne m'aimes pas, Mathieu.

MATHIEU.

Ah ! jour de Dieu ! pouvez-vous dire cela, monsieur Bernard !

BERNARD.

Sans compter que tu mens chaque fois que tu ouvres la bouche.

MATHIEU.

Bon ! prenons que j'ai menti, alors. Qu'est-ce que ça me fait, à moi, que le Parisien soit ou ne soit pas le bon ami de mademoiselle Catherine, et qu'il aille ou qu'il n'aille pas au-devant d'elle dans son tilbury ? Je ne vous aime pas ? Allons donc ! quand c'est moi qui, par dévouement pour vous, ai pris la lettre dans la poche du vieux !... C'est un mauvais gars que maître Pierre, sournois en diable, et, quand le sanglier est forcé, dame, vous savez, monsieur Bernard, gare au coup de boutoir !

BERNARD.

Tiens, décidément, Mathieu, tu es...

MATHIEU.

Ah ! ne vous retenez pas, monsieur Bernard ; ça fait du mal de se retenir.

BERNARD.

Tu es une canaille ! Va-t'en !

BERNARD, s'en allant à reculons.

Peut-être vaudrait-il mieux me remercier autrement ; mais c'est votre manière, à vous ; chacun a sa manière, comme on dit. Au revoir, monsieur Bernard ! au revoir ! (En dehors.) Entendez-vous ? je vous dis au revoir !

(Il s'éloigne en imitant le cri de la chouette.)

SCÈNE VIII

BERNARD, seul.

Qu'il lui ait écrit cette lettre, je le comprends à merveille : en sa qualité de Parisien, il ne doute de rien ; mais qu'elle

accepte une place dans son tilbury, c'est ce que je ne puis croire... Ah ! c'est toi, François ! Sois le bienvenu !

SCÈNE IX

BERNARD, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Oui, c'est moi, et qui viens voir un peu si tu n'es pas mort.

BERNARD.

Pas encore.

FRANÇOIS.

Alors, en route ! Bobino, Lafeuille, et Lajeunesse sont déjà au Saut-du-cerf, et, si père Bougon nous retrouve ici en rentrant, c'est nous qui aurons la chasse, et pas le sanglier !

BERNARD.

En attendant, viens ici !

FRANÇOIS, la main au chapeau.

Me voilà, mon supérieur.

BERNARD.

Que dis-tu du Parisien ?

FRANÇOIS.

De ce jeune homme qui est chez M. Raisin, le marchand de bois ?

BERNARD.

Oui.

FRANÇOIS.

Dame, je dis qu'il est bien vêtu, et à la dernière mode, à ce qu'il paraît.

BERNARD.

Il ne s'agit pas de son habit.

FRANÇOIS.

Comme figure, alors ? Ah ! c'est un joli garçon, on ne peut pas dire le contraire.

BERNARD.

Je ne te parle pas de lui au physique; je te parle de lui au moral.

FRANÇOIS.

Au moral ? Je dis qu'il n'est pas fichu de retrouver la piste de la vache à la mère Vatrin, si elle était perdue dans le

champ Meutard... Ça laïsse pourtant une fière piste, une vache!

BERNARD.

Oui; mais il est fort capable de détourner une biche, de la lancer et de la suivre jusqu'à ce qu'elle soit forcée, surtout si la biche porte un bonnet et un jupon.

FRANÇOIS.

Ah! dame, sous ce rapport-là, il a la réputation d'un joli chasseur.

BERNARD.

Soit; mais qu'il ne vienne pas chasser sur mes terres, ou gare au braconnier!

FRANÇOIS.

Hein! qu'as-tu donc?

BERNARD.

Approche un peu. (Lui passant le bras autour du cou et lui mettant la lettre devant les yeux.) Que dis-tu de cette lettre?

FRANÇOIS, lisant.

« Chère Catherine... » Oh! oh! la cousine?

BERNARD.

Oui; continue.

FRANÇOIS.

« Chère Catherine, j'apprends que vous allez revenir après dix-huit mois d'absence, pendant lesquels je vous ai vue à peine dans mes courts voyages à Paris, sans jamais pouvoir parvenir à vous parler. Il est inutile de vous dire que, pendant ces dix-huit mois, votre charmant minois m'a continuellement trotté dans la tête, et que je n'ai, nuit et jour, pensé qu'à vous... Comme j'ai hâte de vous répéter de vive voix ce que je vous écris, j'irai à votre rencontre jusqu'à Gondreville; j'espère que je vous trouverai plus raisonnable à votre retour qu'à votre depart, et que l'air de Paris vous aura fait oublier ce rustre de Bernard. — Votre adorateur pour la vie, Louis Chollet. » Oh! oh! c'est lui qui a écrit cela, le Parisien?

BERNARD.

Heureusement! *Ce rustre de Bernard*, tu vois!

FRANÇOIS.

Ah çà! mais, et mademoiselle Catherine?

BERNARD.

Comme tu dis François, et mademoiselle Catherine!

FRANÇOIS.

Crois-tu donc qu'il soit allé à sa rencontre?

BERNARD.

Pourquoi pas? Ces gens de la grande ville, ça ne doute de rien; et puis à quoi bon se gêner pour un rustre comme moi?

FRANÇOIS.

Dame, tu sais comment tu es avec mademoiselle Catherine.

BERNARD.

Je ne l'ai pas vue depuis mon dernier voyage à Paris, il y a huit mois, et, en huit mois, il passe bien des choses par la tête d'une jeune fille.

FRANÇOIS.

Allons donc! moi, je connais mademoiselle Catherine, et je réponds d'elle.

BERNARD.

François, la meilleure femme est, sinon fausse, au moins coquette. (Secouant la tête.) Ces dix-huit mois de Paris!...

FRANÇOIS.

Et moi, je te dis que tu vas la retrouver, au retour, ce qu'elle était au départ : bonne et brave.

BERNARD, montrant le poing.

Oh! si elle monte dans son tilbury...

FRANÇOIS.

Eh bien, quoi?

BERNARD.

Je ne te dis que cela!

FRANÇOIS.

Ce n'est point assez.

BERNARD, tirant de sa poche les deux balles.

Ces deux balles, ces deux balles à mon chiffre, que j'avais marquées à l'intention du sanglier...

FRANÇOIS.

Eh bien?

BERNARD, les glissant dans son fusil.

Eh bien, il y en aura une pour lui, et l'autre pour moi.

FRANÇOIS.

Plaît-il?

BERNARD.

Je crois que Mathieu a eu raison de dire que les balles qui

avaient une croix portaient malheur à quelqu'un... Viens, François !

FRANÇOIS.

Bernard, tu n'y songes pas !

BERNARD, avec violence.

Je te dis de venir; viens donc!

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME VATRIN.

Elle entre, tenant une tasse de café à la main.

BERNARD.

Ma mère!

FRANÇOIS, joyeux.

Bon ! la vieille !

MADAME VATRIN.

Bien le bonjour, mon enfant.

BERNARD.

Bien merci, ma mère.

(Il va pour sortir, elle le retient.)

MADAME VATRIN.

Comment as tu dormi, garçon?

BERNARD.

A merveille!

MADAME VATRIN.

Tu t'en vas?

BERNARD.

Les autres m'attendent au Saut-du-cerf, et voila François qui vient me chercher; n'est-ce pas, François?

FRANÇOIS.

Oh ! ça ne presse pas autrement; ils attendront dix minutes de plus, voilà tout.

MADAME VATRIN.

A peine si je t'ai dit bonjour. On dirait que le temps est sombre aujourd'hui.

BERNARD.

Il s'éclaircira... Adieu, ma mère!... Viens-tu, toi?

MADAME VATRIN.

Prends donc quelque chose avant de sortir.

BERNARD.

Merci, je n'ai pas faim.

MADAME VATRIN.

C'est de ce bon café que tu aimes tant! Trempes-y seulement les lèvres; il me semblera meilleur quand tu l'auras goûté.

BERNARD.

Pauvre chère mère! (Il trempe les lèvres dans la tasse et la repose sur l'assiette.) Merci!

MADAME VATRIN.

On dirait que tu trembles, Bernard!

BERNARD.

Moi? Je n'ai jamais eu la main si sûre. (Il jette son fusil d'une main dans l'autre.) Allons, allons, adieu, ma mère! on m'attend.

MADAME VATRIN.

Va-t'en donc, puisque tu veux t'en aller; mais reviens vite : tu sais que Catherine arrive ce matin.

BERNARD.

Oui, je le sais. Viens, François!... Bon! le père à présent!

SCÈNE XI

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, tendant la main à Bernard.

Bonjour, garçon!

BERNARD, lui donnant la main.

Bonjour, mon père.

GUILLAUME, retenant la main de Bernard dans la sienne.

Bravo, François!

FRANÇOIS.

Tout est donc bien comme j'ai dit?

GUILLAUME.

Tout!

(Bernard essaye de dégager sa main.)

FRANÇOIS.

Voyons, écoute un peu, Bernard; il s'agit du sanglier.

GUILLAUME.

Des sangliers, tu veux dire?

FRANÇOIS.

Oui.

GUILLAUME, retenant toujours Bernard.

Eh bien, ils sont là couchés, tu l'as dit, dans le roucier des têtes de Salmon, côte à côte : la laie pleine à crever, lui blessé à l'épaule; je les ai vus tous les deux comme je vous vois, toi et Bernard : un ragot de six ans; on dirait que tu l'as pesé.

BERNARD.

Alors, père, vous voyez bien qu'il n'y a pas de temps à perdre.

MADAME VATRIN.

Ne t'expose pas surtout, Bernard!

GUILLAUME.

Bon! pourquoi ne vas-tu pas pas tuer le sanglier à sa place? Lui resterait ici pour faire la cuisine. Si ça ne fait pas suer, une femme de garde!

(Il laisse Bernard et va poser son fusil dans la cheminée.)

BERNARD, bas, à François.

François, tu m'excuseras près des autres.

FRANÇOIS.

Pourquoi?

BERNARD.

Parce qu'au premier tournant, je te quitte. Vous allez aux têtes de Salmon, vous autres?

FRANÇOIS.

Oui.

BERNARD.

Eh bien, moi, je vais aux bruyères de Gondreville; chacun son gibier! (Haut.) Viens, François!

GUILLAUME.

Bernard!...

BERNARD.

Plaît-il, mon père?

GUILLAUME.

Ton fusil est chargé?

BERNARD.

Un peu.

GUILLAUME.

A balle franche, comme il convient à un joli tireur?

BERNARD.

A balle franche.

GUILLAUME.

Alors, tu comprends, au défaut de l'épaule.

BERNARD.

Je connais la place, soyez tranquille, mon père. (Il va pour sortir et revient à Guillaume.) Une poignée de main! (A sa mère.) Et vous, ma mère, embrassez-moi! Adieu! adieu!

(Il sort; François le suit.)

SCÈNE XII

GUILLAUME, MADAME VATRIN.

GUILLAUME.

Dis donc, la mère, qu'a-t-il donc, ce matin, ton fils? Il me semble tout chose.

MADAME VATRIN.

Et à moi aussi. Tu devrais le rappeler, vieux.

GUILLAUME.

Pour quoi faire? Pour savoir s'il n'a pas fait de mauvais rêves. (S'avançant sur le seuil.) Tu entends? au défaut de l'épaule!

BERNARD, dans le lointain.

Oui, mon père. On sait, Dieu merci, où se loge une balle, soyez tranquille!

MADAME VATRIN, faisant un signe de croix.

Dieu protége le pauvre enfant!

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

GUILLAUME, mangeant son café; MADAME VATRIN, allant et venant.

GUILLAUME.

C'est égal, je voudrais bien savoir pourquoi Bernard, au

lieu de suivre les autres, a piqué tout droit du côté de la ville.

MADAME VATRIN.

Tu voudrais bien le savoir? Eh bien, je vais te le dire, moi.

GUILLAUME.

Ce n'est pas à toi que je le demande.

MADAME VATRIN.

Et à qui le demandes-tu donc?

GUILLAUME.

A quelqu'un qui ne me répond que quand il sait ce qu'il dit.

MADAME VATRIN.

Alors, je ne sais pas ce que je dis, moi?

GUILLAUME.

Pas toujours !... Allons, allons, je vais les rejoindre... Bernard avait un air singulier. Il faut que j'éclaircisse cela; et puis, si par hasard le sanglier me passe, je ne serai pas fâché de montrer à ces blancs-becs-là... (On entend un coup de fusil.) Quant au sanglier, il est trop tard... C'est François qui a tiré; j'ai reconnu son coup. Je lui dis toujours: « François, tu mets trop de poudre ! » Mais ouiche ! ces jeunes gens, c'est entêté comme...

(Il regarde sa femme.)

MADAME VATRIN.

Comme quoi ?

GUILLAUME.

Ma foi, non; la comparaison est trop facile ! (On entend l'hallali.) Ah ! il l'a tué tout de même. C'est François qui sonne. Décidément, Bernard n'y est pas. Il faut que je sache où il est.

(Il va pour sortir.)

MADAME VATRIN.

Reste, vieux ! J'ai à te parler.

(Guillaume la regarde de côté, elle fait un signe affirmatif.)

GUILLAUME.

Oh ! si l'on t'écoutait, tu as toujours quelque chose à dire, toi; seulement, c'est à savoir si ce que tu as à dire vaut la peine d'être écouté.

(Il fait de nouveau un pas vers la porte.)

MADAME VATRIN.

Eh ! reste donc, puisqu'on te dit de rester.

GUILLAUME.

Voyons, que me veux-tu ? Parle vite.

MADAME VATRIN.

Patience donc ! Avec toi, il faudrait avoir fini avant d'avoir commencé.

GUILLAUME.

Oh ! c'est que, toi, on sait quand tu commences, mais pas quand tu finis.

MADAME VATRIN.

Moi ?

GUILLAUME.

Oui ; tu commences par Louchonneau, et tu finis par le Grand Turc.

MADAME VATRIN.

Eh bien, cette fois, je commencerai et je finirai par Bernard... Es-tu content ?

GUILLAUME, croisant les bras.

Va toujours ! je te dirai cela après.

MADAME VATRIN.

Eh bien, voilà... Tu as dit toi-même que Bernard était allé du côté de la ville.

GUILLAUME.

Oui.

MADAME VATRIN.

Qu'il avait même coupé à travers la forêt pour prendre le plus court...

GUILLAUME.

Après ?

MADAME VATRIN.

Enfin, qu'il n'était pas remonté avec les autres du côté des têtes de Salmon.

GUILLAUME.

Non... Eh bien, sais-tu où il est allé ? Si tu le sais, dis-le, et que la chose soit finie. Tu le vois, je t'écoute. Si tu ne le sais pas, ce n'est pas la peine de me retenir.

MADAME VATRIN.

Tu remarqueras que c'est toi qui parles, et non pas moi.

GUILLAUME.

Je me tais.

MADAME VATRIN.

Eh bien, il est allé à la ville.

GUILLAUME.

Pour rencontrer plus vite Catherine? La belle malice! Si ce sont là tes nouvelles, garde-les pour l'almanach de l'an passé.

MADAME VATRIN.

Voilà ce qui te trompe, il n'est point allé à la ville pour rencontrer plus vite Catherine.

GUILLAUME.

Ah! et pourquoi donc est-il allé à la ville?

MADAME VATRIN.

Il est allé à la ville pour mademoiselle Euphrosine.

GUILLAUME.

La fille du marchand de bois, la fille du maire, la fille de M. Raisin? Allons donc!

MADAME VATRIN.

Oui, pour la fille du marchand de bois; oui, pour la fille du maire; oui, pour la fille de M. Raisin!

GUILLAUME.

Tais-toi.

MADAME VATRIN.

Et pourquoi cela?

GUILLAUME.

Tais-toi.

MADAME VATRIN.

Enfin?...

GUILLAUME.

Mais tais-toi donc!

MADAME VATRIN.

Ah! je n'ai jamais vu un homme pareil! Jamais raison... Je fais ceci d'une façon, j'ai tort; je fais ceci d'une autre, j'ai tort; je parle, silence! j'aurais dû me taire; je me tais, bien: j'aurais dû parler. Mais, Seigneur du bon Dieu! pourquoi donc, alors, une langue, si ce n'est pour dire ce que l'on a sur le cœur?

GUILLAUME.

Mais il me semble que tu ne te prives pas de la faire aller, ta langue!

(Il se met à bourrer sa pipe en sifflant un air de chasse.)

MADAME VATRIN.

Et si je te disais, moi, que c'est mademoiselle Euphrosine qui m'a parlé de ça la première!

GUILLAUME.

Quand?

MADAME VATRIN.

Dimanche dernier, en sortant de la messe.

GUILLAUME.

Que t'a-t-elle dit?

MADAME VATRIN.

Elle m'a dit: « Savez-vous, madame Vatrin, que M. Bernard est un garçon fort entreprenant? »

GUILLAUME.

Lui, Bernard?

MADAME VATRIN.

Je te dis ce qu'elle a dit. « Quand il passe, il me regarde, oh! mais que, si je n'avais pas un éventail, je ne saurais que faire de mes yeux. »

GUILLAUME.

T'a-t-elle dit que Bernard lui eût parlé?

MADAME VATRIN.

Non, elle ne m'a pas dit cela; mais elle a ajouté: « Madame Vatrin, nous irons vous faire une visite, un de ces jours, avec mon père. Mais tâchez que M. Bernard ne soit point là; car, de mon côté, je le trouve très-bien, votre fils. »

GUILLAUME.

Oui, et cela te fait plaisir, à toi? ça caresse ton amour-propre, qu'une belle demoiselle, la fille du maire, te dise qu'elle trouve Bernard joli garçon?

MADAME VATRIN.

Sans doute.

GUILLAUME.

Et voilà que ta tête a battu la campagne, et que ton imagination a fait toute sorte de plans là-dessus?

MADAME VATRIN.

Dame, pourquoi pas?

GUILLAUME.

Tu as vu Bernard le gendre de M. le maire!

MADAME VATRIN.

Dame, s'il épousait sa fille...

GUILLAUME, ôtant sa casquette d'une main, et se prenant une poignée de cheveux de l'autre.

Tiens, vois-tu, j'ai connu des bécasses, des oies, des grues qui étaient plus fûtées que toi. Oh! mon Dieu, mon Dieu, si ça ne fait pas du mal d'entendre dire des choses pareilles! Enfin, n'importe, puisque je suis condamné à ça, faisons notre temps.

MADAME VATRIN.

Cependant, si j'ajoutais que M. Raisin lui-même m'a arrêtée, pas plus tard qu'hier, comme je venais de faire mon marché, et m'a dit: « Madame Vatrin, j'ai entendu parler de vos gibelottes, et j'irai un jour sans façon en manger une avec vous et le père Guillaume. »

GUILLAUME.

Mais tu ne vois donc pas le motif de tout cela?

MADAME VATRIN.

Non.

GUILLAUME.

Alors, je vais te l'expliquer, moi. C'est un malin, vois-tu, que M. le maire, moitié Normand, moitié Picard, qui a de l'honnêteté tout juste ce qu'il en faut pour ne pas être pendu. Eh bien, il espère qu'en te faisant parler de ton fils par sa fille, en te parlant lui-même de tes gibelottes, tu me tireras mon bonnet de coton sur les yeux; de sorte que, s'il abat quelque hêtre ou met à terre quelque chêne qui ne soit pas de son lot, je n'en ferai pas mon rapport... Ah! mais pas de cela, monsieur le maire! Coupez les foins de votre commune pour nourrir vos chevaux, cela ne me regarde pas; mais vous aurez beau me faire tous les compliments que vous voudrez, vous n'abattrez pas sur votre lot un soliveau de plus qu'il ne vous en a été vendu!... Bon! voilà ma pipe qui est éteinte.

MADAME VATRIN.

Soit, n'en parlons plus. Mais tu ne nieras pas, au moins, que le Parisien ne soit amoureux de Catherine?

GUILLAUME, faisant un geste comme pour casser sa pipe.

Bon! voilà que nous tombons de fièvre en chaud mal.

MADAME VATRIN.

Pourquoi cela?

GUILLAUME.

As-tu fini?

MADAME VATRIN.

Non.

GUILLAUME.

Je t'achète un petit écu ce qui te reste à dire, à la condition que tu ne le diras pas.

MADAME VATRIN.

Enfin, as-tu quelque chose contre lui ?

GUILLAUME.

Le marché est-il fait ?

MADAME VATRIN.

Un beau garçon !

GUILLAUME.

Trop beau !

MADAME VATRIN.

Riche !

GUILLAUME.

Trop riche !

MADAME VATRIN.

Galant !

GUILLAUME.

Trop galant, morbleu ! trop galant !... Il pourra lui en coûter le bout de ses oreilles, sinon ses oreilles tout entières, pour sa galanterie.

MADAME VATRIN.

Je ne te comprends pas.

GUILLAUME.

Ça m'est bien égal ; du moment que je me comprends, ça me suffit.

MADAME VATRIN.

Conviens, cependant, que ce serait un beau parti pour Catherine !

GUILLAUME.

D'abord, pour Catherine, rien n'est trop beau.

MADAME VATRIN.

Elle n'est cependant pas d'une défaite facile.

GUILLAUME.

Bon ! voilà que tu vas dire qu'elle n'est pas belle...

MADAME VATRIN.

Jésus ! elle est belle comme le jour.

GUILLAUME.

Qu'elle n'est pas sage...

MADAME VATRIN.

La sainte Vierge n'est pas plus pure qu'elle!

GUILLAUME.

Qu'elle n'est pas riche...

MADAME VATRIN.

Dame, avec la permission de Bernard, elle aura la moitié de ce que nous avons.

GUILLAUME.

Et sois tranquille, Bernard ne refusera pas la permission.

MADAME VATRIN.

Non, ce n'est pas tout cela.

GUILLAUME.

Qu'est-ce donc, alors?

MADAME VATRIN.

C'est l'histoire de la religion.

GUILLAUME.

Ah! oui, parce qu'elle s'appelle Catherine Blum, que son père était protestant, et qu'elle est protestante comme son père... La même chanson, toujours!

MADAME VATRIN.

Tu diras ce que tu voudras, il y a beaucoup de gens qui n'aimeraient pas voir entrer une hérétique dans leur famille.

GUILLAUME.

Une hérétique comme Catherine? Eh bien, je suis tout le contraire des autres, moi : je remercie chaque matin le bon Dieu qu'elle soit de la nôtre.

MADAME VATRIN, résolue.

Il n'y a pas de différence entre les hérétiques.

GUILLAUME.

Ah! tu sais cela, toi?

MADAME VATRIN.

Dans son dernier sermon, monseigneur l'évêque de Soissons a dit que tous les hérétiques étaient damnés.

GUILLAUME.

Tiens, je me moque de ce que dit l'évêque de Soissons comme de la cendre de ce tabac. (Il souffle dans sa pipe, madame Vatrin se recule vivement.) Est-ce que l'abbé Grégoire ne dit pas, lui, non-seulement dans ses sermons, mais encore à tout propos, que les bons cœurs sont élus?

MADAME VATRIN.

Oui; mais l'évêque en doit savoir plus que lui, puisqu'il est évêque et que l'abbé n'est qu'abbé.

GUILLAUME, s'échauffant.

Ah!... Eh bien, maintenant, un conseil, la mère!

MADAME VATRIN.

Lequel?

GUILLAUME.

Tu as assez parlé.

MADAME VATRIN.

Moi?

GUILLAUME.

C'est mon avis, du moins. Eh bien, crois-moi, ne parle plus que je ne te questionne, ou, mille millions de sacrements!...

MADAME VATRIN.

C'est justement parce que j'aime Catherine comme j'aime Bernard que j'ai fait... ce que j'ai fait.

GUILLAUME.

Ah! tu as fait quelque chose, et tu me gardais cela pour la fin? Ce doit être du joli! Voyons un peu ce que tu as fait.

MADAME VATRIN.

Parce que, si Bernard pouvait épouser mademoiselle Euphrosine, et le Parisien, Catherine...

GUILLAUME,

Voyons, qu'as-tu fait?

MADAME VATRIN, lui parlant sous le nez.

Ce jour-là, le père Guillaume serait forcé de reconnaître que je ne suis pas une bécasse, une oie sauvage, une grue.

GUILLAUME.

Ah! quant à cela, je le reconnais tout de suite : les bécasses, les oies sauvages et les grues sont des oiseaux de passage, tandis que voilà vingt-six ans que tu me fais enrager, printemps, été, automne et hiver! Voyons, accouche... Qu'as-tu fait?

MADAME VATRIN.

J'ai dit à M. le maire, qui me faisait compliment sur mes gibelottes : « Eh bien, monsieur le maire, demain, c'est double fête à la maison : fête pour la fête de Corey, de la paroisse de laquelle nous relevons; fête pour le retour de Ca-

therine; eh bien, venez manger une gibelotte à la maison avec mademoiselle Euphrosine et M. Louis Chollet. »

GUILLAUME, brisant le tuyau de sa pipe entre ses dents.

Ce qu'il a accepté, n'est-ce pas?

MADAME VATRIN.

Sans fierté!

GUILLAUME.

Oh! vieille cigogne!... Elle sait que je ne peux pas le voir, son maire; elle sait que je ne peux pas la sentir, sa bégueule d'Euphrosine; elle sait que je l'évente d'une lieue, son Parisien; eh bien, elle les invite à dîner chez moi, et quand cela? un jour de fête!

MADAME VATRIN.

Enfin...

GUILLAUME.

Oui; ils sont invités, n'est-ce pas? Voilà le principal.

MADAME VATRIN.

On ne peut pas les désinviter.

GUILLAUME.

Non, par malheur; mais je sais quelqu'un qui digérera mal son dîner, ou plutôt qui ne le digérera pas du tout. Adieu.

MADAME VATRIN.

Où vas-tu?

GUILLAUME.

J'ai entendu le fusil de François, et, après le fusil de François, l'hallali. Je vais voir le sanglier.

MADAME VATRIN, d'un air suppliant.

Vieux!...

GUILLAUME.

Non.

MADAME VATRIN.

Si j'ai eu tort...

GUILLAUME.

Tu as eu tort.

MADAME VATRIN.

Pardonne-moi! J'ai agi dans une bonne intention.

GUILLAUME.

De bonnes intentions, l'enfer en est pavé.

MADAME VATRIN.

Écoute donc!

GUILLAUME.

Oh! laisse-moi tranquille, ou...

MADAME VATRIN.

Oh! ça m'est bien égal! Je ne veux pas que tu sortes ainsi; je ne veux pas que tu me quittes en colère. Vieux! à notre âge, surtout, quand on se sépare, si courte que doive être la séparation, Dieu seul sait si l'on se reverra.

GUILLAUME, voyant que sa femme pleure.

Grosse bête, avec ta colère! Je suis en colère contre M. Raisin, et non contre ma vieille, la!

MADAME VATRIN.

Ah!

GUILLAUME.

Voyons embrasse-moi, radoteuse!

(Il l'embrasse.)

MADAME VATRIN.

C'est égal, tu m'as appellée vieille cigogne!

GUILLAUME.

Eh bien, après? Est-ce que la cigogne n'est pas un oiseau de bon augure? est-ce qu'elle ne porte pas bonheur aux maisons où elle fait son nid? Eh bien, tu as fait ton nid dans ma maison, et tu lui portes bonheur, voilà ce que je voulais dire... Attends donc! attends donc!

(On entend le bruit d'une carriole qui s'arrête devant la porte.)

MADAME VATRIN.

Qu'est-ce que c'est que cela?

UNE VOIX, en dehors.

Papa Guillaume! maman Marianne! C'est moi! me voilà!

GUILLAUME et MADAME VATRIN.

Catherine!

SCÈNE II

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

Oui, Catherine! moi! moi! moi!

GUILLAUME.

Ah! fillette!...

CATHERINE.

Êtes-vous contents de me revoir?

MADAME VATRIN.

Je crois bien !

GUILLAUME.

Pas de Bernard à la chasse ! pas de Bernard ici ! Où diable peut-il être ?

(On entend les cris des Gardes, mêlés à une fanfare.)

CATHERINE.

Qu'est-ce que c'est que cela, mon Dieu ?

GUILLAUME.

Ça n'a-t-il pas l'air d'une fanfare pour ton retour ?

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANÇOIS, GARDES FORESTIERS.

FRANÇOIS.

Victoire, père Guillaume ! victoire !

GUILLAUME.

Il est donc mort ?

FRANÇOIS.

Mort ! oui-dà ! trépassé ! Tiens, mademoiselle Catherine !... Ah ! vivat ! la fête est complète... Bonjour, mademoiselle Catherine !

GUILLAUME.

Mais comment arrives-tu de si bonne heure, et par la route de la Ferté-Milon ?

CATHERINE.

Laissez-moi d'abord répondre à ce pauvre François. Bonjour, François !

FRANÇOIS.

Par la route de la Ferté-Milon, mademoiselle Catherine ?

CATHERINE.

Oui.

FRANÇOIS.

Ah ! vous m'enlevez, sans le savoir, un fier poids de dessus le cœur, allez !

MADAME VATRIN.

Mais comment arrives-tu par la Ferté-Milon ?

GUILLAUME.

Oui, et comment nous arrives-tu à huit heures du matin, au lieu d'arriver à dix ?

CATHERINE.

Je vais vous dire cela, père chéri; je vais vous dire cela, bonne mère. C'est qu'au lieu de venir par la diligence de Nanteuil et de Villers-Cotterets, je suis venue par celle de Meaux et de la Ferté-Milon, qui part à sept heures de Paris, au lieu de partir à dix.

FRANÇOIS, à part.

Bon! il en aura été pour ses frais de tilbury, le Parisien.

GUILLAUME.

Mais pourquoi as-tu pris ce chemin-là, qui te faisait faire quatre lieues de plus?

CATHERINE.

Parce que je n'ai pas trouvé de place à la diligence de Villers-Cotterets, bon père. C'était une idée, n'est-ce pas?

FRANÇOIS, à part.

Oui, et une idée dont te remerciera Bernard, bel ange du bon Dieu!

MADAME VATRIN.

Mais regardez donc! elle est grandie de toute la tête.

GUILLAUME, haussant les épaules.

Et pourquoi pas du cou avec?

MADAME VATRIN.

Oh! d'ailleurs, c'est bien facile à vérifier: quand elle est partie, je l'ai mesurée; la marque est contre le chambranle de la porte. Tiens, la voilà! Je la regardais tous les jours. Viens voir, Catherine.

CATHERINE.

Oui, mère.

GUILLAUME, l'embrassant encore.

Tu n'as donc pas oublié le pauvre vieux?

CATHERINE.

Pouvez-vous demander cela, père chéri!

MADAME VATRIN.

Mais viens donc voir ta marque, Catherine!

GUILLAUME.

Te tairas-tu, là-bas, avec tes bêtises?

FRANÇOIS.

Ah! oui, prenez garde qu'elle se taise!

MADAME VATRIN.

Viens à la porte, et tu verras.

GUILLAUME.

Satanée entêtée! (A Catherine.) Tiens vas-y, à la porte, ou nous n'aurons pas de paix de toute la journée.

(Catherine va à la porte et se mesure.)

MADAME VATRIN.

Eh bien, quand je le disais! plus d'un demi-pouce!

GUILLAUME.

Ça ne fait pas tout à fait la tête; mais n'importe! Alors, tu as voyagé toute la nuit?

CATHERINE.

Oui, bon père, toute la nuit.

MADAME VATRIN.

Mais, dans ce cas, pauvre enfant, tu dois être écrasée de fatigue, tu dois mourir de faim! Que veux-tu? du café? du vin? un bouillon? Tiens, du café, cela vaudra mieux. Attends, je vais aller te le faire moi-même... Bon! où sont mes clefs? (Elle se fouille.) Voilà que je ne sais plus ce que j'ai fait de mes clefs; mes clefs sont perdues! où donc ai-je mis mes clefs? Attends! attends!

CATHERINE.

Mais je vous dis, chère mère, que je n'ai besoin de rien.

MADAME VATRIN.

Besoin de rien, après une nuit passée en carriole?... Oh! si je savais seulement où sont mes clefs!

CATHERINE.

Inutile!

MADAME VATRIN.

Voilà mes clefs! voilà mes clefs! Inutile? Je sais cela mieux que toi, peut-être. Quand on voyage, surtout la nuit, le matin on a besoin de se refaire. La nuit n'est l'amie de personne. Avec cela qu'elles sont toujours fraîches, les nuits! Et rien de chaud encore sur l'estomac, à huit heures du matin! Tu vas avoir ton café à la minute, mon enfant, tu vas l'avoir!

(Elle sort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors MADAME VATRIN.

GUILLAUME.

Morbleu! elle a un fier moulin pour le moudre, son café, si c'est le même qui lui sert à moudre des paroles.

CATHERINE.

Cher petit père, imaginez-vous que ce maudit postillon m'a gâté toute ma joie en allant au pas et en mettant trois heures pour venir de la Ferté-Milon ici.

GUILLAUME.

Et quelle joie voulais-tu te donner, ou plutôt nous donner, petite?

CATHERINE.

Je voulais arriver à six heures du matin, descendre à la cuisine sans rien dire, et, quand vous auriez crié : « Femme, mon déjeuner! » c'est moi qui vous l'aurais apporté et qui vous aurais dit, à la manière d'autrefois : « Le voici, petit père. »

GUILLAUME.

Tu voulais faire cela, enfant du bon Dieu? Laisse-moi donc t'embrasser comme si tu l'avais fait. Oh! l'animal de postillon! il ne faudra pas lui donner de pourboire.

CATHERINE.

C'était aussi mon intention; mais, quand j'ai vu la chère maison de ma jeunesse qui blanchissait le long de la grande route, j'ai tout oublié; j'ai tiré cinq francs de ma poche, et j'ai dit à mon conducteur : « Tenez, mon ami, voilà pour vous, et que Dieu vous bénisse! »

GUILLAUME.

Chère enfant! chère enfant! chère enfant!

CATHERINE, regardant autour d'elle.

Mais dites donc, père...

GUILLAUME, comprenant.

Oui, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Il me semble...

GUILLAUME.

Que celui qui aurait dû être ici avant tous les autres, y a manque.

CATHERINE.

Bernard...

GUILLAUME.

C'est vrai; mais, sois tranquille, il était là tout à l'heure et ne saurait être loin. Je vais courir jusqu'au Saut-du-cerf; de là, je verrai à une demi-lieue sur la route, et, si je l'aperçois, je le ramènerai.

(François fait signe à Catherine de laisser aller Guillaume.)

CATHERINE.

Eh bien, allez, cher père.

(Elle l'accompagne jusqu'à la porte en le câlinant.)

SCÈNE V

CATHERINE, FRANÇOIS.

CATHERINE.

Tu me faisais signe de laisser aller le père, n'est-ce pas, François?

FRANÇOIS.

Oui.

(Il regarde autour de lui.)

CATHERINE.

Tu sais donc où est Bernard?

FRANÇOIS.

Sur la route de Gondreville.

CATHERINE.

Sur la route de Gondreville?

FRANÇOIS.

Vous comprenez, n'est-ce pas? il est allé au-devant de vous.

CATHERINE.

Mon Dieu! je vous remercie; c'est vous qui m'avez inspiré de revenir par la Ferté-Milon, au lieu de revenir par Villers-Cotterets.

FRANÇOIS.

Chut! voilà la mère qui rentre... Bon! elle a oublié son sucre.

CATHERINE, vivement.

François, mon ami, une grâce!

FRANÇOIS.

Une grâce? Dix, vingt, trente, quarante! à vos ordres, la nuit comme le jour.

CATHERINE.

Eh bien, mon cher François, va au-devant de lui, et préviens-le que je suis arrivée par la route de la Ferté-Milon.

FRANÇOIS.

Voilà tout? Ce n'est pas bien difficile. Une, deux, trois! Au revoir, mademoiselle Catherine!

CATHERINE.

Pas par là!

FRANÇOIS.

Bon! vous avez raison: père Bougon me verrait et me demanderait: « Où vas-tu? » (Ouvrant la fenêtre et sautant par la fenêtre.) Par ici!

CATHERINE.

Voilà la mère!

FRANÇOIS.

Soyez tranquille, je vous le ramène!

SCÈNE VI

MADAME VATRIN, CATHERINE.

MADAME VATRIN.

Tiens, voilà ton café... Il est trop chaud, peut-être? Attends, je vais souffler dessus.

CATHERINE.

Merci, maman; je vous assure que, depuis que je vous ai quittée, j'ai appris à souffler moi-même sur mon café.

MADAME VATRIN, contemplant Catherine.

Est-ce que cela t'a coûté beaucoup, de dire adieu à la grande ville?

CATHERINE, mangeant son café.

Oh! mon Dieu, non, maman; je n'y connais personne.

MADAME VATRIN.

Eh quoi! tu n'as pas regretté les beaux messieurs, les spectacles, les promenades?

CATHERINE.

Je n'ai rien regretté, bonne mère, je vous jure.

MADAME VATRIN.

Tu n'aimais donc personne là-bas?

CATHERINE, riant.

A Paris? Non, personne.

MADAME VATRIN.

Tant mieux! car j'ai une idée pour ton établissement.

CATHERINE.

Pour mon établissement?

MADAME VATRIN.

Oui, tu sais, Bernard...

CATHERINE.

Bernard? Oui, chère mère!

MADAME VATRIN.

Eh bien, Bernard...

CATHERINE, commençant à s'inquiéter.

Bernard?

MADAME VATRIN.

Il aime mademoiselle Euphrosine.

CATHERINE.

Bernard! Bernard aime mademoiselle Euphrosine?... Ah! mon Dieu, que me dites-vous là, maman?

MADAME VATRIN.

Oui, et elle aussi, elle aime Bernard; si bien que nous n'avons qu'à dire, le père et moi: « Nous consentons, » et l'affaire est faite.

CATHERINE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MADAME VATRIN.

Seulement, le vieux ne veut pas, lui.

CATHERINE.

Ah! vraiment, il ne veut pas? Bon père Guillaume!

MADAME VATRIN.

Il soutient que ce n'est pas vrai, que je suis aveugle comme une taupe, et que Bernard n'aime pas mademoiselle Euphrosine.

CATHERINE.

Ah!

MADAME VATRIN.

Mais c'est qu'il soutient cela, c'est qu'il dit qu'il en est sûr...

CATHERINE.

Mon cher oncle!

MADAME VATRIN.

Mais te voilà, mon enfant, Dieu merci! et tu m'aideras à le persuader.

CATHERINE.

Moi?

MADAME VATRIN.

Et, quand tu te marieras, tâche toujours de maintenir ton autorité sur ton mari, ou sinon, il t'arrivera ce qui m'arrive.

CATHERINE.

Et que vous arrive-t-il, ma mère?

MADAME VATRIN.

Que tu ne compteras plus pour rien dans la maison.

CATHERINE.

Ma mère, à la fin de ma vie, je dirai que Dieu m'a comblée de bienfaits s'il me donne une existence pareille à la vôtre.

MADAME VATRIN.

Oh! oh!

CATHERINE.

Ne vous plaignez pas, mon Dieu: mon oncle vous aime tant!

MADAME VATRIN.

Certainement qu'il m'aime; mais...

CATHERINE.

Pas de *mais*, ma bonne tante! Vous l'aimez, il vous aime; le ciel a permis que vous fussiez unis; le bonheur de la vie est dans ces deux mots.

(Elle fait quelques pas vers la porte.)

MADAME VATRIN.

Où vas-tu?

CATHERINE.

Je monte à ma petite chambre. Depuis mon départ, je ne l'ai pas revue, et elle aussi, c'est une amie; j'y ai été si heureuse! Et puis...

MADAME VATRIN.

Et puis quoi?

CATHERINE.

Ma chambre donne sur la route par laquelle Bernard doit venir, et Bernard est le seul qui ne m'ait pas encore souhaité ma bienvenue dans cette chère maison.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

MADAME VATRIN, puis MATHIEU.

MADAME VATRIN, à elle-même.

Est-ce que le vieux aurait raison? est-ce que c'est moi qui me serais trompée?

MATHIEU, avec une vieille livrée et un chapeau galonné.

Eh! dites donc, madame Vatrin!

MADAME VATRIN.

Ah! c'est toi, mauvais sujet!

MATHIEU, ôtant son chapeau.

Merci!... Seulement, faites attention qu'à partir d'aujourd'hui, je remplace le vieux Pierre et suis au service de M. le maire; or, c'est insulter M. le maire que de m'insulter.

MADAME VATRIN.

Bon! te voilà; et que viens-tu faire?

MATHIEU.

Je viens en coureur; on n'a pas encore eu le temps de me faire dérater; voilà pourquoi je m'essouffle. Je viens vous annoncer que mademoiselle Euphrosine et son papa arrivent à l'instant même en calèche.

MADAME VATRIN.

En calèche?

MATHIEU.

Oui, en calèche, rien que cela!

MADAME VATRIN, radoucie.

Mon Dieu! où sont-ils?

MATHIEU.

Le papa est avec M. Guillaume? Ils causent ensemble de leurs affaires.

MADAME VATRIN.

Et mademoiselle Euphrosine?

MATHIEU.

La voilà. (Annonçant.) Mademoiselle Euphrosine Raisin, fille de M. le maire.

SCÈNE VIII

MADAME VATRIN, EUPHROSINE, MATHIEU, un peu à l'écart.

MADAME VATRIN.

Ah ! ma chère demoiselle !

EUPHROSINE.

Bonjour, ma chère madame Vatrin !

MADAME VATRIN.

Comment ! c'est vous ! vous dans notre pauvre petite maison ! Mais asseyez-vous donc !... Dame, les chaises ne sont pas rembourrées comme chez vous. N'importe, asseyez-vous, je vous prie. Et moi qui ne suis point habillée... Je ne m'attendais pas à vous voir de si bon matin.

EUPHROSINE.

Vous nous excuserez, chère madame Vatrin, mais on est toujours pressé de voir les gens que l'on aime.

MADAME VATRIN.

Oh ! vous êtes bien bonne ! En vérité, je suis toute honteuse.

EUPHROSINE, écartant sa mante et se montrant très-parée.

Bon ! vous savez que je ne tiens pas à la cérémonie, et moi-même, vous voyez...

MADAME VATRIN.

Je vois que vous êtes belle à ravir et parée comme une châsse ! Mais ce n'est pas ma faute si je suis en retard : c'est que la fillette nous est arrivée ce matin.

EUPHROSINE.

N'est-ce pas de la petite Catherine que vous voulez parler ?

MADAME VATRIN.

D'elle-même... Mais nous nous trompons toutes les deux : moi, en l'appelant la fillette, et vous, la petite Catherine. C'est véritablement une grande fille maintenant ; aussi grande que moi.

EUPHROSINE.

Ah! tant mieux! Je l'aime beaucoup, votre nièce.

MADAME VATRIN.

Bien de l'honneur pour elle, mademoiselle!

EUPHROSINE.

Quel mauvais temps! Comprenez-vous, pour un jour de mai! A propos, où est donc M. Bernard?

MADAME VATRIN.

Bernard? En vérité, je n'en sais rien. Il devrait être ici, puisque vous y êtes. Sais-tu où il est, toi, Mathieu?

MATHIEU.

Moi? Et comment voulez-vous que je sache cela?

EUPHROSINE.

Il est sans doute près de sa cousine?

MADAME VATRIN.

Non.

EUPHROSINE.

Et est-elle embellie, votre nièce?

MADAME VATRIN.

Embellie?

EUPHROSINE.

Je vous le demande.

MADAME VATRIN, embarrassée.

Elle est... elle est gentille.

EUPHROSINE.

Pourvu que Paris ne lui ait pas donné des habitudes au-dessus de sa position.

MADAME VATRIN.

Il n'y a pas de danger! D'ailleurs, vous savez qu'elle n'était à Paris que pour y apprendre l'état de lingère et de faiseuse de modes.

EUPHROSINE.

Et vous croyez qu'elle n'aura pas appris autre chose, à Paris? Tant mieux!... Mais qu'avez-vous donc, madame Vatrin? Vous me semblez inquiète.

MADAME VATRIN.

Ne faites pas attention, mademoiselle... Cependant, si vous le permettiez, j'appellerais Catherine, qui viendrait vous tenir compagnie, tandis que j'irais...

(Elle jette un coup d'œil sur son négligé.)

EUPHROSINE.

Faites comme vous voudrez... Quant à moi, je serai charmée de la voir, cette chère petite.

MADAME VATRIN, appelant.

Catherine! Catherine! Vite, mon enfant, descends! descends! C'est mademoiselle Euphrosine qui est là. Allons, descends! descends!... (A Euphrosine.) Maintenant, mademoiselle, vous permettez?

EUPHROSINE.

Comment donc! allez, allez! (Madame Vatrin sort.) Elle est plus que gentille, cette petite! Que disait donc la mère Vatrin?

SCÈNE IX

CATHERINE, EUPHROSINE.

CATHERINE.

Pardon, mademoiselle, mais j'ignorais que vous fussiez ici; sans quoi, je me serais empressée de descendre et de vous présenter mes hommages.

EUPHROSINE, à part.

« Que vous fussiez... Empressée de descendre... Présenter mes hommages... » Mais, en vérité, c'est tout à fait une Parisienne; il faudra la marier avec M. Chollet: les deux feront la paire... (A Catherine.) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

CATHERINE.

Ma tante a-t-elle songé à s'informer si vous aviez besoin de quelque chose?

EUPHROSINE.

Oui, mademoiselle; mais je n'avais besoin de rien. Avez-vous rapporté de nouveaux patrons de Paris?

CATHERINE.

J'ai essayé, dans le mois qui a précédé mon départ, de réunir ce qu'il y avait de plus nouveau, oui, mademoiselle.

EUPHROSINE.

Vous avez appris à faire des bonnets, là-bas?

CATHERINE.

Des bonnets et des chapeaux.

EUPHROSINE.

Chez qui étiez-vous? Chez madame Baudran? chez madame Barenne? chez mademoiselle Alexandrine?

CATHERINE.

J'étais dans une maison plus modeste, mademoiselle; mais j'espère cependant n'en savoir pas plus mal mon état.

EUPHROSINE.

C'est ce que nous verrons aussitôt que vous serez installée dans votre magasin; je vous enverrai quelques vieux bonnets à refaire et un chapeau de l'an dernier à retoucher.

CATHERINE.

Merci, mademoiselle.

LA VOIX DE BERNARD, dans le lointain, mais se rapprochant peu à peu.

Catherine!... Catherine!... Où est donc Catherine?

CATHERINE.

Bernard! c'est lui!

SCÈNE X

LES MÊMES, BERNARD, FRANÇOIS.

BERNARD, couvert de poussière, s'élançant dans la chambre.

Ah!... C'est donc toi! Enfin! enfin!

CATHERINE.

Bernard! cher Bernard!

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME VATRIN, reparaissant.

MADAME VATRIN.

Eh bien, Bernard, est-ce que c'est là une manière d'entrer?

BERNARD, sans écouter sa mère.

Ah! Catherine! si tu savais ce que j'ai souffert, va! Je croyais... j'ai craint... Mais rien, te voilà! Tu as pris par Meaux et la Ferté-Milon, n'est-ce pas? Je sais cela. De sorte que tu as voyagé toute la nuit et fait trois lieues en carriole; François me l'a dit... Pauvre chère enfant! Oh! que je suis donc heureux, que je suis donc content de te revoir!

MADAME VATRIN.

Mais, garçon ! mais, garçon ! tu ne vois donc pas mademoiselle Euphrosine ?

BERNARD, levant la tête.

Ah ! pardon, c'est vrai... Excusez-moi, je ne vous voyais pas... Votre serviteur, mademoiselle !... Mais, ma mère, ma mère, regardez donc comme elle est grande ! comme elle est belle !

EUPHROSINE.

Avez-vous fait bonne chasse, monsieur Bernard ?

BERNARD.

Moi ? Non... Oui... Si... Je ne sais pas. Qui est-ce qui a chassé ?... Tenez, excusez-moi, mademoiselle, je perds la tête, tant je suis joyeux ! J'ai été au-devant de Catherine, voilà tout ce que je sais.

EUPHROSINE.

Et vous ne l'avez pas rencontrée, à ce qu'il paraît ?

BERNARD.

Non, par bonheur.

EUPHROSINE.

Par bonheur ?

BERNARD.

Oui, je sais ce que je dis.

EUPHROSINE.

Si vous savez ce que vous dites, je ne sais pas, moi, ce que j'ai, mais... mais je ne me trouve pas bien, monsieur Bernard...

BERNARD.

Ma mère, ma mère, voyez...

MADAME VATRIN.

Mon Dieu ! Bernard, n'entends-tu pas que mademoiselle dit qu'elle ne se trouve pas bien ?

BERNARD.

Sans doute qu'il fait trop chaud ici... Mère, donne le bras à mademoiselle Euphrosine... Et toi, François... François, où es-tu ?

FRANÇOIS.

Présent !

BERNARD.

Porte un fauteuil dehors.

FRANÇOIS.

Voilà le fauteuil demandé.

EUPHROSINE.

Non, merci, ce ne sera rien...

MADAME VATRIN.

Oh! si fait! vous êtes toute pâle, ma chère demoiselle! On dirait que vous allez vous évanouir.

EUPHROSINE.

Si, du moins, vous me donniez le bras, monsieur Bernard...

CATHERINE.

Bernard, je t'en prie...

BERNARD.

Comment! mademoiselle, mais avec le plus grand plaisir! (Donnant le bras à Euphrosine et l'entraînant vers la porte.) Venez, mademoiselle! venez!

FRANÇOIS.

Voilà le fauteuil.

MADAME VATRIN.

Et du vinaigre, pour vous frotter les tempes.

SCÈNE XII

CATHERINE, seule.

Ah! maintenant, la mère peut dire tout ce qu'elle voudra, je suis bien sûre que c'est moi qu'il aime, moi, et pas une autre!

SCÈNE XIII

CATHERINE, BERNARD.

BERNARD, rentrant précipitamment et tombant à genoux devant Catherine.

Oh! Catherine, Catherine, que je t'aime et que je suis heureux!

CATHERINE.

Cher Bernard!

(Pendant que François, en riant, ferme la porte qui donne sur la route, Mathieu passe sa tête par la porte du fournil.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MATHIEU.

MATHIEU, à part.

Ah ! monsieur Bernard ! vous m'avez donné un soufflet !... Ce soufflet-là vous coûtera cher !

ACTE TROISIÈME

Même décoration.

—

SCÈNE PREMIÈRE

GUILLAUME, RAISIN.

Ils examinent un plan de la forêt de Villers-Cotterets.

GUILLAUME.

Savez-vous que c'est un joli lot que vous avez eu là, monsieur le maire, et pas cher du tout?

RAISIN.

Pas cher du tout, vingt mille francs? Il paraît que l'argent vous est facile à gagner, père Guillaume!

GUILLAUME.

Ah! oui, parlons de cela ! Neuf cents livres par an; le logement, le chauffage; tous les jours, deux lapins dans la casserole; les jours de grande fête, un morceau de sanglier. Il y a là de quoi devenir millionnaire, n'est-ce pas?

RAISIN.

Bah ! on devient toujours millionnaire quand on veut, relativement parlant, bien entendu !

GUILLAUME.

Alors, dites-moi un peu votre secret. Cela me fera plaisir, parole d'honneur!

RAISIN.

Eh bien, on vous le dira, père Guillaume, ce secret, après le dîner, en tête-à-tête, en buvant à la santé de nos enfants respectifs; et, s'il y a moyen, père Guillaume, eh bien, on fera des affaires.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME VATRIN.

MADAME VATRIN.

Ah! monsieur le maire, en voilà un malheur!

RAISIN.

Eh! mon Dieu, lequel donc, madame Vatrin?

GUILLAUME.

Oui, lequel? Car, avant de s'effrayer, il est bon de savoir...

RAISIN.

Voyons, madame Vatrin, qu'est-il arrivé?

MADAME VATRIN.

Il est arrivé que voilà mademoiselle Euphrosine qui dit comme ça qu'elle est indisposée.

RAISIN.

Bah! tranquillisez-vous, ce ne sera rien.

GUILLAUME, à part.

Bégueule!...

MADAME VATRIN.

Mais c'est qu'elle veut absolument retourner à la ville.

RAISIN.

Allons, bon! Chollet est-il là? S'il est là, qu'il la reconduise.

MADAME VATRIN.

Non, on ne l'a pas vu; et c'est, j'en ai peur, ce qui a encore augmenté le mal de la demoiselle.

RAISIN.

Et où est Euphrosine?

MADAME VATRIN.

Elle est remontée dans la calèche, et elle vous demande.

RAISIN.

Eh bien, soit, attendez, c'est cela!... Au revoir! au revoir, papa Vatrin! Nous avons à causer, et longuement. Je vais la reconduire, et, dans une heure, — les chevaux sont bons, — dans une heure, je serai ici, et, si vous êtes bon garçon...

GUILLAUME.

Si je suis bon garçon ?

RAISIN.

Eh bien, touchez là ! je ne vous en dis pas davantage... Au revoir, père Guillaume ! Au revoir, maman Vatrin ! soignez la gibelotte !

GUILLAUME, à part.

Hum ! hum !

MADAME VATRIN.

Au revoir, monsieur le maire ! au revoir ! Faites bien nos excuses à mademoiselle Euphrosine.

(Raisin sort.)

SCÈNE III

GUILLAUME, MADAME VATRIN.

MADAME VATRIN.

Ah ! mon pauvre vieux, j'espère que tu gronderas Bernard.

GUILLAUME.

Et de quoi le gronderais-je, s'il te plaît ?

MADAME VATRIN.

Comment ! de ce qu'il n'a d'yeux que pour Catherine, et qu'il a à peine salué mademoiselle Raisin.

GUILLAUME.

C'est qu'il a vu mademoiselle Raisin à peu près tous les jours depuis dix-huit mois, et que, pendant ces dix-huit mois, il n'a vu que deux fois sa cousine.

MADAME VATRIN.

C'est égal... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, le méchant enfant !

GUILLAUME.

Dis donc, la mère ?

MADAME VATRIN.

Eh bien, quoi ?

GUILLAUME.

As-tu entendu ce que t'a dit, M. Raisin ?

MADAME VATRIN.

A quel propos ?

GUILLAUME.

A propos de la gibelotte... Il t'a recommandé de la soigner.

MADAME VATRIN.

Eh bien?

GUILLAUME.

Eh bien, je crois qu'elle brûle.

MADAME VATRIN.

Ah! oui, je comprends, tu me renvoies?

GUILLAUME.

Je ne te renvoie pas; je te dis seulement d'aller voir à la cuisine si j'y suis.

MADAME VATRIN.

C'est bon! on y va, à la cuisine, on y va.

GUILLAUME.

Regarde un peu, la mère : quand on pense que ce n'est pas plus difficile que cela d'être aimable, et que tu l'es si rarement!

MADAME VATRIN.

Je suis aimable parce que je m'en vais? C'est gracieux, ce que tu me dis là!... (Guillaume s'approche de la fenêtre, et se met à siffler la vue.) Ah! oui, siffle la vue... Enfin!...

(Elle sort.)

SCÈNE IV

GUILLAUME, seul.

Oui, je siffle la vue...Je siffle la vue, parce que je vois mes pauvres chers enfants, et que ça me fait plaisir de les voir. Tenez, ne dirait-on pas deux anges du bon Dieu, tant ils sont beaux et souriants? Ils viennent par ici... Ne les dérangeons pas... (Il monte l'escalier, s'arrête à la porte de sa chambre pour voir encore les deux jeunes gens, et ne disparaît qu'au moment où ils entrent.) Dieu vous bénisse, enfants!... Ils ne m'entendent pas; tant mieux! C'est qu'ils écoutent une autre voix qui chante plus doucement que la mienne...

SCÈNE V

BERNARD, CATHERINE.

CATHERINE.

M'aimeras-tu toujours?

BERNARD.

Toujours !

CATHERINE.

Eh bien, c'est singulier, cette promesse, qui devrait me remplir le cœur de joie, me rend toute triste.

BERNARD.

Pauvre Catherine! si je te rends triste en te disant que je t'aime, je ne sais plus que te dire pour t'égayer, alors.

CATHERINE.

Bernard, tes parents sont mariés depuis ving-six ans; sauf quelques petites querelles sans importance, ils vivent aussi heureux que le premier jour de leur mariage; chaque fois que je les regarde, je me demande si nous serons aussi heureux, et surtout si nous serons aussi longtemps heureux qu'ils l'ont été.

BERNARD.

Et pourquoi pas?

CATHERINE.

Cette question que je te fais, Bernard, si j'avais une mère, ce serait cette mère qui, inquiète pour le bonheur de sa fille, te la ferait elle-même. Mais je n'ai ni père ni mère; je suis orpheline, et tout mon bonheur, comme tout mon amour, est entre tes mains. Écoute, Bernard : si tu crois qu'il te soit possible de m'aimer un jour moins que tu ne m'aimes à cette heure, rompons à l'instant... J'en mourrai, je le sais bien; mais, si tu devais ne plus m'aimer un jour, oh ! je préférerais mourir tandis que tu m'aimes, plutôt que d'attendre ce jour-là.

BERNARD.

Regarde-moi, Catherine, et tu liras ma réponse dans mes yeux.

CATHERINE.

Mais t'es tu éprouvé, Bernard ? es-tu sûr que ce n'est pas l'amitié d'un frère, que c'est bien l'amour d'un amant que tu as pour moi?

BERNARD.

Je ne me suis pas éprouvé ; mais tu m'as éprouvé, toi.

CATHERINE.

Moi ! Et comment cela ?

BERNARD.

Par tes dix-huit mois d'absence ! Crois-tu que ce n'est pas

une épreuve suffisante que ces dix-huit mois de séparation? A part mes deux voyages à Paris, depuis ton départ, je n'ai pas vécu; car cela ne s'appelle pas vivre, que de vivre sans son âme, de ne rien aimer, de n'avoir goût à rien, d'être sans cesse de mauvaise humeur... Eh! mon Dieu, tous ceux qui me connaissent te le diront... Ma forêt, cette belle forêt où je suis né, mes grands arbres pleins de murmures, mes beaux hêtres à l'écorce d'argent; eh bien, depuis ton départ, rien de tout cela ne me plaisait plus. Autrefois, quand, le matin, je partais pour la chasse, dans la voix de tous les oiseaux qui s'éveillaient, qui chantaient l'aurore au Seigneur, j'entendais ta voix... Le soir, quand je revenais, que, quittant mes compagnons qui suivaient le sentier, je m'enfonçais dans le bois, c'est qu'il y avait comme un beau fantôme blanc qui m'appelait, qui glissait entre les arbres, qui me montrait mon chemin, qui disparaissait à mesure que j'approchais de la maison, et que je retrouvais debout et m'attendant à la porte... Depuis que tu es partie, Catherine, il n'y a pas eu de matinée où je n'aie dit aux autres : « Où sont donc les oiseaux? Je ne les entends plus chanter comme autrefois! » et il n'y a pas eu de soir où, au lieu d'arriver avant mes compagnons, gai et dispos, je ne sois arrivé le dernier, las, triste et fatigué!

CATHERINE.

Cher Bernard!

BERNARD.

Mais, depuis que tu es là, tout est changé! Les oiseaux sont revenus dans les branches; mon beau fantôme, j'en suis sûr, m'attend là-bas sous la futaie, pour me faire quitter le sentier et me guider vers la maison, et, sur le seuil de cette maison, oh! sur ce seuil, je suis certain maintenant de retrouver, non plus le fantôme de l'amour, mais la réalité du bonheur!

CATHERINE.

Oh! mon Bernard, combien je t'aime!

BERNARD.

Et puis... et puis... Mais non, je ne veux pas te parler de cela.

CATHERINE.

Parle-moi de tout; dis-moi tout; je veux tout savoir.

BERNARD.

Et puis, Catherine, quand, ce matin, ce mauvais esprit de Mathieu m'a montré cette lettre du Parisien, la lettre où cet homme te parlait, à toi, ma Catherine, à qui je ne parle, moi, que comme à la sainte Vierge! te parlait, à toi, mon beau muguet des bois, ainsi qu'il parle à ces filles de la ville, eh bien, j'ai senti une telle douleur, que j'ai cru que j'allais mourir! et, en même temps, une telle rage, que je me suis dit: « Je vais mourir; mais, avant que de mourir, oh! du moins, je le tuerai! »

CATHERINE.

Oui, et voilà pourquoi tu es parti par la route de Gondreville avec ton fusil chargé, au lieu d'attendre ici tranquillement ta Catherine; voilà pourquoi tu as fait six lieues en deux heures et demie, au risque de mourir de chaleur et de fatigue! Mais tu as été puni: tu as revu ta Catherine une heure plus tard. Il est vrai que l'innocente a été punie avec le coupable... Jaloux!

BERNARD.

Oui, jaloux, tu as dit le mot. Oh! tu ne sais pas ce que c'est que la jalousie, toi!

CATHERINE.

Si fait! si! car, un instant, j'ai été jalouse... Oh! mais, sois tranquille, je ne le suis plus.

BERNARD.

C'est-à-dire, vois-tu, Catherine, c'est-à-dire que, si le malheur eût voulu que tu n'eusses pas reçu cette lettre, ou que, l'ayant reçue, tu n'eusses rien changé à ta route; que, si enfin tu fusses venue par Villers-Cotterets, et que tu eusses rencontré ce fat... Tiens, à cette seule pensée, Catherine, ma main s'étend vers mon fusil... et...

CATHERINE, apercevant Chollet sur le seuil de la porte.

Tais-toi! tais-toi!

BERNARD.

Moi, me taire! et pourquoi?

CATHERINE.

Là! là! il est là, sur la porte!

BERNARD.

Lui! Et que vient-il faire ici?

CATHERINE.

Silence!, c'est ta mère elle-même qui l'a invité à venir,

avec M. le maire et mademoiselle Euphrosine... Bernard, sois calme, il est ton hôte.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHOLLET.

CHOLLET.

Pardon, monsieur Bernard, mais je cherchais...

BERNARD.

Oui; et, en cherchant, vous avez trouvé ce que vous ne cherchiez pas.

CATHERINE, bas.

Bernard ! Bernard !

BERNARD.

Laisse, Catherine; j'ai quelques mots à dire à M. Chollet : ces mots une fois dits, la question clairement et nettement posée entre nous, tout sera fini.

CATHERINE, de même.

Du sang-froid, mon ami !

BERNARD.

Sois tranquille; mais laisse-moi dire deux mots à monsieur, ou, par ma foi, au lieu de deux mots, je lui en dirai quatre.

CATHERINE.

Soit; mais...

BERNARD.

Mais je te dis d'être tranquille!

(Il écarte avec une certaine rudesse Catherine, qui sort par la porte donnant sur la grande route.)

SCÈNE VII

CHOLLET, BERNARD.

BERNARD, allant à Chollet.

Eh bien, moi aussi, monsieur, je cherchais quelque chose, ou plutôt quelqu'un ; mais, plus heureux que vous, ce quelqu'un, je l'ai trouvé... Je vous cherchais, monsieur Chollet !

CHOLLET.

Moi ?

BERNARD.

Oui, vous!

CHOLLET.

Mais je ne suis pas difficile à trouver, il me semble, monsieur Bernard.

BERNARD.

Excepté quand vous partez à cinq heures du matin en tilbury pour aller attendre la diligence de Paris sur la route de Gondreville.

CHOLLET.

Je sors le matin à l'heure qu'il me plaît de sortir; je vais où il me convient d'aller; cela ne regarde que moi, monsieur Bernard.

BERNARD.

Vous avez parfaitement raison, monsieur; mais il y a une vérité que vous ne me contesterez pas plus, je l'espère, quoiqu'elle vienne de moi, que je ne conteste celle qui vient de vous.

CHOLLET.

Laquelle?

BERNARD.

C'est que chacun est maître de son bien.

CHOLLET.

Je ne conteste pas cela, monsieur.

BERNARD.

Maintenant, vous comprenez, monsieur Chollet: mon bien, c'est mon champ si je suis metayer; c'est mon étable si je suis éleveur de bestiaux; c'est ma ferme si je suis fermier... Eh bien, un sanglier sort de la forêt et vient dévaster mon champ: je me mets à l'affût, et je tue le sanglier. Un loup sort du bois pour étrangler mes moutons: j'envoie une balle au loup, et le loup en est pour sa balle. Un renard entre dans ma ferme et étrangle mes poules: je prends le renard au piége et je lui écrase la tête à coups de talon de botte; tant pis pour le renard! Tant que le champ n'était pas à moi, tant que les moutons ne m'appartenaient pas, tant que les poules étaient à d'autres, je ne me reconnaissais pas ce droit; mais, du moment que champs, moutons et poules sont à moi, c'est différent... A propos, monsieur Chollet, j'ai l'honneur de vous annoncer que, sauf le consentement du père et de la mère, je vais épouser Catherine, et que, dans quinze jours,

Catherine sera ma femme... ma femme à moi, mon bien, ma propriété; ce qui veut dire: gare au sanglier qui viendrait dévaster mon champ! gare au loup qui tournerait autour de ma brebis! gare au renard qui convoiterait mes poules!... Maintenant, si vous avez quelques objections à faire à ce que je viens de dire, faites-les, monsieur Chollet; faites-les tout de suite. Je vous écoute.

(Catherine et l'abbé Grégoire paraissent sur le seuil de la porte.)

CHOLLET.

Malheureusement, monsieur, vous ne m'écoutez pas seul.

BERNARD, se retournant.

Pas seul?

CHOLLET.

Non. Vous plaît-il que je vous réponde devant une femme et devant un prêtre?

BERNARD.

Non; vous avez raison. Silence!

CHOLLET.

Alors, à demain, n'est-ce pas?

BERNARD.

A demain, après-demain, quand vous voudrez, où vous voudrez, comme vous voudrez!

CHOLLET.

Très-bien.

(Il salue et sort.)

SCÈNE VIII

BERNARD, CATHERINE, L'ABBÉ GRÉGOIRE.

CATHERINE.

Mon ami, voici notre cher abbé Grégoire, que nous aimons de tout notre cœur, et que, moi, pour mon compte, je n'avais pas vu depuis dix-huit mois....

L'ABBÉ.

Bonjour, mon cher Bernard! bonjour!

BERNARD, lui prenant et lui baisant la main.

Soyez le bienvenu, homme de paix, dans cette maison où l'on ne demande pas mieux que de vivre en paix! (Riant.) Voyons, que venez-vous faire, monsieur l'abbé?

L'ABBÉ.

Moi?

BERNARD.

Je parie que vous ne savez pas ce que vous venez faire, ou plutôt ce que vous allez faire dans cette maison, qui est toute joyeuse de vous voir.

L'ABBÉ.

L'homme propose et Dieu dispose. Je me tiens à la disposition de Dieu. Quant à moi, je me propose tout simplement de faire une visite au père.

BERNARD.

L'avez-vous vu?

L'ABBÉ.

Pas encore.

BERNARD, regardant Catherine.

Monsieur l'abbé, vous êtes toujours le bienvenu, mais mieux venu encore aujourd'hui que les autres jours.

L'ABBÉ.

Oui, je devine, à cause de l'arrivée de la chère enfant.

BERNARD.

Un peu à cause de cela, cher abbé, et beaucoup à cause d'autre chose.

L'ABBÉ.

Eh bien, mes enfants, vous allez me raconter cela.

BERNARD.

Un fauteuil! (L'Abbé s'assied, les deux jeunes gens se tiennent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.) Écoutez, monsieur l'abbé; je devrais peut-être vous faire un grand discours, mais j'aime mieux vous dire la chose en deux mots : nous voulons nous marier, Catherine et moi.

L'ABBÉ.

Ah! ah! tu aimes Catherine?

BERNARD.

Je crois bien que je l'aime!

L'ABBÉ.

Et toi, tu aimes Bernard, mon enfant?

CATHERINE.

Oh! de toute mon âme!

L'ABBÉ.

Mais il me semble que c'est aux grands parents que vous devriez dire cela.

BERNARD.

C'est vrai ; mais vous êtes l'ami de mon père, vous êtes le confesseur de ma mère, vous êtes notre cher abbé à tous. Eh bien, causez de cela avec le père, lequel en causera avec la mère; tachez de nous avoir leur consentement, ce qui ne sera pas difficile, et vous verrez deux jeunes gens bien heureux... Eh! tenez, voilà justement le père qui sort de sa chambre... Vous connaissez la redoute qu'il s'agit d'emporter, chargez à fond! Pendant ce temps-là, nous nous promènerons, Catherine et moi, en chantant vos louanges.

(Il prend le bras de Catherine et sort avec elle.)

SCÈNE IX

L'ABBÉ, GUILLAUME.

GUILLAUME, au haut de l'escalier.

Je vous voyais venir de loin, et je me disais : « C'est l'abbé ! mais, mon Dieu, c'est l'abbé! » Seulement, je n'y pouvais pas croire... Quelle chance aujourd'hui justement! Je parie que vous venez, non pas pour nous, mais pour Catherine.

L'ABBÉ.

Eh bien, non, vous vous trompez; car j'ignorais son arrivée.

GUILLAUME.

Alors, vous n'aurez été que plus joyeux de la trouver ici, n'est-ce pas? Hein! comme elle est embellie!... Vous restez à dîner, j'espère? Ah! je vous en préviens, monsieur l'abbé, tout ce qui entre aujourd'hui dans la maison n'en sort plus qu'à deux heures du matin.

(Il descend les dernières marches et tend les deux mains à l'Abbé.)

L'ABBÉ.

A deux heures du matin! Mais cela ne m'est jamais arrivé, de me coucher à deux heures du matin!

GUILLAUME.

Bah! et le jour de la messe de minuit?

L'ABBÉ.

Mais comment m'en irai-je?

GUILLAUME.

M. le maire vous reconduira dans sa calèche.

L'ABBÉ.

Hum ! nous ne sommes pas très-bien, M. le maire et moi.

GUILLAUME.

C'est votre faute.

L'ABBÉ.

Comment, c'est ma faute?

GUILLAUME.

Oui, vous aurez eu le malheur de dire devant lui :

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

L'ABBÉ.

Eh bien, au risque de m'en retourner de nuit et à pied, je serai des vôtres.

GUILLAUME.

Bravo! vous me rendez toute ma belle humeur, l'abbé.

L'ABBÉ.

Tant mieux! j'avais besoin de vous trouver dans ces dispositions-là.

GUILLAUME.

Moi?

L'ABBÉ.

Oui; vous êtes un peu grognon, parfois.

GUILLAUME.

Allons donc!

L'ABBÉ.

Et, aujourd'hui, justement...

GUILLAUME.

Quoi ?

L'ABBÉ.

Eh bien, aujourd'hui, j'ai par-ci par-là deux ou trois choses à vous demander...

GUILLAUME.

A moi ! deux ou trois choses ?

L'ABBÉ.

Voyons, mettons deux afin de ne pas trop vous effrayer. Vous devez, au reste, être accoutumé à cela, père Guillaume. Chaque fois que je tends la main vers vous, c'est pour vous dire : « La charité, cher monsieur Vatrin, s'il vous plaît ! »

GUILLAUME.

Eh bien, qu'est-ce? voyons, de quoi s'agit-il?

L'ABBÉ.

Il s'agit d'abord du vieux Pierre.

GUILLAUME.

Ah! oui, pauvre diable! je sais son malheur. Ce vagabond de Mathieu est parvenu à le faire renvoyer de chez M. Raisin.

L'ABBÉ.

Il y était depuis vingt ans, et, à cause d'une lettre perdue...

GUILLAUME.

M. Raisin a eu tort... Je le lui ai déjà dit ce matin, et vous le lui répéterez quand il va revenir. On ne chasse pas un serviteur de vingt ans; c'est un membre de la famille. Moi, je ne chasserais pas un chien qui serait depuis dix ans dans ma cour.

L'ABBÉ.

Oh! je connais votre bon cœur, père Guillaume; aussi, dès le matin, je me suis mis en route afin de faire une collecte pour le bonhomme; les uns m'ont donné dix sous, les autres vingt; alors, j'ai pensé à vous, je me suis dit: « Je vais aller trouver le père Vatrin; c'est une lieue et demie pour aller, une lieue et demie pour revenir, trois lieues en tout; à vingt sous par lieue, cela fera trois francs. Sans compter que j'aurai le plaisir de lui serrer la main.

GUILLAUME.

Dieu vous récompense, monsieur l'abbé! vous êtes un brave cœur... Tenez!

(Il lui donne dix francs.)

L'ABBÉ.

Oh! dix francs, c'est beaucoup pour votre petite fortune, cher monsieur Vatrin.

GUILLAUME.

Je dois quelque chose de plus que les autres, puisque c'est moi qui ai recueilli ce louveteau de Mathieu, et que c'est en quelque sorte de chez moi qu'il est sorti pour faire le mal.

L'ABBÉ.

J'aimerais mieux, cher papa Guillaume, que vous ne me donnassiez que trois francs, ou même rien du tout, et que vous lui permissiez de ramasser un peu de bois sur votre garderie.

GUILLAUME.

Le bois de ma garderie appartient à l'État, mon cher abbé, tandis que mon argent est à moi. Prenez donc l'argent, et que Pierre se garde de toucher au bois... Maintenant, voilà une affaire réglée. Passons à l'autre. Qu'avez-vous encore à me demander?...

L'ABBÉ.

Je me suis chargé d'une pétition...

GUILLAUME.

Pour qui?

L'ABBÉ.

Pour vous.

GUILLAUME.

Une pétition pour moi? Bon ! voyons-la.

L'ABBÉ.

Elle est verbale.

GUILLAUME.

De qui, la pétition ?

L'ABBÉ.

De Bernard.

GUILLAUME.

Que veut-il?

L'ABBÉ.

Il veut...

GUILLAUME.

Achevez donc.

L'ABBÉ.

Il veut se marier.

GUILLAUME.

Oh ! oh ! oh !...

L'ABBÉ.

Et pourquoi *oh ! oh ! oh ?* N'est-il pas en âge?

GUILLAUME.

Si fait; mais avec qui veut-il se marier?

L'ABBÉ.

Avec une bonne fille qu'il aime et dont il est aimé.

GUILLAUME.

Pourvu que ce ne soit pas mademoiselle Euphrosine qu'il aime, je lui permets d'épouser qui il voudra, fût-ce ma grand'mère.

L'ABBÉ.

Tranquillisez-vous, mon bon ami : la femme qu'il aime, c'est Catherine.

GUILLAUME.

Vrai ? Bernard aime Catherine, et Catherine l'aime?

L'ABBÉ.

Ne vous en doutiez-vous pas un peu ?

GUILLAUME.

Si; mais j'avais peur de me tromper.

L'ABBÉ.

Alors, vous consentez?

GUILLAUME.

De grand cœur ! Mais...

L'ABBÉ.

Mais quoi?

GUILLAUME.

Mais, seulement, il faut en parler à la vieille. Tout ce que nous avons fait depuis vingt-six ans, nous l'avons fait d'accord. Bernard est son fils comme le mien... Il faut en parler à la vieille, d'autant plus... Monsieur l'abbé, croyez-moi, c'est nécessaire... (Appelant.) Eh ! la mère ! Viens ici ! (Se rapprochant de l'Abbé.) Ah ! ce coquin de Bernard ! Eh bien, c'est la bêtise la plus spirituelle qu'il aura faite de sa vie. (Appelant de nouveau.) Eh ! la mère ! viens donc !

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME VATRIN, les mains enfarinées.

MADAME VATRIN.

Mon Dieu, que c'est donc bête, de me déranger comme cela, quand je suis en train de faire une pâte!

GUILLAUME.

Viens ici, on te dit.

MADAME VATRIN.

Tiens, M. l'abbé Grégoire!... Votre servante, monsieur l'abbé... Je ne savais pas que vous fussiez là; sans quoi, on n'aurait pas eu besoin de m'appeler.

GUILLAUME.

Bon ! entendez-vous ? la voilà partie !

MADAME VATRIN.

Vous vous portez bien? Et votre nièce, mademoiselle Alexandrine, elle se porte bien aussi? Vous savez que tout le monde est en joie dans la maison, à cause du retour de Catherine.

GUILLAUME.

Bien! bien! bien! Vous m'aiderez à lui mettre une martingale, n'est-ce pas, monsieur l'abbé, si je n'en viens pas à bout tout seul?

MADAME VATRIN.

Pourquoi m'as-tu appelée, alors, si tu m'empêches de complimenter M. l'abbé et de lui demander de ses nouvelles?

GUILLAUME.

Je t'ai appelée pour que tu me fasses un plaisir.

MADAME VATRIN.

Lequel?

GUILLAUME.

Celui de me donner ton opinion, en deux mots et sans phrases, sur une affaire... Bernard veut se marier avec Catherine.

MADAME VATRIN.

Avec Catherine?

GUILLAUME.

Oui; et, maintenant, ton opinion... Allons, vite!

MADAME VATRIN.

Catherine est une brave enfant, une bonne fille...

GUILLAUME.

Ça va bien; continue.

MADAME VATRIN.

Qui ne pourrait pas nous faire de honte...

GUILLAUME.

En route! en route!

MADAME VATRIN.

Seulement, elle n'a rien.

GUILLAUME.

Femme, ne mets pas dans la balance quelques misérables écus et le malheur de ces pauvres enfants.

MADAME VATRIN.

Mais, sans argent, vieux, on vit mal.

GUILLAUME.

Mais, sans amour, vieille, on vit bien plus mal encore, va!

MADAME VATRIN.

Ça, c'est vrai.

GUILLAUME.

Quand nous nous sommes mariés, est-ce que nous en avions, nous, de l'argent? Nous étions gueux comme deux rats; sans compter qu'aujourd'hui, nous ne sommes pas encore très-riches. Eh bien, qu'aurais-tu dit alors, si nos parents avaient voulu nous séparer, sous le prétexte qu'il nous manquait quelque centaines d'écus pour nous mettre en ménage?

MADAME VATRIN.

Tout cela est bel et bon, mais ce n'est pas le principal obstacle...

GUILLAUME.

Bon! Et le principal obstacle, quel est-il? Voyons!

MADAME VATRIN.

Oh! tu me comprends bien.

GUILLAUME.

N'importe! Fais comme si je ne te comprenais pas.

MADAME VATRIN.

Guillaume, Guillaume, nous ne pouvons pas prendre ce mariage-là sur notre conscience.

GUILLAUME.

Pourquoi cela?

MADAME VATRIN.

Dame, parce que... Catherine est hérétique!

GUILLAUME.

Ah! pauvre femme!... Je me doutais que ce serait là la pierre d'achoppement, et cependant je ne voulais pas y croire.

MADAME VATRIN.

Que veux-tu, vieux! comme j'étais, il y a vingt ans, je suis encore aujourd'hui. Je me suis opposée au mariage de sa pauvre mère avec Fréderic Blum. Malheureusement, c'était ta sœur, elle était libre et n'avait pas besoin de mon consentement. Mais je lui ai dit: « Rose, souviens-toi de ma prédiction, cela te portera malheur, d'épouser un hérétique. » Elle ne m'a pas écoutée, elle s'est mariée et ma prédiction

s'est accomplie : le père a été tué, la mère est morte, et la petite fille est restée orpheline.

GUILLAUME.

Ne vas-tu pas lui reprocher cela !

MADAME VATRIN.

Non; mais je lui reproche d'être hérétique!

GUILLAUME.

Mais, malheureuse, sais-tu ce que c'est qu'une hérétique?

MADAME VATRIN.

C'est une créature qui sera damnée.

GUILLAUME.

Même si elle est honnête?... Ah ! mille millions!...

MADAME VATRIN.

Jure si tu veux; mais cela n'y changera rien, de jurer.

GUILLAUME.

Tu as raison; aussi, je ne m'en mêle plus. Maintenant, vous avez entendu, monsieur l'abbé : à votre tour! O femmes! femmes! que vous avez bien été créées et mises au monde pour faire damner le genre humain!

(Il va s'asseoir sur l'appui de la fenêtre et fume avec rage.)

L'ABBÉ.

Voyons, chère madame Vatrin, n'avez-vous donc point d'autre objection à ce mariage que la différence de religion?

MADAME VATRIN.

Il me semble que cela suffit.

L'ABBÉ.

Allons, allons, en conscience, au lieu de dire non, madame Vatrin, vous devriez dire oui.

GUILLAUME.

Prenez garde !

MADAME VATRIN.

Oh ! monsieur l'abbé, c'est vous qui me poussez à donner mon consentement à un pareil mariage !

L'ABBÉ.

Sans doute.

MADAME VATRIN.

Eh bien, je vous dis, moi, que ce serait, au contraire, votre devoir de vous y opposer.

L'ABBÉ.

Mon devoir, chère madame Vatrin, est, dans l'étroite voie

où je marche, de donner à ceux qui me suivent le plus de bonheur possible ; mon devoir est de consoler les malheureux, et surtout d'aider à être heureux ceux qui peuvent le devenir.

MADAME VATRIN.

Ce mariage serait la perte de l'âme de mon enfant, je refuse !

L'ABBÉ.

Voyons, raisonnons, chère madame Vatrin.

GUILLAUME.

Ah ! oui ! est-ce que l'on raisonne avec elle !

L'ABBÉ.

Catherine ne vous a-t-elle pas toujours aimée et respectée comme une mère ?

MADAME VATRIN.

Oh ! sur ce chapitre, je n'ai rien à dire... Toujours ! et c'est une justice à lui rendre.

L'ABBÉ.

Elle est douce, bonne, bienfaisante ?

MADAME VATRIN.

Elle est tout ça.

L'ABBÉ.

Pieuse, sincère, modeste ?

MADAME VATRIN.

Oui.

L'ABBÉ.

Eh bien, alors, chère madame Vatrin, que votre conscience se tranquillise : la religion qui enseigne toutes ces vertus à Catherine ne perdra pas l'âme de votre fils.

MADAME VATRIN.

Non, monsieur l'abbé, non, ça ne se peut pas.

L'ABBÉ.

Je vous en prie !

MADAME VATRIN.

Non !

L'ABBÉ.

Je vous en supplie !

MADAME VATRIN.

Non ! non !

L'ABBÉ.

Je vous en conjure !

MADAME VATRIN.

Non ! non ! non !

L'ABBÉ.

Mon Dieu, mon Dieu, vous si bon, vous si clément, vous si miséricordieux, vous qui n'avez qu'un regard pour juger les hommes, qu'un cœur pour les aimer tous d'un amour infini, vous voyez dans quel aveuglement est cette mère, qui donne à son erreur le nom de piété ; mon Dieu, éclairez-la !

MADAME VATRIN.

Non ! non ! non ! non !

GUILLAUME.

Oh ! vieille mule !

MADAME VATRIN.

Fais ce que tu voudras, je sais que tu es le maître; mais, si tu les maries, ce sera contre mon gré.

GUILLAUME, s'avançant.

Eh bien, vous l'entendez, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ.

Patience, mon cher Guillaume !

GUILLAUME.

Patience ! Mais l'homme qui aurait de la patience en pareille occasion ne serait pas un homme, ce serait une brute qui ne vaudrait pas une charge de poudre.

L'ABBÉ, à demi-voix.

Elle a bon cœur ; soyez tranquille, elle reviendra d'elle-même.

GUILLAUME.

Oui, c'est possible... D'ailleurs, je ne veux pas qu'elle accepte mon opinion comme contrainte et forcée ; je ne veux pas qu'elle joue la mère désolée, la femme martyre. Je lui donne toute la journée pour réfléchir, et, si ce soir elle ne vient pas d'elle-même me dire : « Vieux, tu avais raison, il faut marier les enfants ! » (Madame Vatrin fait signe que non.) Si elle ne vient pas dire cela... (Elle continue de faire signe que non.) Eh bien, écoutez, monsieur l'abbé, il y a vingt-six ans que nous sommes ensemble ; oui, vingt-six ans au 15 juin prochain ; eh bien, monsieur l'abbé, foi d'homme d'honneur, nous nous séparerons comme si c'était d'hier, et nous finirons le peu de jours qui nous restent à vivre, elle de son côté, moi du mien.

MADAME VATRIN.

Que dit-il là?

L'ABBÉ.

Monsieur Vatrin!...

GUILLAUME.

Je dis... je dis la vérité, entends-tu, femme!

MADAME VATRIN.

Oh! oui, j'entends... Oh! malheureuse! malheureuse!

(Elle sort en sanglotant.)

SCÈNE XI

L'ABBÉ, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Oh! oui, va-t'en! va-t'en!

L'ABBÉ.

Mon cher Guillaume, voyons, du courage, et surtout du sang-froid!

GUILLAUME.

Mais avez-vous vu pareille chose? dites, l'avez-vous jamais vue?

L'ABBÉ.

J'ai encore bon espoir. Il faut que les enfants la voient; il faut que les enfants lui parlent.

GUILLAUME.

Non, elle ne les verra pas; non, elle ne leur parlera pas! Il ne sera pas dit *qu'*elle aura été bonne par pitié. Non, elle sera bonne pour être bonne, ou je n'ai plus rien à faire avec elle... Que les enfants la voient? que les enfants lui parlent? Non, j'en aurais honte. Je ne veux pas qu'ils sachent qu'ils ont pour mère une pareille sotte!

SCÈNE XII

LES MÊMES, BERNARD, entr'ouvrant la porte.

BERNARD.

Eh bien, père?

GUILLAUME, bas, à l'Abbé.

Silence sur la vieille, monsieur l'abbé, je vous prie! (Se tournant vers Bernard.) Qui t'a appelé?

BERNARD.

Mon père...

GUILLAUME.

Je te demande qui t'a appelé? Réponds.

BERNARD.

Personne, je le sais; mais j'espérais...

GUILLAUME.

Va-t'en! tu étais un sot d'espérer.

BERNARD.

Mon père! mon cher père! une bonne parole, une seule!

GUILLAUME.

Va-t'en!

BERNARD.

Pour l'amour de Dieu!

GUILLAUME.

Je te dis de t'en aller; il n'y a rien à faire ici pour toi.

BERNARD.

Père! la mère pleure et ne répond pas; vous pleurez, et vous me chassez!

GUILLAUME.

Tu te trompes, je ne pleure pas.

BERNARD, descendant la scène.

Que se passe-t-il?

L'ABBÉ.

Du calme, Bernard! du calme! Tout peut changer.

BERNARD.

Oh! malheureux que je suis! vingt-cinq ans d'amour pour mon père, et mon père ne m'aime pas!

L'ABBÉ.

Malheureux, oui, malheureux que tu es; car tu blasphèmes!

BERNARD.

Mais vous voyez bien que le père ne m'aime pas, monsieur l'abbé, puisqu'il me refuse la seule chose qui puisse faire mon bonheur.

GUILLAUME.

Vous l'entendez! voilà comme cela juge... Jeunesse! jeunesse!

BERNARD.

Mais il ne sera pas dit que, pour obéir à un caprice, j'abandonnerai la pauvre fille ; elle n'a ici qu'un ami, mais cet ami lui tiendra lieu de tous les autres.

GUILLAUME.

Je t'ai déjà dit trois fois de t'en aller, Bernard.

BERNARD.

Je m'en vais ; mais j'ai vingt-cinq ans, vingt-cinq ans passés. Je suis libre de mes actions, et ce que l'on me refuse si cruellement, eh bien, la loi me donne le droit de le prendre, et je le prendrai.

GUILLAUME.

La loi ! je crois, Dieu me pardonne qu'un fils a dit : *La loi !* devant son père.

BERNARD.

Est-ce ma faute ?

GUILLAUME.

La loi !

BERNARD.

Vous me poussez à bout...

GUILLAUME.

La loi !... Sors d'ici ! La loi ! à ton père !... Sors d'ici, malheureux ! et ne reparais jamais devant mes yeux... La loi ! la loi !

BERNARD.

Mon père, je m'en vais, puisque vous me chassez ; mais souvenez-vous de cette heure ou vous avez dit à votre fils unique, qui vous aimait et vous vénérait à l'égal du bon Dieu : « Enfant, sors de ma maison ! » Oui, souvenez-vous-en, et que tout ce qui arrivera retombe sur vous !

(Bernard prend son fusil et s'élance hors de la maison. Guillaume va pour se précipiter vers lui, mais l'Abbé le retient.)

SCÈNE XIII

GUILLAUME, L'ABBÉ.

GUILLAUME.

Que faites-vous, monsieur l'abbé ? N'avez-vous pas entendu ce que vient de dire ce misérable ?

L'ABBÉ.

Père, tu as été trop dur pour ton fils.

GUILLAUME.

Trop dur! Vous aussi! Est-ce moi qui ai été trop dur, ou la mère? Vous et Dieu le savez. Trop dur, quand j'avais des larmes plein les yeux en lui parlant; car je l'aime, ou plutôt je l'aimais comme on aime son enfant unique. (Étouffant.) Mais, maintenant, qu'il aille où il voudra, pourvu qu'il s'en aille; qu'il devienne ce qu'il pourra, pourvu que je ne le revoie plus!

L'ABBÉ.

L'injustice engendre l'injustice, Guillaume; prenez garde, après avoir été dur dans la colère, d'être injuste à cœur reposé. Dieu vous a déjà pardonné la colère et l'emportement; il ne vous pardonnerait pas l'injustice.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, se précipitant dans la chambre.

Cher père! cher père! qu'y a-t-il donc? que s'est-il donc passé?

GUILLAUME, à part.

Bon! voilà l'autre, maintenant!

CATHERINE.

Bernard m'a embrassée trois fois en pleurant; il a pris son fusil et son couteau de chasse, et il est parti, courant comme un fou!

GUILLAUME.

Bernard est un malheureux; et toi...

CATHERINE, se jetant dans ses bras.

Mon père!

GUILLAUME, changeant de ton.

Toi, tu es une bonne fille!... Embrasse-moi, mon enfant! Ah! monsieur l'abbé, j'ai été dur, c'est vrai; mais vous savez à qui est la faute. Tâchez d'arranger cela, si c'est encore possible. Quant à moi, je vais faire un tour dans la forêt. J'ai remarqué que l'ombre et la solitude donnaient toujours de bons conseils... Au revoir!

SCÈNE XV

L'ABBÉ, CATHERINE.

CATHERINE.

Au nom du ciel! monsieur l'abbé, ayez pitié de moi; racontez-moi ce qui s'est passé.

L'ABBÉ, lui prenant les deux mains.

Mon enfant, vous êtes si bonne, si pieuse, si dévouée, que vous ne pouvez avoir que des amis ici-bas et au ciel. Demeurez donc en espérance; n'accusez personne, et laissez à la bonté de Dieu, aux prières des anges, à l'amour de vos parents le soin d'arranger les choses.

CATHERINE.

Mais, moi, qu'ai-je à faire au milieu de tout cela?

L'ABBÉ.

Priez pour qu'un père et un fils qui se sont quittés dans la colère et dans les larmes, se retrouvent dans le pardon et dans la joie.

(Il entre chez madame Vatrin.)

SCÈNE XVI

CATHERINE, puis MATHIEU.

CATHERINE.

Mon Dieu, mon Dieu, quelqu'un peut-il me dire ce qui se passe ici?

MATHIEU.

Oui, moi, avec votre permission, mademoiselle Catherine.

CATHERINE.

Ah! mon cher Mathieu, dis-moi où est Bernard, et pourquoi il est parti.

MATHIEU.

Bernard?

CATHERINE.

Oui, je t'en prie! je t'en supplie! Je t'écoute... Parle, parle, Mathieu!

MATHIEU.

Eh bien, il est parti... Eh! eh! il est parti... pourquoi, faut-il vous le dire?

CATHERINE.

Oui, oui.

MATHIEU.

Il est parti parce que M. Vatrin l'a chassé.

CATHERINE.

Chassé! le père a chassé le fils! Et pourquoi?

MATHIEU.

Parce qu'il voulait vous épouser malgré tout le monde, l'enragé!

CATHERINE.

Chassé! chassé à cause de moi de la maison de son père!

(Elle se laisse tomber sur une chaise.)

MATHIEU.

Ah! je crois bien! il y a eu des gros mots, voyez-vous; j'étais dans le fournil, j'ai tout entendu; oh! sans écouter! je n'écoutais pas, non; mais ils criaient si haut, que j'ai bien été forcé d'entendre... Il y a même eu un moment, quand M. Bernard a dit au père Guillaume : « C'est sur vous que retombera le malheur qui va arriver!... » il y a même eu un moment où j'ai cru que le vieux allait sauter sur son fusil. Oh! ça se serait mal passé! C'est que, le père Guillaume, ce n'est pas comme moi qui ne peux pas mettre une balle dans une porte cochère à vingt-cinq pas.

CATHERINE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu, pauvre Bernard!

MATHIEU.

Ah! oui, n'est-ce pas? ce qu'il a risqué pour vous, ça vaut bien que vous le revoyez encore une fois, dites, quand ce ne serait que pour l'empêcher de faire quelque sottise.

CATHERINE.

Ah! oui, le revoir! Je ne demande pas mieux; mais comment?

MATHIEU.

Il vous attendra ce soir.

CATHERINE.

Il m'attendra?

MATHIEU.

Oui; voilà ce que je suis chargé de vous dire.

CATHERINE.

Par qui?

MATHIEU.

Par qui ?... Par lui, donc !

CATHERINE.

Et où cela m'attendra-t-il ?

MATHIEU.

A la fontaine au Prince.

CATHERINE.

A quelle heure ?

MATHIEU.

A neuf heures.

CATHERINE,

J'y serai, Mathieu, j'y serai.

MATHIEU.

N'y manquez pas, au moins !

CATHERINE.

Je n'ai garde !

MATHIEU.

Voyez-vous, ça retomberait encore sur moi. C'est qu'il n'est pas tendre, le citoyen Bernard ! Ce matin, il m'a envoyé un soufflet que la joue m'en cuit encore... Mais je suis bon garçon, moi, je n'ai pas de rancune.

CATHERINE, remontant à sa chambre.

Oh ! sois tranquille, mon bon Mathieu, Dieu te récompensera !

(Elle sort.)

MATHIEU, la regardant fermer sa porte.

Je l'espère bien ! (Il va à la fenêtre.) Psitt ! psitt !

SCÈNE XVII

MATHIEU, CHOLLET.

CHOLLET.

Eh bien ?

MATHIEU.

Eh bien, tout va à merveille ! L'autre a tant fait de sottises, qu'il paraît qu'on en a assez comme cela.

CHOLLET.

Si bien ?

MATHIEU.

Si bien, qu'on regrette Paris et qu'on est toute prête à y retourner.

CHOLLET.

Que dois-je faire, alors ?

MATHIEU.

Ce que vous devez faire ?

CHOLLET.

Je te le demande.

MATHIEU.

Le ferez-vous ?

CHOLLET.

Sans doute.

MATHIEU.

Eh bien, courez à Villers-Cotterets; bourrez vos poches d'argent... A huit heures, à la fête de Corey, et, à neuf heures...

CHOLLET.

A neuf heures ?

MATHIEU.

Quelqu'un qui n'a pas pu vous parler ce matin, quelqu'un qui n'est pas revenu par Gondreville, uniquement de peur du scandale, ce quelqu'un-là vous attendra à la fontaine au Prince.

CHOLLET.

Elle consent donc à partir avec moi ?

MATHIEU.

Si elle ne consent pas, ce sera à vous de la décider.

CHOLLET.

Mathieu, il y a vingt-cinq louis pour toi si tu m'as dit la vérité.., Mathieu, à ce soir à neuf heures!.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII

MATHIEU, seul.

Vingt-cinq louis, c'est un joli denier, sans compter la vengeance. Ah! je suis une chouette ? ah! la chouette est un oiseau de mauvais augure ? Monsieur Bernard, la chouette vous dit bonsoir... (Il imite le cri de la chouette.) Bonsoir, monsieur Bernard!

ACTE QUATRIÈME

Un carrefour de la forêt de Villers-Cotterets. — A droite, une espèce de cabaret percé d'une porte et de deux fenêtres, ombragé par une tonnelle. A gauche, une hutte de branchages. Au fond, sur un monticule, un grand chêne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA JEUNESSE, BOBINO.

Ils sont assis à une table, devant le cabaret.

LA JEUNESSE.

Eh bien, voilà ! et, si tu en doutes, tu pourras voir la chose de tes propres yeux. Celui dont je te parle est un nouveau venu; il arrive d'Allemagne, du pays du père à Catherine, et s'appelle Mildet.

BOBINO.

Et où va-t-il demeurer, ce gaillard-là ?

LA JEUNESSE.

A l'autre bout de la forêt, à Montaigu. Il a une petite carabine pas plus haute que cela; quinze pouces de canon, calibre trente; il vous prend un fer à cheval, le cloue le long d'un mur, d'une porte cochère ou de n'importe quoi, et, à cinquante pas, il met une balle dans chacun des trous.

BOBINO.

Si bien que la muraille est percée. Pourquoi ne s'est-il pas fait maréchal ferrant? Il n'aurait pas eu peur des coups de pied de cheval... Quand je verrai cela, je le croirai. (A un autre Garde, qui entre.) N'est-ce pas, Molicar?

SCÈNE II

LES MÊMES, MOLICAR, à moitié ivre.

MOLICAR s'arrête, écarquille les yeux, et reconnaît celui qui l'a interpellé.

Ah ! c'est toi, Bobino ?

BOBINO.

Oui, c'est moi.

MOLICAR.

Répète un peu ce que tu as dit ; je n'ai pas entendu.

BOBINO.

Rien, des bamboches ! C'est ce farceur de La Jeunesse qui me fait poser.

LA JEUNESSE.

Mais quand je te dis...

BOBINO.

Allons, un verre de vin, Molicar !

MOLICAR.

Non.

BOBINO.

Comment, non ?

MOLICAR.

Oui.

BOBINO.

Tu refuses un verre de vin, toi ?

MOLICAR.

Deux, ou pas du tout !

BOBINO.

Ah ! bravo ! à la bonne heure !

LA JEUNESSE.

Et pourquoi deux ?

MOLICAR.

Parce qu'un seul, ça ferait le treizième de ce soir.

BOBINO.

Ah ! oui...

MOLICAR.

Et que treize verres de vin, ça me porterait malheur !

BOBINO.

Superstitieux, va ! Tu auras tes deux verres... Assieds-toi là !

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MÈRE TELLIER.

LA MÈRE TELLIER.

Dites donc, Bobino, ne m'aviez-vous pas dit de vous prevenir, si l'inspecteur venait de ce côté ?

BOBINO.

Oui.

LA MÈRE TELLIER.

Eh bien, je l'ai vu de la fenêtre du premier; il vient.

LA JEUNESSE, mettant la main à sa poche.

En ce cas...

BOBINO.

Que fais-tu?

LA JEUNESSE.

Je paye pour deux... Tu me rendras cela plus tard. Autant vaut que M. l'inspecteur ne nous voie pas à la table d'un cabaret : il croirait qu'on en fait une habitude. Trois bouteilles, c'est trente sous, n'est-ce pas, mère Tellier?

LA MÈRE TELLIER.

Oui, messieurs.

LA JEUNESSE.

Eh bien, voilà... Au revoir!

MOLICAR.

Oh! les lâches! quitter le champ de bataille quand il reste encore des ennemis... (Il emplit deux verres et les choque l'un contre l'autre.) A ta santé, Molicar!

LA JEUNESSE.

Ah! regarde donc, Bobino!

BOBINO.

Quoi?

LA JEUNESSE.

Bernard!... Dieu du ciel! dans quel état est-il!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BERNARD.

Bernard entre et s'approche d'une table; puis il pose son fusil le long d'un poteau, s'assied et laisse tomber sa tête dans ses mains.

BOBINO.

Bonsoir, Bernard!

BERNARD, levant lentement la tête.

Bonsoir, Bobino! Bonsoir, La Jeunesse! bonsoir!

LA JEUNESSE.

Te voilà ici?

BERNARD.

Pourquoi pas?

BOBINO.

A la fête?

BERNARD.

Est-ce défendu, de venir à la fête, quand on veut s'amuser?

BOBINO.

Oh! je ne dis pas que cela soit défendu; mais je suis étonné de te voir seul.

BERNARD.

Seul?

BOBINO.

Oui.

BERNARD.

Et avec qui donc veux-tu que je sois?

BOBINO.

Mais il me semble que, quand on a une fiancée, une jeune et belle fiancée...

BERNARD.

Ne parlons plus de cela. (Il prend son fusil et frappe sur la table avec la crosse.) Du vin!

LA JEUNESSE.

Chut!...

BERNARD.

Pourquoi, chut?

LA JEUNESSE.

Tiens, parce que voilà M. l'inspecteur qui passe là-bas.

BERNARD.

Eh bien, après?

LA JEUNESSE.

Je te dis : Attention... M. l'inspecteur peut te voir et t'entendre, voilà tout.

BERNARD.

Eh! qu'est-ce que cela me fait, à moi, qu'il me voie ou qu'il ne me voie pas, qu'il m'entende ou qu'il ne m'entende pas?

LA JEUNESSE.

Ah! c'est autre chose, alors.

BOBINO, bas, à La Jeunesse.

Il y a de la brouille dans le ménage!

LA JEUNESSE.

Ce que j'en disais, vois-tu, Bernard, ce n'est point pour te régenter ou t'être désagréable; mais, tu sais, M. l'inspecteur n'aime pas qu'on nous voie au cabaret.

BERNARD.

Et, si j'aime y aller, moi, crois-tu que c'est M. l'inspecteur qui m'empêchera de faire ma volonté ? (Il frappe sur la table plus violemment encore.) Du vin ! du vin !

BOBINO, à La Jeunesse.

Allons, il ne faut pas empêcher un fou de faire ses folies; viens, La Jeunesse ! viens !

LA JEUNESSE.

N'en parlons plus. Adieu, Bernard !

(Il sort avec Bobino.)

BERNARD.

Adieu ! adieu !... Mais viendra-t-on, quand je demande du vin ?

SCÈNE V

BERNARD, MOLICAR, continuant à boire; LA MÈRE TELLIER, accourant.

LA MÈRE TELLIER.

Voilà ! voilà ! voilà ! La provision de vin en bouteille était épuisée, il a fallu tirer au tonneau... Tiens, c'est ce cher M. Bernard. Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle !

BERNARD.

C'est pour cela que je veux boire; le vin donne des couleurs.

LA MÈRE TELLIER.

Mais vous êtes malade !

BERNARD, lui arrachant une bouteille des mains.

Donnez donc !

(Il boit à même.)

LA MÈRE TELLIER.

Seigneur Dieu ! vous allez vous faire mal, mon enfant.

BERNARD.

Non ! laissez-moi boire celui-là. Qui sait si jamais vous m'en servirez d'autre !

LA MÈRE TELLIER.

Mais qu'est-il donc arrivé, cher monsieur Bernard?

BERNARD.

Rien; seulement, donnez-moi une plume, de l'encre et du papier.

LA MÈRE TELLIER.

Une plume, de l'encre et du papier?

BERNARD.

Oui... Allez.

SCÈNE VI

BERNARD, MOLICAR, puis LA MÈRE TELLIER, revenant; puis BABET.

MOLICAR, de plus en plus ivre.

Une plume, de l'encre et du papier... Excusez, monsieur le notaire! Est-ce qu'on vient au cabaret pour demander une plume, de l'encre et du papier? On vient au cabaret pour demander du vin. (Appelant.) Du vin!

LA MÈRE TELLIER, apportant ce que Bernard lui a demandé.

Tenez, monsieur Bernard.

MOLICAR.

Du vin!

LA MÈRE TELLIER.

Entends-tu, Babet?

BABET.

Oui, mère Tellier... Voilà, monsieur Molicar.

MOLICAR.

Ah! pour une jolie enfant, voilà une jolie enfant! Venez ici, que je vous embrasse, mademoiselle Babet.

BABET.

Ah! l'on ne m'embrasse pas comme cela, moi!

(Elle se sauve.)

MOLICAR.

Et quand on pense que, dans dix ans, ça tendra la joue sans qu'on le lui demande... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

LA MÈRE TELLIER.

Monsieur Bernard, est-ce que vous ne me voyez pas? est-ce que vous ne m'entendez pas?

BERNARD, levant la tête.

Pourquoi donc êtes-vous en deuil?

LA MÈRE TELLIER.

Vous ne vous souvenez donc plus du grand malheur qui m'est arrivé?

BERNARD.

Je ne me souviens plus de rien... Pourquoi êtes-vous en deuil?

LA MÈRE TELLIER.

Eh! vous le savez bien, cher monsieur Bernard, puisque vous êtes venu à son enterrement... Je suis en deuil de mon pauvre enfant, d'Antoine, qui est mort il y a un mois.

BERNARD.

Pauvre femme!

LA MÈRE TELLIER.

Je n'avais que lui, monsieur Bernard; un fils unique, et le bon Dieu me l'a repris tout de même! Oh! il me manque bien, allez! Quand une mère a eu son enfant sous les yeux, et que tout à coup son enfant n'est plus là, que faire? Pleurer! On pleure; mais, que voulez-vous! ce qui est perdu est perdu!

(Elle éclate en sanglots.)

MOLICAR, entonnant une chanson.

Ah! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin...

BERNARD.

Veux-tu te taire, là-bas!

MOLICAR, continuant.

J'en planterais si long, si large...

BERNARD.

Quand je te dis de te taire, tais-toi!

MOLICAR.

Et pourquoi me tairais-je?

BERNARD.

N'entends-tu pas ce qu'elle dit, cette femme? ne vois-tu pas qu'il y a ici une mère qui pleure, et qui pleure son enfant?

MOLICAR.

C'est vrai. Je vais chanter tout bas.

Ah! si l'amour...

BERNARD.

Ni haut ni bas; tais-toi, ou va-t'en !

MOLICAR.

Oh ! c'est bon, je m'en vas. J'aime les cabarets où l'on rit, et pas ceux où l'on pleure... Mère Tellier, venez chercher votre dû.

BERNARD.

C'est bien; je réglerai ton compte. Laisse-nous.

MOLICAR.

Je ne demande pas mieux; merci, monsieur Bernard, merci!

(Il s'éloigne en se tenant aux arbres et en chantonnant.)

SCÈNE VII

BERNARD, LA MÈRE TELLIER.

BERNARD.

Oui, vous avez raison, mère Tellier, ce qui est perdu est perdu... Tenez, je voudrais être à la place de votre fils, et que votre fils ne fût pas mort.

LA MÈRE TELLIER.

Oh! que Dieu vous garde, monsieur Bernard!

BERNARD.

Oui, oui, parole d'honneur!

LA MÈRE TELLIER.

Vous qui avez de si bons parents, si vous saviez le mal que cela fait à une mère, de perdre son enfant, vous ne risqueriez pas un pareil souhait.

BERNARD, qui a déjà essayé deux fois d'écrire.

Oh ! je ne peux pas ! je ne peux pas !

(Il écrase la plume sur la table.)

LA MÈRE TELLIER.

En effet, vous tremblez comme si vous aviez la fièvre!

BERNARD, se levant.

Tenez, rendez-moi un service, mère Tellier.

LA MÈRE TELLIER.

Oh ! bien volontiers; lequel ?

BERNARD.

Il n'y a qu'un pas d'ici à la maison neuve du chemin de Soissons.

LA MÈRE TELLIER.

Dame, pour un quart d'heure de chemin, en marchant bien.

BERNARD.

Alors, faites-moi l'amitié... Je vous demande bien pardon de la peine...

LA MÈRE TELLIER.

Dites toujours.

BERNARD.

Faites-moi l'amitié d'aller là-bas demander Catherine.

LA MÈRE TELLIER.

Ah ! elle est donc revenue ?

BERNARD.

Oui, ce matin... Et de lui dire que je lui écrirai bientôt.

LA MÈRE TELLIER.

Que vous lui écrirez bientôt ?

BERNARD.

Aussitôt que je ne tremblerai plus.

LA MÈRE TELLIER.

Mais vous quittez donc le pays ?

BERNARD.

On dit que nous allons avoir la guerre avec les Algériens.

LA MÈRE TELLIER.

Qu'est-ce que ça peut vous faire, la guerre, à vous qui avez tiré à la conscription, et qui avez pris un bon numéro ?

BERNARD.

Vous allez aller où je vous dis, n'est-ce pas, mère Tellier?

LA MÈRE TELLIER.

Oui, à l'instant même, cher monsieur Bernard; mais...

BERNARD.

Mais quoi?

LA MÈRE TELLIER.

A vos parents?...

BERNARD.

Après, à mes parents?

LA MÈRE TELLIER.

Que voulez-vous que je leur dise?

BERNARD.

Rien.

LA MÈRE TELLIER.

Comment, rien?

BERNARD.

Non rien, sinon que je suis passé par ici, qu'ils ne me reverront plus, et que je leur dis adieu!

LA MÈRE TELLIER.

Adieu?

BERNARD.

Dites-leur qu'il gardent Catherine avec eux; que je leur serai reconnaissant de toutes les bontés qu'ils auront pour elle, et que, si encore, par hasard, je venais à mourir comme votre pauvre Antoine, je les prie de faire Catherine leur héritière.

LA MÈRE TELLIER.

C'est votre désir, monsieur Bernard?

BERNARD.

Oui, c'est mon désir.

LA MÈRE TELLIER.

Eh bien, c'est dit, monsieur Bernard. Voici la nuit tout à fait venue, je n'aurai plus grand monde maintenant, Babet suffira pour servir, je cours à la maison neuve. (Rentrant.) Je crois que c'est un service à lui rendre, pauvre garçon!

BERNARD.

Allez! et que Dieu vous conduise!

MOLICAR, au loin.

J'en planterais si long, si large,
Qu'il y en aurait pour le voisin!...

SCÈNE VIII

BERNARD, puis MATHIEU.

BERNARD.

Allons, allons, du courage! Encore un verre de vin, et partons!

MATHIEU, passant la tête entre deux arbres.

C'est égal, moi, je ne partirais pas comme cela.

BERNARD, tressaillant.

Ah! c'est toi, Mathieu?

MATHIEU.

Oui, tout de même, monsieur Bernard, c'est moi.

BERNARD.

Que disais-tu?

MATHIEU.

Vous n'avez pas entendu?

BERNARD.

Non.

MATHIEU.

Vous avez l'oreille dure!

BERNARD.

J'ai entendu, mais je n'ai pas compris.

MATHIEU.

Eh bien, je vais répéter... Je disais qu'à votre place, je ne partirais pas comme cela.

BERNARD.

Tu ne partirais pas?

MATHIEU.

Non; du moins sans... Suffit! je m'entends.

BERNARD.

Sans quoi? Voyons!

MATHIEU.

Sans me venger de l'un ou de l'autre. Voilà le mot lâché!

BERNARD.

De l'un ou de l'autre?

MATHIEU.

Oui, de lui ou d'elle.

BERNARD, haussant les épaules.

Est-ce que je peux me venger de mon père ou de ma mère?

MATHIEU.

Allons donc, de votre père ou de votre mère! Est-ce qu'il est question d'eux, dans tout cela?

BERNARD.

Mais de qui est-il donc question?

MATHIEU.

Il est question du Parisien et de mademoiselle Catherine.

BERNARD, se dressant.

Du Parisien et de Catherine?

MATHIEU.

Eh! oui.

BERNARD.

Mathieu! Mathieu!

MATHIEU.

Bon! voilà qui m'avertit de ne rien dire.

BERNARD.

Pourquoi cela?

MATHIEU.

Tiens, parce que ça retomberait encore sur moi, ce que je dirais.

BERNARD.

Non, non, Mathieu, je te jure. Parle!

MATHIEU.

Vous ne devinez donc pas un peu?...

BERNARD.

Que veux-tu que je devine? Voyons, je te le répète, parle!

MATHIEU.

Par ma foi, ce n'est pas la peine d'avoir de l'esprit et de l'éducation pour être sourd et aveugle.

BERNARD.

Mathieu, as-tu vu ou entendu quelque chose?

MATHIEU.

La chouette voit clair la nuit; elle a les yeux ouverts quand les autres les ont fermés; elle veille quand les autres dorment.

BERNARD, affectant le calme.

Voyons, qu'as-tu vu? qu'as-tu entendu? Ne me fais pas languir plus longtemps, Mathieu.

MATHIEU.

Eh bien, oui, l'obstacle à votre mariage, savez-vous d'où il vient?

BERNARD.

De mon père!

MATHIEU.

Ah bien, oui, de votre père! Il ne demanderait pas mieux que de vous voir heureux; car il vous aime lui, pauvre cher homme!

BERNARD.

Alors, l'obstacle vient de quelqu'un qui ne m'aime pas?

MATHIEU.

Dame, vous savez, il y a quelquefois des gens qui font comme cela semblant de vous aimer, qui disent : « Mon cher Bernard par-ci, mon cher Bernard par-là, » et qui, au fond, vous trompent.

BERNARD.

Voyons, de qui vient l'obstacle, mon cher Mathieu ? de qui vient-il ? Dis !

MATHIEU.

Oui, pour que vous me sautiez au cou à m'étrangler !

BERNARD.

Non, non, foi de Bernard, je te le jure !

MATHIEU.

N'importe ! En attendant, laissez-moi m'éloigner de vous. (Il fait deux pas en arrière.) Ne voyez-vous donc pas que l'obstacle vient de mademoiselle Catherine ?

BERNARD, passant son mouchoir sur son front.

De Catherine ?... Tu avais dis de quelqu'un qui ne m'aime pas : prétendrais-tu que Catherine ne m'aime point, par hasard ?

MATHIEU.

Je prétends qu'il y a des jeunes filles qui, quand elles ont tâté un temps de Paris, aiment mieux être à Paris maîtresse d'un jeune homme riche, qu'en province femme d'un pauvre garde.

BERNARD.

Tu ne dis pas cela pour Catherine et le Parisien, j'espère ?

MATHIEU.

Eh ! eh ! qui sait ?

BERNARD.

Misérable !

(Il saute sur lui et le prend à la gorge.)

MATHIEU.

Eh bien, que vous disais-je ! voilà que vous m'étranglez... Monsieur Bernard ! monsieur Bernard !... Nom de nom ! Je ne vous dirai plus rien.

BERNARD.

Mathieu, je te demande pardon... Parle ! parle ! mais, si tu mens...

MATHIEU.

Eh bien, oui, si je mens, il sera temps de vous fâcher; mais, si vous vous fâchez d'abord, je ne parlerai pas.

BERNARD.

J'ai eu tort, Mathieu.

MATHIEU.

A la bonne heure! vous voilà raisonnable.

BERNARD.

Oui.

MATHIEU.

Mais, n'importe, j'aime mieux vous faire voir, vous faire toucher la chose. Ah! vous êtes de l'acabit de saint Thomas, vous!

BERNARD.

Tu as raison, fais-moi voir, fais-moi voir!

MATHIEU.

Je veux bien.

BERNARD.

Mon Dieu!

MATHIEU.

Mais à une condition...

BERNARD.

Laquelle?

MATHIEU.

Vous me donnerez votre parole d'honneur de voir jusqu'au bout.

BERNARD.

Jusqu'au bout, oui; parole d'honneur! Mais quand saurai-je que je suis au bout? quand aurai-je tout vu?

MATHIEU.

Dame, quand vous aurez vu M. Chollet et mademoiselle Catherine à la fontaine au Prince.

BERNARD.

Catherine et Chollet à la fontaine au Prince?

MATHIEU.

Oui.

BERNARD.

Et quand verrai-je cela?

MATHIEU.

Il est huit heures... combien?... Voyez à votre montre.

BERNARD.

Huit heures trois quarts.

MATHIEU.

Eh bien, dans un quart d'heure; ce n'est pas bien long, n'est-ce pas?

BERNARD.

A neuf heures donc?

MATHIEU.

Oui, à neuf heures.

BERNARD.

Catherine et Chollet à la fontaine au Prince!... Mais que viennent-ils y faire?

MATHIEU.

Dame, je n'en sais rien. Organiser leur départ, sans doute.

BERNARD.

Leur départ?

MATHIEU.

Oui, ce soir à Villers-Cotterets, le Parisien cherchait de l'or de tous les côtés.

BERNARD.

De l'or?

MATHIEU.

Il en demandait à tout le monde.

BERNARD.

Mathieu, Mathieu, si c'est pour le plaisir de me faire souffrir, gare à toi!

MATHIEU.

Chut!

BERNARD.

Le pas d'un cheval...

MATHIEU.

Regardez!

BERNARD.

C'est lui... il descend, il attache son cheval à un arbre... Il se dirige de ce côté.

MATHIEU.

Cachez-vous! S'il vous aperçoit, vous ne verrez rien.

BERNARD.

Tu as raison.

(Il se jette derrière un arbre. Mathieu gagne la hutte de feuillage et s'y cache.)

SCÈNE IX

CHOLLET; BERNARD et MATHIEU, cachés.

CHOLLET.

Ma foi, je suis à peu près sûr que voilà le cabaret de la mère Tellier; mais le diable m'emporte si je sais où est la fontaine au Prince!

BERNARD, chancelant.

La fontaine au Prince!

CHOLLET, appelant.

Eh! mère Tellier! mère Tellier!

SCÈNE X

LES MÊMES, BABET.

BABET.

Vous appelez la mère Tellier, monsieur Chollet?

CHOLLET.

Oui, mon enfant.

BABET.

Dame, c'est qu'elle n'y est pas.

CHOLLET.

Où est-elle donc?

BABET.

Elle est allée à la maison neuve du chemin de Soissons, chez les Vatrin.

CHOLLET.

Diable! pourvu qu'elle n'aille pas rencontrer Catherine et l'empêcher de venir!

BERNARD, à part.

Rencontrer Catherine et l'empêcher de venir! C'était donc vrai!

CHOLLET.

Ah bah! ce serait un hasard... (A Babet.) Viens ici, mon enfant.

BABET.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Chollet?

CHOLLET.

Peut-être pourras-tu m'enseigner ce que je cherche, toi.

BABET.

Dites.

CHOLLET.

La fontaine au Prince, est-ce encore loin d'ici ?

BABET.

Oh ! non ; c'est à cent pas, tout au plus.

CHOLLET.

A cent pas ?

BABET.

Tenez, du pied de ce chêne, vous la voyez.

CHOLLET.

Montre-moi cela, mon enfant.

BABET.

Tenez, là-bas, sous ce rayon de lune, ce filet d'eau qui reluit comme un écheveau d'argent, c'est la fontaine au Prince.

CHOLLET.

Merci, mon enfant.

BABET.

Il n'y a pas de quoi.

CHOLLET.

Si fait ; et la preuve, c'est que voilà pour ta peine. (Il tire sa bourse ; la bourse lui échappe des mains et il s'en échappe une vingtaine de louis qui tombent à terre.) Bon ! voilà que je laisse tomber ma bourse.

BABET.

Attendez ! on va vous éclairer... Ce n'est pas la peine d'en semer, monsieur Chollet ; ça ne pousse pas.

BERNARD, à part.

Mathieu n'avait pas menti.

(Babet éclaire Chollet, qui ramasse l'or. Mathieu allonge la tête hors de la hutte.)

MATHIEU, à part.

En voilà-t-il, en voilà-t-il, de l'or ! Quand on pense qu'il y a des gens qui en ont tant, d'or, tandis qu'il y en a d'autres...

CHOLLET.

Hein ?

(Il se tourne du côté de Mathieu, qui retire sa tête dans la hutte.)

BABET.

Quoi ?

CHOLLET.

Rien... Il me semblait avoir entendu... Je me trompais. Merci, ma petite! voilà pour toi.

BABET.

Une pièce de vingt francs! une pièce de vingt francs! Mais vous vous trompez, ce n'est pas pour moi tout cela.

CHOLLET.

Si fait! ce sera le commencement de ta dot. (On entend sonner l'heure.) Quelle heure?

BABET.

Neuf heures.

CHOLLET.

Ah! bon! Je craignais d'être en retard.

(Il met sa bourse dans la poche de côté de son habit.)

BABET, mirant la pièce d'or à la chandelle.

A la bonne heure! c'est celui-là qui est généreux. La! maintenant, je puis fermer; je crois qu'il ne viendra plus personne.

(Chollet est parti par le fond. Babet rentre dans le cabaret, dont elle ferme la porte et les fenêtres.)

SCÈNE XI

BERNARD, rentrant en scène; MATHIEU, toujours caché.

BERNARD.

Mathieu! Mathieu!... Ah! il est parti; il aura eu peur de ce qui va se passer si Catherine vient à ce rendez-vous... Il a eu raison... Au bout du compte, il n'y a pas que Catherine dont ce jeune homme puisse être amoureux... Niais que je suis!... puisqu'il l'a nommée... Allons, du courage, Bernard! mieux vaut savoir à quoi t'en tenir que de douter... Oh! Catherine, si tu es fausse à ce point, si tu m'as trompé ainsi, je ne croirai plus à rien, non, à rien, à rien au monde!... Mon Dieu, moi qui l'aimais tant! moi qui l'aimais si profondément, si sincèrement! moi qui eusse donné ma vie pour elle, si elle me l'eût demandée!... Par bonheur, tout le monde est parti; cette petite fille a fermé portes et fenêtres; les lumières sont éteintes, et, s'il se passe quelque chose, ce sera entre la nuit, eux et moi. (Il gagne doucement le

pied du chêne et parvient jusqu'au tronc en rampant contre les racines.) Celle qu'il attend doit venir du côté de la route de Soissons. Si j'allais au-devant d'elle, si je lui faisais honte... Non, je ne saurais rien, elle mentirait. (Se retournant.) Du bruit par là... Non, c'est le cheval qui frappe du pied... D'ailleurs, que m'importe le bruit qui vient de ce côté-là. C'est par là que doivent regarder mes yeux, c'est par là que doivent écouter mes oreilles... Mon Dieu! je vois comme une ombre à travers les arbres... (S'essuyant les yeux.) Mais non!... mais si!... C'est une femme! elle hésite... Non, elle continue... Elle va traverser une clairière, et, alors, je verrai bien... Ah! c'est Catherine!... Il l'a vue, il se lève... Il n'ira pas jusqu'à elle... Catherine! Catherine! que le sang que je vais verser retombe sur toi! (Il met en joue trois fois et trois fois s'arrête.) Non, non, je ne suis pas un assassin! je suis Bernard Vatrin, c'est-à-dire un honnête homme!... A moi, mon Dieu!... Mon Dieu, secourez-moi!

(Il jette son fusil et s'enfuit éperdu.)

SCÈNE XIII

MATHIEU, seul.

Il sort lentement de la hutte, regarde autour de lui, rampe jusqu'au chêne, regarde à son tour dans la direction de la fontaine, allonge la main vers le fusil et le porte à son épaule.

Ah! ma foi, tant pis! pourquoi avait-il tant d'or!... L'occasion fait le larron!

(Il lâche le coup, on entend un cri.)

ACTE CINQUIÈME

Même décoration qu'aux trois premiers actes.

SCÈNE PREMIÈRE

GUILLAUME, MADAME VATRIN, RAISIN, L'ABBÉ GRÉGOIRE.

On est à table. Trois places sont vides.

L'ABBÉ.

Allons, allons, je crois qu'il est temps de regagner la ville.

GUILLAUME.

Oh ! non, monsieur l'abbé, pas avant que vous ayez portë une dernière santé.

MADAME VATRIN.

Mais, pour porter cette santé, il faudrait que François et Catherine fussent là.

GUILLAUME.

Eh bien, où sont-ils? Ils étaient là tout à l'heure.

MADAME VATRIN.

Oui; mais ils sont sortis l'un après l'autre, et l'on dit que ça porte malheur, de trinquer à la fin du repas en l'absence de ceux qui ont assisté au commencement.

GUILLAUME.

Catherine ne saurait être loin. Appelle-la, femme !

MADAME VATRIN.

Je l'ai déjà appelée, et elle ne m'a pas répondu.

L'ABBÉ.

Je l'ai vue sortir il y a dix minutes, à peu près.

GUILLAUME.

Dans sa chambre?

MADAME VATRIN.

Elle n'y est pas.

GUILLAUME.

Et François ?

RAISIN.

Oh ! quant à François, nous savons où le retrouver ; il est allé aider à atteler la calèche.

L'ABBÉ.

Mon cher Guillaume, nous prierons Dieu qu'il nous pardonne d'avoir porté un toast en l'absence de deux convives; mais il se fait tard, et je dois me retirer..

GUILLAUME.

Femme, verse à M. le maire, et que tout le monde fasse raison à notre cher abbé.

L'ABBÉ, levant son verre.

A la paix intérieure ! à l'union du père et de la mère, du mari et de la femme, seule union de laquelle puisse sortir le bonheur des enfants !

RAISIN.

Bravo, l'abbé !

GUILLAUME, saluant.

Merci, monsieur l'abbé, et puisse le cœur que vous avez l'intention de toucher n'être pas sourd à votre voix !

L'ABBÉ.

Maintenant, mon cher Guillaume, vous ne trouverez pas mauvais que je cherche mon manteau, ma canne et mon chapeau, et que je presse M. le maire de me ramener à la ville. Neuf heures sont sonnées depuis près de vingt minutes.

RAISIN.

Nous chercherons tout cela ensemble, monsieur l'abbé ; et, pendant ce temps-là, madame Vatrin dira pour moi un mot à son mari.

L'ABBÉ.

Un mot ?

RAISIN.

Oui, une commission dont je l'ai chargée... N'est-ce pas, maman Guillaume ?... Ah ! donnez-nous une lumière, que M. l'abbé cherche sa douillette, et que je retrouve mon paletot.

MADAME VATRIN.

Voilà, monsieur le maire !

(Elle lui présente la bougie.)

RAISIN.

Venez, l'abbé, venez ! je crois que tout cela est par ici.

L'ABBÉ.

Je vous suis, monsieur, je vous suis.

(Il sort avec Raisin.)

SCÈNE II

GUILLAUME, MADAME VATRIN.

GUILLAUME.

Que veut-il donc dire, ton marchand de bois, avec ce mot qu'il t'a chargée de me répéter?

MADAME VATRIN.

Dame, je n'en sais trop rien; mais voici, en somme, ce qu'il m'a dit...

GUILLAUME.

Parle!

MADAME VATRIN.

Il m'a dit: « Votre mari, mère Guillaume, touche sept cent cinquante-six livres d'appointements par an, n'est-ce pas? »

GUILLAUME.

Et cent cinquante livres de gratification.

MADAME VATRIN.

« De sorte, a-t-il ajouté, qu'il vous faut quelque chose comme neuf ou dix ans pour toucher neuf mille francs. »

GUILLAUME.

M. Raisin compte comme feu Barème.

MADAME VATRIN.

« Eh bien, m'a-t-il dit, ce que le père Guillaume gagne en dix ans, je me fais fort de le lui faire gagner en une année. »

GUILLAUME.

Ah! voyons un peu la chose;

MADAME VATRIN.

« Eh bien, a-t-il dit toujours, il ne s'agit pour cela que de fermer alternativement l'œil droit ou l'œil gauche, en passant à côté de certains arbres qui sont à droite ou à gauche de mon lot... »

GUILLAUME.

Oui-da!

MADAME VATRIN.

« Ce n'est pas bien difficile, a-t-il ajouté. Tenez, il n'aura qu'à faire comme cela. »

(Elle ferme alternativement l'œil droit et l'œil gauche.)

GUILLAUME.

Et il me donnera neuf mille francs, pour si peu ?

MADAME VATRIN.

Quatre mille cinq cents francs pour l'œil droit, quatre mille cinq cents francs pour l'œil gauche !

(Raisin reparaît et écoute.)

GUILLAUME.

Mais tu n'as donc pas compris, pauvre bête, ce qu'on te proposait là ?

MADAME VATRIN.

A moi ?

GUILLAUME.

Eh ! oui, à toi !... Eh bien, on a joliment fait de ne pas me proposer cela, à moi !

MADAME VATRIN.

Et pourquoi ?

GUILLAUME.

Pourquoi ? Parce qu'on entre ici par cette porte, n'est-ce pas ?

MADAME VATRIN.

Oui.

GUILLAUME.

Eh bien, on serait sorti par cette fenêtre ! Voilà !

(Raisin s'esquive par le fond en faisant un geste de dédain.)

MADAME VATRIN, à part.

Ah ! je comprends, maintenant...

SCÈNE III

LES MÊMES, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Me voilà, monsieur le maire ; êtes-vous prêt ?

GUILLAUME.

Si bien prêt, qu'il vous attend sur la grande route.

L'ABBÉ.

Bonsoir, mon cher Guillaume ! Puisse, avec la bénédiction que je vous donne, la paix du Seigneur descendre sur votre maison !

MADAME VATRIN.

Votre servante, monsieur l'abbé ! votre servante, monsieur le maire ! votre servante !

(Elle accompagne l'Abbé jusqu'en dehors de la porte.)

SCÈNE IV

GUILLAUME, MADAME VATRIN.

GUILLAUME.

Bon ! me voilà avec un ennemi de plus ; mais n'importe, on est honnête homme ou on ne l'est pas ; si on l'est, arrive qui plante ! on fait ce que j'ai fait... Mais voilà la vieille... Motus, Guillaume !

MADAME VATRIN. Elle tourne autour de son mari, qui ne fait pas attention à elle ; enfin elle se décide.

Dis donc, vieux !

GUILLAUME.

Quoi ?

MADAME VATRIN.

Qu'as-tu ?

GUILLAUME.

Rien.

MADAME VATRIN.

Pourquoi ne me parles-tu pas ?

GUILLAUME.

Parce que je n'ai rien à te dire...

MADAME VATRIN. Elle s'éloigne, puis se rapproche.

Hum !... (Silence de Guillaume.) Vieux !...

GUILLAUME.

Plaît-il ?

MADAME VATRIN.

A quand la noce ?

GUILLAUME.

Quelle noce ?

MADAME VATRIN.

Eh bien, celle de Catherine avec Bernard, donc !

GUILLAUME.

Ah ! ah ! te voilà donc devenue raisonnable ?

MADAME VATRIN.

Dis ?... Je crois que le plus tôt sera le mieux.

GUILLAUME.

Oui-da !

MADAME VATRIN.

Si nous mettions cela à la semaine prochaine ?

GUILLAUME.

Et les bans ?

MADAME VATRIN.

On irait à Soissons demander une dispense à monseigneur l'évêque.

GUILLAUME.

Voilà que tu es plus pressée que moi, maintenant !

MADAME VATRIN.

Ah ! vois-tu, vieux, c'est que... c'est que...

GUILLAUME.

Quoi ?

MADAME VATRIN.

C'est que je n'ai jamais passé pareille journée !

GUILLAUME.

Bah !

MADAME VATRIN, oppressée.

Nous séparer l'un de l'autre ! mourir chacun de notre côté ! (Éclatant en sanglots.) Et cela, après vingt-six ans de mariage !

GUILLAUME.

Ta main, la mère !

MADAME VATRIN.

Oh ! la voilà, et de grand cœur !

GUILLAUME.

Et maintenant, embrasse-moi !... Tiens, tu es la meilleure femme de la terre !... quand tu le veux, bien entendu.

MADAME VATRIN.

Je te promets, Guillaume, qu'à partir d'aujourd'hui, je le voudrai toujours.

GUILLAUME.

Amen !

SCÈNE V

LES MÊMES, FRANÇOIS, rentrant.

FRANÇOIS.

La !

GUILLAUME.

Eh bien, sont-ils emballés?

FRANÇOIS.

Les entendez-vous? les voilà qui partent.

(On entend le roulement d'une voiture. François va prendre son fusil dans le coin de la cheminée.)

GUILLAUME.

Où vas-tu donc?

FRANÇOIS.

Je vais... (Bas.) Tenez, il faut que je vous dise cela, mais à vous seul.

GUILLAUME, à sa femme.

Vieille !

MADAME VATRIN.

Hein?

GUILLAUME.

Si tu faisais bien, tu desservirais, ce serait autant de bâclé pour demain.

MADAME VATRIN, qui tient une bouteille sous son bras et une pile d'assiettes dans sa main.

Eh bien, que fais-je donc?

(Elle entre dans la cuisine.)

GUILLAUME, à François.

Qu'y a-t-il?

FRANÇOIS.

Il y a que, tandis que j'étais occupé à atteler le cheval de M. le maire, j'ai entendu un coup de fusil.

GUILLAUME.

Dans quelle direction?

FRANÇOIS.

Du côté de Corcy, comme ça aux alentours de la fontaine au Prince.

GUILLAUME.

Et tu crois que c'est quelque braconnier?

FRANÇOIS.

Non...

GUILLAUME.

Eh bien, qu'est-ce donc, alors?

FRANÇOIS, bas.

Père, j'ai reconnu le bruit du fusil de Bernard.

GUILLAUME.

Tu es sûr?

FRANÇOIS.

Entre cinquante, je le reconnaîtrais! Vous savez qu'il charge avec des ronds de feutre; cela résonne autrement que les bourres de papier.

GUILLAUME.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRANÇOIS.

Dame, c'est ce que je me suis demandé.

GUILLAUME.

Écoute, j'entends du bruit...

FRANÇOIS.

C'est un pas de femme.

GUILLAUME.

Celui de Catherine, peut-être.

FRANÇOIS.

C'est un pas de vieille femme... Mademoiselle Catherine marche plus légèrement que ça. Ces pas-là ont passé la quarantaine.

GUILLAUME.

On frappe.

FRANÇOIS, courant à la porte et ouvrant.

La mère Tellier!

MADAME VATRIN, qui va et vient.

Tiens! c'est vous, voisine?

SCÈNE VI

GUILLAUME, FRANÇOIS, MADAME VATRIN, LA MÈRE TELLIER.

LA MÈRE TELLIER.

Bonsoir, monsieur Vatrin et la compagnie! Une chaise,

s'il vous plaît! une chaise! J'ai toujours couru depuis la fontaine au Prince.

GUILLAUME et FRANÇOIS.

La fontaine au Prince?

GUILLAUME.

Et qui nous procure le plaisir de vous voir à une pareille heure, mère Tellier?

LA MÈRE TELLIER.

Un verre d'eau, pour l'amour de Dieu! j'étrangle! (Madame Vatrin lui donne un verre d'eau qu'elle boit avidement.) La! maintenant que je puis parler, je vas vous dire ce qui m'amène.

GUILLAUME et MADAME VATRIN.

Dites, la mère! dites!

LA MÈRE TELLIER.

Eh bien, je viens de la part de votre garçon.

MADAME VATRIN et GUILLAUME.

De la part de Bernard?

FRANÇOIS.

Ah!

LA MÈRE TELLIER.

Mais que lui est-il donc arrivé à ce pauvre jeune homme? Il est entré, il y a une heure, chez moi, pâle comme un mort!

GUILLAUME.

Femme!

MADAME VATRIN.

Tais-toi! tais-toi!

LA MÈRE TELLIER.

Il a bu coup sur coup trois ou quatre verres de vin, ou plutôt, il les a bus d'un seul coup; car il buvait à même la bouteille.

GUILLAUME.

Bernard buvait à même la bouteille? Impossible!

MADAME VATRIN.

Et il buvait comme cela sans rien dire?

LA MÈRE TELLIER.

Si fait, au contraire! il m'a dit: « Mère Tellier, faites-moi le plaisir d'aller jusqu'à la maison; vous direz à Catherine que je lui écrirai bientôt! »

MADAME VATRIN.

Comment! il a dit cela?

GUILLAUME.

Écrire à Catherine! et pourquoi écrire?

FRANÇOIS, à part.

Oh! le coup de fusil!

MADAME VATRIN.

Et voilà tout ce qu'il a dit?

LA MÈRE TELLIER.

Oh! non, attendez!... Alors, je lui ai demandé: « Et pour le père, n'y a-t-il rien? n'y a-t-il rien pour la mère? »

GUILLAUME et MADAME VATRIN.

Ah! vous avez bien fait!

LA MÈRE TELLIER.

Alors, il a répondu: « Au père et à la mère, annoncez-leur que je suis parti, et dites-leur adieu de ma part. »

GUILLAUME, MADAME VATRIN et FRANÇOIS.

Adieu?...

GUILLAUME.

Il vous a chargé de nous dire adieu?

MADAME VATRIN.

Mon pauvre enfant!

GUILLAUME.

Oh! femme! femme!...

LA MÈRE TELLIER.

Mais ce n'est pas tout...

GUILLAUME.

Qu'a-t-il ajouté?

LA MÈRE TELLIER.

Il a ajouté : « Dites-leur encore qu'ils gardent Catherine avec eux, que je leur serai reconnaissant de toutes les bontés qu'ils auront pour elle, et, si je venais à mourir comme votre pauvre Antoine... »

GUILLAUME et MADAME VATRIN.

A mourir!

LA MÈRE TELLIER

« Dites-leur de faire Catherine leur héritière.

GUILLAUME.

Femme! femme! femme!...

FRANÇOIS, à part.

Ah! ce malheureux coup de fusil!

UNE VOIX, au dehors.

A moi! à l'aide! au secours!

TOUS.

Catherine !

GUILLAUME.

La voix de Catherine ! (Il s'élance vers le fond.) Catherine ! mon enfant !

SCÈNE VII

LES MÊMES, CATHERINE, pâle, les cheveux en désordre.

CATHERINE.

Assassiné ! assassiné !

TOUS.

Assassiné ?

CATHERINE, haletante.

Assassiné ! assassiné !...

GUILLAUME.

Assassiné ! Mais qui ?

CATHERINE.

M. Louis Chollet.

FRANÇOIS.

Le Parisien !

GUILLAUME.

Que nous racontes-tu donc ? Voyons, parle !

FRANÇOIS.

Assassiné ! où, chère demoiselle Catherine ?

CATHERINE.

A la fontaine au Prince.

GUILLAUME.

Oh ! mon Dieu !

LA MÈRE TELLIER et MADAME VATRIN.

Par qui ?

CATHERINE.

Je ne sais...

GUILLAUME et FRANÇOIS, respirant.

Ah !

GUILLAUME.

Mais enfin comment cela s'est-il passé ? comment étais-tu là ?

CATHERINE.

Je croyais aller rejoindre Bernard.

MADAME VATRIN.

Rejoindre Bernard ?

CATHERINE.

Oui; Mathieu m'avait donné rendez-vous en son nom.

FRANÇOIS, à demi-voix.

Oh ! s'il y a du Mathieu dans l'affaire, nous ne sommes pas au bout !

GUILLAUME.

Et tu as été à la fontaine au Prince?

CATHERINE.

Je croyais que Bernard m'y attendait; je croyais qu'il voulait me dire adieu... Ce n'était pas vrai, ce n'était pas lui...

FRANÇOIS.

C'était le Parisien, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Oui... En m'apercevant, il vint à moi; car, par le magnifique clair de lune qu'il fait, il pouvait me voir à plus de cinquante pas. Quand nous ne fûmes plus qu'à dix pas l'un de l'autre, je le reconnus. Je compris alors que j'étais tombée dans un piége; j'allais crier, tout à coup un éclair a brillé dans la direction du grand chêne qui couvre le cabaret de madame Tellier; un coup de fusil s'est fait entendre; M. Chollet a poussé un cri, a porté sa main à sa poitrine et est tombé! Alors, moi, vous comprenez, je me suis sauvée comme une folle ! j'ai toujours couru, et me voilà !... Mais, si la maison eût été seulement cinquante pas plus loin, je m'évanouissais, je mourais sur le chemin !...

GUILLAUME.

Un coup de fusil!

FRANÇOIS.

C'est celui que j'avais entendu.

CATHERINE, regardant autour d'elle.

Ah! où est Bernard ? où est Bernard? Au nom du ciel, qui l'a vu ? où est-il ?

(Tous se regardent avec terreur.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MATHIEU, entrant.

MATHIEU.

Où il est? Pauvre monsieur Bernard! je vais vous le dire, moi. Il est arrêté.

(Il va s'asseoir dans la cheminée.)

GUILLAUME.

Arrêté?

MADAME VATRIN.

Arrêté, Bernard, mon enfant?

CATHERINE.

Oh! Bernard! Bernard! voilà ce que je craignais!

GUILLAUME.

Arrêté! Pourquoi? comment cela?

MATHIEU.

Dame, je ne puis pas trop vous dire, moi... Il paraît que l'on a tiré un coup de fusil sur le Parisien; les gendarmes de Villers-Cotterets, qui revenaient de la fête de Corcy, ont vu M. Bernard qui se sauvait: alors, il ont couru après lui, ils lui ont mis la main sur le collet, ils l'ont garrotté, et ils l'emmènent.

GUILLAUME.

Et où cela l'emmènent-ils?

MATHIEU.

Je n'en sais rien... Où l'on emmène les gens qui ont assassiné; seulement, moi, je me suis dit comme cela : « J'aime M. Bernard, j'aime M. Guillaume, j'aime toute la maison Vatrin, qui m'a fait du bien; il faut que je leur dise le malheur qui est arrivé au pauvre M. Bernard, parce que, s'il y a un moyen de le sauver...

MADAME VATRIN, sanglotant.

Mon Dieu! mon Dieu! Et quand on pense que c'est moi, que c'est mon misérable entêtement qui est cause de tout cela!

GUILLAUME.

Et tu dis, François, que tu as reconnu le bruit de son fusil?

FRANÇOIS.

Je vous l'ai dit, je vous le répète, j'en réponds.

GUILLAUME.

Bernard un assassin ? Impossible !

FRANÇOIS, se frappant le front.

Écoutez !

GUILLAUME.

Quoi ?

FRANÇOIS.

Je vous demande trois quarts d'heure.

GUILLAUME.

Pour quoi faire ?

FRANÇOIS.

Pour vous dire si M. Bernard est ou n'est pas l'assassin de M. Chollet. (Il s'élance hors de la maison. — Du dehors.) Allez vite, monsieur l'abbé ! allez vite ! ils ont besoin de vous !

SCÈNE IX

LES MÊMES, L'ABBÉ, paraissant sur la porte.

CATHERINE, courant à lui.

Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé !

L'ABBÉ.

Oui, je me suis douté qu'il y avait des larmes à essuyer, et je suis revenu.

MADAME VATRIN, tombant à genoux.

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute !

L'ABBÉ.

Hélas ! mon cher Guillaume, il l'avait dit en vous quittant : « Que le malheur retombe sur vous ! » et c'est sur vous qu'il est retombé.

GUILLAUME.

Oh ! monsieur l'abbé, est-ce que vous allez dire comme les autres, qu'il est coupable ?

L'ABBÉ.

Nous allons bien le savoir.

GUILLAUME.

Eh bien, oui, nous allons le savoir. Bernard est vif, emporté, colère ; mais il n'est pas menteur.

(Il prend son chapeau.)

L'ABBÉ.

Où allez-vous?

GUILLAUME.

Je vais à la prison.

L'ABBÉ.

Inutile! Nous l'avons rencontré entre les deux gendarmes, et M. le maire a ordonné de le ramener ici pour procéder en votre présence à l'interrogatoire. Il espère que vous aurez sur Bernard, qui vous aime tant, le pouvoir de lui faire dire la vérité.

SCÈNE X

LES MÊMES, RAISIN, BERNARD, entre DEUX GENDARMES, les pouces liés.

RAISIN, aux Gendarmes.

Faites entrer le prévenu.

MADAME VATRIN.

Mon enfant! mon cher enfant!

GUILLAUME, l'arrêtant par le poignet.

Un instant! Il s'agit de savoir si nous parlons à notre enfant ou à un assassin. (A Raisin.) Monsieur le maire, je vous demande à regarder Bernard en face; à lui dire deux mots, et ensuite, c'est moi qui vous déclarerai s'il est coupable ou s'il ne l'est pas. (A ceux qui sont présents.) Soyez tous témoins de ce que je vais lui demander et de ce qu'il va me répondre... En présence de cette femme, qui est ta mère; en présence de cette jeune fille, qui est ta fiancée; en présence de ce digne prêtre, qui a fait de toi un chrétien, Bernard, moi, ton père, moi qui t'ai formé à l'amour de la vérité et à la haine du mensonge, Bernard, je te le demande ici, comme Dieu te le demandera un jour, es-tu coupable ou innocent?

BERNARD.

Mon père...

GUILLAUME.

Bernard, ne te hâte pas de répondre; prends ton temps, afin que ton cœur ne te précipite pas dans l'abîme... Tes yeux sur mes yeux!

BERNARD.

Je suis innocent, mon père!

TOUS, excepté Mathieu et Raisin.

Ah!...

GUILLAUME, étendant la main.

A genoux, mon fils! (Il va à lui et lui pose la main sur l'épaule.) Je te bénis, mon enfant! Tu es innocent, c'est tout ce qu'il me faut. Quant à la preuve de ton innocence, elle viendra lorsqu'il plaira à Dieu; c'est une affaire entre les hommes et lui... Debout! embrasse-moi, et que la justice ait son cours! (Il l'embrasse.) Maintenant, à toi, la vieille!

MADAME VATRIN.

Ah! mon enfant! mon enfant! il m'est donc encore permis de t'embrasser!

BERNARD.

Ma bonne, mon excellente mère!

CATHERINE.

Et moi, Bernard?

BERNARD.

Plus tard, Catherine! plus tard!... quand, à votre tour, et sur votre salut éternel, vous aurez repondu aux questions que j'ai à vous faire...

MADAME VATRIN.

Oh! moi aussi, à cette heure, je réponds bien qu'il est innocent!

RAISIN.

Bien! bien! N'allez-vous pas croire que, s'il est coupable, il va tout bonnement dire comme cela : « Eh bien, oui, c'est moi qui ai tué M. Chollet! » Pas si bête, pardieu!

BERNARD.

Je dirai, non pas pour vous, monsieur le maire, mais pour ceux qui m'aiment, je dirai... et Dieu qui m'entend sait si je mens ou si je dis la vérité : Oui, mon premier mouvement a été de tuer M. Chollet. Quand j'ai vu apparaître Catherine, et quand je l'ai vu, lui, se lever pour aller au-devant d'elle oui, je me suis élancé dans cette intention; oui, dans cette intention, j'ai appuyé la crosse de mon fusil à mon épaule... Mais, alors, Dieu est venu à mon aide, il m'a donné la force de résister à la tentation... J'ai jeté mon fusil loin de moi, et j'ai fui! C'est pendant que je fuyais que l'on m'a arrêté; seulement, je fuyais, non parce que j'avais commis un crime, mais pour ne pas le commettre!

RAISIN.

Reconnaissez-vous ce fusil ?

BERNARD.

Oui, c'est le mien.

RAISIN, passant la baguette dans le canon.

Il est déchargé du côté droit; voyez!

BERNARD.

C'est vrai.

RAISIN.

Et on l'a trouvé au pied du chêne qui domine la petite vallée de la fontaine au Prince.

BERNARD.

C'est là, en effet, que je l'avais jeté.

MATHIEU.

Pardon, excuse, monsieur le maire... J'ai peut-être une raison à faire valoir pour innocenter ce pauvre M. Bernard... Sans doute qu'en cherchant bien, on retrouverait les bourres. M. Bernard ne charge pas comme les autres gardes, avec du papier; il charge avec des ronds de feutre enlevés à l'emporte-pièce.

RAISIN.

Gendarmes, l'un de vous ira sur le théâtre du crime, et tâchera de retrouver les bourres.

UN DES GENDARMES.

Demain matin, au petit jour, on y sera, monsieur le maire.

MATHIEU.

Et puis, j'y pense, il y a encore une chose qui sera bien plus convaincante pour l'innocence de M. Bernard.

RAISIN.

Laquelle ?

MATHIEU.

J'étais là, ce matin, quand M. Bernard a chargé son fusil pour aller à la chasse du sanglier; eh bien, à seule fin de reconnaître ses balles, il les a marquées d'une croix.

RAISIN.

Ah ! il les avait marquées d'une croix ?

MATHIEU.

Ça, j'en suis sûr : c'est moi qui lui ai prêté mon couteau pour faire la croix, même que je lui ai dit que ça portait malheur.

RAISIN, à Bernard.

Prévenu, ces deux circonstances sont-elles exactes?

BERNARD.

Oui, monsieur le maire.

MATHIEU.

Dame, vous comprenez bien, monsieur le maire, si on pouvait retrouver la balle et qu'elle n'eût pas de croix, je répondrais bien alors que ce n'est pas M. Bernard qui a fait le coup; seulement, si, par hasard, la balle portait une croix et que les bourres fussent en feutre, je ne saurais plus que dire.

UN GENDARME.

Pardon, monsieur le maire.

RAISIN.

Qu'y a-t-il?

LE GENDARME.

Il y a, monsieur le maire, que ce garçon a dit la vérité.

RAISIN.

Et comment savez-vous cela?

LE GENDARME.

Pendant que ce garçon parlait, j'ai débourré le côté gauche du fusil; la balle a une croix, et les bourres sont en feutre.

RAISIN, à Mathieu.

Mon ami, tout ce que vous venez de dire, dans une bonne intention pour M. Bernard, tourne malheureusement contre lui, puisque voilà son fusil, et que son fusil est déchargé.

MATHIEU.

Ah! c'est-à-dire que, le fusil fût-il déchargé, ça ne voudrait rien dire, monsieur le maire. M. Bernard peut bien avoir déchargé son fusil ailleurs; il n'y a que si l'on trouve la balle et les bourres de feutre... Ah! dame, ce sera malheureux, très-malheureux!

RAISIN, à Bernard.

Vous n'avez rien à dire pour votre défense?

BERNARD.

Rien, sinon que les apparences sont contre moi, mais que je suis innocent.

RAISIN.

Vous ne voulez pas avouer?

BERNARD.

Je ne mentirais pas pour moi, monsieur le maire; je ne saurais mentir contre moi. Je suis coupable d'une mauvaise pensée, je ne suis pas coupable d'une mauvaise action.

RAISIN.

Allons, gendarmes...

LES GENDARMES, s'approchant de Bernard.

Allons, marchons !

MADAME VATRIN.

Eh ! mais que faites vous donc ? Vous l'emmenez?

RAISIN.

Sans doute.

MADAME VATRIN.

Où cela?

RAISIN.

En prison, donc !

MADAME VATRIN.

En prison ?... Mais vous n'avez donc pas entendu qu'il est innocent ?.

CATHERINE.

Monsieur !...

RAISIN.

Ma chère madame Vatrin, ma belle demoiselle, c'est un devoir bien rigoureux; mais je suis magistrat, un crime a été commis, il faut que la justice ait son cours. Il y a mort d'homme; le cas est donc des plus graves... Allons, gendarmes !

BERNARD.

Adieu, mon père ! Adieu, ma mère !...

CATHERINE.

Et moi, Bernard, n'y a-t-il donc rien pour moi?

BERNARD.

Catherine, au moment de mourir innocent, peut-être te pardonnerai-je; mais, en ce moment-ci, oh ! je n'en ai pas la force.

CATHERINE.

Oh ! l'ingrat ! je le crois innocent, et il me croit coupable !

MADAME VATRIN, presque à genoux.

Bernard !. Bernard ! avant de la quitter, par grâce, dis à ta pauvre mère que tu ne lui en veux pas !

BERNARD.

Ma mère, si je dois mourir, je mourrai en fils reconnaissant et respectueux, remerciant le Seigneur de m'avoir donné de si bons et si tendres parents! (Aux Gendarmes.) Allons, messieurs, je suis prêt.

SCÈNE XI

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS apparaît sur le seuil, haletant, sans cravate, son habit sur le bras.

Un instant! tout n'est pas fini.

TOUS.

François!

FRANÇOIS, laissant tomber son habit et s'appuyant au chambranle de la porte.

Ouf!...

RAISIN.

Rangez-vous, jeune homme! et laissez-nous passer.

L'ABBÉ.

Monsieur le maire, ce jeune homme paraît avoir quelque chose d'important à vous dire; écoutez-le.

MADAME VATRIN.

François! François! ils emmènent mon enfant, mon fils, mon pauvre Bernard en prison!

FRANÇOIS.

Oh! bon! il n'y est pas encore, en prison! Il y a une lieue et demie d'ici à Villers-Cotterets, sans compter que le père Sylvestre, le geôlier, est couché et que ça lui ferait de la peine de se lever à cette heure-ci.

RAISIN.

Ah çà! nous sommes donc les serviteurs de M. François? En route, gendarmes! en route!

FRANÇOIS.

Pardon, monsieur le maire, mais j'ai quelque chose à dire outre ça.

RAISIN.

Et ce que tu as à dire en vaut-t-il la peine?

FRANÇOIS.

Dame, vous allez en juger : seulement, je vous préviens que ce sera peut-être un peu long.

RAISIN.

Si c'est aussi long que tu le dis, ce sera pour demain, alors.

FRANÇOIS.

Oh ! non, non, il faut que ce soit pour ce soir.

L'ABBÉ.

Monsieur le maire, au nom de la religion et de l'humanité, je vous adjure d'écouter ce jeune homme.

GUILLAUME.

Et moi, monsieur, au nom de la justice, je vous ordonne de surseoir...

RAISIN.

Cependant, messieurs, du moment qu'il y a un assassin...

FRANÇOIS.

Et d'abord, pardon, monsieur le maire, il y a un assassin, c'est vrai ; mais il n'y a pas de mort.

RAISIN.

Comment, pas de mort?

TOUS.

Pas de mort?

L'ABBÉ.

Soit loué le Seigneur !

FRANÇOIS.

Eh bien, quand je n'aurais que cela à dire, il me semble que c'est déjà une jolie nouvelle.

RAISIN.

Expliquez-vous.

FRANÇOIS.

M. Chollet a été renversé par la violence du coup ; mais la balle s'est aplatie sur la bourse pleine d'or qu'il avait dans la poche de son habit, et elle a glissé le long des côtes.

RAISIN.

Ah ! ah ! la balle s'est aplatie sur la bourse?

FRANÇOIS.

Oui... En voilà de l'argent bien placé !

RAISIN.

Allons au fait.

FRANÇOIS.

Dame, je ne demande pas mieux; mais vous m'interrompez à tout moment.

TOUS.

Parle, parle, François!

FRANÇOIS.

Eh bien, écoutez donc, monsieur le maire; voici comment la chose s'est passée.

RAISIN.

Mais comment peux-tu savoir de quelle façon la chose s'est passée, puisque tu étais avec nous, dans cette chambre, à table, tandis qu'elle se passait, à près d'une demi-lieue d'ici, et que tu ne nous as pas quittés?

FRANÇOIS.

Vous avez raison, je ne vous ai pas quittés... Mais après?... Est-ce que, quand je dis: « Il y a un sanglier là; c'est un mâle ou une femelle, un tiéran ou un ragot, un quartanier ou un solitaire, » est-ce que j'ai vu le sanglier, moi? Non, pas plus que Louchonneau. J'ai vu la trace, et c'est tout ce qu'il me faut. Je reprends donc... M. Bernard est arrivé le premier au cabaret de la mère Tellier... Est-ce vrai, mère Tellier?

LA MÈRE TELLIER.

C'est vrai.

FRANÇOIS.

Il était fort agité.

LA MÈRE TELLIER.

C'est encore vrai.

RAISIN.

Silence!

FRANÇOIS, faisant de grands pas.

Il marchait comme cela, et, deux ou trois fois, dans un mouvement d'impatience, il a frappé du pied près de la première table à gauche en entrant.

LA MÈRE TELLIER.

En demandant du vin, c'est vrai encore.

FRANÇOIS.

Oh! ce n'est pas bien difficile à voir: je connais le pied de Bernard, et il y a dans le sable des empreintes de trois ou quatre lignes plus profondes que les autres.

RAISIN.

Comment as-tu pu voir cela, la nuit?

FRANÇOIS.

Bon! et la lune, vous croyez donc qu'elle est là-haut pour faire aboyer les chiens?... Alors, M. Chollet est arrivé à cheval du côté de Villers-Cotterets; il a mis pied à terre à une cinquantaine de pas du cabaret; il a attaché sa bête à un arbre; puis il a passé devant M. Bernard: je croirais même qu'il avait perdu et cherché quelque chose comme de l'argent, car il y avait du suif à terre, ce qui prouve que l'on a regardé à terre avec une chandelle. Pendant ce temps-là, M. Bernard était caché derrière le hêtre qui est en face de la maison, et il continuait de rager beaucoup; et la preuve, c'est qu'il y a deux ou trois places, où la mousse est arrachée à la hauteur de la main. Après avoir retrouvé ce qu'il cherchait, le Parisien s'est éloigné du côté de la fontaine au Prince; puis il s'est levé, puis il a fait vingt-deux pas du côté de la route de Soissons... Alors, il a reçu le coup et il est tombé.

CATHERINE.

Oh! c'est bien cela! c'est bien cela!

RAISIN.

Demain, on saura qui a tiré le coup de fusil, on retrouvera les bourres et l'on cherchera la balle.

FRANÇOIS.

Oh! il n'est pas besoin d'attendre à demain: je les rapporte, moi.

RAISIN.

Comment! vous rapportez les bourres et la balle?

FRANÇOIS.

Oui, les bourres... Elles étaient dans la direction du coup, et il a été bien facile de les retrouver; mais la balle, ah! pour la balle, il y a eu plus de besogne. La diablesse de bourse, et puis peut-être aussi la côte, l'avaient fait dévier; mais n'importe, je l'ai retrouvée dans un hêtre... La voici.

RAISIN.

Une lumière!... Vous voyez, messieurs, que les bourres sont en feutre et que la balle a une croix.

FRANÇOIS.

Pardieu! la belle merveille! puisque ce sont les bourres

de Bernard, et que, ce matin, il avait marqué ses balles d'une croix.

GUILLAUME.

Que dit-il donc, mon Dieu?

RAISIN.

Vous reconnaissez donc que le coup a été tiré avec le fusil de Bernard?

FRANÇOIS.

Certainement que je le reconnais! c'est le fusil de M. Bernard, ce sont les bourres de M. Bernard, c'est la balle de M. Bernard; mais cela ne prouve pas que le coup ait été tiré par M. Bernard.

MATHIEU, à part.

Oh! oh! se douterait-il de quelque chose?

FRANÇOIS.

Seulement, comme je vous l'ai dit, Bernard rageait beaucoup, il frappait du pied, il arrachait la mousse; puis, quand M. Chollet s'est éloigné, il l'a suivi, et ne s'est arrêté qu'au pied du chêne... Là, il a visé, mais tout à coup il a changé d'avis, à ce qu'il paraît... Il a fait quelques pas à reculons, puis il a jeté son fusil à terre; le chien qui était armé et le bout du canon sont marqués dans le chemin.

MADAME VATRIN.

Oh! mon bon Seigneur Jesus, il y a miracle!

BERNARD.

Que vous ai-je dit, monsieur le maire?

GUILLAUME.

Tais-toi, Bernard! laisse parler François. Ne vois-tu pas qu'il est sur la piste, le fin limier?

MATHIEU, à part.

Oh! oh! cela commence à se gâter!

FRANÇOIS.

Alors, un autre est venu...

RAISIN.

Quel autre?

FRANÇOIS, clignant de l'œil à Bernard.

Oh! je ne sais pas, moi; un autre, voilà tout ce que j'ai pu voir.

MATHIEU, à part.

Je respire!

FRANÇOIS.

Mais ce que je puis dire, c'est que celui-là est venu en se traînant à quatre pattes... Il a mis un genou à terre, ce qui prouve qu'il n'est pas si fin tireur que Bernard ; puis il a fait feu... C'est alors, comme je vous l'ai dit, que M. Chollet est tombé.

RAISIN.

Mais quel intérêt le nouveau venu avait-il à tuer M. Chollet?

FRANÇOIS.

Dame, pour le voler, peut-être.

RAISIN.

Comment savait-il que M. Chollet avait de l'argent?

FRANÇOIS.

Est-ce que je ne vous ai pas dit que le Parisien devait avoir laissé tomber sa bourse devant la hutte de feuillage où la mère Tellier met rafraîchir son vin? Eh bien, l'assassin était probablement caché dans la hutte en ce moment-là ; j'y ai vu la trace d'un homme couché à plat ventre et qui avait creusé le sable avec ses mains.

GUILLAUME.

Mais on a donc volé M. Chollet?

FRANÇOIS.

On lui a pris deux cents louis, rien que cela!

GUILLAUME.

Pardon, mon pauvre Bernard! Je ne savais pas que l'on eût volé le Parisien quand je t'ai demandé si tu étais son meurtrier...

BERNARD.

Merci, bon père!

RAISIN.

Mais enfin, le voleur?

FRANÇOIS.

Puisque je vous dis que je ne le connais pas... Seulement, en courant, de l'endroit où il a tiré le coup, à celui où M. Chollet était tombé, il a défoncé un terrier de lapins, et il s'est donné une entorse au pied gauche.

MATHIEU, à part.

Oh ! le démon !

RAISIN.

Ah ! par exemple, c'est trop fort ! Comment peux-tu savoir qu'il s'est donné une entorse, et désigner le pied ?

FRANÇOIS.

La belle malice ! Pendant trente pas, c'est-à-dire jusqu'au terrier défoncé, les deux pieds sont tracés d'une façon égale ; pendant tout le reste de la route, il n'y en a plus qu'un qui porte tout le poids du corps ; l'autre marque à peine : c'est le gauche. Donc, il s'est donné une entorse au pied gauche, et, quand il appuie dessus, dame, ça lui fait mal.

MATHIEU, à part.

Ah !...

FRANÇOIS.

Voilà pourquoi il ne s'est pas sauvé... Non, s'il s'était sauvé, il serait à cette heure à quatre ou cinq lieues d'ici, d'autant plus qu'avec les pieds qu'il a, il doit bien marcher... Mais, au contraire, il est venu enterrer les deux cents louis à vingt pas de la route, à cent pas d'ici, entre deux gros buissons, au pied d'un bouleau... Il est reconnaissable, étant le seul de son espèce : je parle du bouleau, bien entendu.

RAISIN.

Et, de là, où est-il allé ?

FRANÇOIS.

Oh ! de là, il a gagné la grande route, et, sur la grande route, comme il y a des pavés, ni vu ni connu, je t'embrouille !

RAISIN.

Et l'argent ?

FRANÇOIS.

Pardon, monsieur le maire, c'est de l'or, toutes pièces de vingt et de quarante francs.

RAISIN.

Cet or, vous l'avez pris et apporté, comme pièce de conviction ?

FRANÇOIS.

Ouf! je m'en suis bien gardé : de l'or de voleur, cela brûle!

RAISIN.

Mais enfin...

FRANÇOIS.

Et puis je me suis dit : « Mieux vaut faire une descente sur les lieux avec la justice, et, comme le voleur ne se doute pas que je connais sa cachette, on trouvera le magot. »

MATHIEU, enjambant la fenêtre, à part.

Tu te trompes, François! on ne le trouvera pas.

(Il sort sans que personne autre que François s'aperçoive de sa sortie.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, hors MATHIEU.

RAISIN.

Est-ce tout?

FRANÇOIS.

Ma foi, à peu près, monsieur.

RAISIN.

C'est bien! la justice appréciera votre déposition. En attendant, vous comprenez bien que, comme vous ne nommez personne, comme tout roule sur des suppositions, l'accusation continue de peser sur Bernard.

FRANÇOIS.

Ah! quant à cela, je n'ai rien à dire.

RAISIN.

En conséquence, je suis désespéré, madame Vatrin, mais Bernard doit suivre les gendarmes en prison... En route!

FRANÇOIS, barrant le chemin.

Encore un instant, monsieur le maire.

RAISIN.

Si tu n'as rien à ajouter à ce que tu as dit. .

FRANÇOIS.

Non; mais c'est égal. Tenez, une supposition...

RAISIN.

Laquelle?

FRANÇOIS.

Supposez que je connaisse le coupable...

TOUS.

Ah !

FRANÇOIS.

Supposons qu'il était là tout à l'heure.

RAISIN.

Mais, alors, s'il n'y est plus, la preuve nous échappe et nous retombons dans le doute.

FRANÇOIS.

C'est cela ! Supposons que j'aie embusqué, dans le buisson de droite, Bobino, et, dans le buisson de gauche, La Jeunesse, et qu'au moment où le voleur mettra la main sur son trésor, ils mettent, eux, la main sur le voleur...

GUILLAUME, écoutant.

Qu'est-ce que cela?

FRANÇOIS.

Eh! tenez, le tour est fait! ils le tiennent...Il ne veut pas revenir, et ils le poussent.

BOBINO, du dehors.

Marcheras-tu, vagabond !

LA JEUNESSE, de même.

Allons, drôle ! ne fais pas le méchant...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LA JEUNESSE et BOBINO, tenant Mathieu au collet et le poussant.

TOUS.

Mathieu !...

LA JEUNESSE.

Tenez, monsieur le maire, voilà la bourse;

ROBINO.

Et voilà le voleur !... Allons causer un peu avec M. le maire, bijou !

(Il pousse Mathieu, qui fait au milieu du cercle quelques pas en boitant.)

FRANÇOIS.

Eh bien, quand je vous disais qu'il boitait de la jambe gauche... En prendrez-vous, une autre fois, de mes almanachs ?

MATHIEU.

Eh bien, oui, quoi ! c'est moi qui ai fait le coup. Je voulais seulement brouiller M. Bernard avec mademoiselle Catherine à cause du soufflet qu'il m'avait donné. Quand j'ai vu l'or, ça m'a tourné la tête. M. Bernard avait jeté son fusil, le diable m'a tenté, et je l'ai ramassé, et puis voilà... Mais pas un cheveu de préméditation ! M. Chollet n'est pas mort. C'est dix ans de galère. Eh bien, on les fera !

(Catherine se jette au cou de Bernard, qui, ayant les mains liées, ne peut la serrer contre son cœur.)

L'ABBÉ.

Monsieur le maire, j'espère que vous allez ordonner qu'à l'instant Bernard soit libre ?

RAISIN.

Gendarmes, ce jeune homme est innocent; déliez-le. (Pendant qu'on délie Bernard, désignant Mathieu.) Emmenez cet homme à la prison de Villers-Cotterets, et écrouez-le solidement.

FRANÇOIS.

Oh ! le père Sylvestre va-t-il être embêté d'être réveillé à cette heure-ci !

(On emmène Mathieu.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, hors MATHIEU.

CATHERINE.

Oh ! François, que ne te devons-nous pas, et comment nous acquitter envers toi !

FRANÇOIS.

Obtenez de M. Bernard qu'il me nomme son premier garçon de noce, et c'est encore moi qui lui redevrai sur le marché.

GUILLAUME, bourrant sa pipe.

C'est pour le coup que je vais en fumer une!

FIN DES FORESTIERS

L'HONNEUR
EST SATISFAIT

COMÉDIE EN UN ACTE

Gymnase-Dramatique. — 19 juin 1858.

DISTRIBUTION

ARTHUR DE VALGENCEUSE, lieutenant de chasseurs	MM.	DIEUDONNÉ.
SIR EDWARD, jeune Anglais		LANDROL.
RIGAUDY		BLAISOT.
DURAND, maître d'hôtel		GEORGES.
LOUIS, garçon d'hôtel		NUMA fils.
JOHN, domestique de sir Edward		PRISTON.
MADAME RIGAUDY	Mme	GEORGINA.
EDMÉE, sœur d'Arthur	Mlles	BLOCH.
MARIE, femme de chambre		ROSA DIDIER.
JEANNETTE, servante d'hôtel		CONSTANCE.

OFFICIERS, COMMISSIONNAIRES.

A Strasbourg. — Le carré du premier étage, à l'hôtel d'*Angleterre*, avec trois chambres s'ouvrant sur le carré. — A droite, le n° 5. A gauche, les nos 6 et 7. Le 7 est au premier plan, le 6 au second. Au deuxième plan de droite, escalier.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUIS, puis ARTHUR, puis JEANNETTE.

LOUIS, frappant au n° 7.

Monsieur Arthur!... monsieur Arthur!... vous savez qu'il est sept heures moins un quart, et que le chemin de fer de Paris part à sept heures.

ARTHUR, sortant de sa chambre.

Me voilà.

LOUIS.

Et vos bagages?

ARTHUR.

Les bagages d'un lieutenant de chasseurs!... (Lui jetant son portemanteau.) Tiens, les voilà, mes bagages. La note!...

LOUIS.

M. Durand vous la donnera en descendant... Et en voilà pour combien de temps, monsieur Arthur?

ARTHUR.

Pour trois mois.

(Il sort par l'escalier. — On sonne dans la chambre n° 5.)

LOUIS.

Jeannette! Jeannette!

JEANNETTE, entrant par l'escalier.

Eh bien?

LOUIS.

Vite au n° 5; dans cinq minutes, l'omnibus d'Allemagne va arriver.

(On sonne au n° 6.)

JEANNETTE, allant au n° 7.

Bon! on sera prête.

(On sonne au n° 5.)

ARTHUR, de l'escalier.

Ah çà! viendras-tu, flâneur? Tu vas me faire manquer le chemin de fer.

SCÈNE II

LES MÊMES, RIGAUDY.

RIGAUDY, ouvrant la porte du n° 5, la figure tout ensavonnée.

Mais viendra-t-on quand je sonne?

LOUIS, s'en allant.

Vous le voyez, monsieur, j'y vas.

(Jeannette sort du n° 7.)

RIGAUDY.

De l'eau chaude!

LOUIS.

On vous en monte.

(Il disparaît par l'escalier.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME RIGAUDY.

MADAME RIGAUDY, sortant du n° 6.

Mais vous n'entendez donc pas, mademoiselle?

JEANNETTE.

Si fait, madame, puisque vous me trouvez à votre porte.

MADAME RIGAUDY.

De l'eau froide!

JEANNETTE.

Dans un instant, madame...

(Elle descend l'escalier.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, RIGAUDY.

RIGAUDY, reparaissant sur le seuil de sa porte.

Plaît-il, bébelle?...

MADAME RIGAUDY.

C'est l'eau froide qui a maintenu Diane de Poitiers belle jusqu'à soixante ans.

RIGAUDY.

Ce qui fait que vous avez encore quinze ans à être belle, madame Rigaudy.

MADAME RIGAUDY.

Vingt ans, monsieur, s'il vous plaît!

RIGAUDY.

Quinze ou vingt ans, peu importe... Qui a terme ne doit rien, comme nous disons dans le commerce...

(Il veut l'embrasser.)

MADAME RIGAUDY.

Eh bien, vous allez m'embrasser dans cet état-là?

RIGAUDY.

C'est vrai... Garçon, des serviettes!...

LOUIS.

Voilà l'eau chaude, monsieur.

(Il entre au nº 5.)

MADAME RIGAUDY.

L'eau chaude! c'est cela qui vous fane, Hector!

RIGAUDY.

Que voulez-vous! c'est la faute de ma nourrice, qui me débarbouillait toujours avec de l'eau tiède.

(Il rentre.)

JEANNETTE.

Voilà l'eau froide, madame!

MADAME RIGAUDY.

A la bonne heure!

(Elle rentre.)

VOIX D'HOMME, au second.

Garçon!

LOUIS, sortant du nº 5.

Monsieur?

LA VOIX D'HOMME.

Le barbier!

LOUIS.

A l'instant.

(Il se précipite dans les escaliers.)

VOIX DE FEMME.

Mademoiselle!

JEANNETTE.

Que désire madame?

LA VOIX DE FEMME.

Le coiffeur.

JEANNETTE.

On va le prévenir.

(Elle entre au nº 6, et la scène reste vide.)

MADAME RIGAUDY, de sa chambre.

Pourrai-je compter sur vous pour me lacer, monsieur Rigaudy?

RIGAUDY, de sa chambre.

Avec le plus grand plaisir, madame... (Il passe sa tête par la porte.) Oh! des dames!...

(Il ferme sa porte. — Madame Rigaudy ferme la sienne. — Durand, le maître d'hôtel, paraît au haut de l'escalier avec Edmée et Marie.)

SCÈNE V

DURAND, EDMÉE, MARIE, DEUX COMMISSIONNAIRES, puis JEANNETTE.

EDMÉE, entrant vivement, suivie de sa femme chambre.

Tu es sûre qu'il ne nous a pas suivies cette fois?

MARIE.

Oh! oui, madame, j'en suis sûre!

EDMÉE.

Je respire!... C'est ici que vous avez l'intention de nous loger?...

DURAND.

Non, madame; ceci, c'est le carré... Mais le nº 7 doit être vacant. Jeannette! Jeannette!

JEANNETTE, sortant de chez madame Rigaudy.

Voilà, monsieur!

DURAND.

Le nº 7 est-il prêt?

JEANNETTE.

Oui, monsieur...

(Elle tire une clef de sa poche et ouvre le nº 7.)

DURAND.

J'eusse été obligé de vous loger au second ou au troisième étage, tandis qu'ici vous n'avez que dix-huit marches à monter... Ce balcon donne sur la rue... (Aux Commissionnaires.) Portez les bagages de madame au nº 7.

EDMÉE, à Marie, qui suit les Commissionnaires.

Tu regarderas par la fenêtre avec précaution, de manière à voir, mais à ne pas être vue.

MARIE.

Oh! soyez tranquille, madame!

SCÈNE VI

EDMÉE, DURAND.

EDMÉE.

D'après ce que vous me dites, monsieur, il y aurait d'autres chambres vacantes dans votre hôtel?...

DURAND.

Oh! oui, madame.

EDMÉE.

Combien y en a-t-il, monsieur?

DURAND.

Combien il y a de chambres vacantes?...

EDMÉE.

Oui.

DURAND.

Dans l'hôtel?...

EDMÉE.

Oui, je vous prie.

DURAND.

Jeannette, combien de chambres vacantes dans l'hôtel?...

JEANNETTE.

Dame, monsieur, comptez; au second : le 12, le 18, le 24.

EDMÉE, comptant.

Trois.

DURAND.

Et à l'étage au-dessus?...

JEANNETTE.

Le 30, le 31 et le 35.

EDMÉE.

Six.

JEANNETTE.

Je ne compte pas les mansardes.

EDMÉE.

Si fait! comptez-les, mademoiselle. (A part.) Il est capable de tout!

JEANNETTE.

Ce sont des chambres de domestiques, madame...

EDMÉE.

Comptez-les toujours.

JEANNETTE.

Deux : le 47 et le 51.

EDMÉE.

Huit en tout!

DURAND.

Oui, madame, huit.

(Jeannette sort par l'escalier.)

EDMÉE.

Monsieur, je vous retiens ces huit chambres.

DURAND.

Toutes les huit?

EDMÉE.

Toutes les huit, oui, monsieur.

DURAND.

Mais, madame...

EDMÉE.

Oh! pas d'observations, monsieur, ou je quitte l'hôtel.

DURAND.

J'en serais trop désespéré, madame.

EDMÉE.

Alors, les huit chambres sont à moi?

DURAND.

Les huit chambres sont à vous.

EDMÉE.

De cette façon, vous ne recevrez personne dans l'hôtel?

DURAND.

A moins que des voyageurs ne partent.

EDMÉE.

Je reprends les chambres à mesure qu'ils repartiront.

DURAND

Cependant, madame, si tout l'hôtel devient libre?

EDMÉE.

Eh bien, je prends tout l'hôtel, et, s'il en est besoin, eh bien, monsieur, je paye d'avance.

(Elle lui présente sa bourse.)

DURAND.

Il n'est point nécessaire, madame.

EDMÉE.

Ainsi, c'est convenu?

DURAND.

Que madame m'explique bien ce qui est convenu.

EDMÉE.

A partir de ce matin, jusqu'à demain à la même heure, vous ne recevrez personne dans l'hôtel.

DURAND.

Personne, c'est convenu!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARIE et LES COMMISSIONNAIRES, sortant du n° 7.

MARIE.

La !

EDMÉE, à Marie.

As-tu regardé par la fenêtre?...

MARIE.

Oui.

EDMÉE.

Tu n'as rien vu ?

MARIE.

Rien. .

(Elle rentre au n° 7.)

EDMÉE, la suivant.

Ah ! s'il pouvait avoir perdu ma trace !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JOHN, montrant sa tête au haut de l'escalier, tenue de groom anglais.

JOHN.

Very well !...

(Il disparaît.)

SCÈNE IX

EDMÉE, DURAND.

EDMÉE, se retournant.

Hein ?...

DURAND.

Plaît-il, madame ?

EDMÉE,

Oh ! mon Dieu !...

DURAND.

Qu'y a-t-il ?...

EDMÉE, effrayée.

Je croyais avoir entendu,.. Vous n'avez pas entendu, vous?...

DURAND.

Quoi?...

EDMÉE.

Very well, monsieur! *very well!*...

DURAND.

Je n'ai rien entendu, madame. (A lui-même.) Serait-elle folle?... Quel dommage! une si jolie personne!...

EDMÉE.

Alors, ce sont les oreilles qui me tintent, monsieur.

DURAND.

Madame...

EDMÉE.

Le 7e chasseurs est toujours en garnison à Strasbourg?...

DURAND.

Toujours, madame.

EDMÉE.

Seriez-vous assez bon pour vous informer d'un jeune lieutenant?...

DURAND.

Ah! madame a des connaissances dans le 7e chasseurs?

EDMÉE.

Oui, monsieur; j'y connais mon frère, M. Arthur de Valgenceuse.

DURAND.

Ah! madame joue de malheur: il est parti depuis un quart d'heure seulement.

EDMÉE.

Parti?...

DURAND.

En congé.

EDMÉE.

Êtes-vous sûr?

DURAND.

Il logeait justement au no 7, dans la chambre que madame reprend.

EDMÉE.

Alors, moi aussi, je pars... Marie!

MARIE, sur la porte.

Madame?

EDMÉE.

Nous partons.

DURAND.

Pour quel pays?...

EDMÉE.

Pour Paris.

DURAND.

Rien de mieux. Mais madame ne peut plus partir que par le train de huit heures du soir.

EDMÉE.

Ah! mon Dieu!

MADAME RIGAUDY, dans sa chambre.

Rigaudy! Rigaudy!

SCÈNE X

LES MÊMES, RIGAUDY, traversant la scène.

RIGAUDY.

Me voilà!... (Regardant Edmée.) Charmante personne!...

(Il entre chez madame Rigaudy.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, hors RIGAUDY.

EDMÉE.

Huit heures du soir!... Mais, d'ici là, que deviendrai-je?

DURAND.

Une journée est bientôt passée. Nous avons la cathédrale, nous avons le musée, nous avons...

EDMÉE, agitée, passant devant lui.

Vous ne m'avez pas comprise, monsieur.

DURAND.

Parce que madame ne s'est pas expliquée...

EDMÉE, se parlant à elle-même.

Sortir... sortir... Je m'en garderai bien!... Marie!...

(Marie se présente : elle lui parle bas.)

DURAND.

Mais enfin, madame ne peut-elle me dire ce qui l'inquiète, ce qui la tourmente à ce point?...

EDMÉE.

Il faut bien que je vous le dise, monsieur, puisque, mon frère n'étant plus ici, je n'ai personne à qui confier ma sotte position.

DURAND.

Je vous écoute, madame, et, si je puis vous être bon à quelque chose...

EDMÉE.

Sans doute, vous le pouvez monsieur; ma tranquillité dépend de vous...

DURAND.

Si elle dépend de moi, elle est parfaitement assurée.

(Marie, qui avait remonté, descend à droite.)

EDMÉE.

Imaginez-vous, monsieur... Mais, en vérité, je ne sais comment vous dire cela... C'est trop ridicule!...

DURAND.

Ridicule?...

EDMÉE.

Sans doute; il est toujours ridicule à une femme de dire...

DURAND.

Quoi?...

MARIE.

Bon!... qu'un homme est amoureux d'elle?... Allez donc, madame! cela se comprendra, et de reste...

DURAND.

Facilement, même.

EDMÉE.

Seulement, celui qui est amoureux de moi, l'est d'une si singulière façon...

MARIE.

Dame, c'est un Anglais. Il ne peut pas être amoureux comme tout le monde...

EDMÉE.

Au reste, quand je dis amoureux, je n'en sais vraiment rien.

DURAND.

Alors, il n'a pas fait l'aveu de son amour à madame?...

EDMÉE.

Jamais il ne m'a adressé la parole.

DURAND.

Comment madame sait-elle donc...?

MARIE.

Avec cela qu'il y a à s'y tromper!... Madame était aux eaux d'Ostende, bien tranquille, lorsqu'un beau matin, le paquebot d'Angleterre nous débarque notre homme. Le lendemain, il rencontre madame sur la plage...

DURAND.

Et la figure de madame fait son effet... J'avoue à madame que je ne vois rien de bien extraordinaire dans tout cela.

EDMÉE.

Enfin, tant il y a, monsieur, qu'à partir de ce jour, il n'y a plus eu un instant de repos pour moi. Je ne pouvais pas faire un pas que je ne le rencontrasse. Dans la rue, sur la plage, à la maison de Conversation, partout sir Edward! Le matin, le soir, le jour, la nuit, sir Edward toujours! Je résolus de quitter Ostende, dont cette obsession me rendait le séjour insupportable; mais, quoique je n'eusse fait part de ma résolution à personne, quoique mon départ, décidé le soir, s'effectuât le matin, il en était prévenu...

DURAND.

Oh! madame comprendra... Ces diables d'Anglais sont si riches, qu'il n'y a pas de secrets pour eux... Et il vous a suivie?...

EDMÉE.

Mais vous allez voir... avec rage!... A peine installée dans mon wagon, je le vois sortir de la salle d'attente. Il passa tout le train en revue et me fit l'honneur de donner la préférence au wagon que j'avais choisi.

DURAND.

Cela prouve qu'il a les mêmes goûts que madame.

EDMÉE.

J'en eus de cette première fois jusqu'à Cologne.

MARIE.

Et tout cela, sans dire une seule parole, notez bien.

EDMÉE.

A Cologne, je pris une voiture de place, et j'indiquai à mon cocher l'hôtel de la *Poste*, c'est-à-dire l'hôtel le plus éloigné du chemin de fer. J'espérais le dérouter. Dix minutes

après mon arrivée, il était installé sur le même palier que moi. Je quittai Cologne à quatre heures du matin, sans avoir fait le moindre bruit, sans avoir dérangé une chaise, sans que ma porte eût crié... J'avais pris le bateau de quatre heures du matin, espérant qu'à une pareille heure, il ne serait pas éveillé... Cinq minutes après moi, sir Edward était sur le bateau.

DURAND.

En vérité ! une semblable persistance...

EDMÉE.

Est insupportable, avouez-le... A Mayence, même jeu... Je descends à l'hôtel du *Rhin*... On me donne le n° 12... Sir Edward me suivait et prend le n° 13. Le lendemain, je pars par le premier train. Je prends un coupé pour moi toute seule ; il loue le coupé en face, de sorte que, de Mayence à Mannheim, je ne l'ai pas perdu de vue un seul instant. Enfin, à Mannheim, je me rappelle l'adresse d'une amie de pension : je me fais conduire chez elle, je lui conte mes tribulations. Elle me donne son cocher et sa voiture, me fait sortir par une porte de derrière donnant sur une autre rue que celle par laquelle je suis entrée. Nous faisons dix lieues dans la nuit, je couche dans une espèce de village, je pars par le premier convoi, et j'arrive à Strasbourg, où je croyais trouver mon frère, bien décidée à me mettre sous sa protection... Point ! — Mon frère est parti un quart d'heure avant mon arrivée. Par bonheur, je n'ai pas revu sir Edward, et, cette fois, j'espère bien qu'il m'a perdue...

DURAND.

C'est probable.

EDMÉE.

En tout cas, je compte sur votre promesse... Vous n'avez plus une seule chambre vacante dans votre hôtel, n'est-ce pas ?

DURAND.

Pas une.

EDMÉE.

Je les ai bien retenues toutes ?...

DURAND.

Toutes, madame...

EDMÉE.

Et si un voyageur, quel qu'il soit, se présente... ?

DURAND.

Porte close.

EDMÉE, se dirigeant vers sa chambre.

J'y compte, monsieur, songez-y !...

DURAND.

Madame a ma parole. Seulement, il n'y aurait pas de mal à ce qu'elle me donnât le signalement de celui qui la poursuit...

EDMÉE.

Oh ! il est bien facile à reconnaître... Taille moyenne, blond, teint rose, les yeux bleus, mise élégante, vingt-six ou vingt-huit ans, l'air timide, suivi ou précédé d'un domestique anglais pur sang...

DURAND.

Mais, si le signalement que madame me fait l'honneur de me donner est exact, sir Edward ne doit pas être si laid !

EDMÉE.

Je ne vous ai pas dit qu'il fût laid. Je vous ai dit qu'il était importun... C'est bien pis ! Venez, Marie.

(Elle sort.)

SCÈNE XII

DURAND, RIGAUDY, traversant la scène.

RIGAUDY, regardant Edmée.

Personne charmante !...

DURAND.

N'est-ce pas ?...

RIGAUDY.

Arrivée ce matin ?...

DURAND.

A l'instant même...

RIGAUDY.

Et qui fait séjour dans votre hôtel ?

DURAND.

Qui part ce soir...

RIGAUDY.

Ce soir ?... Ah ! tant pis ! tant pis ! tant pis !...

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE XIII

DURAND, puis LOUIS.

DURAND.

Bon! est-ce que celui-ci aurait aussi des velléités de devenir amoureux?... Oh!... mais... que dirait madame Rigaudy?...

LOUIS, entrant.

Monsieur! monsieur! descendez donc!...

DURAND.

Qu'y a-t-il?

LOUIS.

Il y a un Anglais qui ne veut pas nous croire, quoique nous lui disions que toutes les chambres sont louées. Eh! tenez, voilà son domestique.

(John paraît, chargé de paquets.)

DURAND.

Fais-lui entendre raison; je me charge du maître.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

LOUIS, JOHN.

JOHN, déposant ses bagages devant la porte de Rigaudy.

Ah!... *very well!*...

LOUIS.

Dites donc, l'ami, vous savez que vous vous trompez?...

JOHN.

Very well!

LOUIS, plus haut.

Qu'il n'y a plus de place à l'hôtel d'*Angleterre?*

JOHN.

Very well!

(Il va examiner les portes 6 et 7.)

LOUIS, plus haut encore.

De sorte qu'il est impossible que vous y restiez?...

JOHN.

Very well!

LOUIS, criant.

Comprenez-vous ?...

JOHN.

Very well!

LOUIS.

Oh ! l'enragé !... Ah ! voilà monsieur, par bonheur !

(Il sort après l'entrée d'Edward.)

SCÈNE XV

JOHN, DURAND, SIR EDWARD.

DURAND.

Mais puisque j'ai l'honneur de dire à milord qu'il ne reste pas une seule chambre...

SIR EDWARD, accent anglais, mais sans charge.

Oh ! cela ne fait rien.

DURAND.

Mais si, cela fait quelque chose : cela fait qu'il est impossible de loger milord...

SIR EDWARD.

Je suis très-accommodant.

DURAND.

Milord voudra donc bien prendre la peine de chercher un autre hôtel...

SIR EDWARD.

Je préfère celui-ci.

DURAND.

Cependant, milord... puisqu'il n'y a pas de place.

SIR EDWARD, déposant son chapeau et son paletot.

Vous voyez bien qu'il y en a...

DURAND.

Où ?...

SIR EDWARD.

Ici.

DURAND.

Ici ? Mais c'est un couloir, milord.

SIR EDWARD.

Oh ! cela n'y fait rien.

DURAND.

Je serais désespéré que milord me forçât de recourir à des extrémités.

SIR EDWARD.

Recourez.

DURAND.

De m'adresser à la police.

SIR EDWARD.

La police me donnera raison.

DURAND.

Elle donnera raison à milord?...

SIR EDWARD.

Oui.

DURAND.

Et comment cela?

SIR EDWARD.

Il y a, sur votre maison, une grande planche, avec ces mots écrits en lettres dorées : *Hôtel d'Angleterre*... Je suis Anglais; donc, vous devez me loger...

JOHN.

Very well!

DURAND.

Very well! very well! Mon ami, c'est très-bien; mais milord ne peut pas loger dans un couloir!

SIR EDWARD.

Pourquoi pas?

DURAND.

Mais il n'y a pas de lit.

SIR EDWARD.

Je dormirai sur un chaise.

DURAND.

Pas de table!

SIR EDWARD.

Je mangerai sur le pouce!...

DURAND.

Mais milord sera très-mal.

SIR EDWARD.

Qu'importe, si je paye comme si j'étais très-bien!...

DURAND.

Milord consentirait à payer ce couloir?...

SIR EDWARD.

Dix louis par jour.

DURAND.

Mais, milord, dix louis par jour pour un couloir...

SIR EDWARD.

Voilà pour le premier jour.

DURAND.

Milord, je suis vraiment honteux...

SIR EDWARD.

Oh! cela ne fait rien. John, deballez.

DURAND.

Ma foi, la dame a retenu les chambres, mais pas les couloirs: qu'ils s'arrangent comme ils voudront... Je vais raconter l'aventure aux officiers, cela les fera bien rire.

(Il sort.)

SCÈNE XVI

SIR EDWARD, JOHN.

Pendant le commencement de cette scène, John donne à sir Edward un peigne et un miroir et lui nettoie ses bottes.

SIR EDWARD.

John!

JOHN.

Milord?

SIR EDWARD.

Vous êtes sûr qu'elle est ici?

JOHN.

Oui, milord.

SIR EDWARD.

Vous l'avez vue?

JOHN.

Je l'ai vue.

SIR EDWARD.

Quelle chambre habite-t-elle?

JOHN, montrant le n° 6 et le n° 7.

L'une ou l'autre de ces deux chambres-là.

SIR EDWARD.

John!

JOHN.

Milord?

SIR EDWARD.

Je suis content de vous.

JOHN.

Milord est bien bon.

SIR EDWARD, plaçant une chaise devant le n° 6.

Je resterai ici jusqu'à ce qu'elle sorte... Oh!...

JOHN.

Milord...

SIR EDWARD.

Je crois qu'elle sait que je suis là.

JOHN.

C'est probable.

SIR EDWARD.

Quelqu'un regarde par la serrure.

JOHN.

Oui.

SIR EDWARD.

Oh! bel ange! je vous aime.

JOHN.

Pourquoi milord ne lui dit-il pas ces choses-là quand il se trouve en face d'elle?

SIR EDWARD.

Parce que je n'ose...

(Il envoie des baisers à travers la porte.)

JOHN.

A la bonne heure.

SIR EDWARD.

John!

JOHN.

Milord?

SIR EDWARD, se levant.

La porte s'ouvre.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MADAME RIGAUDY.

MADAME RIGAUDY, voilée. Elle passe devant eux.

Il m'a envoyé des baisers... Charmant jeune homme!...

SIR EDWARD.

Madame...

MADAME RIGAUDY.

Monsieur...

SIR EDWARD.

Oh! John! ce n'est pas sa voix, ce n'est pas elle!...

MADAME RIGAUDY.

Vous disiez, monsieur?...

SIR EDWARD.

Pardon, madame, mais ce n'était pas vous que j'attendais...

MADAME RIGAUDY.

Comment! ce n'était pas moi que vous attendiez?... Ce n'est pas à moi que...?

SIR EDWARD.

Hélas! non, madame...

MADAME RIGAUDY.

Oh! l'impertinent!...

(Elle sort furieuse par l'escalier.)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RIGAUDY.

RIGAUDY, entr'ouvrant sa porte.

Ma femme sort... bon!...

(Il va sur la pointe du pied jusqu'à l'escalier, après avoir trébuché sur les bagages.)

SIR EDWARD.

John!

JOHN.

Milord?

SIR EDWARD.

Ce n'était pas elle.

JOHN.

Je l'ai bien vu, milord.

SIR EDWARD.

Vous vous étiez trompé.

JOHN.

C'est probable.

SIR EDWARD.

John!

JOHN.

Milord?

SIR EDWARD.

Je ne suis pas content de vous.

JOHN.

Milord est bien bon... Mais j'ai dit à milord : numéro 6 ou 7.

SIR EDWARD.

C'est vrai.

(Il transporte sa chaise en face du n° 7 et s'y assied.)

JOHN.

C'est à recommencer, voilà tout.

RIGAUDY, reparaissant.

Ce diable d'Anglais! c'est lui, j'en suis sûr, qui l'empêche de sortir.

SIR EDWARD, sec.

Vous me faites l'honneur de me parler, monsieur.

RIGAUDY, rentrant chez lui.

Non, monsieur; je me parlais à moi-même. Je déteste les Anglais!

(Il rentre en trébuchant encore sur les bagages; John lui parle vivement en anglais. Rigaudy se fâche et ferme brusquement sa porte. John prend une pose de boxeur.)

SCÈNE XIX

SIR EDWARD, JOHN, puis MARIE.

SIR EDWARD.

John!

JOHN, partagé entre son maître et Rigaudy.

Milord?...

SIR EDWARD.

On entend du bruit dans la chambre.

JOHN.

Oui.

MARIE, dans l'intérieur de la chambre.

Tout de suite, madame, tout de suite. (Elle jette un cri en voyant l'Anglais installé en face de la porte.) Ah!

EDMÉE, dans la chambre.

Qu'y a-t-il?

MARIE, rentrant.

C'est encore lui, madame! c'est encore lui!...

SCÈNE XX

SIR EDWARD, JOHN.

SIR EDWARD, joyeux.

John!

JOHN.

Milord?...

SIR EDWARD.

Sa femme de chambre!

JOHN.

Je le disais bien à milord.

SIR EDWARD.

Je suis très-content, John.

JOHN.

Et moi aussi, milord.

SCÈNE XXI

EDMÉE, SIR EDWARD, JOHN.

EDMÉE.

Ah! c'est trop fort! et, cette fois, il faut en finir.

SIR EDWARD.

Oh !... c'est elle !...

EDMÉE.

Monsieur!...

SIR EDWARD.

John, elle m'a parlé!...

EDMÉE.

Monsieur!...

SIR EDWARD.

John, laissez-nous.

(John sort par l'escalier.)

SCÈNE XXII

EDMÉE, SIR EDWARD.

EDMÉE, à part.

Il renvoie son domestique!... (Haut.) Monsieur...

SIR EDWARD.

Madame ?...

EDMÉE.

Depuis huit jours, j'ai le malheur d'être poursuivie par vous...

SIR EDWARD.

Et moi, madame, depuis huit jours, j'ai le bonheur de vous voir et de vous admirer.

EDMÉE.

Savez-vous, monsieur, que cette obstination me donne une idée affreuse de votre courtoisie ?

SIR EDWARD.

Il ne faut pas s'en rapporter aux apparences.

EDMÉE.

Mais, monsieur, vous êtes, il me semble, un peu plus qu'une apparence; vous êtes bel et bien une réalité, et une réalité fort désobligeante même, je dois le dire.

SIR EDWARD.

Hélas! madame, tout le monde n'a pas, comme vous, le privilége d'être un rêve, et un rêve charmant!...

EDMÉE.

Bon! voilà que je suis un rêve, moi!...

SIR EDWARD.

Oh! oui!... rêve de bonheur! rêve de poésie! rêve d'amour!...

EDMÉE, riant d'un rire nerveux.

Oh!... par exemple!...

SIR EDWARD.

Ne riez pas, madame, si mon cœur parle si bien le français et si ma bouche le parle si mal.

EDMÉE.

Oh! monsieur, votre bouche ne le parle que trop bien, puisque je comprends les impertinences que vous me dites.

SIR EDWARD.

Vous avez donc une bien mauvaise opinion de moi, madame?...

EDMÉE.

Avouez que vous avez tout fait pour provoquer cette opinion.

SIR EDWARD.

Permettez-vous, madame, que je vous parle franchement?

EDMÉE.

Et si je vous le défendais?...

SIR EDWARD.

Vous ne voudriez pas me faire une si grande peine.

EDMÉE.

Il est curieux, en vérité!...

SIR EDWARD.

Eh bien, sachez une chose...

EDMÉE.

Laquelle ? Dites !

SIR EDWARD.

C'est que je n'eusse jamais osé vous adresser la parole, si la première vous ne m'eussiez parlé.

EDMÉE.

Pourquoi ?

SIR EDWARD.

Parce que ce n'est pas la coutume en Angleterre de parler à une femme sans lui être présenté.

EDMÉE.

Mais il paraît que c'est la coutume de poursuivre cette femme, de la présence et du regard, jusqu'à ce qu'elle soit forcée de vous dire : « Monsieur, votre regard me fatigue ! monsieur, votre présence m'est insupportable ! »

SIR EDWARD.

Et vous me dites cela ?...

EDMÉE.

Mais... oui, à peu près.

SIR EDWARD.

Je suis bien malheureux, alors.

EDMÉE.

Voyons, monsieur, parlons raison.

SIR EDWARD.

Parlez raison, madame, vous qui êtes raisonnable ; mais moi, moi... je ne puis que parler folie... je suis fou !...

EDMÉE.

Alors, nous ne nous entendrons jamais.

SIR EDWARD.

Oh ! cela ne fait rien... Parlez toujours.

EDMÉE.

Soit. Eh bien, monsieur, j'espère, maintenant que nous nous sommes expliqués...

SIR EDWARD.

Comment cela, expliqués ?...

EDMÉE, impatientée.

Enfin, monsieur, j'espère que, maintenant que vous m'avez

dit que vous m'aimiez, et que je vous ai dit que je ne vous aimais pas...

SIR EDWARD.

Vous m'avez dit que vous ne m'aimiez pas; mais je ne vous ai pas dit que je vous aimais...

EDMÉE.

Comment, vous ne m'avez pas dit que vous m'aimiez?...

SIR EDWARD.

Non, je n'ai point encore osé.

EDMÉE.

Mais vous me le dites, maintenant.

SIR EDWARD.

Je vous remercie, madame, de me comprendre sans que je parle.

EDMÉE.

Oh! monsieur... ceci, par exemple, est trop fort!... finissons-en...

SIR EDWARD.

Hélas! madame, pour en finir, il faudrait avoir commencé.

EDMÉE.

Qu'avez-vous donc fait depuis ces huit jours?

SIR EDWARD.

Alors, vous avez la bonté de me tenir compte de ces huit jours?

EDMÉE.

Je vous en tiens compte comme de huit jours de fatigue, d'ennui, de supplice... Je vous en tiens compte pour vous dire : Cela durera-t-il longtemps ainsi?

SIR EDWARD.

Tant que je pourrai, madame.

EDMÉE.

Vrai?... malgré ce que je viens de vous dire, vous avez l'intention de me poursuivre encore?

SIR EDWARD.

Oui, madame.

EDMÉE.

Vous savez que, ce soir, je pars pour Paris?

SIR EDWARD.

Non, madame, je ne le savais pas, et je vous remercie d'avoir la bonté de m'en prévenir.

EDMÉE.

Je ne vous en préviens pas, je vous le dis.

SIR EDWARD.

Pour moi qui suis étranger, c'est tout un.

EDMÉE.

En attendant, monsieur, restez-vous dans cet hôtel ou le quittez-vous?

SIR EDWARD.

C'est selon.

EDMÉE.

Comment, c'est selon?

SIR EDWARD.

Oui... Si vous y restez, je reste; si vous le quittez, je vous suis.

EDMÉE.

C'est une plaisanterie, monsieur, et j'espère que vous ne pousserez pas la persécution jusque-là...

SIR EDWARD.

Essayez...

EDMÉE, à part.

En vérité, cette tranquillité m'exaspère. (Elle appelle.) Marie!

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Madame?...

EDMÉE.

Appelle une voiture!... Nous quittons cet hôtel.

SIR EDWARD.

John!

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, JOHN.

JOHN.

Milord?...

SIR EDWARD.

Appelez une voiture!... Nous quittons cet hôtel.

EDMÉE, à Marie.

Reste!

SIR EDWARD, à John.

Restez!

EDMÉE.

Alors, c'est une détermination prise, monsieur?

SIR EDWARD.

Irrévocable.

EDMÉE.

Eh bien, sachez une chose...

SIR EDWARD.

J'écoute.

EDMÉE.

C'est que je me suis arrêtée à Strasbourg pour deux raisons...

SIR EDWARD.

Une seule me suffit, madame, du moment que vous vous y êtes arrêtée.

EDMÉE.

N'importe, vous les connaîtrez toutes les deux.

SIR EDWARD.

Avec plaisir.

EDMÉE.

J'en doute... La première, c'est que je croyais y trouver mon frère... M. Arthur de Valgenceuse... lieutenant au 7e chasseurs.

SIR EDWARD.

Et vous ne l'y avez pas trouvé?

EDMÉE.

Non, monsieur; quand je suis arrivé, il était parti depuis dix minutes.

SIR EDWARD.

J'en suis désespéré... J'eusse été enchanté de faire sa connaissance.

EDMÉE.

La seconde...

SIR EDWARD.

La seconde raison?

EDMÉE.

Oui, monsieur... C'est que j'y avais donné rendez-vous à mon mari.

SIR EDWARD.

A votre mari?... Oh!

EDMÉE.

Car vous saurez une chose, monsieur, c'est que je suis mariée...

SIR EDWARD.

Oh!

EDMÉE.

Et que j'adore mes enfants.

SIR EDWARD.

Oh! vous avez des enfants, madame?

EDMÉE.

Oui.

SIR EDWARD.

Combien?...

EDMÉE, furieuse.

Six.

SIR EDWARD.

Oh! cela ne fait rien.

EDMÉE.

Comment, cela ne fait rien?...

SIR EDWARD.

Non... J'aime aussi beaucoup les enfants, moi.

EDMÉE.

Je vous préviens, monsieur, que mon mari est très-jaloux...

(Elle avise Rigaudy, qui regarde et qui écoute près de sa porte.)

SIR EDWARD.

Je comprends cela...

EDMÉE.

Et que, s'il vous trouvait ici...

(Elle regarde Rigaudy pour essayer de lui faire comprendre son intention.)

SIR EDWARD.

Oh ! j'en serais au désespoir !

EDMÉE.

Eh ! tenez, tenez, justement... (Même jeu.) Le voici !

SIR EDWARD.

Comment, le voici ?

SCÈNE XXV

SIR EDWARD et JOHN, au fond, à gauche ; EDMÉE, RIGAUDY, MARIE.

EDMÉE, courant à Rigaudy.

Ah ! monsieur, enfin, c'est vous !...

RIGAUDY, étonné.

Madame...

EDMÉE.

Cher époux !...

RIGAUDY, de plus en plus étonné.

Ah ! ah !

MARIE.

Oh ! monsieur, quel bonheur !... vous voilà donc !

SIR EDWARD.

John !

JOHN.

Milord ?...

SIR EDWARD.

Serait-elle véritablement mariée ?...

JOHN.

Il paraît.

EDMÉE, bas, à Rigaudy.

Vous avez compris, n'est-ce pas, monsieur?... Il s'agit de me sauver.

RIGAUDY.

De grand cœur!... mais...

MARIE.

Mais, monsieur, embrassez donc madame.

RIGAUDY.

Volontiers, très-volontiers; mais...

MARIE.

Elle vous attendait avec tant d'impatience... Allez! (Rigaudy embrasse Edmée.) Embrassez-la donc encore!

(Rigaudy l'embrasse de nouveau.)

SIR EDWARD, à part.

Oh! c'est vilain à voir!

EDMÉE.

Délivrez-moi de cet Anglais, je vous en supplie!...

RIGAUDY.

Très-volontiers; mais... mais ma femme...

EDMÉE.

Nous lui expliquerons tout, monsieur... Venez!... (A sir Edward.) Voici mon mari, monsieur; mon mari, qui me protégera, qui me défendra... Ah! je ne suis donc plus seule!... Venez, mon ami, venez!...

(Elle l'entraîne dans la chambre n° 7.)

MARIE, le poussant.

Venez, monsieur! venez!

(Ils rentrent.)

SCÈNE XXVI

SIR EDWARD, JOHN.

SIR EDWARD.

John!

JOHN.

Milord ?...

SIR EDWARD.

Il paraît que je m'étais trompé.

JOHN.

Il paraît, milord...

SIR EDWARD.

Elle était mariée...

JOHN.

Et à ce clown, à ce danseur qui sautait par-dessus mon...

SIR EDWARD.

Je suis très-malheureux, John.

JOHN.

Et moi aussi, milord.

SIR EDWARD.

John !

JOHN.

Milord ?...

SIR EDWARD.

Je me trompais...

JOHN.

Comment ?

SIR EDWARD.

Je suis moins malheureux que je ne croyais.

JOHN.

Et moi aussi... Oh ! tant mieux !...

SIR EDWARD.

Tirez les pistolets de ma malle...

JOHN.

Je comprends.

SIR EDWARD.

Je tuerai le clown.

JOHN.

Milord fera très-bien.

SIR EDWARD.

Dépêchez-vous.

JOHN.

Les voilà, milord.

SIR EDWARD.

Chargez, John !... je suis pressé.

(John charge les pistolets.)

SCÈNE XXVII

LES MÊMES, RIGAUDY, d'un air fat et comme enchanté de lui-même.

RIGAUDY, chantant d'un air dégagé.

Guerre aux amants ! jamais dans mon ménage,
Jamais milord
Ne régnera !

SIR EDWARD.

Monsieur, je suis désespéré de vous dire que vous chantez faux...

RIGAUDY.

Moi ! je chante faux ? Ah ! par exemple !...

SIR EDWARD.

Oui, monsieur, et je déteste les gens qui chantent faux !

RIGAUDY.

Monsieur, on peut être très-honnête homme, et chanter faux.

SIR EDWARD.

Non, monsieur.

RIGAUDY.

Comment, de ce que l'on chante faux, il s'ensuit nécessairement... ?

SIR EDWARD.

Oui, monsieur,

RIGAUDY.

D'ailleurs, ce n'était pas faux.

SIR EDWARD.

Prenez garde, monsieur, vous venez de me donner un démenti.

RIGAUDY.

Moi ?...

SIR EDWARD.

Oui, vous !

RIGAUDY.

Monsieur, c'est sans intention aucune.

SIR EDWARD.

Je n'accepte pas vos excuses.

RIGAUDY.

Monsieur, je vous dis...

SIR EDWARD.

Vous dites, monsieur ?...

RIGAUDY.

Je dis... Savez-vous la musique ?...

SIR EDWARD.

Comme Rossini.

RIGAUDY.

C'est beaucoup dire; mais enfin...

SIR EDWARD.

Prétendriez-vous que je ne sais pas la musique ?

RIGAUDY.

Je ne dis pas cela, monsieur... (A part.) En voilà un mauvais caractère !

SIR EDWARD.

Que dites-vous, alors ?...

RIGAUDY.

Je dis : *Jamais milord ne règnera !*... si do ré mi la si do ré si do ré fa mi ré si la.

SIR EDWARD.

Ce n'est pas un *la !*

RIGAUDY.

Comment, ce n'est pas un *la ?*

SIR EDWARD.

C'est un *ut.*

RIGAUDY.

Ah ! par exemple, un *ut*? Si do ré mi fa ré si la la la !

SIR EDWARD.

Cette fois, vous me l'avez donné, monsieur !

RIGAUDY.

Quoi ?...

SIR EDWARD.

Le démenti.

RIGAUDY.

Moi ?

SIR EDWARD.

Oui, vous.

RIGAUDY.

Moi !... moi !... je vous ai donné un démenti ?

SIR EDWARD.

Et vous m'en rendrez raison.

RIGAUDY.

Ah bien, oui, dimanche !

SIR EDWARD.

Non, pas dimanche... aujourd'hui.

RIGAUDY.

Aujourd'hui ?

SIR EDWARD.

A l'instant même.

RIGAUDY.

Mais, monsieur !... mais, monsieur ! je n'ai pas d'armes !

SIR EDWARD.

Voici des pistolets tout chargés.

RIGAUDY.

Mais, monsieur, nous n'avons pas de témoins.

(Madame Rigaudy entre.)

SIR EDWARD.

Nous nous en passerons.

RIGAUDY.

Mais, alors, monsieur, dites-le tout de suite, c'est ma vie que vous voulez.

SIR EDWARD.

Tout simplement.

SCÈNE XXVIII

LES MÊMES, MADAME RIGAUDY.

MADAME RIGAUDY.

Comment ! vous voulez la vie de mon mari, malheureux jeune homme ?

SIR EDWARD.

La vie de votre mari...

RIGAUDY.

Oh ! ma pauvre Rosine !... quel enragé !

SIR EDWARD.

Monsieur est votre mari ?...

MADAME RIGAUDY.

Sans doute.

SIR EDWARD.

Alors, la dame du nº 7...?

MADAME RIGAUDY.

Comment, la dame du nº 7 ?... Hector !...

RIGAUDY.

Est-ce que je la connais, la dame du nº 7

SIR EDWARD.

Comment, vous ne la connaissez pas ?...

RIGAUDY.

Eh ! je l'ai vue tout à l'heure pour la première fois.

SIR EDWARD.

Pour la première fois !... Comment se fait-il alors que vous l'appeliez *ma femme* ?...

MADAME RIGAUDY.

Vous appeliez la dame du nº 7 *ma femme* ?...

SIR EDWARD.

Que vous l'embrassiez ?...

MADAME RIGAUDY.

Vous embrassiez la dame du nº 7 ?

RIGAUDY.

C'était pour lui faire plaisir.

MADAME RIGAUDY.

Pour lui faire plaisir?...

RIGAUDY.

Eh bien, voulez-vous savoir la vérité?... Elle m'avait prié de dire que j'étais son mari pour se débarrasser de vous.

SIR EDWARD.

Très-bien! vous pouvez rentrer chez vous, monsieur.

MADAME RIGAUDY.

Oh! les hommes! les hommes! on ne peut pas les laisser seuls cinq minutes...

RIGAUDY.

Mais, Rosine, puisque je te dis...

MADAME RIGAUDY.

Rentrez, Hector... et devant moi!

(Ils rentrent au nº 6.)

SCÈNE XXIX

ARTHUR, SIR EDWARD, JOHN.

SIR EDWARD.

John!

JOHN.

Milord?...

SIR EDWARD.

J'étais tombé sur un faux mari.

JOHN.

C'est probable.

ARTHUR, s'approchant.

Il ne faut pas vous désespérer pour cela, monsieur.

SIR EDWARD.

Je ne m'en désespère pas, monsieur... Au contraire, je m'en réjouis.

ARTHUR.

Alors, il ne faut pas vous réjouir pour cela.

SIR EDWARD.

Pourquoi, monsieur?...

ARTHUR.

Parce que, si vous êtes tombé sur un faux mari, vous êtes tombé en même temps sur un vrai frère.

SIR EDWARD.

Votre nom, monsieur?...

ARTHUR.

Arthur de Valgenceuse... Et, si vous voulez bien me permettre de joindre mon titre à mon nom, j'ajouterai : lieutenant au 7e régiment de chasseurs. Voici d'ailleurs ma carte. Croyez, monsieur, que je ne l'ai pas fait faire pour les besoins de la cause.

SIR EDWARD, avec beaucoup de dignité.

Inutile, monsieur... Quand on porte l'habit que vous portez, on ne ment pas... (Il salue.) Vous êtes le frère de madame Edmée de Valgenceuse?

ARTHUR.

Oui, monsieur.

(Sir Edward fait signe à John de sortir; celui-ci obéit.)

SIR EDWARD.

C'est vous, monsieur, que l'on croyait parti ce matin?

ARTHUR.

J'étais parti, en effet, c'est-à-dire que j'avais quitté l'hôtel. Un petit accident arrivé à la voiture a été cause que j'ai manqué le chemin de fer. Je suis, au reste, heureux de cet accident, puisque, si j'en crois M. Durand, cet accident me permet de porter à ma sœur un secours dont vous lui faites un urgent besoin.

SIR EDWARD.

Soyez le bienvenu, monsieur, quelle que soit la chose qui vous reste à me dire.

ARTHUR.

Et, quelle que soit la chose qui me reste à vous dire, vous y répondrez franchement?...

SIR EDWARD.

Je suis gentilhomme, monsieur.

(Les deux hommes se saluent.)

ARTHUR.

Eh bien, j'ai à vous demander s'il est vrai, monsieur, comme l'a dit le maître de cet hôtel, que, d'Ostende jusqu'ici, vous avez suivi ma sœur, avec une importunité telle, que ce matin, en rentrant en France, elle a été obligée de s'adresser à l'autorité pour se débarrasser de vous?

SIR EDWARD.

Je ne sais, monsieur, si madame votre sœur a été sur le point de recourir à l'autorité pour se débarrasser de moi; mais la vérité est que je l'ai suivie d'Ostende jusqu'ici.

ARTHUR.

Et pourquoi suiviez-vous ma sœur?

SIR EDWARD.

Parce que je l'aime, monsieur.

ARTHUR.

Les femmes sont inconséquentes parfois... Ma sœur, par quelque aveu ou quelque imprudence, avait-elle autorisé cette poursuite?

SIR EDWARD.

Par aucun aveu, par aucune imprudence... non, monsieur.

ARTHUR.

Alors, toute la responsabilité de cette poursuite, au moins inconvenante, retombe sur vous.

SIR EDWARD.

Sur moi seul.

ARTHUR.

Vous n'avez aucune excuse à faire valoir?...

SIR EDWARD.

Aucune, si ce n'est la loyauté de mes intentions.

ARTHUR.

Et vos intentions, peut-on les connaître, monsieur?

SIR EDWARD.

Votre sœur les eût déjà connues, monsieur, si elle m'eût laissé le temps de les lui dire.

ARTHUR.

Comme son seul parent, admettez-vous que j'aie le droit de les connaître?...

SIR EDWARD.

Parfaitement, monsieur... Je me nomme sir Edward Dennebury. J'ai vingt-huit ans, je suis baronnet du chef de mon père. Je serai lord et membre du parlement à la mort de mon oncle. J'ai vingt mille livres sterling de rente... Je suis parfaitement libre de mes actions, et j'ai l'honneur, monsieur, de vous demander la main de votre sœur.

ARTHUR.

Ce n'est, vous le comprenez bien, une excuse que si ma sœur accepte...

SIR EDWARD.

Oui, monsieur... Je comprends.

ARTHUR.

Mais, si elle refuse... cette poursuite obstinée restera toujours comme une inconvenance dont j'aurai à vous demander raison.

SIR EDWARD.

Vous apprécierez, monsieur.

ARTHUR.

Et si, avec la susceptibilité d'un homme qui a l'honneur de porter l'uniforme, je juge qu'il y a lieu à duel...

SIR EDWARD.

Vous choisirez vous-même l'heure, le lieu, les armes... A partir de ce moment, je me tiens à votre disposition.

ARTHUR.

Vous avez raison, vous êtes un vrai gentilhomme.

SIR EDWARD.

Votre sœur est dans cette chambre... Ma présence ici serait une inconvenance à ajouter à celles que j'ai déjà commises... Dans cinq minutes, monsieur, je reviendrai me mettre à vos ordres.

(Il salue et sort.)

SCÈNE XXX

ARTHUR, seul.

En vérité, ce garçon-là est fort bien, et j'aimerais autant l'avoir pour beau-frère que d'être obligé de lui envoyer une balle dans la tête.

SCÈNE XXXI

EDMÉE, ARTHUR.

EDMÉE, entr'ouvrant sa porte.

Mais... je ne me trompe pas... c'est-toi, frère!... Oh! viens! viens!

ARTHUR.

Ah! vous voilà donc, belle voyageuse!

EDMÉE.

Depuis un instant, il me semblait reconnaître ta voix.

ARTHUR.

Et voilà comment tu étais pressée de me revoir?

EDMÉE.

Je te croyais si bien sur la route de Paris... Et puis... tu n'étais pas seul.

ARTHUR.

Non ; j'étais avec ton Anglais.

EDMÉE.

Mon Anglais!... Tu sais donc...?

ARTHUR.

Oui : quand je suis revenu, ton aventure faisait les frais de la table d'hôte... Je n'ai donc eu aucun renseignement à te demander, j'étais au courant.

EDMÉE, embarrassée et regardant autour d'elle.

Et... il est parti?...

ARTHUR.

Je ne sais pas précisément s'il est parti ; mais je sais tout au moins que tu en es débarrassée.

EDMÉE.

Débarrassée?

ARTHUR.

Oui; nous avons causé cinq minutes; et, au bout de cinq minutes, il était convenu lui-même de l'impertinence de sa conduite.

EDMÉE.

En cinq minutes, tu lui as fait comprendre ce que je n'ai pas pu lui faire comprendre en une heure, moi?... Tu es un habile logicien, Arthur!

ARTHUR.

Enfin en tout cas, tu vois... la place est libre.

EDMÉE.

Oui; mais à quelles conditions?...

ARTHUR.

Sans condition aucune.

EDMÉE.

Comment vous êtes-vous quittés, alors?...

ARTHUR.

Les meilleurs amis du monde!

EDMÉE, répétant.

Les meilleurs amis du monde?

ARTHUR.

Oui... Je le trouve charmant, ce garçon.

EDMÉE.

Charmant! tu plaisantes!...

ARTHUR.

Non, sur l'honneur, et la preuve, c'est que j'ai une proposition à te faire.

EDMÉE.

Laquelle?...

ARTHUR.

Mais de l'épouser, tout simplement.

EDMÉE.

Es-tu fou, Arthur?

ARTHUR.

Non.

EDMÉE.

Ou plaisantes-tu ?...

ARTHUR.

Je parle on ne peut plus sérieusement.

EDMÉE.

Épouser un homme que je n'avais pas encore vu il y a huit jours, et qui m'a parlé aujourd'hui pour la première fois.

ARTHUR.

Remarque bien que je ne force pas ton inclination ; c'est une simple proposition que je te fais.

EDMÉE.

Mais elle est absurde, ta proposition !

ARTHUR.

Voyons ! voyons !... écoute-moi... Pourquoi est-ce absurde ?... Le trouves-tu vieux ?...

EDMÉE.

Oh ! par exemple ! il a vingt-six ou vingt-huit ans à peine.

ARTHUR.

Le trouves-tu laid ?...

EDMÉE.

Non, il est plutôt bien que mal.

ARTHUR.

Le trouves-tu commun ?...

EDMÉE.

Au contraire, il m'a semblé... fort gentleman.

ARTHUR.

Ajoute à cela qu'il est noble, qu'il est riche, qu'il t'aime.

EDMÉE.

Qui t'a dit tout cela ?...

ARTHUR.

Pardieu ! lui !...

EDMÉE.

Mais je ne l'aime pas, moi.

ARTHUR

Ah ! voilà qui répond à tout... Ainsi, tu ne l'aimes pas ?

EDMÉE.

Non.

ARTHUR.

Tu en es sûre?...

EDMÉE.

Oh ! par exemple !...

ARTHUR.

Et tu refuses décidément de l'épouser?...

EDMÉE.

Et je refuse décidément de l'épouser.

ARTHUR.

Alors, rentre dans ta chambre.

EDMÉE.

Pourquoi cela ?...

ARTHUR.

Parce que sir Edward va revenir et que j'ai une réponse à lui rendre.

EDMÉE.

Une réponse?...

ARTHUR.

Sans doute, toute demande mérite une réponse... Sir Edward t'a demandée en mariage, il faut bien que je lui reponde que tu ne veux pas de lui... Le voici !

EDMÉE.

Mets-y des égards, au moins.

ARTHUR.

Parbleu ! les plus grands égards... Va !...

(Il la reconduit chez elle.)

SCÈNE XXXII

EDMÉE, tenant sa porte entr'ouverte pour entendre ; ARTHUR, SIR EDWARD.

ARTHUR.

Monsieur, dans un quart d'heure, je viendrai vous prendre avec mes témoins ; vous apporterez vos pistolets, j'apporterai les miens ; le sort désignera ceux dont il sera fait usage.

SIR EDWARD.

A vos ordres, monsieur...

(Arthur sort par l'escalier.)

EDMÉE, qui a tout entendu.

Ils vont se battre!... je m'en doutais...

SCÈNE XXXIII

SIR EDWARD, puis EDMÉE.

SIR EDWARD.

Elle a refusé... Ah! par ma foi, du moment que la sœur refuse, autant que le frère me casse la tête.

EDMÉE, à part.

Je ne puis cependant permettre ce duel...

(Elle fait du bruit en tirant sa porte.)

SIR EDWARD, se retournant vivement.

Elle!...

EDMÉE.

Monsieur... Pardon, je croyais mon frère avec vous!

SIR EDWARD.

En effet, madame, il y était, il n'y a qu'un instant.

EDMÉE.

Et il est... sorti?

SIR EDWARD.

Sorti... oui, madame.

EDMÉE.

Va-t-il revenir?

SIR EDWARD.

Je ne crois pas.

EDMÉE.

Oh! mon Dieu! et moi qui voulais absolument lui parler... Mais, puisqu'il n'y est pas... puisqu'il est sorti... puisque vous ne croyez pas qu'il doive revenir... je rentre... je... (A part.) Eh bien, il ne me retient pas!...

SIR EDWARD, au moment où Edmée met le pied sur le seuil de sa chambre.

Madame!

EDMÉE, à part.

Enfin!... (Haut, se retournant.) Monsieur?...

SIR EDWARD.

Dans un instant, je pars, madame.

EDMÉE.

Ah! vous partez?

SIR EDWARD.

Oui, je quitte la France... pour n'y jamais revenir... et ces paroles que je vous adresse sont les dernières que vous aurez l'ennui d'entendre sortir de ma bouche.

EDMÉE.

Monsieur...

SIR EDWARD.

Maintenant, vous comprenez, madame... je ne voudrais à aucun prix, en prenant congé de vous par un adieu éternel, vous laisser de moi un mauvais souvenir.

EDMÉE.

Que vous importe, monsieur, le souvenir qu'une inconnue gardera de vous?... Dites...

SIR EDWARD.

Il m'importe beaucoup, madame... Ma conduite envers vous a été folle, inconsidérée, ridicule... oui, j'en conviens; mais elle avait son excuse dans l'irrésistible entraînement auquel j'obéissais...

EDMÉE.

Prenez garde, monsieur! vous allez encore me parler de choses que je ne puis entendre.

SIR EDWARD.

Mon amour est ma seule excuse, madame, et je suis désarmé si je ne vous parle pas de mon amour.

EDMÉE.

Vous conviendrez, monsieur, que cet amour vous est venu si rapidement et s'est manifesté d'une si singulière façon, qu'il est quelque peu permis d'en douter.

SIR EDWARD.

Hélas! madame, on peut douter de tout: moi-même, si je vous disais que, jusqu'au moment où je vous ai vue

EDMÉE.

Comment?...

SIR EDWARD.

N'avez-vous pas entendu raconter que, dans notre brumeuse Angleterre, il y a des malheureux qui naissent riches de tous les dons de la terre, mais déshérités de cette faculté qui fait qu'on les apprécie à leur valeur. Eh bien, j'étais de ces rêveurs malades que novembre emporte d'habitude avec les dernières feuilles... Tout à coup, comme, à la suite de ce spectre qu'on appelle le spleen, je m'acheminais vers les mois mortels... je vous rencontrai!... Il sembla, à votre vue, que la main d'une fée m'arrachait un voile de dessus les yeux... Tout m'apparut alors sous son vrai jour, avec sa véritable couleur.,. C'était une erreur, une folie, une faute. peut-être; mais vous m'en avez puni comme d'un crime.

EDMÉE.

Moi ?...

SIR EDWARD.

Oui... J'ai été sans raison ; mais vous, vous avez été sans pitié.

EDMÉE.

Comment cela ?...

SIR EDWARD.

Vous pouviez me repousser.., vous pouviez me dire que vous ne m'aimiez pas, que vous ne m'aimeriez jamais, c'était votre droit... Mais vous m'avez méprisé, raillé, exposé au ridicule devant un homme, un fat, que vous avez fait passer pour votre mari et qui, par bonheur, ne l'était pas... Ah! voilà ce qui, au moment de vous quitter, me froisse douloureusement le cœur... c'est qu'un amour si vrai, si réel, si profond, ait été complétement méconnu de celle à qui il s'adressait. Ah! c'était mal, madame, très-mal !

EDMÉE, lui tendant la main.

C'est vrai, monsieur; et, maintenant que je vous connais mieux, j'en suis fâchée...

SIR EDWARD.

Oh! me dites-vous ces paroles du fond du cœur ?

EDMÉE.

Du fond du cœur, oui, monsieur.

SIR EDWARD.

Merci, madame! merci !... Maintenant qu'à vos yeux j'ai cessé d'être un bouffon, pour redevenir un homme, j'accepte

ma destinée. J'ai touché votre main, j'ai lu mon pardon dans vos yeux, je puis mourir !

EDMÉE, le retenant.

Mourir !... vous, monsieur ? Sir Edward, quelque danger que vous ne dites pas vous menace.

SIR EDWARD.

Oh ! oui, madame, un bien grand : celui de ne plus vous voir...

EDMÉE.

Vous allez vous battre avec mon frère !

SIR EDWARD.

Moi, madame ?

EDMÉE.

Il doit, dans un quart d'heure, revenir vous prendre avec les témoins. Ne niez pas, j'ai tout entendu.

SIR EDWARD.

Oui... et, je comprends, vous tremblez pour votre frère...

EDMÉE.

Monsieur...

SIR EDWARD.

Tranquillisez-vous, madame : dans un duel dont vous êtes la cause... entre deux hommes qui vous aiment tous deux... un seul court quelque danger... c'est celui que vous n'aimez pas...

EDMÉE.

Que dites-vous là, monsieur ?

SIR EDWARD.

Que l'on ne défend une vie que lorsque cette vie a quelque prix... Or, moi qui suis seul, isolé, moi que personne n'aime, qu'ai-je à faire de la vie ?... pourquoi la défendre au péril d'une autre ?... C'est bien assez d'être indifférent, je ne veux pas être maudit.

EDMÉE.

Monsieur !... mais ce n'est pas pour mon frère seul que je crains... Vous me croyez donc bien cruelle, que vous pensez que la vie d'un homme m'importe si peu... cet homme me fût-il inconnu ?...

SIR EDWARD.

Madame...

EDMÉE.

Mais vous ne m'êtes pas même inconnu, vous... Est-ce que,

s'il vous arrivait malheur, je n'aurais pas toujours le son de votre voix à mon oreille, le souvenir de votre visage devant mes yeux?... Non, non, monsieur, ce duel est insensé, il n'aura pas lieu, je vous en prie, je vous en supplie !

SIR EDWARD.

Oh ! madame, que l'homme aimé de vous serait heureux, puisque, pour un indifférent, vous avez de si douces prières!

(Arthur entre et reste au fond, sans être vu.)

EDMÉE.

Eh! monsieur, c'est que non-seulement vous ne m'êtes pas inconnu, mais encore...

SIR EDWARD.

Achevez, madame !

EDMÉE.

C'est qu'en vous voyant apparaître... comme je ne vous avais pas vu encore, c'est-à-dire sous votre véritable jour, c'est que vous avez cessé de m'être indifférent !...

SIR EDWARD.

Moi ?

EDMÉE.

C'est que je ne veux pas qu'il vous arrive, à vous, plus malheur qu'à mon frère ! c'est qu'enfin, puisqu'il n'y a qu'un moyen d'empêcher ce malheureux duel... eh bien !... c'est... c'est... c'est que je vous aime !...

SIR EDWARD, tombant à genoux et baisant la main d'Edmée.

Oh ! madame ! madame !... oh ! que je suis heureux !...

SCÈNE XXXIV

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, voyant sir Edward aux genoux de sa sœur, tire un coup de pistolet en l'air. — Edmée jette un cri. — Tout le monde accourt.

L'honneur est satisfait !

SCÈNE XXXV

LES MÊMES, RIGAUDY, MADAME, RIGAUDY, DURAND, JOHN, MARIE, LOUIS, JEANNETTE, OFFICIERS, au fond.

ARTHUR.

Messieurs et mesdames, j'ai l'honneur de vous faire part du mariage de sir Edward Dennebury, coroner, avec madame Edmée de Valgenceuse, ma sœur.

JOHN.

Very well!

FIN DU TOME TREIZIÈME

TABLE

LA TOUR SAINT-JACQUES. 1
LE VERROU DE LA REINE. 147
L'INVITATION A LA VALSE. 237
LES FORESTIERS. 293
L'HONNEUR EST SATISFAIT. 421

FIN DE LA TABLE

[illegible] LOURET.

00052429

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020